

TOM HODGKINSON

PRÉFACE DE
PIERRE RABHI

L'ArT

D'ÊTRE

LibRe

DANS

UN MONDE ABSURDE

LLL

LES LIENS QUI LIBÈRENT

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

TOM HODGKINSON

PRÉFACE DE
PIERRE RABHI

L'ArT
D'ÊTRE
LibRe

DANS
UN MONDE ABSURDE

LLL
LES LIENS QUI LIBÈRENT

L'Art d'être libre

L'art d'être libre est un véritable manifeste de résistance au monde contemporain. Dénigrant aussi bien les joies factices de la consommation que l'ennui qui s'est abattu sur le monde à la suite de décennies de recherche exclusive du profit, ce livre profondément joyeux nous appelle à redevenir des esprits autonomes, et enfin libres ...

« LE STYLE, C'EST ÊTRE VOUS-MÊME, ET LA MODE,
C'EST ÊTRE COMME LES AUTRES. »

« NE PENSEZ PAS AU GADGET DONT VOUS AURIEZ BESOIN, MAIS À
CE QUE VOUS POURRIEZ FAIRE SANS LUI. »

« VOULEZ-VOUS VRAIMENT VOIR GRAVÉ SUR VOTRE TOMBE :
"IL A TRIMÉ TOUTE SA VIE" ? »

« NOUS VOULONS DE LA TERRE, DES CARAVANES, DES ARBRES,
UNE PETITE BASSE-COUR, DES POTAGERS, DES SAVOIR-FAIRE
ARTISANAUX. ET DE LA BIÈRE ET DES LIVRES. C'EST TOUT. »

« L'ACCUSATION D'ÊTRE "NON PROFESSIONNEL" SIGNIFIE : "VOUS
NE VOUS ÊTES PAS COMPORTÉ COMME UNE MACHINE AUJOURD'HUI" ».

Si vous aussi vous pensez que la vie moderne est absurde et contraignante, que vous avez remarqué que la compétition a remplacé la coopération ou que la fraternité a fait place à la convoitise... alors ce livre est fait pour vous et va très probablement changer votre vie !

Tom Hodgkinson est journaliste et le fondateur de la revue *The Idler* (« Le Paresseux »). Formé à Cambridge il a été tour à tour disquaire, vendeur de skateboards ou importateur d'absinthe. Il est l'auteur de plusieurs livres qui sont des best-sellers en Grande Bretagne, et qui ont été traduits dans de nombreux pays.

Tom Hodgkinson

Préface de Pierre Rabhi

L'ART D'ÊTRE LIBRE

... dans un monde absurde

Traduit de l'anglais par
CORINNE SMITH

ÉDITIONS LES LIENS QUI LIBÈRENT

Titre original :
How to be free

L'édition originale de cet ouvrage a été publiée par Penguin Books Ltd, à Londres.

© Tom Hodgkinson, 2006

L'auteur a fait valoir ses droits moraux.

Tous droits réservés.

© Les Liens qui Libèrent pour la traduction française, 2017

À Victoria

Préface

Il y a quinze ans, quand j'ai appelé à une « *insurrection des consciences* » dans la perspective de l'élection présidentielle de 2002, certains m'ont qualifié de doux utopiste. J'appelais à « *nous libérer de la société de surconsommation* », à « *saisir le pouvoir qui est entre nos mains* », je récusais le dogmatisme du progrès et voulais promouvoir une autre école tout autant que remettre le féminin au cœur du changement. En fait, mes amis et moi pensions qu'il était urgent de « remettre les pieds sur terre » si nous voulions garantir un avenir digne de ce nom à nos enfants et ne pas persévérer dans la destruction de la planète. Nous affirmions clairement que la révolution agroécologique était une nécessité absolue, un nouvel art de vivre, mais aussi une éthique. La mobilisation que nous avons alors su créer a initié un large mouvement citoyen, qui s'est depuis déployé.

C'est donc avec plaisir que je découvre le livre en forme de manifeste de Tom Hodgkinson, qui résonne au fond des mêmes aspirations que celles que nous portons et qui participe de la « convergence des consciences » que nous appelons aussi de nos vœux. Je ne sais si je le suivrais cependant dans toutes ses allégations anarchisantes ou existentialistes ni dans la tonalité impérative de ses injonctions qui pourraient laisser croire que nous nous posons en donneurs de leçons, mais je retrouve, dans sa démarche de libération des contraintes quotidiennes de la modernité, nombre de nos propres propositions habillées d'un humour tout britannique et sainement provocateur. On y croise parfois des auteurs de référence comme Ivan Illich, Schumacher ou Masanobu Fukuoka, l'auteur de *La Révolution d'un seul brin de paille*, mais aussi d'autres moins connus hors du Royaume-Uni, ce qui ne manque pas d'intérêt pour montrer une certaine communauté de pensée. Son appel à se libérer de la « *magie noire de la séduction* » qu'entretient une société vénérant le superflu, sa rébellion contre la « *tyrannie* » de l'administratif, son incitation à lutter contre la robotisation des êtres ou à favoriser les échanges locaux et la discipline du jardin biologique, la coopération au détriment de la compétition, sa proposition d'oublier la machine pour retrouver l'usage des mains ou son insistance à privilégier la sobriété et la

joie plutôt que l'euphorie prométhéenne, sont en accord avec ce que nous déclinons depuis des décennies. Tout comme l'est évidemment l'idée que chacun fasse sa part en prenant son destin en main sans être tyrannisé par « *l'esclavage chic* » de la carrière à tout prix ou dupe de la société marchande qui « *nous courtise avec force courbettes* » pour mieux nous soutirer nos deniers.

Le plus original de l'ouvrage – et ce qui a sans doute contribué à son grand succès en Angleterre, m'a-t-on dit – est l'inspiration qu'il retire de la vie médiévale, la vie d'avant le capitalisme débridé, où, « *à part le seigneur du château, tous étaient peu ou prou sur un pied d'égalité* ». Selon l'historien Jacques Le Goff, souvent appelé à la rescousse ici, la colonisation du temps par l'argent n'apparaît que sur le tard et l'usure était interdite parce que précisément le « *temps ne pouvait être vendu* ». L'Angleterre médiévale, nous dit-il, « *était profondément pénétrée de l'esprit d'hospitalité* » et les guildes de marchands étaient fondées sur la notion de « *prix fixe et juste* » et de « *bien commun* », comme l'était d'ailleurs l'Algérie de mon enfance. Enfin, je ne peux que me reconnaître dans son admonestation à fuir la grossièreté et la laideur qui envahissent le monde. Comme l'auteur de cet ouvrage réjouissant à plus d'un titre, je crois que la liberté est un état d'esprit et que ce choix, comme il le dit, « *c'est aujourd'hui, c'est ici, c'est maintenant* », mais on ne doit cependant jamais oublier non plus que nous vivons tous dans un univers pétrifié et que nos aspirations les plus simples se heurtent souvent à la réalité du monde tel qu'il est et habité par des contraintes existentielles qu'on ne peut évacuer d'un trait de plume. Il ne s'agit donc pas de considérer cet essai comme une nouvelle théorie prête à consommer ayant réponse à tout, mais, plus modestement, comme une incitation à réfléchir sur notre quotidien pour mieux agir.

Introduction

*« Et dans chaque cri de chaque homme,
Chaque cri d'enfant apeuré,
Dans chaque voix, dans chaque anathème,
J'entends les chaînes par l'esprit forgées. »*

William Blake, *Chansons
d'expérience*, « Londres », 1794.

Voici un livre sur l'art de vivre. Vous trouverez en son cœur une vérité simple : lorsque vous embrassez Dame Liberté, la vie devient plus facile, moins chère et bien plus agréable. Je souhaite vous montrer comment vous débarrasser des chaînes forgées par votre propre esprit. Ainsi, vous pourrez devenir le libre créateur de votre vie.

J'ai essayé dans ce livre de rassembler trois courants de pensée, l'anarchie, le médiévalisme et l'existentialisme, dans une philosophie de la vie de tous les jours basée sur la liberté, la joie et la responsabilité. Je propose d'aborder la vie avec allégresse, d'agir librement, à notre guise. L'Occident a chassé de nos vies la liberté, la joie et la responsabilité, pour y substituer la convoitise, la compétition, le chacun pour soi, la grisaille, les dettes, McDonald's et GlaxoSmithKline. L'ère du consommateur offre certes du confort, mais peu de libertés. Les gouvernements, et c'est dans leur nature, lancent des offensives répétées contre nos libertés civiles. La Santé et la Sécurité sont autant de prétextes pour étendre leur pouvoir.

Ma quête de liberté me conduit à me définir plutôt comme un anarchiste. L'anarchie, cela veut dire que des individus passent des accords entre eux et non avec l'État. Elle présuppose que les gens sont bons et qu'on devrait leur ficher la paix, contrairement à la vision puritaine selon laquelle nous serions tous mauvais et aurions donc tous besoin d'être contrôlés par une autorité. Au Moyen Âge, malgré les hiérarchies, nous organisions les choses nous-mêmes. La vaste majorité des chaînes dont il sera question dans cet ouvrage n'avaient pas encore été inventées. La vie était autonome et pleine de variété.

Ce dont nous avons besoin aujourd'hui est une radicale reconstruction des rapports humains, qu'il faudrait fonder sur les échanges locaux plutôt que sur la cupidité du capitalisme mondial. Nos vies ont explosé en des millions de fragments, et notre but est maintenant de les réassembler dans l'unité et l'harmonie. Dans cette entreprise, nous pouvons nous inspirer non seulement de l'exemple du système médiéval, des anarchistes et des existentialistes, mais aussi de toute une galerie de figures historiques pleines d'humanité. Nos témoins seront Aristote, saint François d'Assise, saint Thomas d'Aquin, les romantiques, William Cobbett, John Stuart Mill, John Ruskin, William Morris, Oscar Wilde, les partisans du retour à la terre, Chesterton, Eric Gill et les distributistes, Bertrand Russell, Orwell, les situationnistes, les hippies, les punks et les radicaux des années 1960, comme John Seymour, Ivan Illich, Schumacher. Tous participent de cette longue histoire de l'idée de coopération grâce à laquelle la vraie liberté est possible – alors que la compétition la rend impossible. Comme nous le verrons, il existe une solide tradition rejetant la primauté de l'argent, de la propriété et du business. Nous devons cesser de compter sur les autres pour organiser notre existence et, à l'inverse, avoir confiance en nous-mêmes. Nous sommes des esprits libres. Nous devons résister à l'ingérence d'autrui et ne pas nous mêler des affaires des autres.

Dans ce livre, je cherche à identifier les obstacles à notre liberté et à analyser comment nous pouvons nous libérer de l'anxiété, de la peur, des prêts immobiliers, de l'argent, du sentiment de culpabilité, de l'endettement, des gouvernements, de l'ennui, des supermarchés, des factures, de la mélancolie, de la douleur, de la dépression et du gaspillage. Nous avons délibérément donné à ces ennemis tout pouvoir sur nous.

Nous sommes donc les seuls capables de nous en débarrasser. Il est inutile de rester assis à gémir et de compter sur quelqu'un d'autre pour nous tirer d'affaire à notre place. Mais lorsque vous vous apercevrez que ces entraves sont forgées de toutes pièces par votre propre esprit, alors vlan ! voilà que s'ouvrira en grand la porte du jardin de la liberté.

La vie consiste à recouvrer des libertés perdues. À l'école et au travail, nous nous encourageons tous à croire que nous ne sommes ni libres, ni responsables. Nous nous créons un monde d'obligations, de devoirs, de choses à faire. Nous oublions que la vie devrait être vécue avec spontanéité, joie, amour. Dans cet ouvrage, je cherche dans le passé des idées pour l'avenir. Les Grecs se tournaient vers un Âge d'or ; les Romains trouvaient leur idylle bucolique chez les Grecs, chez Virgile et chez Ovide. Les médiévaux cherchaient chez les Grecs une vie

plus simple. Évidemment, un trait caractéristique de toute époque est sa construction d'« un bon vieux temps », où les gens étaient plus heureux et la vie plus facile. L'évocation d'un passé idéal et imaginaire n'est pourtant pas qu'une simple escapade nostalgique. C'est au contraire une méthode pour avancer, pour choisir les priorités dans notre existence. Et pour chercher des idées sur la façon de bien vivre, le passé est un lieu bien meilleur que l'avenir, puisque l'avenir n'existe que dans notre imagination et que le passé a, lui, bien existé. Le rêve d'une utopie technologique futuriste où les machines feront tout le travail est une absurdité.

Comment être libre ? Eh bien, que cela vous plaise ou non, vous *êtes* libre. La vraie question est d'exercer ou non cette liberté : il y a un néant essentiel dans le cœur de l'homme. Nous avons créé notre univers. La vie est absurde. Dieu est amour. Nous sommes libres.

Mort aux Supermarchés
Faites votre Pain
Jouez du Ukulélé
Ouvrez la Salle des fêtes du Village
Toute Action est Futile
Cessez de Gémir
Faites de la Musique
Arrêtez de Consommer
Mettez-vous à Produire
Retournez à la Terre
Bannissez l'Usure
Embrassez la Beauté
Embrassez la Pauvreté
Brandissez le Burin
Ignorez l'État
La Réforme est futile
Vive l'Anarchie
Brandissez la Pelle
Brandissez le Cheval
Brandissez le Rouet
Aimez votre Voisin
Soyez Créatif
Libérez votre Esprit
Labourez la Terre
Faites du Compost
La Vie est Absurde
Nous sommes Libres
Soyez Joyeux.

1

Bannissez l'anxiété, soyez insouciant

« Vivez dans la joie, mes amis, vivez délivrés des soucis, du doute, de l'angoisse, des tourments de l'esprit, vivez joyeusement. »

Marsile Ficin, cité par Robert Burton,
L'Anatomie de la mélancolie, 1621.

« Apportez-moi mon arc d'or brûlant, apportez-moi mes flèches de désir ! »

William Blake, « Milton », 1804.

« On s'en fiche. »

Slogan punk, 1977.

Voici ce que j'ai à vous dire sur l'anxiété : « Ce n'est pas votre faute. » Débarrassez-vous donc de ce fardeau, de ce terrible et lancinant sentiment que les choses vont de travers mêlé à une impression d'impuissance chronique. Ce n'est que le résultat d'une existence noyée dans une époque angoissée, opprimée par les puritains, emmurée dans une carrière professionnelle, humiliée par les patrons, assaillie par les banques, leurrée par les célébrités, assommée par la télévision, une existence toujours passée à espérer, à craindre ou à regretter. Ceci – la Chose, l'Homme, le Système, le Cartel, le Construit, appelez cela comme vous voulez – *veut* que vous soyez angoissé. L'anxiété sied en effet très bien au *statu quo*. Les anxieux font de bons consommateurs et de bons travailleurs. C'est pourquoi les gouvernements et le monde des affaires aiment le terrorisme. Ils l'adorent, même, car c'est bon pour le business. L'anxiété nous pousse sous l'édredon confortable de nos achats réglés par carte de crédit et nous incite à consommer une nourriture bas de gamme. Ainsi, le système distille délibérément de l'anxiété tout en promettant en même temps de nous en débarrasser.

La litanie des histoires terrifiantes publiées dans les journaux sur l'augmentation de la criminalité est de nature anxiogène. Les journaux font tout pour nous abreuver de divertissements et de ragots, et surtout d'histoires qui nourrissent notre besoin d'horreur et de sensationnel. Ils le font même très bien.

Feuilletez le journal quel que soit le jour de la semaine et vous trouverez des histoires négatives et déstabilisantes, neuf fois sur dix. Tous les bulletins d'information à la radio ou à la télévision, tous les journaux et nombre de nos conversations quotidiennes délivrent le même message : il serait temps de vous inquiéter ! Le monde est dangereux, rempli de terroristes fous, suicidaires, porteurs de bombes, de meurtriers, de cambrioleurs, de crapules et de catastrophes naturelles. Restez à la maison ! Regardez la télé ! Faites vos courses sur Internet ! Lovez-vous dans votre canapé devant un DVD ! Comme le dit une chanson de l'émission « TV Party » : « *La télévision vous informe sur le monde extérieur et c'est terrifiant !* » Tout comme dans l'ouvrage 1984 de George Orwell, on nous dit que nous sommes en état de guerre perpétuelle. Ce qui change, c'est l'ennemi. Nous ne sommes plus en guerre avec l'IRA, nous sommes en guerre avec Daesh. Des ennemis différents pour une même angoisse et un même résultat : une impuissance de masse.

Mais si nous faisons l'effort d'analyser ces mythes quelques instants, ils ne s'avèrent être que des fictions commodes. La vérité, selon le brillant analyste britannique de l'anxiété Brian Dean, est que la criminalité est restée constante ces cent cinquante dernières années. Dean affirme que notre peur face au crime est disproportionnée par rapport à la réalité. Nous sommes en réalité beaucoup plus exposés au danger des accidents automobiles et des maladies coronariennes qu'à la criminalité. Les accidents de la route provoquent la mort de dix personnes par jour au Royaume-Uni et les maladies coronariennes des centaines. Or personne ne propose d'interdire les voitures, ni de pénaliser le stress cardiaque. La propagande sur l'insécurité, pour Dean, est bien la racine du problème : « *Nos croyances conditionnent notre réalité. Si nous croyons que l'univers est viscéralement dangereux, alors nous allons vivre dans une anxiété permanente – ce qui n'est pas une façon saine de faire fonctionner notre cerveau.* »

Notre travail, organisé dans un fichu système d'emplois salariés, n'arrange rien, et condamne bon nombre d'entre nous à des tâches ingrates. Schumacher, le grand penseur de *Small is beautiful*, anarchiste et oisif à souhait, disait que la dimension vertigineuse, incommensurable, géante, insupportable du capitalisme moderne tuait l'esprit. Son gigantisme a rendu le travail vain, ennuyeux, spirituellement débilitant, difficile à supporter – soit un mal nécessaire plutôt qu'un plaisir. Dans son livre *Good Work*, il affirme que la société industrielle engendre l'anxiété parce que, focalisée sur l'avidité – ou ce que les médiévaux appelaient le péché d'*avaritia* –, elle ne nous laisse pas le temps d'exprimer nos facultés plus nobles : « *Force est donc de constater que la société industrielle*

d'aujourd'hui présente partout la caractéristique perverse de flatter sans cesse la cupidité, l'envie et l'avarice ; [...] mécanique, artificielle, ayant divorcé d'avec la nature, elle condamne l'immense majorité des travailleurs à passer leur vie de travail en n'utilisant qu'une part infime de leurs capacités, sans rencontrer jamais le moindre stimulant au perfectionnement, la moindre chance de progrès, une once de Beauté, de Vérité ou de Bonté. [...] Je dis donc que l'un des grands méfaits de la société industrielle – peut-être le pire – est, par l'extrême complication de sa nature, d'imposer aux hommes une fatigue nerveuse inutile et de requérir une part beaucoup trop importante de leur attention. »

En l'état actuel des choses, lorsque nous ne travaillons pas, nous consommons. Nous quittons le seuil de l'usine pour reverser notre salaire directement dans le système à une chaîne de supermarchés. Nous souffrons d'un clivage étrange. Dans la société, nous jouons tantôt le rôle du travailleur et tantôt celui du consommateur, tantôt l'opprimé, tantôt le courtisé. Au dix-neuvième siècle, au moins, les gens savaient qu'ils n'étaient qu'une paire de mains travaillant sur une machine et qu'ils étaient exploités au profit de quelqu'un d'autre. Ainsi, il leur était plus facile de se révolter. Le contrat était clair et net. Nous savons qu'une vigoureuse culture de la résistance est née chez ces travailleurs du dix-neuvième siècle, l'ère du travail et de l'esclavage. Aujourd'hui, dès que nous rentrons de l'usine, nous sommes assaillis de toutes parts par la publicité. La culture de la société de services fait de nous des petits princes entourés de courtisans désireux de s'attirer nos bonnes grâces pour avoir notre argent sous peine de subir leurs foudres. Ils nous donnent l'impression d'être importants. Le monde de la publicité exerce la magie noire de sa séduction. Dans *La Société du Spectacle* (1967), Guy Debord, ce situationniste fantastiquement insouciant, écrivait : « *Cet ouvrier, soudain lavé du mépris total qui lui est clairement signifié par toutes les modalités d'organisation et de surveillance de la production, se retrouve chaque jour en dehors de celle-ci apparemment traité comme une grande personne, avec une politesse empressée, sous le déguisement du consommateur. Alors, l'humanisme de la marchandise prend en charge "les loisirs et l'humanité" du travailleur.* »

L'univers commercial nous traite alors comme des célébrités – « Parce que tu le vaux bien », nous susurre-t-il. Il nous flatte avec force courbettes jusqu'au moment où nous sortons la carte de crédit. Nous sommes ensuite rejetés dans la file d'attente du purgatoire du service consommateur pour une éternité. Quels imbéciles sommes-nous !

Toute la panoplie des moyens de contrôle de l'État moderne est également faite

pour nous inquiéter. Ces mêmes institutions et services promettant confort et sécurité génèrent à l'inverse un sentiment d'insécurité en nous rappelant en permanence les dangers que nous courons. La police, les radars, les caméras de vidéosurveillance, les alarmes anti-cambrioleurs... Ces deux géôliers que sont la Santé et la Sécurité sont utilisés pour lancer des attaques toujours plus sévères sur nos libertés. Cela vaut la peine de se souvenir, par exemple, que lorsque le ministre de l'Intérieur britannique Robert Peel proposa de créer la police en 1828, cela suscita de fortes protestations du peuple anglais, qui se plaignit des atteintes à sa liberté. Avant l'existence d'une force de police créée par le gouvernement, le respect de la loi était assuré par des gendarmes élus localement. Il existe aujourd'hui au Royaume-Uni, pour gérer environ 50 000 criminels endurcis, une machinerie étatique colossale, que doivent supporter 60 millions de citoyens respectueux de la loi. Ces procédés sont une attaque contre notre jouissance spontanée de la vie, contre le plaisir.

Je suis contre le crime. Ce n'est pas que je désapprouve moralement le non-respect de la loi – en fait, les criminels me fascinent, ainsi que les enfants au comportement antisocial, car leurs actes manifestent un refus de soumission à l'autorité. La délinquance peut alors être un signe de vie. Mais si je suis contre le crime, c'est parce qu'il alimente le système : pour tout crime commis, on assiste à un décuplement des atteintes aux libertés individuelles. Une seule bombe conduit à des milliers de lois nouvelles. Les gouvernements aiment la criminalité, car elle leur donne une raison d'exister en affirmant assurer la protection des citoyens, et un prétexte pour nous contrôler tous. Ainsi, le vrai anarchiste devrait-il éviter les actes criminels à tout prix.

L'ouvrage *1984* de George Orwell est également en train de devenir réalité d'une autre manière. Ainsi, Google peut garder en mémoire toutes nos recherches, afin d'avoir un aperçu sur le fonctionnement intime de nos cerveaux. D'un outil de libération, Internet menace de se transformer en un outil de surveillance, tel un espion caché dans chaque foyer. La même chose pourrait arriver avec nos courriels. Nos conversations privées sont conservées, enregistrées, sauvegardées et gravées à jamais dans un disque dur géant... au cas où les autorités puissent avoir besoin un jour de les consulter. Big Brother ne fait pas que nous observer. Il nous écoute, nous espionne jusque dans nos consciences. De plus, nous nous sommes soumis entièrement et de plein gré à ce système. Chose impossible avec le courrier postal. Sans compter la menace qui pèse sur nos libertés civiles au Royaume-Uni avec le projet de carte d'identité électronique sur laquelle seraient enregistrés tous nos méfaits.

L'anxiété et le fait d'être entouré par des agents anxiogènes sont le centre de gravité du projet capitaliste. C'est pourquoi je vous dis : « *Ce n'est pas votre faute.* » Partout, on entend la même fable : « Vous n'êtes qu'à un objet près du bonheur. » Il peut s'agir du dernier album d'un groupe à la mode, d'un don à une association caritative, d'une assurance plus complète, d'une autre carte de crédit, d'un voyage fabuleux, d'un meilleur métier, d'une voiture plus rapide...

Quel que soit le nombre de fois où nous avons été trompés par cette fable, nous recommençons encore et encore. Selon les termes du fondateur du groupe de musique punk CRASS, Penny Rimbaud, « *nous nourrissons la main qui nous mord* ». Nous restons toujours insatisfaits. Le capitalisme est constamment et perpétuellement décevant. L'objet même qui nous promet la liberté peut très rapidement devenir ce qui nous opprime.

L'anxiété entraîne le sacrifice de la créativité au profit de la sécurité. L'abandon des libertés individuelles se fait en échange de la promesse, jamais tenue, du confort douillet des centres commerciaux climatisés. La sécurité est un mythe : elle n'existe pas. Cela ne nous empêche pas, toutefois, de la rechercher sans cesse.

Certains d'entre nous peuvent trouver un certain plaisir dans l'anxiété et ses contraires, tout comme certains aiment passer du sucre blanc au sucre roux, du crack à l'héroïne, du septième ciel au trente-sixième dessous. J'étais un jour assis à côté d'un homme sympathique affichant la soixantaine dans le wagon-restaurant d'un train. Il me proposa de jeter un coup d'œil à son journal. Je lui dis que les journaux me rendaient anxieux, en raison de l'étalage d'un nombre incalculable de problèmes face auxquels je me sentais impuissant. Il répliqua : « Moi, j'aime encore bien me sentir inquiet. Comme ça, je peux aller prendre un verre ! »

Le monde médical officiel, qui ne jure que par les médicaments, tente scandaleusement encore et toujours de nous persuader que les maladies coronariennes peuvent être évitées grâce à des moyens mécaniques, c'est-à-dire cesser de fumer, ou de prendre des médicaments toxiques, alors qu'il est parfaitement évident que, même si ces facteurs peuvent jouer, la vraie cause des maladies coronariennes est un cœur fragile.

L'oisiveté, ne rien faire – au sens littéral – peut contribuer à vaincre l'anxiété. Une stratégie simple est d'oublier, mettre son moi de côté et laisser les choses venir. Nietzsche recommandait ceci : « *Fermer temporairement les portes et les fenêtres de la conscience ; nous mettre à l'écart du bruit et de la lutte que mène le monde souterrain de nos organes, tantôt l'un pour l'autre, tantôt l'un contre l'autre, faire un peu de silence, de table rase dans notre conscience pour laisser la place à du*

nouveau, surtout aux fonctions et aux fonctionnaires les plus nobles, pour pouvoir gouverner, prévoir, décider à l'avance (car notre organisme est une véritable oligarchie), voilà l'utilité de l'oubli, actif, comme je l'ai dit, sorte d'huissier, gardien de l'ordre psychique, de la tranquillité, de l'étiquette ; on voit aussitôt pourquoi sans oubli il ne pourrait y avoir ni bonheur, ni sérénité, ni espoir, ni fierté, ni présent. »

Par « oubli », Nietzsche veut dire la capacité à apprendre à vivre. Le souvenir peut être un ennemi. Combien de fois sommes-nous restés éveillés la nuit à ruminer douloureusement tout ce que nous avons à faire et tout ce que nous avons mal fait ? C'est pourquoi boire un coup est, en ce qui me concerne, une solution de génie – avec une boisson de qualité. Une bonne bière est un compost pour l'esprit. Raison pour laquelle il est également important de lire de la bonne littérature. Mettez dans votre esprit de bons matériaux et des ingrédients de qualité. Un régime de bons écrits, excluant ces magazines et journaux de caniveau, qui ne font qu'empirer l'anxiété, produira des pensées de qualité et une personne autonome et pleine de ressources. Nourrissez votre esprit.

Au jardin, le travail minimal est en vogue. Il consiste à mulcher le sol, c'est-à-dire à le recouvrir avec une matière organique riche plutôt que de retourner laborieusement la terre chaque année. En travaillant moins, on laisse la nature se débrouiller avec le moins d'intervention humaine possible. C'est la même chose pour votre esprit : il faut le mulcher avec des ingrédients de qualité : livres, nourriture, beauté, et il deviendra fertile et produira des choses utiles et belles. Mulcher l'esprit réclame moins de travail que de le labourer en profondeur. Le labour peut être néfaste car il ramène à la surface des graines d'adventices qui seraient restées dormantes. Ces graines germeront et produiront à leur tour leur lot de travail inutile.

Nous avons également besoin d'un régime constitué d'une compagnie humaine stimulante, de bonne humeur, de joie, de fête et d'amusement. La bonne humeur, ou plus familièrement une bonne rigolade avec ses potes, voilà un des plus grands plaisirs de l'existence. Cela nous permet de chasser nos sentiments d'anxiété, surtout lorsqu'ils se révèlent être partagés. Débarrasser son existence des journaux et de la télévision est d'une grande utilité. J'ai réussi à m'en tenir à un seul journal par semaine, ce qui me laisse beaucoup plus de temps pour me concentrer sur les choses importantes de la vie, comme boire un verre et écouter de la musique. Remplacez la télé par des amis, et les journaux par des livres.

À celui qui vit « *enfermé dans une cité populeuse* » selon le vers de Milton, je recommanderais vivement d'éviter le métro et de prendre le vélo. Pendant deux ans, j'ai fait la navette à vélo entre mon domicile et mon lieu de travail à

Londres. Une vingtaine de kilomètres par jour, soit presque deux heures : c'était une vraie joie ! Le vélo procure un sentiment enthousiasmant de liberté et d'autonomie, tout comme l'idée réjouissante de ne pas dépenser d'argent. Vous vous laissez glisser dans la ville, sans être agrippé ni contrôlé. Assis dans les bus et dans les trains, vous êtes une cible pour les panneaux publicitaires. À vélo, vous filez tranquillement devant eux. Les gens avancent le « danger » comme excuse pour ne pas faire du vélo, mais il s'agit là d'une excuse pathétique, illustrant la médiocrité que combat cet ouvrage. Il y aura certes un peu de risque dans votre existence, et alors ? Voilà qui est bienvenu. Réveillez-vous ! Si vraiment vous ne pouvez pas envisager de faire du vélo, alors prévoyez beaucoup de temps pour votre voyage et installez-vous à l'étage supérieur d'un bus. Voilà une expérience très agréable, pour la même raison : vous traversez la ville en flottant, tel un observateur détaché. J'ai vécu de vrais moments d'allégresse à bord d'un bus, des moments qui me feraient presque renier tout ce que j'ai écrit ci-dessus et qui m'invitent à croire que, vraiment, ce monde est merveilleux. Ou encore, marchez ! Marchez à travers les parcs et admirez leurs beaux jardins ! Mais quoi que vous fassiez, évitez le métro. Comme l'a dit un jour mon ami Mark Manning, également connu sous son nom de scène Zodiac Mindwarp : « *Je ne peux pas rester assis à dévisager des gens que je ne connais pas.* »

Une autre stratégie pour juguler l'anxiété est de vous assurer que vos journées sont variées. Une des joies de la vie à la campagne est la quantité de travail physique à réaliser. Trois ou quatre après-midi par semaine, je monte laborieusement vers mon potager, je plante, je creuse, je désherbe, je charrie du fumier, ou je reste là à contempler, tout simplement. Un régime composé uniquement de travail intellectuel est étouffant. « *Le plus travailleur des paysans aura manifestement moins de mal à consacrer du temps aux choses divines que l'employé de bureau surmené* », disait Schumacher. Mon voisin, le paysan John, en est la preuve vivante. Pour lui, ce qu'il y a de vraiment bien dans le métier de paysan est la quantité et la qualité de temps disponible pour la réflexion. Une autre idée : *n'allez pas à la gym*. Les clubs de remise en forme sont imprégnés de frime et de fric, avec cette recherche absurde de la perfection. Une éthique de la consommation appliquée au corps. Ils sont des ennemis de la pensée et leurs écrans géants étouffent nos esprits et nous détournent de nous-mêmes.

Parfois, j'ai l'impression que vivre consiste aujourd'hui à fixer un écran. Nous fixons des écrans toute la journée au travail. Et à la gym. Et dans les bus. Et dans les trains. Nous rentrons chez nous et nous regardons notre écran d'ordinateur avant de fixer l'écran de notre téléviseur. Pour nous divertir, nous fixons des

écrans au cinéma. Travail, repos, loisir : on n'échappe pas aux écrans. Les écrans font de nous des récepteurs passifs. Brisez les écrans, prenez un crayon et une feuille de papier à la place. Au revoir la télé, bonjour la craie !

Le néo-luddite Kirkpatrick Sale avait sagement agi lorsqu'il brisa un écran d'ordinateur sur une scène. Les écrans, en faisant défiler une ribambelle de gens sous nos yeux, nous ôtent la responsabilité d'être les créateurs de nos propres vies. Nous observons les autres agir au lieu d'agir nous-mêmes. Ce qui nous rend radicalement impuissants, et alimente notre anxiété. Anxiété qui nous pousse à consommer. Et consommer nous endette. Et les dettes engendrent l'anxiété.

Une autre solution simple à l'anxiété est d'adopter une théologie fataliste. Les catholiques, par exemple, sont probablement moins anxieux que les protestants. Les bouddhistes moins que les juifs. Si vous croyez qu'il n'y a pas grand-chose à faire si ce n'est profiter de la vie, votre anxiété disparaîtra. Si vous avez l'état d'esprit puritain en croyant que vous êtes indispensable au monde et que ce que vous faites a beaucoup d'importance, alors vous deviendrez encore plus anxieux. La vanité nourrit l'anxiété (voir chapitre 24).

Nous devons apprendre à *ne pas nous en faire* – non dans un sens égoïste, mais par insouciance. Aujourd'hui, nous aimons nous afficher comme des gens altruistes et nous déposons des fleurs sur les tombes d'inconnus pour prouver notre nature altruiste à un éventuel observateur. « Je suis quelqu'un d'altruiste », disons-nous, une expression qui ne signifie rien d'autre que : nous nous chargeons des problèmes des autres sans qu'il en sorte le moindre effet bénéfique concret. Se dire altruiste, voilà des paroles bien creuses.

Alors, libérez-vous de l'altruisme. Comme chercheur de liberté, devenir joyeux et insouciant est votre devoir révolutionnaire. Festoyez, buvez. Mangez des chapons et de bons jambons. Buvez des vins épicés et des bonnes bières. Faites crouler votre table sous la nourriture. Faites de la confiture et du chutney. Jouez de la vielle à roue. Procurez-vous un piano. À la maison, je viens de convertir ma salle de bar en un salon de musique. Nous avons trouvé un vieux piano à bon prix et il accompagne nos chants. Tout comme votre anxiété est le produit de votre imagination, formatée par l'univers commercial, votre imagination a le pouvoir de la remplacer par de la joie.

ROULEZ À VÉLO

Délivrez-vous des chaînes de l'ennui

« *Laissons les autres se lamenter sur ces temps mauvais ; je me plains de leur misère, car ils sont dénués de passion. [...] Le résultat de ma vie est nul ; c'est un vague sentiment, une grisaille.* »

Søren Kierkegaard, *Diapsalmata*, 1843.

Si la science actuelle était plus complexe et plus subtile, je suis absolument sûr qu'elle classerait l'ennui comme l'un des principaux tueurs modernes. L'écrivain situationniste belge Raoul Vaneigem, un anarchiste critique du travail, ami de Guy Debord, écrit dans le *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations* : « *Les gens meurent d'ennui* » ; ce qui est tout à fait vrai. La grisaille et l'ennui ne sont pas simplement les ennemis d'une vie joyeuse, ce sont des assassins. Cela ne m'étonnerait pas le moins du monde si, un jour, on nous révélait que l'ennui est cancérigène.

L'« ennui » a été inventé en 1760. C'est l'année où, selon l'universitaire Lars Svendsen, dans son excellente *Petite Philosophie de l'ennui*, ce mot a été utilisé pour la première fois en langue anglaise. L'autre grande invention du moment a été la mule-jenny, annonçant les débuts de la révolution industrielle. Autrement dit, l'ennui advient avec la division du travail et avec la transformation du travail plaisant et autonome en esclavage fastidieux.

Et, depuis ce temps, nous nous ennuyons beaucoup. Allez sur les forums de discussion entre trois et cinq heures de l'après-midi et vous trouverez des centaines de messages d'employés de bureau répétant : « Je m'ennuie à en mourir ! » Ces suppliants appels à l'aide, ces prières désespérées d'esprits enfermés sont comme des bouteilles à la mer, lancées dans l'éther, dans l'océan du cyberspace, dans l'espoir que quelqu'un, là-bas, au-dehors, entende et puisse apporter son secours. Chose, bien entendu, très peu probable.

J'ai apporté ma contribution à un livre qui s'intitule *Crap Jobs* [Boulots pourris]¹. Nous avons demandé à des lecteurs du magazine *The Idler* d'envoyer leurs témoignages au sujet de l'enfer qu'ils vivaient sur leur lieu de travail. Ce qui

m'a frappé était le nombre de gens qui plaçaient en tête l'ennui comme le pire aspect de leur travail. L'ennui leur paraissant une chose insupportable, ils avaient recours à toute une série de stratagèmes pour le vaincre : sabotage au bureau, plaisanteries grossières avec leurs collègues, actes irresponsables... L'un des problèmes est que de nombreux métiers modernes exigent juste assez de concentration pour nous empêcher de rêvasser, mais pas assez pour nous occuper pleinement l'esprit. Les métiers totalement répétitifs peuvent être préférables, par exemple, à ceux des centres d'appels téléphoniques. Les centres d'appels sont d'un ennui à pleurer pour leurs clients potentiels et font également périr d'ennui leurs employés. Leurs bas salaires sont aggravés par la torture psychique de ne pas savoir quel nouvel enfer les attend à l'appel suivant.

Une autre de nos publications récentes s'appelle *Crap Towns* [Villes pourries] ². Les témoignages reçus m'ont étonné : c'est l'aspect uniforme de la ville moderne qui lui valait souvent le qualificatif de « pourrie ». Il est arrivé en effet une chose terrible : les grandes chaînes de supermarchés ont transformé nos villes, autrefois si animées, bourdonnantes et bigarrées en des centres de ventes au détail uniformes peuplés d'acheteurs zombies. Une ville aujourd'hui est à peine plus qu'un cercle d'appartements construits autour d'un vaste centre commercial étouffant. Une promenade dans la grand-rue est un crève-cœur. Nous sommes assaillis de noms de marques, d'institutions monotones qui ont remplacé les anciennes échoppes si variées et si colorées, les épiciers, les merciers, les poissonniers, les boulangers, les fleuristes, les cordonniers, les apothicaires. La course à la croissance et aux économies d'échelle a chassé l'esprit d'indépendance. Presque totalement.

Occasionnellement survit une ancienne boutique dont la beauté, l'élégance et l'originalité brillent comme un arc-en-ciel. Il y a encore d'autres lueurs d'espoir. Dans la ville près de chez moi, j'ai aperçu un jour un panonceau qui m'a rempli de joie. Il figurait dans la vitrine d'un réparateur de télévisions – autre service en déclin – et annonçait : « Service à l'ancienne assuré par le propriétaire. »

Au « *Small is beautiful* » de Schumacher, nous pourrions ajouter « *Big is boring* » – ce qui est grand est ennuyeux. L'échelle des institutions modernes les rend impersonnelles, aliénantes et épuisantes pour l'esprit. McDonald's est ennuyeux, et non le restaurant indien du coin. Car la quantité l'a emporté sur la qualité, comme l'écrivait Raoul Vaneigem dans son *Traité*. Nous sommes devenus si obnubilés par les chiffres et par le résultat final que la beauté et la vérité ont été brutalement mises de côté. L'ennui est l'exact opposé de la beauté

et de la vérité. La vie a été sacrifiée au profit, avec comme résultat l'ennui à grande échelle.

Une des principales causes de l'ennui, me semble-t-il, est la disparition de la créativité dans la vie quotidienne. Voilà un problème que William Morris a bien vu. Dans *Nouvelles de nulle part* (1890), Morris dépeint une société postrévolutionnaire en 2005, dans laquelle chacun est investi dans une activité créatrice de son choix. L'argent n'existe pas, et Piccadilly Circus est recouvert de champs. Voilà comment il imaginait le quatorzième siècle, et peu importe si sa vision du Moyen Âge est romantique ou non. Car cette vision existe et elle est très puissante.

C'est la révolution puritaine qui s'est mise à distiller l'ennui auprès du peuple. Même la religion et le salut sont devenus ennuyeux. Au Moyen Âge, la religion exhibait sans fard le sang et la mort. Les églises étaient des centres d'activité économique, où l'on célébrait des fêtes et où l'on priait. L'Église était la patronne des arts et employait les artisans locaux pour réaliser les ornements à son usage. Les sermons étaient très courus, offrant un grand théâtre divertissant. Dans la Florence médiévale, par exemple, les gens patientaient dans de longues files d'attente pour écouter un célèbre prédicateur et ressortaient de la messe en sanglotant copieusement. Ce drame, ce théâtre a été supprimé par les puritains, qui qualifiaient les manifestations de l'ancienne Église de « superstition » et d'« idolâtrie ». En d'autres termes, tout le folklore paganisant que l'Église catholique avait sagement conservé a été balayé.

Les politiciens ont aussi une grande part de responsabilité dans la monotonie actuelle : on ne les entend jamais faire des déclarations sur le thème : « Luttons contre l'ennui, contre les causes de l'ennui. » Le gouvernement le plus ennuyeux de tous, et tous les gouvernements le sont par nature, a été celui des nazis. Des lignes, des rangées, des colonnes, l'absence d'individualité ; l'imposition d'un ordre bureaucratique, la suppression de ce qui présentait de l'originalité, en particulier les Juifs, mais aussi les bohémiens, les vagabonds, les paresseux et les dissidents politiques. Les nazis raffolaient des formulaires, des papiers à remplir, des classeurs, des catalogues. Bref, ils voulaient que tout soit bien rangé. Ce que les nazis ont entrepris est un nettoyage gigantesque, comme les puritains avant eux. C'est pourquoi il faut refuser tout ordre excessif.

Ce sont des gens ennuyeux qui sont aux commandes, voilà la raison majeure pour laquelle on s'ennuie. Les spéculateurs, les capitalistes obsédés par le profit, ces grands prêtres de l'ennui suprême gèrent le monde des affaires. Les bureaucrates, les scribouilleurs de formulaires, et les enthousiastes de la Santé et

de la Sécurité se chargent, eux, de gouverner. Ils aiment l'ennui. Avoir le sentiment d'être en vie les effraierait. Mais cela n'a pas toujours été ainsi, et cela ne le sera pas toujours. Il était une fois, il n'y a pas si longtemps, où les gens ennuyeux étaient mis à l'écart et qualifiés d'impies. À l'époque médiévale, et particulièrement à ses débuts, ceux qui adhéraient aux valeurs bourgeoises et au culte de l'argent étaient méprisés par les guerriers, les clercs et les paysans. « *Il y a quelque chose de déshonorant dans le commerce, de sordide et de honteux* », écrivait l'influent Thomas d'Aquin. Le bonheur, dit-il, est à trouver dans la réflexion, et non dans la distraction :

« *Si donc le bonheur ultime de l'homme ne consiste pas dans les choses extérieures appelées biens de fortune, ni dans les biens du corps, ni dans les biens de l'âme qui concernent sa partie sensitive, ni dans ceux qui concernent sa partie intellectuelle, en rapport avec l'acte des vertus morales, ou en rapport avec les vertus intellectuelles liées à l'action, à savoir l'art et la prudence, il reste que le bonheur ultime de l'homme réside dans la contemplation de la vérité*³. »

L'ennui est une forme de contrôle social. Au moment même où l'ennui est apparu à la fin du dix-neuvième siècle, l'idée que la plèbe puisse organiser elle-même ses divertissements a été battue en brèche. Comme nous le savons, dans le passé, l'art et le divertissement provenaient du bas de l'échelle sociale. Tous les acteurs étaient des amateurs, les mystères étaient joués par les guildes des artisans ; les artistes médiévaux étaient aussi des artisans. L'historien E. P. Thompson nous montre comment les autorités sont devenues méfiantes face à cet art démocratique lors de l'émergence de l'ère industrielle et comment le peuple s'est vu confisquer l'organisation du travail et des loisirs. Thompson cite dans *The Romantics* la réponse pleine de bonnes intentions d'un édile local à la demande d'un ouvrier désireux de monter une pièce de théâtre, en 1798. « *Cette pièce, s'inquiète-t-il, peut vous faire du tort, et vous entraîner à des émeutes et à bien des désordres dans la taverne.* » Pour Thompson, cette anecdote prouve la montée « *de la peur d'une culture populaire authentique qui puisse échapper aux manigances et aux pressions exercées par leurs supérieurs* ». Thompson critique également le système éducatif centralisé et cite une lettre écrite, chose étonnante, par un ancien inspecteur en chef des écoles en 1911, accusant le système éducatif d'être... ennuyeux : « *Le but du professeur est de ne rien laisser à la nature de l'élève, ni à sa spontanéité, à sa libre activité, de réprimer tous ses élans spontanés, de ramener au calme plat toutes ses énergies, de garder tout son être dans un état de tension réprimée et douloureuse.* »

L'ennui est douloureux. Pour Vaneigem, la pression subie pour devenir comme les autres épuise l'esprit. « *Mais tandis que l'organisation hiérarchisée s'empare de la nature et se transforme dans la lutte, la part de liberté et de créativité réservée aux individus se trouve absorbée par la nécessité de s'adapter aux normes sociales et à leurs variations.* »

Afin de ne pas devenir trop déprimés par de telles perspectives, souvenons-nous que l'esprit créatif est quelque chose d'endurant. Sur l'île écossaise d'Eigg près de Skye, la population entière de l'île se réunit pour boire et jouer de la musique tous les samedis soir. Personne n'est rémunéré, on joue de la musique pour le plaisir, pas pour de l'argent. Pour combattre l'ennui, nous devons reprendre le contrôle de notre travail et de nos loisirs. L'artiste Jeremy Deller a passé de nombreuses années à voyager dans les îles Britanniques et à photographier des exemples de ce qu'il appelle l'« art folklorique ». Pour Deller, cela désigne des actes de créativité réalisés pour eux-mêmes par des gens ordinaires qui ne se considèrent pas comme des artistes. Il s'agit d'un art en dehors du monde de l'art, des galeries de Cork Street, des musées, des spéculateurs et du ministère de la Culture : étranger, en d'autres termes, au monde de l'argent et de la bureaucratie. Ses exemples ? Un hibou géant réalisé par un groupe de paysans, une voiture entièrement redécouverte, des dessins dans la poussière des fenêtres arrière des camionnettes, une peinture représentant Keith Richard à l'arrière d'un camion, un éléphant géant motorisé, des compétitions de grimaces. Toutes ces réalisations prouvent merveilleusement que l'esprit libre est bien vivant. Cela signifie en réalité envers et contre tout que l'ennui ne nous a pas complètement détruits.

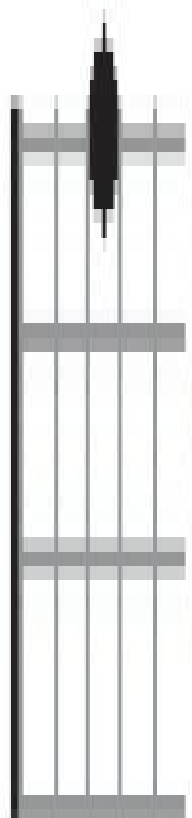
Que faire pour vaincre l'ennui ? À vrai dire, le même système qui l'a créé nous promet également de nous en débarrasser. Au travail, nous mourons de l'ennui dont la publicité jure de nous défaire une fois que nous aurons sorti nos billets. Cela s'appelle le loisir, terme dérivé du mot latin « *licere* », qui signifie « être permis ». Le loisir, donc, est ce que nous avons le droit de faire pendant notre « temps libre ». Et cela coûte de l'argent. D'immenses magasins comme les Virgin Megastore vendent en piles de la musique enregistrée et des films. Ses publicités promettent une attaque en règle contre l'ennui. Mais nous ne devrions pas les laisser vaincre l'ennui à notre place. Nous leur avons délégué cette tâche, nous nous sommes défaits de notre responsabilité. En d'autres termes, nous avons cédé notre créativité à des musiciens ou à des producteurs de films professionnels. Nous payons quelqu'un d'autre pour alléger notre ennui. Nous nous ennuyons à gagner de l'argent qui sera dépensé plus tard à essayer de nous

désennuyer. Je songe à cette mode actuelle et absurde appelée « sports extrêmes ». Afin de nous sentir vivants, parce que la plus grande partie de l'année nous nous sentons morts, nous nous jetons une fois tous les trimestres du haut d'un pont. Se jeter d'un pont, pour quelques secondes de sensations fortes, voilà qui est censé compenser quelques mois d'ennui. Et la liberté de se jeter d'un pont attaché à un élastique est considérée comme un des grands triomphes du capitalisme moderne.

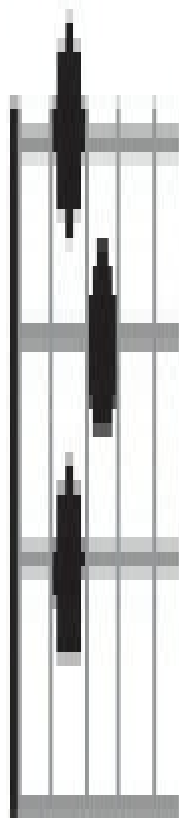
L'univers de l'ennui est combattu par le groupe Sex Pistols. Je suis tout à fait d'accord avec Johnny Rotten : je ne veux pas de vacances au soleil. Je décline votre offre ridicule de deux semaines à la plage (loisir ennuyeux), un répit dans cinquante semaines au bureau (travail ennuyeux). Dans *Lipstick Tracks*, le critique de rock'n'roll Greil Marcus rattache brillamment le mouvement Dada au courant situationniste, et tous les deux au courant punk. Ils ont en commun cette rage contre l'ennui et ils ont le désir de vivre, tout simplement. Ces trois courants partagent la conviction passionnée que c'est à la portée de chacun de nous : nous pouvons tous être créatifs et libres. Le premier numéro de *l'Internationale situationniste* annonçait en juin 1958 que le monde allait changer, parce que « *l'ennui est la réalité commune du surréalisme vieilli, des jeunes gens furieux et peu renseignés, et de cette rébellion des adolescents confortables qui est sans perspectives mais bien éloignée d'être sans cause. Les situationnistes exécuteront le jugement que les loisirs d'aujourd'hui prononcent contre eux-mêmes.* » Les punks voulaient rendre aux gens leur créativité. Tout le monde peut le faire, et pour le prouver, voici les trois accords dont vous avez besoin pour composer une chanson : l'accord de *mi* majeur, de *la* majeur et de *si* majeur. Faites-le donc.

Bon, je peux mieux faire : au lieu d'une guitare, je vous exhorte à vous procurer un ukulélé. Cette merveille à quatre cordes est très peu chère, facile à manier et à jouer. Le ukulélé est encore plus punk que la guitare. Voici les trois accords dont vous avez besoin pour jouer la plupart des chansons :

DO



SOL



FA



Procurez-vous un ukulélé et vous ne vous ennuierez plus jamais. Vous pouvez même gagner un peu d'argent en jouant dans la rue. Le ukulélé signifie la liberté. En effet, le premier album de The Ukulele Orchestra of Great-Britain s'intitule *Anarchy in the Ukulele*, titre bien trouvé.

La lutte contre l'ennui exprime notre désir radical de reprendre le contrôle de notre vie aux grandes organisations auxquelles nous l'avons confiée plus ou moins volontairement, de manière totalement irresponsable. Mais il n'est pas trop tard. Nous n'avons qu'à découvrir notre créativité. Une façon simple d'échapper à l'ennui est de réaliser les choses soi-même. Il y a déjà les frémissements d'un nouveau mouvement dans ce domaine, dont le magazine américain *Ready Made* témoigne du succès. Mon cœur bondit lorsque je vois quelqu'un faire du skate. J'ai travaillé un an dans un magasin de skateboard et je peux témoigner de la créativité radicale de ce secteur. Il se gouverne lui-même en fédérations, il a ses propres magazines, ses fanzines, ses compétitions, son business, attestant d'un haut niveau d'ingéniosité, d'indépendance et de créativité. Une des dernières équipes en date est brillamment dénommée « Skateboards de la mort »... Son slogan est « Mort à l'ennui ». Un grand bravo pour cette belle trouvaille !

JOUEZ DU UKULÉLÉ

1. Dan Kieran, *Crap Jobs*, Londres, Bantam Books, 2004.
2. Dan Kieran et Sam Jordison, *Crap Towns Returns : Back by Unpopular Demand*, Londres, Quercus, 2013.
3. Thomas d'Aquin, *Somme contre les Gentils*, III, 37, traduit par Vincent Aubin et al., Paris, Flammarion, 1999.

3

Libérez-vous de la tyrannie des factures

« Malgré de nombreuses relances, nous n'avons toujours pas reçu le règlement de votre facture d'électricité. Les détails de votre compte seront transmis à nos agents de recouvrement qui se rendront à votre domicile pour débrancher votre accès à l'électricité ou pour y installer un appareil de prépaiement. »

Lettre à l'auteur de Steve Hayfield, directeur
de la gestion des recettes, SWEB.

« Une ordonnance autorisant le créancier à faire procéder à une saisie pour non-paiement de la somme de 875,50 £ vous a été adressée par la Cour des magistrats de Londres Ouest. »

Lettre à l'auteur de la Division des
impôts locaux, Hammersmith et Fulham,
« Servons notre communauté ».

« Nous avons identifié 172 fraudeurs à la redevance audiovisuelle dans votre quartier ces trois derniers mois. Malgré nos relances, nous notons que vous n'avez encore rien déclaré. Si vous utilisez la télévision illégalement, vous courez un risque réel de vous voir traduit en justice et condamné à une amende pouvant aller jusqu'à 1 000 £. »

Lettre à l'auteur de Roos McTarget,
responsable du recouvrement de la redevance TV.

« Cultivez la simplicité, Coleridge. »
Charles Lamb, « Lettre à Coleridge », 1796.

Chaque jour, l'oppression s'abat en avalanche sur notre paillason. Des enveloppes brunes qui arrivent de toutes parts, aux caractères menaçants, aux fenêtres plastifiées et à l'écriture rouge, violette, noire. Ces demandes d'argent sont généralement imprimées en gros caractères et en couleurs vives, comme si nous étions des imbéciles. Elles illustrent *« les rouages de la tyrannie »* comme disait Blake à propos de la machinerie bureaucratique. Si seulement nous pouvions échapper à toutes ces factures, rêvons-nous, alors nous serions soulagés

d'un vrai boulet et nous pourrions parcourir le monde, libres comme l'air.

Le coût de la vie de tous les jours, déjà énorme, s'accroît lorsque l'on est paresseux comme moi. Il existe un impôt sur la désorganisation. Ceux qui veulent vivre librement, oisivement – simplement vivre, en résumé – ont une tendance qualifiée « d'irresponsable » par les gens raisonnables à ignorer les factures, les tickets de parking, les feuilles d'impôts, les relevés bancaires, les factures de téléphone portable et tout ce flot innommable des débris peu ragoûtants de la vie moderne. Nous les fourrons dans un tiroir, nous repoussons leur règlement, nous prenons du retard, nous procrastinons. Il y a toujours mieux à faire, comme envoyer des ronds de fumée au plafond.

Mais en cas de retard dans le règlement des factures, les relances arrivent avec des couleurs toujours plus effrayantes et un ton toujours plus menaçant à chaque nouvelle salve. Selon l'expression du satiriste Ian Vince, ces relances sont rédigées d'une façon « *condescendante et discrètement autoritaire* ». Le langage employé est pauvre, laid, froid, impersonnel, culpabilisateur. Il insinue : « Reprenez-vous, bougre d'imbécile. Vous vous laissez aller. Tout le monde paie. Ce sont des gens comme vous qui nuisent au système. Faites un effort. »

La feuille d'impôt annuelle adopte ce même ton, à la fois menaçant et obligeant. Voici un cas réel. Tout d'abord, une note paternelle aimable. Je cite : « *Si vous avez besoin d'aide, nous sommes disponibles au téléphone ou pour un entretien en tête à tête.* » Mais elle est immédiatement suivie d'une menace, rédigée en gras : « *Si vous faites une fausse déclaration, vous êtes passible d'amendes et d'intérêts.* »

Et comme j'ai tendance à négliger mes affaires financières, je suis frappé de terribles agios bancaires. Il m'est arrivé de me voir soustraire 300 £ de mon compte bancaire pour dépassement du seuil autorisé, parfois seulement pendant un jour ou deux, sans compter des taux d'intérêt punitifs. J'ai tenté de faire annuler ces agios, et de temps en temps j'ai obtenu gain de cause. Mais aujourd'hui, je ne me fatigue plus. À quoi bon écrire ou téléphoner pour essayer de joindre quelqu'un et non un automate afin d'obtenir un geste commercial – à vrai dire, les chances de succès sont minces. Je n'essaie même plus. J'ai pris la résolution, à contrecœur, de me ressaisir. Une partie enfouie et coupable de moi-même voit dans ces agios une punition méritée de ma négligence. Mais j'ai lu dans le journal que ma banque HSBC vient de réaliser un profit annuel de presque 10 milliards de livres. Il me semble qu'ils profitent très bien de mon incompétence en matière d'argent.

L'autre jour, on a sonné à ma porte. C'était Emma Brown (le nom a été

changé) du centre des impôts de la ville d'Extable. Nous nous sommes assis à la table de ma cuisine. Elle m'expliqua que je devais 1700 £ et que, si je ne pouvais pas payer, elle ferait le tour de la maison pour regarder ce qu'elle pourrait trouver à emporter : voitures, télévisions... J'entendis prononcer le mot « saisie ». Je ne savais pas en quoi cela consistait exactement, mais je sentis que ce terme était lourd de menaces. En consultant mon compte bancaire, je vis que j'avais encore une somme de 500 £ disponible avant de dépasser le découvert autorisé. Elle accepta un chèque de ce montant et tourna les talons.

Je n'ai pas agi de façon délibérément délictueuse. J'ai été paresseux, négligent et étourdi. Mais j'ai été traité comme un criminel. Et tout un chacun est un peu désorganisé : on devient un robot si on ne l'est pas un peu. Les nazis étaient bien organisés. Ainsi, tous les non-robots sont poursuivis et verbalisés dans notre société. Ce processus qui engendre la haine de soi est patent en ce qui concerne les tickets de parking. Honte à l'automobiliste qui revient à sa voiture 90 secondes trop tard. Il devra payer une amende de 30 £. Si vous ne payez pas tout de suite, le montant double ou triple. J'ai accumulé un jour presque 1 000 £ d'amendes parce que j'avais pris du retard dans le règlement, et ce n'est qu'en passant par un tribunal où j'ai réussi à rester assis malgré une gueule de bois phénoménale que j'ai réussi à obtenir une remise de 500 £.

Oui, ils infligent des amendes. La notion même d'amende charrie tout un souvenir de punitions pour nos méfaits. Contrairement à une transaction financière en bonne et due forme, ou à une forme légalisée du vol, ce qu'elle est en réalité, l'amende comporte un élément moral. Les autorités vous infligent une amende lorsque vous avez fait quelque chose de mal. C'est Dieu qui vous punit. Si par exemple vous réglez votre impôt en retard, on vous inflige une amende de 100 £ : mais de quel droit ? Si vous n'achetez pas votre ticket de train avant d'être à bord, certaines compagnies vous font payer un tarif astronomiquement élevé. Bien entendu, personne n'est responsable. Le système a un moyen habile de se défaire. La taille des compagnies joue en leur faveur. « Ce n'est pas moi qui fais les lois », disent nos oppresseurs. « Je ne fais qu'obéir aux ordres. » Cette chaîne de commande est là pour nous culpabiliser si nous nous emportons contre un employé de base ou une opératrice d'un centre d'appels. Et cela alimente un sentiment d'impuissance.

Au Moyen Âge, lorsqu'une règle était transgressée, les amendes étaient données par la commune, le village ou le groupe local. Les archives féodales montrent que les délits étaient sanctionnés par la communauté locale. « *John Aubry a causé des dommages en laissant son tas de fumier sur la grande route du Roi. Il a été condamné*

à payer une amende d'un shilling. Mais il est gracié en raison de son indigence. » L'amende était décidée par vos voisins et l'argent allait directement au pot communal où il était utilisé pour les travaux communaux. *Idem* pour les guildes : les transgressions étaient punies d'une amende, l'argent accumulé servait plus tard à organiser de grandes fêtes ou était distribué en aumônes. Aujourd'hui, le principe est certes le même, les amendes vont au conseil local. Mais l'échelle des institutions a ôté tout sens de la collectivité ou du lien social en nous laissant avec un sentiment d'amer dépit. Lorsque je me suis trouvé un jour au tribunal pour entendre le jugement me concernant pour avoir conduit sans assurance, un jeune couple entra. L'homme ouvrit la porte de la salle d'audience du tribunal, la referma et hurla à sa petite amie : « C'est encore cette vieille garce. » Il n'y a plus aucun sentiment d'implication dans les procédures judiciaires : pour la plupart, il n'est question que de zélateurs de l'autorité – les vieilles garces – pointant du doigt une jeunesse irresponsable.

Inutile de dire que cela ne marche pas dans l'autre sens. Il nous est totalement impossible d'infliger des amendes à des compagnies si elles nous ont lésés, ce qu'elles font souvent. C'est un contrat à sens unique, conçu pour profiter au puissant et pour dépouiller le faible. Comme le dit John Ruskin dans *Il n'y a de richesse que la vie* : « *La forme de vol pratiquée par les voleurs de grand chemin – détrousser le riche parce qu'il est riche – ne semble pas se présenter souvent à l'esprit du marchand ; probablement parce que, étant moins profitable et plus dangereuse que le vol du pauvre, elle est rarement pratiquée par des gens comme il faut.* » Il est en effet plus facile de voler les pauvres : voyez comment se débrouillent les grandes chaînes de supermarchés.

Ah, l'ordre ! Après de vaines tentatives, j'ai échoué dans l'organisation de ma vie. Je n'ai pas facturé les sommes d'argent qui m'étaient dues, et donc j'ai perdu face aux grandes compagnies. Tout est ligué contre nous : *vous* êtes seul à la maison, pauvre poète, avec votre ordinateur portable et votre téléphone, essayant de vous débrouiller tout seul. *Ils* ont des services entiers remplis de sinistres tâcherons professionnels voués à vous tromper, à éviter tout contact avec vous et à extorquer votre argent en vous faisant peur. Un des problèmes, à mon avis, est que notre éducation nous a fait croire à l'idée d'un emploi, d'un poste salarié où les soucis d'argent ne dépendent pas de nous. Nous dépendons pour cela de nos employeurs.

Nous n'avons pas l'état d'esprit du travailleur indépendant, si important pour le chercheur de liberté, qui conduit à nous occuper de nous-mêmes. Lorsque vous choisissez de vivre en dehors des horaires de bureau, vous avez intérêt à

mieux organiser vos finances.

Chesterton a écrit sur les rapports entre organisation et efficacité : « *On nous a appris que l'organisation est synonyme d'efficacité. [...] Il serait bien plus exact de dire que l'organisation est synonyme d'inefficacité.* » Il démontre que les grandes organisations sont nécessairement et par nature inefficaces en raison de leurs chaînes humaines sans fin. Plus une organisation est grande, moins cela fonctionne. Les petites entités sont plus efficaces, dit-il. La façon la plus efficace de produire un chou, par exemple, est de le cultiver soi-même. Il est plus efficace de faire pousser un arbre devant votre porte pour votre bois de chauffage que de brûler du fioul qui est puisé en Arabie saoudite, transformé ailleurs dans une raffinerie, acheminé via des pipelines traversant des pays politiquement instables jusqu'à votre chaudière.

La tenue d'une comptabilité devrait faire partie de l'éducation à l'autonomie de toute personne aspirant à la liberté. L'étude de Jenny Uglow sur les pionniers des Lumières, *The Lunar Men*, révèle que les enfants des grands hommes comme Erasme, Darwin et Joseph Priestley ont reçu une telle instruction¹. Ils ont appris à gérer leurs affaires et à éviter d'être à la merci de tous ceux qui tirent profit d'une désorganisation chaotique. C'est aussi ce que faisait Gandhi. Cela peut sembler fastidieux, je sais, mais dans ses batailles contre les autorités et ses combats pour la liberté, une bonne tenue de ses comptes lui a été d'un précieux secours. Pourquoi ne pas simplement noter par exemple à la fin de chaque journée ce que vous avez dépensé ? Vous serez étonné de constater combien cela vous aidera.

Mon ami Dan Kieran a décidé de se débarrasser du système de paiement par prélèvement automatique : il le considère comme un ennemi. Une fois de plus, ce système profite de notre nonchalance et de notre désorganisation. Le quotidien *The Sun* a montré que 500 millions de livres sterling vont annuellement aux prélèvements automatiques que nous avons négligé d'annuler. Autrement dit, nous ne bénéficions plus d'un service pour lequel nous continuons pourtant de payer. C'est pourquoi Dan paie maintenant ses factures en espèces ou par chèque. Il est étonnamment difficile de se débarrasser des prélèvements automatiques, car les entreprises consacrent beaucoup d'énergie à nous convaincre de leurs bienfaits qui paraissent à première vue évidents. Ils nous débarrassent de toute cette paperasse de factures et de chèques à envoyer. Mais, en vérité, le simple fait de prendre en charge le règlement direct de ses factures par la méthode démodée du chèque à glisser dans une boîte aux lettres apporte un véritable sentiment de satisfaction et de maîtrise. La transaction

devient ainsi plus réelle. Le prélèvement automatique joue sur le fait, regrettable, que nous préférons le confort à la responsabilité.

Payer ses factures n'est pas si douloureux quand on s'en charge directement. J'ai tendance à laisser toutes ces factures en suspens au-dessus de ma tête, jusqu'à ce que je trouve enfin le temps de m'asseoir et d'organiser la pile, processus qui ne prend que cinq minutes. Pourquoi tout ce souci ? Ce n'était pas si terrible !

Un autre truc m'a été donné par un pêcheur à la ligne de ma connaissance, Chris Yates. Une ou deux fois par mois, il a institué un « jour de la paperasse » durant lequel il suspend toutes ses activités et s'attaque au règlement de ses factures.

Si vraiment vous ne pouvez pas vous organiser, il ne vous reste alors plus qu'à adopter une désorganisation radicale. Vous pouvez vous débarrasser systématiquement de toutes les organisations de votre existence, les déraciner pour de bon. Tout d'abord, évitez de vous engager. La façon la plus évidente de se libérer des factures est d'annuler certains services. Plus de télévision, ni de téléphone mobile, ni d'Internet, ni de voiture. Gandhi, encore lui, recommandait une vie simple à ceux qui cherchaient à se libérer. Par exemple, il s'aperçut qu'il dépensait trop d'argent à faire laver ses vêtements. Alors il décida de laver son linge lui-même. On pourrait transposer cette logique aux transports en commun. Au lieu de claquer votre argent dans une carte d'abonnement de métro, pourquoi ne pas acheter un vélo et l'utiliser pour vous rendre au travail ?

Cette façon de penser a un nom : la simplicité volontaire. Et que signifie la simplicité ? L'autonomie. Plus vous payez de factures, plus vous demandez aux autres de faire les choses à votre place, alors que vous pourriez vous en charger vous-même. Ils vous vendent des produits, tous ces émetteurs de factures, en vous promettant de vous rendre la vie plus facile. Mais ce n'est pas le cas. Bien au contraire, ils la compliquent. Réduire sa dépendance aux services extérieurs fait économiser de l'argent et du temps. Collectez vous-même votre eau de pluie. Installez des panneaux solaires. Le vent, l'eau, la pluie, le soleil sont des biens naturels gratuits : c'est du bon sens.

Pour dire les choses simplement : si vous vous abstenez de consommer les produits du système, vous n'aurez pas à les payer. Ainsi, vous n'économiserez pas seulement l'argent que vous dépensez à payer des services indus, mais vous économiserez également le temps et les soucis consacrés à gérer des factures. L'oppression disparaîtra peu à peu de votre boîte aux lettres. Vous n'aurez pas à travailler autant, la vie deviendra moins chère et plus facile.

Il est fascinant de noter tout ce que Gandhi, qui a été par certains côtés le

contraire d'un oisif en pratiquant le renoncement à lui-même, a en commun avec ceux qui cherchent le plaisir à l'extrême, comme par exemple l'acteur magnifiquement insouciant Keith Allen, qui a dit adieu aux vertus bourgeoises culpabilisatrices. Ces deux extrêmes, la sobriété et la profusion, ont plus en commun que ce que pourraient suggérer les apparences. Et il est vrai que ceux qui cherchent le plaisir à tout prix deviennent souvent les pratiquants les plus chevronnés du renoncement à soi-même. On voit fréquemment des stars renoncer à la drogue ou à l'alcool pour boire de l'eau tiède citronnée et se coucher à neuf heures et demie. Les deux chemins sont proches. Je me considère comme un modéré. Je choisis la voie du juste milieu. Je ne veux pas renoncer à boire et j'ai tendance à certains excès en la matière, mais depuis peu, je bois avec modération.

Toutefois, ces enfoirés peuvent vous rattraper. J'ai revu récemment Keith Allen lors d'une réunion où il essayait de faire accepter son autobiographie à un éditeur. « Et pourquoi voulez-vous écrire ce livre » ? demanda l'éditeur. « Pour payer mes impôts », répondit franchement Keith.

Il est tout à fait possible d'avoir une vie simple, non salariée. Les artistes comme Penny Rimbaud et Gee Vaucher ont créé CRASS, le groupe punk anarchiste des années 1980. Il y a quarante ans, ils ont loué une maison en ruine dans la banlieue londonienne et l'ont restaurée en garnissant le jardin de fleurs, de fruits, de légumes, sans oublier des cabanes pour la sieste. Grâce au choix qu'ils ont fait d'ouvrir leur maison, ce qui a assuré un flux de visiteurs et de résidents, ils jouissent aujourd'hui d'une maison et d'un terrain de qualité avec peu d'argent. Le pouvoir des gens a remplacé l'argent. En conservant un mode de vie simple, ils n'ont pas besoin d'avoir un emploi, ce qui leur donne le loisir de suivre leur chemin dans la vie, penser, écrire, discuter, boire, créer des œuvres d'art. Leur revenu est très modeste, mais ils font exactement ce qu'ils veulent, ce qui me paraît être une très belle réussite. Ce qui prouve que l'argent et la liberté ne sont en rien synonymes. Gee m'a dit : « *Je crois que je n'ai jamais payé d'impôts. De combien a-t-on besoin ? De 5 000 livres par an ? Je n'en gagne pas autant.* » Et son foyer est le moins inondé de factures et le plus libre que je connaisse.

ANNULEZ VOS PRÉLÈVEMENTS AUTOMATIQUES

1. Jenny Uglow, *The Lunar Men : The Inventors of the Modern World 1730-1810*, Londres, Faber & Faber, 2002.

Renoncez à votre carrière et à ses vaines promesses

« L'amour du travail bien fait et le goût de la promotion dans le travail sont aujourd'hui la marque indélébile de la veulerie et de la soumission la plus stupide. »

Raoul Vaneigem, *Traité de savoir-vivre
à l'usage des jeunes générations*, 1967.

« Aucun emploi ne me convient. Aucun emploi ne convient à qui que ce soit. »

S. L. Lowndes, lettre au *Sunday Times*, 1982.

La croyance à l'idée de « carrière » est un mal qui affecte la classe moyenne. Les classes moins favorisées, et plus inspirées à cet égard, tout comme l'aristocratie, n'ont pas tout à fait cette foi dans le progrès et dans l'ascension sociale qui semble affliger les classes bourgeoises. Les aristos sont déjà au sommet de l'échelle sociale, ils n'ont donc nulle part où progresser. Paradoxalement, cela leur donne une humilité qui manque aux méritocrates des classes moyennes ayant réussi. Celui qui est né dans un château ignore tout de l'autosatisfaction et de l'orgueil du *self-made man*. Et, tout en bas de l'échelle, le peuple ne voit pas l'intérêt de peiner pour contracter des prêts et des assurances. Mais les classes moyennes telles que nous les connaissons aujourd'hui, héritières de la tradition puritaine valorisant la rentabilité et le sacrifice, ont placé la « carrière » au cœur de leur combat quotidien. Et plus que jamais, ces classes moyennes tentent d'imposer leur éthique carriériste à tous. C'est la mission que se donne chaque « gouvernement ».

Le principe même d'une carrière est de suivre un chemin ascendant vers un objectif toujours fuyant. C'est la recherche du perfectionnement personnel et la version séculière de la quête protestante du salut. La carrière est un concept puritain, une sorte de pèlerinage en solitaire, le *Voyage du pèlerin*. Les gouvernements se font élire en promettant de « permettre à chacun de donner le meilleur de lui-même », alors qu'en réalité cela veut dire « la possibilité égale

pour chaque enfoiré de devenir un prédateur pour ses amis et collègues, afin d'adorer le faux dieu de l'avancement de sa carrière ».

Votre carrière signifie bien entendu plus que votre métier : elle vous définit et vous mène en théorie à un accomplissement créatif et compétitif. La carrière n'est pas simplement un moyen de gagner votre pain, elle est votre vie. Mais l'avancement de votre carrière tend à suivre la loi de la survie des plus forts. En d'autres termes, votre promotion dépend du fait qu'un autre en sera privé ou qu'il sera viré de son poste. Le principe compétitif appliqué au travail signifie que votre réussite s'acquiert au prix de l'échec de quelqu'un d'autre. Pour cette raison, les grandes multinationales sont des nids d'intrigues et de coups bas. Vous faites votre entrée dans le métier et vous gravissez les échelons en étant mené à la baguette par des imbéciles, vous devenez comme eux, et si ensuite cela tourne bien pour vous, vous finissez par mener à la baguette tous les autres. Vaneigem écrivait : « *Il appert aujourd'hui que le chantage sur les lendemains meilleurs succède docilement au chantage sur le salut de l'au-delà. Dans l'un et l'autre cas, le présent est toujours sous le coup de l'oppression.* »

Alors que votre salaire augmente, vous achetez des voitures et des maisons plus grandes, et vous alimentez la carrière des autres. Le mythe de la carrière illustre précisément la dynamique d'autres mythes modernes : c'est un monstre toujours insatisfait. Il encourage ce que je considère être une spécialisation de soi artificielle. Dans notre désir de rester compétitifs, nous tendons à devenir très performants dans un domaine limité, à l'exclusion de tous les autres. Ce qui s'appelle le professionnalisme, mais cela pourrait s'appeler également « l'obsolescence ». L'autre jour, j'ai demandé à mon dentiste s'il pensait prendre bientôt sa retraite. Il me répondit par la négative parce qu'il ne s'imaginait pas faire autre chose : « *Le problème du dentiste, c'est qu'il finit par ne rien savoir faire d'autre.* » Et si vous ne savez rien faire d'autre, vous devenez dépendant d'autres personnes pour répondre à vos besoins. Ainsi, la culture est produite par des experts, la musique par des groupes travaillant pour de grandes sociétés, l'éducation par des enseignants, la médecine par des médecins. Nous sommes des handicapés. Il sera bientôt difficile d'installer une étagère sans un diplôme en la matière !

Les dangers d'une telle surspécialisation ont été analysés dans les années 1970 par Ivan Illich. Dans des ouvrages comme *Le Chômage créateur*, Illich considérait que les professions étaient aliénantes. Toute parcelle de pouvoir accordée à un professionnel est un peu moins de pouvoir pour nous : « *Je propose d'appeler le milieu du vingtième siècle l'Âge des Professions mutilantes. Je choisis cette*

dénomination car elle engage ceux qui l'emploient. Elle dénonce les fonctions antisociales que remplissent les pourvoyeurs les moins discutés : éducateurs, médecins, spécialistes de l'assistance sociale, scientifiques et autres "types bien". Simultanément, elle dévoile la complaisance mise par les citoyens à s'asservir eux-mêmes en se faisant clients de toutes sortes. »

L'asservissement du client n'est pas un vain mot. Se soumettre au professionnalisme d'un autre revient à admettre que vous êtes faible dans un domaine particulier. Ainsi, nous ne pouvons pas accuser une autorité extérieure d'être responsable de notre absence de liberté, parce que nous sommes ceux qui lui ont donné le pouvoir qu'elle a sur nous, ou selon les termes d'Illich : « *Nous nous sommes soumis.* »

Il est très déprimant de voir que les femmes ont également succombé au mythe de la carrière. « Ma carrière est très importante pour moi », énoncent ces dames aux carrières nouvelles de mégalos. Comment tyranniser une coterie d'idiots dans une grande société peut-il devenir plus important que de jouer avec ses enfants, de voir des amis, sa famille, de pratiquer des activités créatives chez soi, voilà qui me dépasse. Ces cent dernières années, les femmes ont identifié leur carrière à leur émancipation. Afin d'échapper à l'ennui, à la tyrannie et à l'impuissance éprouvée dans la vie domestique, ce qui était certainement une réalité à l'époque victorienne, elles ont cherché dans le travail une source d'argent et de réalisation de soi. Voilà la promesse. Mais quelle est la réalité ? Comme l'exprimait spirituellement Chesterton : « *Je rencontre des femmes affirmant qu'elles refusent qu'on leur dicte des ordres et qui travaillent comme sténographes.* » Soyons clairs, je ne dis pas que les femmes ne doivent pas échapper à l'oppression qu'elles peuvent ressentir en restant chez elles pour aller quérir la liberté, l'autonomie, l'accomplissement créatif, l'indépendance financière et ainsi de suite. Mais je crois que cette aspiration a peu de chances de se trouver comblée dans des emplois conventionnels à plein temps. En revanche, je pense qu'il est préférable de créer votre propre emploi.

Dans un numéro du magazine *The Idler*, nous avons publié une productrice de télévision célèbre en Angleterre, Joan Bakewell. Elle écrivait qu'elle avait décidé très tôt dans sa vie professionnelle de ne pas « *faire carrière* ». Elle ne voulait pas se laisser enfermer en progressant dans les échelons de la BBC. À la place, elle trouva ce qu'elle voulait faire et continua dans cette voie. Ayant trouvé sa voie, la perspective d'une progression indéfinie n'avait pas de prise sur elle. Le progrès est un tyran. Se libérer d'un plan de carrière revient à se libérer de ce qu'attendent les autres. La carrière est un chemin tout tracé par une autorité

extérieure, alors que ceux qui sont vraiment libres fraient leur propre chemin. Dans *La Culture du pauvre*, Richard Hoggart note que l'ambition, la compétition et les idées d'avancement professionnel sont souvent absentes de la conception que les classes ouvrières ont du travail, ou tout du moins avaient jusque dans les années 1950 :

« On se met au travail, mais on n'a pas le sentiment d'une carrière à faire, on n'entrevoit pas de possibilités de promotion, on ne ressent pas la nécessité de "faire son chemin". Le monde des emplois possibles se déploie horizontalement et non verticalement ; la vie ne se présente pas comme une ascension et le travail n'en est pas l'élément le plus intéressant. On respecte le bon ouvrier, mais on ne voit pas un concurrent possible chez le voisin d'établi [...], on se méfie toujours des "gars qui se poussent". »

Nous sommes imprégnés de l'idée que seules les activités qui rapportent de l'argent ou de la reconnaissance sociale valent la peine de se fatiguer. Les mères au foyer ont l'impression que leur vie vouée à l'éducation de leurs enfants et aux tâches domestiques n'est pas valorisée par leurs pairs. Vous ne devenez quelqu'un que si vous avez un travail.

La carrière n'est qu'un esclavage chic, une attente institutionnalisée, un paradis reporté. Nous envisageons la notion abstraite de carrière comme une référence. Parfois, nous nous débrouillons bien dans une carrière toute tracée et imposée par notre imagination, parfois nous nous en tirons mal et les carrières des autres semblent mieux avancer. Nous utilisons le plan de carrière comme une règle pour nous cravacher. Avec toujours les yeux rivés sur le barreau suivant de l'échelle.

Mais quelle est l'alternative ? Pouvons-nous nous débrouiller seuls ? Devenir notre propre patron ? Le sombre poète victorien et critique Matthew Arnold était, comme beaucoup de sa génération, atterré par la transformation du travail en une sorte de foi religieuse. Mais il lui semblait que l'autre voie, celle de la liberté, menait à la folie. L'extrait suivant est tiré d'un poème déprimant intitulé « Une nuit d'été » où il compare deux possibilités :

*« Car la plupart des hommes vivent dans une prison d'airain
Où, sous l'œil chaud du soleil,
Leurs têtes ployées sous le labeur, avec langueur
Ils consacrent leurs vies à une tâche absurde
Ne rêvant à rien au-delà du mur de leur prison.
Et comme, année après année,*

*Les produits neufs de leur travail aride tombent
De leurs mains fatiguées et que le repos
N'a jamais été aussi proche,
Des sentiments lugubres pénètrent lentement leur poitrine ;
Et quelques-uns parmi eux
S'échappent et fuient
Sur le vaste océan d'une vie nouvelle.
C'est là que le prisonnier libéré,
Où que son cœur gîte, voguera ;
Et alors le frappe la tempête ; et au milieu
Des éclairs on n'aperçoit qu'une épave,
Et son blême capitaine sur son pont jonché d'éclats de mâts,
Visage hagard et cheveux au vent,
Agrippé fermement au gouvernail
Toujours résolu à atteindre un port inconnu
Toujours prêt à mouiller un rivage illusoire et impossible.
Et les rugissements grondent toujours plus fort
De la mer et du vent, et dans les ténèbres qui s'épaississent
L'épave et le timonier disparaissent peu à peu
Et ce dernier s'évanouit.
N'y a-t-il de vies que celles-ci ?
Fou ou esclave, est-ce là le choix de l'homme ? »*

Sommes-nous donc voués à être fous ou à être esclaves ? Aujourd'hui, celui qui cherche à être libre reçoit son lot de moqueries et est traité de fêlé. Avec ses cheveux au vent et son air hagard, même l'aventurier chevronné pourrait facilement en perdre la raison. Tout semble se liguer contre lui. Nous pourrions dire : vous n'avez pas besoin d'être fou pour ne pas travailler ici, mais cela aide. Nous pensons à Nietzsche, à Kerouac qui est revenu chez sa mère triste et amer. Nous pensons à ce pauvre Coleridge, drogué au laudanum, rejeté par son ancien ami Wordsworth. Et en effet le poème d'Arnold semble dire que vous deviendrez un fou échevelé si vous essayez d'être libre. Ah... le chagrin, le tourment, le souci perpétuel et la souffrance !

Il est toutefois réconfortant de voir que les fous d'aujourd'hui étaient les gens normaux des sociétés médiévales. Le christianisme primitif s'opposait à l'idée même de carrière. « *Plus généralement, il y a dans le christianisme une tendance à*

condamner tout negotium, toute activité séculière, à privilégier au contraire un certain otium, une oisiveté qui est confiante en la Providence », écrit l'historien Jacques Le Goff dans Pour un autre Moyen Âge. Oui, il est vrai, les oisifs sont plus divins que les tâcherons. Les paresseux ne travaillaient pas, parce qu'ils croyaient que Dieu leur apporterait le pain quotidien. Le pays était plein de frères mendiants. À l'inverse des Élisabéthains et des Tudors, les médiévaux aimaient ne rien faire. Les mendiants jouaient un rôle vital dans la société en offrant aux gens une occasion d'exercer leur charité. Un paradis pour les paresseux !

Chercher à faire carrière coûte que coûte est par essence un acte contre la divinité : cela signifie que vous êtes suffisamment imbu de votre propre personne pour prétendre décider vous-même de votre destin. La paresse, au contraire, vous place aux côtés des saints. Le mépris des paysans et le dédain des nobles envers les marchands se rejoignaient et trouvaient une justification dans l'enseignement de l'Église, écrit l'historien Aaron Gourevitch dans un essai sur le commerce au Moyen Âge. La carrière est une invention protestante et un idéal de vie qui aurait été inconcevable dans la société médiévale catholique, bien plus fataliste. La vie de tous les jours à cette époque était créatrice et variée. Comme Dieu était créateur, alors le travail devait être créatif. C'est pourquoi l'Église a approuvé très tôt le jardinage, la boulangerie, la brasserie. Et le rythme de la vie suivait celui des saisons. Avant que la lumière électrique ne soit venue apporter l'ennui dans la vie quotidienne, la vie était riche et bigarrée.

Du point de vue taoïste ou existentiel, faire carrière est une perte totale de temps et d'énergie. Si toute action est futile, si tout est vanité, la vie est alors absurde, et le monde n'est pas grand-chose, alors pourquoi ne pas paresser ou faire ce que bon vous semble ? La carrière gâche une source de joie potentielle et la transforme en un devoir, une obligation, presque une pénitence. Voulez-vous vraiment voir gravé sur votre tombe : « Il a trimé toute sa vie » ?

Dans l'inélegant langage actuel, je dirais que la solution doit être multitâche. Fumez et buvez en même temps ! Bon, plus sérieusement, on peut avoir une vocation, un appel qui débouche sur un travail. Dans mon cas, cette vocation ou don, est le journalisme. Depuis l'âge de huit ans, j'écris des articles et j'édite des magazines. Mais cette vocation centrale ne signifie pas que je vais me concentrer uniquement sur ce centre d'intérêt au détriment de tous les autres. J'aime cultiver des légumes, pailler le sol, élever des poules, bricoler avec du bois, tirer dans des boîtes de conserve avec mon fusil à air comprimé, jouer aux Pokémons avec mes enfants, jouer du ukulélé. Je n'exerce pas ces activités pour de l'argent

ou pour faire carrière. Je les fais pour elles-mêmes. Il me semble que trois heures de travail rémunérées par jour sont suffisantes pour ne pas tirer le diable par la queue. Le reste de la journée est dédié à une activité ou à des loisirs non rémunérés.

Pour restaurer l'autosuffisance et la créativité dans nos vies, nous pouvons vaquer à nos affaires depuis notre domicile, une production créatrice dans laquelle nous investirions le temps et l'énergie souhaités, selon nos besoins à un moment donné de notre vie. « Apprenez un savoir-faire », c'est ce que je suggère aux personnes désireuses d'écrire dans *The Idler* : la menuiserie, la forge, le jardinage, la tapisserie. De telles activités accompagnent très bien la vie de l'esprit. Il est sage de rejeter complètement la propagande bourgeoise incarnée dans l'oppressant aphorisme : « Qui trop embrasse, mal étreint ». Ce n'est pas vrai : vous êtes capable de faire beaucoup de choses. Vous pouvez couper du bois *et* transporter de l'eau *et* écrire des poèmes. Vous pouvez combiner un petit élevage *et* la création de logiciels. Un des lecteurs de *The Idler* joue du tuba classique *et* exerce comme plâtrier. Il aime faire les deux et gagne sa vie grâce aux deux. Pourquoi se limiter à un seul champ d'activité ?

Une mauvaise solution que vous balance la société moderne est l'affreux « équilibre entre la vie et le travail ». Quelle horreur ! Nonobstant le côté laid, bizarre et vulgaire de cette expression, il y a quelque chose de pourri dans ce concept, parce qu'il implique que le travail est mauvais et que la vie est bonne. Eh bien, il n'y a qu'à rendre le travail bon, en faire un plaisir créatif, et alors vous n'aurez plus à vous soucier de trouver un équilibre entre le bon et le mauvais : tout sera bon ! L'utopie de l'oisif ne cherche pas, comme le font les syndicats, à réduire le temps de travail fastidieux. Il vise à harmoniser le travail et la vie en un tout heureux.

Faire carrière ne nous permet pas d'être vraiment nous-mêmes. La carrière est un indicateur de notre réussite financière plutôt que du plaisir pris dans un travail créatif. La « vocation », en revanche, signifie « appel » : c'est une tâche qui vous permet de gagner votre vie et que vous aimez. La mienne est le journalisme, la communication. La vocation d'Eric Gill était d'être tailleur de pierre, celle de Blake, graveur, celle de John Lennon d'écrire des chansons, et ainsi de suite. La vocation qui est au centre de votre vie ne vous interdit pas de faire autre chose. Un tailleur de pierre peut écrire des poèmes, nettoyer sa maison, fabriquer des objets avec du bois, désherber le potager et tailler des pierres. Cette dernière activité étant au centre de sa vie professionnelle.

Nous avons le devoir de rentrer en nous-mêmes pour découvrir notre vocation,

notre don. Cela fait, nous nous apercevrons que les autres pans de notre existence suivront assez naturellement. Si nous mettons cette vocation au centre de notre vie, et non l'argent, l'argent finira bien par venir. Selon Max Weber dans *Éthique du protestantisme et esprit du capitalisme*, l'idéologie médiévale catholique sur le travail prônait que « *chacun soit à son gagne-pain et laisse les impies courir après le gain* ».

La vocation incarne une idée du travail basée sur la communauté, une expérience du don, alors que la carrière est une version égoïste et compétitive du travail. La vocation est tranquille et stable, alors que la carrière suit une courbe ascendante, à l'infini. Si notre travail est pour nous une vocation, nous pouvons travailler, tranquilles et heureux.

Je dois à l'artiste Joe Rush une idée positive du travail humain. Dans les années 1980, Joe a fondé le cercle artistique Mutoid Waste Company dont la vocation était de créer des sculptures pleines de fantaisie à partir de vieux bouts de métal. Ils transformaient l'épave d'une voiture en un insecte géant ou un dinosaure, un crâne ou un oiseau. Ils vivaient une vie de frères mendiants, allant de festival en festival et vivaient dans des squats à travers toute l'Europe. Leur message, simple, était : « Soyez créatifs ». Selon Joe, nous sommes tous nés avec un don et c'est à nous de le trouver et de le développer. « *Vous avez un don, disait-il, et s'il se trouve quelqu'un pour en être jaloux, c'est qu'il n'a pas encore trouvé le sien.* »

Et comment trouver votre vocation, votre don ? La réponse est de ne rien faire, le plus longtemps possible. Tout comme les jardiniers avisés conseillent de ne rien faire dans un nouveau jardin pendant une année, afin de voir ce qui pousse spontanément. Et alors seulement vous pourrez mettre en place votre unique et magnifique jardin. Prenez quelques mois, voire une année, si vous le pouvez. La plupart du temps nous sommes trop occupés pour réfléchir à ce que nous aimerions vraiment faire. Si vous dégagez du temps pour vous, les choses s'éclairciront peu à peu. Mais surtout, cessez de vous échinier. La carrière est basée sur l'effort. Les esprits libres, eux, ont cessé de faire des efforts et ont laissé les choses venir.

TROUVEZ VOTRE TALENT

Quittez la ville

« *Car mon éducation s'est faite
Dans la grande ville, entre les murs opaques d'un cloître,
Sans le spectacle d'aucune beauté que les étoiles et le ciel.* »

Coleridge, *Minuit de glace*, 1797.

Fuir la ville est un rêve romantique caressé depuis longtemps. Des *Bucoliques* de Virgile aux poètes romantiques jusqu'à certaines chansons pop et folk aujourd'hui, il est évident que nous aspirons tous à un peu de paix et à revenir au « Jardin de l'amour », selon l'expression du poète William Blake. Cette vision pastorale se retrouve dans les chansons de Pete Doherty, où il est question du dieu Albion, de l'Arcadie et du chant des bergers. Avec des amis, de la bonne nourriture, dans un bel environnement, loin du bruit et de l'agitation de la métropole, des trains, du métro-boulot-dodo, des bombes, de la publicité, nous pouvons enfin être heureux. Le recueil de poèmes révolutionnaires de Wordsworth et de Coleridge *Ballades lyriques* (1798) est le fruit d'une retraite rurale : Coleridge à Nether Stowey, dans les collines Quantock, à l'ouest de l'Angleterre et Wordsworth et sa sœur Dorothy à Alfoxden House. Ces derniers ont été brièvement rejoints par John Thelwall, sous le regard désapprobateur de la population locale, qui les considérait tous trois comme suspects, tout comme le gouvernement qui leur a envoyé un espion – plus tard baptisé « espion fouineur » par Coleridge dans *Biographia Literaria* (1817). Voici comment Thelwall décrit ces quelques mois dans ses *Lines written at Bridgewater* (1797) :

« *Ah, laisse-moi, cloîtré dans un vallon perdu
Construire mon nid, qui s'avèrera heureux
Mon Samuel ! Auprès de toi, souvent je partagerai
Ta douce conversation, ami cher à mon cœur !
Bien-aimé avant de se rencontrer, car une sympathie étroite
A uni même au loin nos âmes sœurs...
Et il me serait doux*

*Une fois le labeur achevé, ainsi que l'étude,
Une fois exercé l'effort littéraire
De s'asseoir dans nos boudoirs
Une fois chez l'un, une fois chez l'autre
Lors de la belle saison, ou en saison morte
Les rafales de l'hiver ayant dissipé l'ombre du feuillage
Autour de l'âtre flamboyant, amical et gai
Pour partager des mets frugaux, et la coupe
Pétillante d'un breuvage brassé maison : à nos côtés
Ta Sara, et ma Susan, et peut-être
L'hôte songeur d'Alfoxden, et la jeune femme
À l'œil passionné, qui d'un amour fraternel
Adoucit sa solitude¹. »*

Ah, que j'aime le bruissement de ce breuvage brassé maison. L'hôte songeur d'Alfoxden est William Wordsworth et la jeune femme, sa sœur Dorothy. Nous avons tenté à notre tour de créer cette sorte d'idylle dans la ferme que nous louons dans le Devon. Avec notre pub à domicile et notre cellier plein de bière, nous invitons des amis pour de longues discussions autour d'un verre. Je me suis rendu compte que notre pub à domicile était un havre de liberté, parce qu'aujourd'hui la cigarette est bannie de tous les lieux publics ; mon pub, le Green Man, est sans doute le seul pub en Angleterre où fumer est encouragé.

Nos poètes et philosophes ont toujours résisté aux tentatives de nos maîtres politiques et commerciaux d'imposer leur discipline de robots. Alors que la révolution industrielle s'éternisait péniblement, elle a reçu de nombreuses et fréquentes critiques, qui se sont concrétisées par l'établissement de communautés idéales. Il s'agissait de refonder la vie sur des principes coopératifs ou communautaires – et en ces premiers jours de radicalisme politique, le terme « communiste » n'avait rien à voir avec le cauchemar terne et centralisé qu'il est devenu par la suite. William Morris, Yeats et Lawrence rêvaient tous d'un paradis sur terre, un rêve dont la ville était exclue. « *Où que les hommes aient tenté d'imaginer une vie parfaite, écrivait Yeats en 1904, ils ont imaginé un endroit où les hommes labourent, sèment et moissonnent, pas un endroit avec de grandes roues qui tournent et qui vomissent de la fumée. Nous souhaitons préserver un idéal de vie ancien. Là où ses coutumes prévalent, vous trouverez la chanson folklorique, le conte folklorique, les proverbes, les charmantes manières qui viennent d'une culture*

ancienne. Nous devons vivre de manière à réveiller cet antique mode de vie auprès du peuple². »

William Morris caressait un rêve similaire : *« Il me semble que personne ne se soucie d'améliorer les choses – et moi non plus, vois-tu, en dépit de mes récriminations. Mais, voyons, imaginons des gens qui vivraient dans de petites communautés entourées de jardins et de prés verts, de sorte que l'on puisse se retrouver en pleine campagne après cinq minutes de marche. Supposons qu'ils aient peu de besoins, très peu de meubles, pas de domestiques, et qu'ils étudient l'art (difficile) de profiter de la vie afin de trouver ce à quoi ils aspirent réellement : alors on pourrait espérer que la civilisation commence vraiment »* (« Lettre à Louie », 26 mars 1874).

Dans les années 1970, le livre de John Seymour, *Revivre à la campagne*, un manuel pour vivre de façon autosuffisante, a connu un vif succès. Comme l'ouvrage de William Cobbett, *Cottage Economy*, qui l'a précédé sur ce thème, le livre de Seymour illustre une philosophie positive sans se limiter à un simple guide. Comme celui de Cobbett, c'est l'œuvre d'un esprit obstiné, indépendant, original et plein de bon sens. Seymour a décidé de vivre de la terre et d'échapper au système industriel moderne pour des raisons purement pratiques. Dans son ouvrage *The Fat of the Land* (1961), il décrit comment lui et sa famille cherchaient une façon peu onéreuse de vivre afin qu'il ait moins de travail de journaliste à réaliser. Quitter la ville, pourtant, pour vivre à la campagne, peut s'avérer difficile. La solitude rurale peut certes sembler romantique, mais la vie est plus facile avec des amis et des voisins. On a besoin des autres. Dans son ouvrage *Self-Sufficiency*, Seymour, comme Yeats et Morris, rêve d'une société rurale : *« Je suis d'avis que si une demi-douzaine de familles décidaient de pratiquer une entraide partielle et s'installaient à quelques kilomètres les unes des autres, elles pourraient vivre très correctement. Chaque famille pratiquerait un commerce, ou une profession ou un artisanat. Chaque famille cultiverait, élèverait ou produirait une variété de biens pour son usage propre et pour commercer avec les autres familles. Personne ne s'ennuierait dans sa spécialité parce qu'elle ne nécessiterait pas de lui consacrer la journée entière. Il y aurait une grande variété d'occupations quotidiennes. Cette spécialisation partielle leur donnerait du temps pour profiter d'un peu de loisir : probablement davantage qu'en dispose l'esclave salarié des villes une fois revenu de son usine ou de son bureau³. »*

C'est l'espoir que je nourris pour l'endroit où je vis : étant donné que les cinq maisons de notre hameau vont être mises en vente peu à peu, pourrais-je convaincre des amis de les acheter et de s'y installer ? Nous pourrions avoir notre

potager, des poules, des cochons, des chèvres. On a besoin des amis et des voisins pour ce genre de choses, tout faire soi-même est trop difficile et conduit à l'isolement. Nous pourrions échanger notamment nos productions, tout en laissant chacun seul lorsqu'il le veut.

Idéalement, on pourrait apporter un élément de la ville à la campagne. Pour certains, les villes sont des endroits libérateurs. À la fin du douzième siècle, un moine dénommé Richard de Devizes a écrit des lignes sévères au sujet de la vie dissipée londonienne : « *Personne n'y vit sans succomber à un délit. Le nombre de parasites est sans fin. Des acteurs, des bouffons, des Maures, des courtisans, des efféminés, des pédérastes, des danseuses du ventre, des charlatans, des magiciennes, des maîtres chanteurs, des noctambules, des magiciens, des mimes, des mendiants : toutes ces troupes remplissent toutes les maisonnières.* » Voilà une description fantastique qui rappelle Dean Street ces jours-ci le jeudi soir – et je garde un bon souvenir des nuits que j'ai pu y passer.

J'ai grandi à Londres, je suis allé à l'école à Londres, j'ai passé mes douze premières années de ma vie professionnelle à Londres en compagnie des noctambules, des mendiants et des bouffons. Et j'ai beaucoup aimé. C'est seulement vers la fin que j'ai eu l'impression que quelque chose me gênait. En effet, on verra la ville différemment, je suppose, si l'on considère que l'activité commerciale est libératrice ou bien contraignante. À l'opposé de la description atterrée de Richard de Devizes, voici comment l'un de ses contemporains envisageait positivement l'activité commerciale à Londres : « *La Cité de Londres étend sa renommée au-delà de ses frontières, propage sa richesse et ses biens au-delà de ses bornes, et lève la tête plus haut que celle des autres. [...] les citoyens londoniens ont la réputation d'avoir les plus belles manières, les plus beaux atours et la plus belle table.* » Il est intéressant de souligner ici les priorités médiévales : les manières, les habits et la nourriture arrivent en tête.

Malgré les attraits indéniables des magiciennes, des danseuses du ventre et de la richesse londonienne, j'ai fini par décider d'entendre l'appel de la campagne. Malgré les inconvénients, le mauvais temps et le reste, ce dont nous profitons est le temps et l'espace. Il est également plus facile de vivre avec moins d'argent à la campagne, car cela signifie moins de travail. Il est certain que ma famille est moins absorbée par les questions d'argent : la ville a cette indéniable propension à pomper les billets de vos poches lorsque vous vous promenez dans ses rues pleines de tentations. Il est plus facile d'être vertueux à la campagne, parce que, notait Oscar Wilde, elle n'offre pas de tentations.

Les amoureux de la ville se plaignent du silence de la campagne. Le son des

sirènes leur manque. Ils se plaignent aussi que chacun soit au courant des faits et gestes de tout le monde. En ville, vous pouvez jouir d'un certain niveau d'intimité et d'anonymat. Il est aussi plus facile de trouver des groupes de personnes ayant les mêmes affinités que vous. Le mouvement Arts & Crafts, alors qu'il adorait la campagne, a toujours conservé des liens forts avec Londres ; son fondateur, William Morris, passait beaucoup de temps dans la capitale pour ses affaires.

Il est possible de combiner les deux. Vous pouvez créer un dialogue sain entre la campagne et la ville. Vous pouvez vous retirer à la campagne pour réfléchir et revenir en ville pour agir et commercer. Vous avez besoin de la ville pour vendre vos produits, que ce soient des écrits, des pierres taillées ou des carottes. Comme Thomas d'Aquin l'a écrit dans la *Somme théologique* : « *Les deux façons de vivre sont licites et louables : qu'on observe l'abstinence en se séparant de la compagnie des hommes, ou que dans leur société on vive comme tout le monde.* » Les maçons, par exemple, à l'époque médiévale, passaient les hivers dans leurs cahutes et les beaux jours sur la route pour travailler et commercer. Au dix-huitième siècle, les familles aisées vivaient à Londres l'hiver. La taille des villes est devenue excessive. Leur échelle donne le vertige. Le trajet d'un endroit à l'autre de Londres peut prendre une heure, ce qui reste toutefois surmontable si l'on roule à vélo. Vendez votre automobile, achetez un vélo.

En revanche, la petite ville peut offrir pas mal de liberté. L'ère médiévale nous fournit de beaux exemples de cités libres. Dès le douzième siècle a débuté à travers toute l'Europe un vaste mouvement démocratique de création de cités de 50 000 à 100 000 personnes, se gouvernant elles-mêmes, indépendantes de l'influence des nobles. Elles furent fondées par de nouveaux bourgeois, las des restrictions de la vie féodale organisée autour du château, et désireux de vivre libres. Cette culture est analysée par le prince Pierre Kropotkine dans *L'Entraide* (1902), un ouvrage merveilleusement inspirant écrit par un grand homme. Né en 1842, il était issu de l'aristocratie, mais les injustices de la culture du servage dans laquelle il a été élevé ont fait de lui un révolutionnaire. Dès 1917, il vécut en Europe, et fit de longs séjours au Royaume-Uni. Oscar Wilde décrivait Kropotkine comme l'un des deux hommes les plus heureux qu'il ait jamais rencontrés. *L'Entraide* a été publiée lorsque Kropotkine habitait Bromley dans le Kent, une adresse suburbaine plutôt huppée pour l'un des plus grands penseurs anarchistes de notre temps.

Dans son ouvrage, Kropotkine montre que les cités médiévales étaient expressément fondées sur des principes qui seraient considérés aujourd'hui

comme dangereusement radicaux. Elles furent créées pour échapper au joug de la noblesse et pour vivre un idéal de travail dans une communauté créative où la justice, l'égalité et l'entraide figuraient comme les plus grands principes moraux. Tout comme nous sommes aujourd'hui mus par la compétition et le profit, les médiévaux promouvaient la coopération. Ils ont été très influencés par la redécouverte des *Éthiques* d'Aristote – désigné comme le Philosophe, à leurs yeux le seul à mériter ce titre – et par le Sermon sur la montagne.

Il est important de réaliser que ces changements ne sont pas apparus tout seuls : ils ont été fondés sur une philosophie puis sur une tentative délibérée de l'appliquer et de la propager. Ces cités d'environ 50 000 habitants fourmillaient d'écoles, d'hôpitaux, de bains publics, d'ateliers, le tout doté d'une belle architecture. Le travail s'organisait autour du compagnonnage. Les cités avaient une limite fixée à leur croissance puisqu'elles étaient entourées de murailles. C'est dans leurs cathédrales que Kropotkine et d'autres admirateurs du Moyen Âge comme Ruskin voyaient la pleine expression de cet esprit d'entreprise passionné. Voilà comment Kropotkine décrit la genèse de la cité médiévale :

« Avec une unanimité qui semble presque incompréhensible, et qui pendant longtemps ne fut pas comprise par les historiens, les agglomérations urbaines de toutes sortes, et jusqu'aux plus petits bourgs, commencèrent à secouer le joug de leurs maîtres spirituels et temporels. Le village fortifié se souleva contre le château du seigneur, le défia d'abord, l'attaqua ensuite et finalement le détruisit. Le mouvement s'étendit de place en place, entraînant toutes les villes de l'Europe, et en moins de cent ans des cités libres étaient créées sur les côtes de la Méditerranée, de la mer du Nord, de la Baltique, de l'océan Atlantique, jusqu'aux fjords de Scandinavie ; au pied des Apennins, des Alpes, de la Forêt-Noire, des Grampians et des Carpates ; dans les plaines de Russie, de Hongrie, de France, d'Espagne. Partout avait lieu la même révolte, avec les mêmes manifestations, passant par les mêmes phases, menant aux mêmes résultats. Partout où les hommes trouvaient, ou espéraient trouver quelque protection derrière les murs de leur ville, ils instituaient leurs “ conjurations ”, leurs “ fraternités ”, leurs “ amitiés ”, unis dans une idée commune, et marchant hardiment vers une nouvelle vie d'appui mutuel et de liberté. Ils réussirent si bien qu'en trois ou quatre cents ans ils changèrent la face même de l'Europe. Ils couvrirent les pays de beaux et somptueux édifices, exprimant le génie des libres unions d'hommes libres et dont la beauté et la puissance d'expression n'ont pas été égalées depuis ; ils léguèrent aux générations suivantes tous les arts, toutes les industries, dont notre civilisation actuelle, avec toutes ses acquisitions et ses promesses pour l'avenir,

n'est qu'un développement. Et si nous essayons de découvrir les forces qui ont produit ces grands résultats, nous les trouvons, non dans le génie de héros individuels, non dans la puissante organisation des grands États ou dans les capacités politiques de leurs gouvernants, mais dans ce courant même d'entraide et d'appui mutuel que nous avons vu à l'œuvre dans la commune du village et que nous retrouvons, au Moyen Âge, vivifié et renforcé par une nouvelle sorte d'unions, inspirées du même esprit, mais formées sur un nouveau modèle : les guildes. »

Dans la Florence du treizième siècle, il y avait sept guildes principales et quatorze de moindre importance ou *arti*, comme on les appelait. Il y avait la guilde des juges et des notaires, la guilde des habilleurs et des teinturiers de vêtements étrangers, celles des fileurs de laine, des soyeux, des banquiers et des changeurs de monnaie, des apothicaires et pharmaciens et des fourreurs. N'oublions pas les guildes mineures : les bouchers, les cordonniers, les tanneurs, les maçons, les marchands d'huile, les drapiers, les serruriers, les armuriers, les selliers, les charpentiers, les aubergistes, les forgerons, les marchands de vins et les boulangers – tous vivaient dans une certaine harmonie dans une sorte d'État anarchiste, à la tête duquel se succédaient tous les deux mois les chefs des guildes.

Pourrions-nous recréer ce genre de cités aujourd'hui ? Ne devrait-on pas inciter tout urbaniste à lire *L'Entraide* ? Il faudrait alors trouver une ville de 50 000 habitants, 50 000 chercheurs de liberté, l'entourer de murailles, la déclarer république indépendante et nous occuper de ses affaires. Les cités médiévales sont, pour Kropotkine, la démonstration que, livrés à nos propres moyens, nous sommes tout à fait capables d'organiser nos affaires, et bien mieux que tout autre mode de gouvernement. Comme le dit le campagnard et amateur de skate punk William Elliot Whitmore : « *Nous avons tous les mêmes idéaux et le citoyen moyen a un bon niveau, mais c'est notre gouvernement qui fiche tout en l'air.* » Le mouvement des cités médiévales montre que la compétition et l'autorité comme principes organisateurs ne sont pas une fatalité, comme le pense également votre serviteur, philosophe de pub anglais auteur de ces lignes.

Ce que j'aimerais voir se réaliser, et qui existait dans l'Angleterre médiévale, est un pays constitué de plusieurs fédérations autonomes de villes, villages, communes et hameaux. L'idée même d'une organisation centralisée est absurde parce qu'elle ne reconnaît pas les différences dans les manières de vivre, les cultures, les climats, les habillements. La centralisation signifie l'uniformité, donc la monotonie et donc la mort (voir chapitre 2). Allez ainsi investir un petit village ou une petite ville avec vos amis pour former votre propre société libre.

Quel genre de changement ou de crise pourrait mener à un nouvel Occident et à une nouvelle façon de penser ? Dans les années 1970, les penseurs alternatifs espéraient une crise du pétrole, mais ce dernier continue toujours à être exploité. Quand est-ce que cela va cesser ? En ce qui me concerne, j'accueillerais avec plaisir une vraie crise du pétrole, elle pourrait nous permettre de redécouvrir le bois comme source d'énergie, indéfiniment renouvelable, qui est récolté et non pas extrait. Et si nous nous déplaçons à cheval et en bateau, voilà une idée qui vient de m'effleurer l'esprit ! Avec l'augmentation du prix du pétrole, la demande pour une énergie locale croît et les panneaux solaires, les pompes à chaleur et les panneaux photovoltaïques se développent. La technologie médiévale, comme les moulins à eau et à vent, revient en force. Nous sommes en train de nous apercevoir que des idées comme les énergies renouvelables, loin d'être désuètes, relèvent du bon sens. Et sont moins chères que ne l'est une dépendance au très inefficace réseau national. J'imagine que produire soi-même son électricité doit procurer une impression analogue à l'autoproduction de légumes : un très gratifiant sentiment de se libérer au moins en partie du système de distribution centralisée. Les panneaux solaires sont de l'anarchie en acte.

En réalité, il est tout à fait possible de créer une vie campagnarde à la ville, si la vie à la campagne signifie, dans le jargon actuel, une vie durable. Un de mes amis, un urbain, Graham Burnett, m'a fait découvrir le mouvement de la permaculture. Cette approche de la vie est née en Australie grâce à un homme nommé Bill Mollison. L'idée est d'échafauder des systèmes qui n'exploitent pas la terre ou les peuples, en harmonie avec la nature, s'accordant avec la vie et votre environnement de tous les jours, et exigeant peu de travail pénible. La permaculture est l'oisiveté en acte. La revue britannique *Permaculture*, par exemple, regorge d'articles sur des gens qui ont transformé leur jardin suburbain en véritables forêts de fruits, ou sur des citadins qui cultivent leurs légumes sur une petite parcelle. Leur approche est pragmatique parce qu'elle ne demande pas à ses lecteurs de déménager pour aller vivre en autarcie dans une ferme au pays de Galles. Vous pouvez être libre en pleine ville. Essayez de cultiver une parcelle d'un jardin collectif. Vous pouvez cultiver quelques légumes sur votre rebord de fenêtre. Retournez votre pelouse bourgeoise et plantez des framboisiers, des groseilliers, des myrtilliers, des pêchers et des poiriers. L'autre aspect très attrayant de cette philosophie est qu'elle privilégie la réflexion sur l'action : après la création du système, la parcelle en permaculture, très productive, aura besoin de peu d'entretien. La permaculture exclut le travail de force, parce que ce dernier signifie une intervention excessive dans la nature. Ainsi, cette approche

est idéale pour les oisifs et je vous la recommande vivement.

Pour régénérer nos villes, semons des graines un peu partout. Lorsque vous allez vous promener, emportez des graines de pavot, de blettes multicolores, de roquette. Semez-les parmi les adventices sur les terrains vagues. Observez ce qui se passe ensuite.

Citons encore John Seymour : *« J'imagine un beau jour une société très complexe, dont certains membres vivraient dans des villes à échelle humaine, d'autres vivraient éparpillés dans une campagne bien entretenue, tous interdépendants et pourtant très indépendants, les villes apportant aux campagnes et les campagnes apportant à la ville. Ce ne serait pas une société très mécanisée ou industrialisée, mais une société dans laquelle les vrais arts de la civilisation sont portés à un haut niveau, dans laquelle la littérature, la musique, le théâtre, les arts visuels et les artisanats qui vont dans le sens d'une vie heureuse sont exercés et appréciés par tous. Il ne s'agirait pas d'un "retour en arrière" quelconque. Ce serait, si vous aimez penser en termes de progrès, "aller de l'avant" et vers un âge d'or. L'Athènes de Périclès n'était pas un si mauvais endroit, à quelques esclaves près. Si nous pouvions trouver un moyen d'atteindre le même résultat sans esclaves, cela en vaudrait la peine. »*

Quant à l'agriculture, les médiévaux la pratiquaient avec des systèmes durables, sans nitrates, ni intensification : les fermes étaient mixtes, la propriété terrienne répandue, les petites fermes aussi, tout était réutilisé sans l'aide des collectivités locales. L'argent restait dans les économies locales plutôt que d'être pompé par les supermarchés. Il n'y avait pas de voitures. Les maisons étaient auto-construites. Les conflits étaient tranchés localement. Pas d'emballage plastique et donc pas de déchets : le paradis du permaculteur.

Nous pourrions aujourd'hui reprendre toutes ces bonnes idées de la vie médiévale, sans les hiérarchies traditionnelles et sans la domination du clergé. Un truc que je peux vous donner : gardez toujours sur vous un petit couteau de poche. C'est fou les services qu'il peut rendre à la ville ou à la campagne. Une petite arme sur soi donne un sens plaisant d'indépendance et d'invulnérabilité. J'imagine que cela procure la même sensation que de porter une épée, une tradition qui a disparu à la fin du dix-huitième siècle.

Pour conclure, mener une bonne vie à la ville ou à la campagne n'a finalement pas d'importance dès lors que vous aurez adapté votre vie à votre façon de penser. Nul besoin de quitter la ville pour échapper à la vie urbaine.

LOUEZ UNE PARCELLE DE JARDIN

1. John Thelwall, "Lines written at Bridgewater", in *Poems Chiefly Written in Retirement*, Hereford, W.H. Parker, 1801.
2. Discours donné à New York en 1904, cité par Nora A. McGuinness, *The Literary Universe of Jack B. Yeats*, Washington, Catholic University of America Press, 1992.
3. John Seymour, *The Complete Book of Self-Sufficiency*, Londres, Faber & Faber, 1976.

6

Mettez fin à la lutte des classes

*« Nunquam libertas gratior extat
Quam sub rege pio. »*
(« Sous un bon prince, il n'y a pas de servitude. »)

Claudien (370-404).

« Au temps où Adam bêchait et Eve filait, qui était gentilhomme ? »

Le paysan médiéval rebelle.

Notre système de classes actuel reflète *grosso modo* le système tripartite qui existait au début du Moyen Âge. Les paysans, les clercs et les nobles formaient les trois classes des *laboratores*, *oratores* et *bellatores*. Les paysans travaillaient la terre. Les clercs écrivaient, lisaient, réfléchissaient, priaient et prenaient soin des pauvres. Les nobles s'en allaient faire la guerre. Je pense que j'aurais pu être un membre épanoui de chacune de ces trois classes. Elles me paraissent toutes plus enviables que les options actuelles : la classe laborieuse, qui occupe un emploi ennuyeux et qui s'endette ; la classe moyenne, qui occupe un emploi ennuyeux et qui s'endette encore plus ; ou la classe supérieure, qui paresse, se dispute avec sa famille et vend ses terres pour payer ses impôts.

Oui, j'aurais été heureux d'être un paysan, un clerc ou un noble. Je me sens plus proche du clerc, mes principales occupations étant la lecture et l'écriture, mais je pense avoir un côté un peu paysan parce que j'aime cultiver mon potager, sans oublier aussi un soupçon de noblesse, car j'aime bien ne rien faire. J'aimerais réunir en ma personne les meilleurs aspects de chaque classe. On me dira, je suppose, que cela a un côté bohème.

Le système médiéval est très étonnant : il y avait bien davantage d'égalité qu'aujourd'hui. Lorsqu'on examine les archives des châteaux de 1100 à 1500, il est frappant de constater une certaine égalité économique. À part le seigneur du château, tous étaient peu ou prou sur un pied d'égalité. C'est l'étrange paradoxe de la version médiévale de l'autorité, qui créait davantage de liberté. Les religieux, bien entendu inspirés par Jésus, rappelaient que tous les hommes

étaient égaux devant Dieu, le prince ne valant pas plus que le paysan. Cette idée prêchée constamment aux paysans et aux nobles incitait ces derniers à l'humilité et ennoblissait les premiers. L'historien Jacques Le Goff disait même que l'activité terrienne était auréolée d'un certain prestige. Labourer la terre rapprochait de Dieu. Aux yeux de la culture démocratique troubadour du sud de la France et de ses poètes, la noblesse était avant tout une question de caractère et non de naissance, elle était dès lors accessible au paysan, au bourgeois et à l'aristocrate. En Angleterre, les serfs pouvaient racheter leur liberté, les paysans pouvaient devenir des propriétaires terriens, cette classe à laquelle appartenait le Franklin sûr de lui, prospère et généreux, ce personnage imaginé par Chaucer :

*« Sa maison n'était jamais dépourvue de pâtés,
De poisson et de chair, et en telle abondance
Qu'elle regorgeait de victuailles et de boissons,
Et de toutes les friandises imaginables. »*

Les évêques eux-mêmes provenaient de toutes les classes sociales. Il y avait plus de mobilité sociale qu'on ne le reconnaît généralement, surtout au Moyen Âge tardif. Les classes médiévales moyennes, comme celle de Franklin, étaient d'une autre veine que les bourgeois actuels, parce qu'elles aimaient la liberté. Comme l'a écrit l'historien Keen : *« La prospérité des hommes solides d'un rang moyen a eu un effet profond sur le caractère national anglais. Ils ont permis aux Anglais de résister à la tyrannie. »*

Aujourd'hui, nous travaillons tous dur pour les autres, pour faire des choses ennuyeuses et non créatives. Nous nous sommes soumis à l'éthique de la tyrannie. Même les aristocrates travaillent et semblent en être fiers. La loi des bourgeois au Parlement est paradoxalement celle des forts par les faibles. Les faibles peuvent en effet parfois vaincre les forts. Les parlementaires de la classe moyenne créent ainsi ce tourbillon bourbeux qui menace de nous aspirer tous dans une gadoue infernale. Les classes laborieuses sont incitées à monter en grade pour rattraper les classes moyennes, en travaillant dur, et les classes supérieures se transforment en démocrates fadasses, travailleurs et occupés à ennuyer tout le monde.

Au contraire, l'attitude traditionnelle et digne de ce nom de la classe laborieuse comme la décrit Richard Hoggart dans *La Culture du pauvre* est positive. Elle est fondée sur la prééminence du bon voisinage, du divertissement et de l'amitié sur le travail et la carrière :

« Où que l'on travaille, l'horizon est bouché ; de toute façon, se hâte-t-on d'ajouter, ni l'argent ni le pouvoir ne font le bonheur. Ce qu'il y a de "vrai", ce sont les rapports

humains, l'affection dans la famille, l'amitié, et la possibilité de "bien s'amuser". On répète que : "L'argent ne fait pas tout" et que : "C'est pas la peine de se crever à faire des heures supplémentaires." Les chansons populaires demandent souvent de l'amour, un foyer, de bons amis ; elles disent toujours que l'argent est sans importance. »

Ces valeurs sont à mes yeux les bonnes, mais elles se trouvent sapées par la « classe-moyennisation » de tout. Hoggart souligne ce louable état d'esprit qui consiste à jouir de l'instant, contrastant avec le fait de sacrifier le jour présent au futur, relevant d'une mentalité obsédée par le plan épargne retraite propre à la classe moyenne (cette attitude est brillamment exprimée dans la chanson des Beatles « She's Leaving Home ») :

« En règle générale, les conditions de vie inclinent à profiter du présent sans songer à organiser les comportements en fonction de l'avenir : "La vie n'est pas un lit de roses" mais "Qui vivra verra". À cet égard, les membres des classes populaires sont depuis toujours des épicuriens de la vie quotidienne. [...] les draps sont souvent usés ou rapiécés et on manque facilement de serviettes », mais on gardera toujours assez d'argent pour boire et fumer ! Mais bien sûr que oui ! Tant qu'il y a assez de bière et de clopes pour aujourd'hui, pourquoi se soucier du lendemain. Je préférerais avoir des draps élimés et un cellier plein de bière plutôt qu'être un homme tempérant avec du beau linge de lit. J'aime cette attitude qui attend tout de la providence. Quels sont vos plans pour l'avenir ? Vous connaissez la plaisanterie juive : « Comment faire rire Dieu ? » Réponse : « Détaillez-lui vos projets ! »

Alors plutôt qu'une guerre des classes, encourageons plutôt l'harmonie entre les gens, l'intégrité, le respect, la paix. Nous avons de la classe mais ne sommes pas d'une classe. Nous nous entraïdons et nous apprenons les uns des autres. J'aime les gens un peu chic en général. J'aime la tradition aristocratique parce qu'elle est anti-bourgeoise. Les vrais aristocrates n'aiment pas le travail, ou tout du moins ce que le travail est devenu. On trouve chez eux encore de la place pour l'excentricité et la différence. Ils dédaignent ceux qui ont besoin de travailler pour travailler et s'adonnent au farniente, noble aspiration, comme j'espère l'avoir bien montré par ailleurs. Ils font également se rencontrer les uns et les autres et fournissent un travail utile pour la communauté : ils soutiennent des artistes, ils ouvrent grand leurs portes, ils organisent des festivals et se montrent des hôtes accueillants et charmants. Tout cela est très important dans une société libre. Je n'envie pas un instant leur argent et leurs demeures parce que je sais que cela signifie beaucoup de soucis. Je leur suis reconnaissant d'entretenir de splendides demeures et jardins, et si je peux les visiter de temps à autre, tant

mieux.

Mais notre ressentiment nous emprisonne, c'est un obstacle à la liberté. Lorsque je donne une conférence sur les bienfaits du non-travail, il se trouve toujours quelqu'un dans l'assistance pour me questionner avec plus ou moins de délicatesse sur mes origines sociales et sur une éventuelle rente personnelle. Le sous-entendu : « C'est facile pour vous de parler de l'oisiveté. » J'explique alors que je n'ai pas, que je n'ai jamais eu de rente, et que tout l'argent que je gagne vient de mes efforts sur le marché du travail. Est-ce vraiment glorieux ? Et pourquoi devrions-nous mépriser les idées de quelqu'un sous prétexte qu'il vit de ses rentes ? De nombreuses idées nouvelles dans l'art ou la littérature sont issues des classes rentières : Lord Byron, Marx et Engels, William Morris, Bertrand Russell étaient tous des rentiers ! Le ressentiment des autres, le « c'est facile pour vous », le sentiment que la vie est plus facile pour ceux qui vous entourent, voilà bien la première chaîne dont nous devons nous débarrasser pour recouvrer la liberté.

Alors que je suis un ennemi de l'oppression et de l'exploitation, je ne suis pas totalement favorable à la suppression des limites entre les classes. Car cette suppression a entraîné une méritocratie protestante terrible, comme aux États-Unis où il n'y a finalement pas d'excuses si l'on ne devient pas professeur d'université, comme Tom Wolfe le décrit si bien dans *Le Bûcher des vanités*. En réalité, l'égalité stricte est un non-sens. Si tout le monde est sur un pied d'égalité, les chances sont égales pour tout le monde, l'échec n'a aucune excuse. Un système de classes vous donnera une bonne échappatoire pour ne pas trimer au travail et pour profiter de la vie, au cas où vous ayez besoin d'une excuse. Et si vous n'aimez pas la classe où vous vous trouvez, bougez-vous. Un paysan est bien devenu pape. Appartenir à une classe différente d'une autre n'est pas être inférieur ; je suis heureux de faire partie d'une classe différente, mais je ne me sens pas inférieur aux classes dites supérieures ni supérieur aux classes laborieuses.

Il est possible d'échapper à son contexte social quel qu'il soit, en rejetant simplement ce que le monde conventionnel vous propose de préfabriqué et en allant construire votre propre univers. Ainsi, vous trouverez des amis qui vous sont liés par le même état d'esprit plutôt que par leur niveau social. Il n'est pas excusable de passer son temps à gémir sur son sort. Vous avez peut-être été victime de terribles injustices, mais la façon de vous débarrasser de vos chaînes une fois pour toutes n'est pas de gémir sur le passé mais de s'élever au-dessus de tout cela et de vous concentrer sur la question du bien-vivre. L'esprit de bohème peut offrir une issue à notre conditionnement social, car chaque classe limite

notre liberté à sa façon. Dans ces cercles bohèmes, les aristocrates et les voleurs se mêlent aux poivrots, aux poètes et aux musiciens, tous se libèrent des chaînes qui les emprisonnent (si nous les laissons agir à leur guise).

Le problème n'est pas que les gens soient différents, mais qu'ils ne respectent plus les différences. Comme ces gouvernements qui affirment promouvoir une société sans classe. Ce qu'ils veulent vraiment, c'est une société où tous les hommes sont identiques, tous des robots, des zombies du travail, des automates, comme Charlie Chaplin dans le film *Les Temps modernes*. Une société forgée à leur pénible image, incolore et sans courage.

La différence de classe donne des couleurs à l'existence. Les chevaliers, les combattants et les évêques ont laissé des ouvrages merveilleux tout autour du monde pour notre plus grand bonheur : châteaux, jardins, églises. Les enfants semblent apprécier spontanément les rois, les reines et les histoires de chevaliers. Le roi Arthur était un aristocrate, et non un bureaucrate des Soviétiques. La monarchie peut avoir quelque chose de jubilatoire. Robert Burton, dans le brillant mais un peu décousu livre de développement personnel *Anatomie de la mélancolie* écrit au dix-septième siècle, détaille son utopie personnelle, et avoue qu'il souhaiterait conserver les différences de classe parce que cela rend l'existence plus variée, colorée, originale. Burton critique le caractère ennuyeux de la *République* de Platon :

« *La communauté de Platon est à bien des égards impie, absurde et ridicule ; elle exclut toute splendeur et toute magnificence. J'instituerai différents ordres et degrés de noblesse : ceux-ci seront héréditaires, mais n'excluront pas pour autant les cadets, qui bénéficieront de pensions suffisantes, ou seront si bien instruits, élevés dans quelque profession, qu'ils seront en mesure de vivre par leurs propres moyens. [...] Ma forme de gouvernement sera monarchique.* »

Mon utopie inclurait probablement trois rangs sociaux, de façon analogue au Moyen Âge, avec des chevaliers, des clercs et des paysans. Les chevaliers seraient les aristocrates, et leur métier consisterait à ne rien faire de la journée si ce n'est créer et entretenir de magnifiques jardins, organiser des fêtes et des festivals dans leurs châteaux, soutenir les arts, être accueillants, distribuer de la nourriture et de la bière. C'est ce que fait la famille Eliot dans les Cornouailles actuellement. Ils utilisent leur maison et leurs terres comme un lieu de rassemblement et un centre artistique. Les clercs seraient les écrivains, les poètes, les artistes, etc. Ils vivraient comme les paysans, de façon frugale, librement. Et les paysans comprendraient également les artisans, les maçons, les cordonniers, les ébénistes, les potiers, les forgerons. Ces trois classes seraient investies dans la création

musicale et architecturale. Les dépenriers, les penseurs et les artisans.

Nous pourrions utiliser les bibliothèques des aristocrates, se promener dans leurs jardins, se baigner dans leurs piscines. Ils prendraient en charge le rôle de l'État de façon personnelle. Plus de ministère des Arts ou d'Inspection de la Santé et de la Sécurité. On reviendrait à des terres et à des pâturages communs. Nous ferions tomber les barrières. Nous supprimerions les enclosures. Le respect de la différence serait à l'ordre du jour. Il serait mal vu de devenir semblable à un robot, l'efficacité et la régularité seraient dédaignées. Nous ririons des officiels mesquins et nous les chasserions de la ville sous les roulements du tambour. Comme Robert Burns (1759-1796) l'a écrit dans « Que le diable emporte le collecteur d'impôts » :

*« Nous ferons notre malt, nous brasserons notre boisson,
Nous rirons, chanterons, et nous nous réjouirons, ami ;
Et mille remerciements au grand diable noir
Qui dans sa danse a emporté le collecteur d'impôts¹. »*

Fédéralisme et respect, donc. Ma façon de faire n'est pas forcément meilleure que la vôtre. Nous sommes tous profondément différents et tous profondément égaux.

La vraie tâche est de traquer l'ennemi à l'intérieur et non à l'extérieur. Comme le dit le penseur beatnik Alexander Trocchi, nous avons besoin d'attaquer l'ennemi à sa base, en nous. La lutte des classes nourrit la classe moyenne, car lutter contre quelque chose ne fait que le renforcer. La bonne attitude est d'ignorer ce que vous n'aimez pas et de vous concentrer sur ce que vous aimez. La lutte des classes est aussi une impasse dans la mesure où elle engendre une attitude très irresponsable face à l'existence, du style : « Si seulement ces enfoirés ne m'avaient pas eu, tout irait bien. » Bon, peut-être que dans une certaine mesure vous les avez laissés vous gruger, mais vous pourriez choisir de ne plus vous laisser faire ! Voilà où repose la liberté.

C'est notre complicité dans la façon actuelle d'organiser les choses que nous devons interroger. Lorsque nous parlons d'anarchie, cela ne signifie pas la disparition de tout ordre, ni un environnement à la Mad Max où seuls survivent les plus violents. Nous voulons dire une décentralisation du pouvoir, le pouvoir au peuple. Lawrence a écrit qu'il n'est pas question de démolir le système mais de le remplacer par un système plus humain : « *Il faut qu'il y ait un système, il faut qu'il y ait des classes entre les hommes. Il faut qu'il y ait une différenciation : sinon, nous sombrerions dans le néant amorphe. Il ne s'agit pas au fond d'opter entre*

système et non-système, il s'agit d'opter pour un des deux systèmes, biologique ou mécanique. »

Son usage du mot « biologique » est intéressant, pour un terme aujourd'hui ressassé dans tous les cercles gastronomiques et considéré dédaigneusement par certains comme une lubie des classes moyennes. Mais « biologique » a un sens fort, et opposé comme le souligne Lawrence à « mécanique », il revêt un sens clair. Mort aux robots, longue vie à l'être humain. Mort à l'uniformité, longue vie à la diversité. Mort à la dépendance, longue vie à l'autonomie. Et ainsi de suite.

En tant qu'anarchiste oisif, j'aime les gens, quelle que soit leur classe, qui luttent pour être libres. J'aime les aristocrates, la classe défavorisée et les « bourgeois bohèmes » dont je fais partie. J'aime les criminels et les drogués. Si vous voulez rejoindre les élus, les colorés, les créatifs, c'est très facile : créez votre propre vie. Chassez le ressentiment. Bannissez les « il faut ». Ne vous sentez pas obligé de faire quoi que ce soit. Vous jouissez d'une volonté libre. Exercez-la.

SOYEZ BOHÈME

1. Robert Crawford et Christopher MacLachlan, *The Best Laid Schemes: Selected Poetry and Prose of Robert Burns*, Princeton, Princeton University Press, 2009.

Débarrassez-vous de votre montre

« Un nouveau mouvement social est en train de construire lentement et avec une certaine nonchalance une société alternative. International, interracial, concernant les deux sexes, souple, il se développe avec des conceptions du temps et de l'espace différentes. L'avenir ne connaîtra peut-être pas de pendules. »

Tom McGrath, *International Times*, mars 1967.

Jetez votre réveille-matin, ai-je écrit dans un précédent livre. Maintenant, je vous demande de jeter également votre montre. Pour une raison obscure, tout le monde semble vouloir une montre de valeur. Mais n'est-il pas très étrange que ce qui est en réalité le symbole de l'esclavage soit également devenu celui d'un certain statut social ? Le port d'une montre indique aux autres que vous êtes pieds et mains liés au tempo industriel moderne. Et le port d'une montre onéreuse proclame que vous en êtes fier. C'est une chaîne très coûteuse, en effet. La montre est une menotte en or. Les barreaux de la cage sont dorés.

Nous savons grâce aux travaux de l'historien E.P. Thompson et de Jay Griffiths, auteur de *Pip pip, a Sideways Look at Time* [« Tic-tac, un regard décalé sur le temps »], que le concept moderne de temps s'est développé avec le consumérisme. Auparavant, avant que quiconque ne songe à organiser et à standardiser le travail, les cloches étaient utilisées dans les monastères pour structurer le cours journalier des prières, des études et du jardinage. Les cloches ont été utilisées plus tard en Europe occidentale pour annoncer la tenue d'une assemblée locale. Quand vous entendiez le son de la cloche, vous étiez censé déposer les outils, quitter les champs et vous rendre à la ville pour rejoindre l'assemblée. Bientôt, les cloches firent leur apparition sur la place du marché afin d'organiser le travail. Mais le temps était toujours local et public, et il n'était pas le même partout. Chaque ville sonnait une heure différente, et chaque membre de la communauté partageait un temps différent. Le temps était gratuit dans la mesure où il n'y avait pas besoin d'acheter une montre pour savoir l'heure, parce que l'horloge publique la fournissait.

Toutefois, dès le quatorzième siècle, nous assistons aux débuts de ce que Jacques Le Goff appelle « le temps marchand », la colonisation du temps par l'argent :

« Le gouverneur royal d'Artois autorise en 1355 les gens d'Aire-sur-la-Lys à construire un beffroi dont les cloches sonneront les heures des transactions commerciales et du travail des ouvriers drapiers. [...] l'horloge communale est un instrument de domination économique, sociale et politique des marchands qui régissent la commune. Et pour les servir, apparaît la nécessité d'une mesure rigoureuse du temps, car dans la draperie, "il convient que la plupart des ouvriers journaliers – le prolétariat du textile – aillent et viennent à leur travail à des heures fixes". »

Déjà, dit Le Goff, les « rythmes infernaux » se font sentir. Au Moyen Âge, « le temps marchand » concurrençait déjà le « temps religieux ». Pour la conception religieuse dominante, le temps ne pouvait être vendu. Voici la réponse d'un moine franciscain du quatorzième siècle interrogé sur les questions d'usure et d'intérêt :

« Question. Les marchands peuvent-ils, pour une même affaire commerciale, se faire davantage payer par celui qui ne règle pas tout de suite que par celui qui règle tout de suite ? La réponse argumentée est : non, car il vendrait alors le temps et pratiquerait l'usure en vendant ce qui ne lui appartient pas. »

De nos jours, nous avons adopté le point de vue totalement opposé. Les banquiers et les gens riches jouissent d'une estime générale. Le temps et l'argent que les médiévaux avaient tenu à séparer sont devenus une seule et même chose. Comment cela est-il arrivé ? Comme dans d'autres domaines, je vais m'en prendre à Benjamin Franklin, ce saligaud de tâcheron et de moraliste qui a inventé ou a exprimé une façon de penser totalement nouvelle au sujet du temps, au dix-huitième siècle. Le temps n'est plus un don de Dieu. Le temps, c'est de l'argent. Le passage qui suit est un beau morceau de propagande destiné aux jeunes hommes qui font leur entrée dans le monde :

« Souviens-toi que le temps, c'est de l'argent. Celui qui, pouvant gagner dix shillings par jour en travaillant, se promène ou reste dans sa chambre à paresser la moitié du temps, bien que ses plaisirs, que sa paresse, ne lui coûtent que six pence, celui-là ne doit pas se borner à compter cette seule dépense. Il a dépensé en outre, jeté plutôt, cinq autres shillings.

Souviens-toi que le crédit, c'est de l'argent. Si quelqu'un laisse son argent entre mes mains alors qu'il lui est dû, il me fait présent de l'intérêt ou encore de tout ce que je

puis faire de son argent pendant ce temps. Ce qui peut s'élever à un montant considérable si je jouis de beaucoup de crédit et que j'en fasse bon usage.

Souviens-toi que l'argent est, par nature, générateur et prolifique. L'argent engendre l'argent, ses rejetons peuvent en engendrer davantage, et ainsi de suite. Cinq shillings qui travaillent en font six, puis se transforment en sept shillings trois pence, etc., jusqu'à devenir cent livres sterling. Plus il y a de shillings, plus grand est le produit à chaque fois, si bien que le profit croît de plus en plus vite. Celui qui tue une truie en anéantit la descendance jusqu'à la millième génération. Celui qui assassine une pièce de cinq shillings, détruit tout ce qu'elle aurait pu produire : des monceaux de livres sterling¹. »

Pour Franklin, il est non seulement moral de considérer le temps comme de l'argent, mais l'accumulation de l'argent est également devenue un objectif louable. L'union du temps et de l'argent a commencé à vivre une vie propre. Les profits deviennent une abstraction, un but en soi. Franklin ne se demande pas pourquoi le profit serait une bonne chose, ni en quoi il va profiter à la société. Au revoir, donc, l'humaine fraternité, bonjour les travailleurs acharnés et solitaires.

Ainsi, si nous croyons avec ce cruel Franklin que le temps c'est de l'argent, porter une montre revêt bien un sens commercial. La montre sert à comptabiliser ce à quoi on utilise ce précieux temps qui fuit. Elle vous coupe l'envie d'aller le gaspiller dans les bars. De local et public, le temps est devenu global et privé. Mais si vous êtes toujours conscient du temps qui passe, vous ne vivez plus l'instant, parce que vous êtes toujours en train de planifier votre prochaine action. Vous perdez alors le « sens du temps ». C'est une impression merveilleuse quand on oublie les heures qui passent et qu'on se laisse porter. Quatre heures peuvent filer en un éclair. Jetez votre montre et vous vous libérerez littéralement du temps. Si vous voulez connaître l'heure qu'il est, allez consulter une pendule ou appelez l'horloge parlante, vous avez le choix.

Je ne plaide pas pour l'irresponsabilité et le retard dans nos affaires avec les autres. Nous consentons tous à vivre dans notre époque ; il faut s'y tenir. Pourtant, ne serait-il pas plaisant, me dis-je parfois, de vivre selon l'heure africaine, où l'on ne fixe pas de rendez-vous, mais où les rencontres surviennent naturellement ? L'idée de fixer une heure de rendez-vous, pour un Africain, ou du moins pour un Africain rural et traditionnel, serait ridicule, parce que la vie est si imprévisible. Une top model africaine arrivait toujours en retard à ses rendez-vous à New York car elle ne vivait pas selon une conception étroite du temps.

Comme il est très impoli d'être en retard, j'essaie de donner une heure aussi vague que possible, par exemple : « Je devrais arriver entre cinq et six. » Je m'applique à prévoir beaucoup de temps pour atteindre ma destination, puisque je peux être retardé sur le chemin, rencontrer quelqu'un, engager la conversation. Si vous arrivez en avance, tant mieux. Je me souviens que, d'après les agendas du dramaturge Joe Orton, il arrivait toujours en avance à un rendez-vous, ce qui lui donnait l'occasion de flâner dans les alentours. Il ne craignait pas d'avoir trop de temps. Il existe deux sortes de gens face au retard : ceux qui aiment les retards et leurs imprévus et ceux qui stressent et soupirent comme si cela allait changer quoi que ce soit.

Il est probablement impossible de se libérer totalement des pendules, des montres et du temps, mais nous pouvons facilement changer notre relation au temps et ne pas en devenir les serviteurs. Certains essaient de le faire par la consommation de stupéfiants. La drogue étire le temps : aucun consommateur d'héroïne n'est ponctuel. Une minute peut sembler durer une heure ou trois jours quelques minutes. Son succès est hélas dû au fait qu'elle offre une brève échappée hors du temps commercial, ce bien de consommation que nous avait décrit Benjamin Franklin. Elle nous aide à sortir du Construit pour danser, parler ou méditer.

Nous laissons la mesure du temps nous réduire en esclavage. Même le monde du travail est défini par sa durée, la journée de huit heures. Je fais mes heures quotidiennes, je suis une bête de somme, je suis un automate, quelle façon de vivre misérable ! La mesure du temps nous pèse, nous enjoint de nous dépêcher, d'en faire plus, d'être organisés. La pendule est une sermonneuse qui nous bouscule à coups de tic-tac.

Alors, comment se libérer de son emprise ? Une réponse simple est de déplanifier. J'ai tendance à concentrer trop de choses dans une journée, ce qui s'avère toujours une erreur. Soyez réaliste. N'exigez pas plus que ce vous pouvez faire. Faites-en moins. Ajoutez de l'espace. Réduisez votre programme de visites au minimum afin de dégager de la place pour ces imprévus plaisants et vitaux. Lorsque vous laissez les choses venir, la vie commence. Alors accordez-vous de larges plages entre vos rendez-vous, de larges plages dans votre vie, parce que la vie se passe dans ces espaces. Et si les choses vont de travers, dites-vous que c'est formidable. Je me trouvais un jour sur l'île d'Eigg lorsque la liaison par bateau a été annulée trois jours d'affilée à cause du mauvais temps. Ce qui a magiquement allongé notre séjour et nous a donné une excuse idéale pour annuler des engagements pris ces jours-là.

Nous devons abandonner ces expressions asservissantes comme : « Il n'y a pas assez d'heures dans la journée » ou encore : « Je n'ai pas assez de temps. » Lorsque nous disons que nous n'avons pas assez de temps pour faire quelque chose, nous voulons dire en vérité : « Je donne la priorité à quelque chose d'autre. » Les gens disent : « Je n'ai pas le temps de lire/de me promener/de cuisiner/de jouer/de regarder par la fenêtre. » Mais ils semblent trouver le temps de regarder la télévision pendant des heures chaque jour. Le sentiment de ne pas avoir assez de temps est un garde-chiourme à nos trousseaux, qui fait claquer son fouet et nous ordonne d'avancer. Un des triomphes du projet capitaliste est de nous avoir fait intérioriser ce garde-chiourme, ce qui permet à l'employeur d'économiser de l'argent sur nos salaires. Pire, nous nous sommes fait avoir au point de dépenser notre argent dans l'achat d'un garde-chiourme attaché à notre poignet. Le Lapin Blanc d'*Alice au Pays des merveilles* portant une montre à gousset est l'esclave de la reine, un servile lèche-bottes. Alors vous voyez combien il est vraiment révolutionnaire de jeter votre montre.

Il est absurde de croire que nous manquons de temps, car chacun d'entre nous dispose exactement du même temps, soit vingt-quatre heures par jour. Alors au lieu de dire : « Je n'ai pas le temps », forcez-vous à dire : « J'ai beaucoup de temps. » Parfois, les mots peuvent précéder la réalité. Le sentiment de manquer de temps est un moteur de l'économie consumériste. Si vous pensez manquer de temps, vous êtes une proie facile pour ces produits dont la publicité promet de vous faire « gagner du temps », ces services qui font économiser du travail. L'automobile, par exemple, ne fait pas gagner de temps au final. Ivan Illich avait calculé que si vous additionnez le temps passé en voiture au temps passé à gagner l'argent pour acheter l'essence et assurer l'entretien du véhicule et si vous le divisez par le nombre de kilomètres parcourus, alors votre vitesse moyenne est d'environ huit kilomètres par heure. Le vélo est plus rapide. La vitesse, paradoxalement, consomme notre temps libre. Ainsi, si vous voulez économiser de l'argent, ne vous soumettez plus à la pendule.

Je fais des efforts quotidiens pour tirer profit d'un imprévu. C'est plus facile à dire qu'à faire, mais un imprévu peut être vu comme une aventure si on laisse tomber le trop strict emploi du temps. Les imprévus brisent aussi la routine. L'autre jour, mon van est tombé en panne alors que je me rendais à la gare. J'étais en retard mais j'ai pu flâner agréablement en attendant le dépanneur. Vivre à l'intérieur d'une pendule interdit de vivre l'instant présent parce que nous nous soucions toujours de ce qu'il faudra faire. Nous devons abandonner le temps marchand et adopter le temps naturel.

Vivez selon les saisons, selon le temps qui s'étire. Ne le perdez pas à vous épuiser, à regarder la télévision et à travailler. Laissez les choses venir et elles viendront d'elles-mêmes. Le temps est libre, et notre temps devrait toujours l'être. Nous ne devrions plus utiliser l'expression « temps libre », qui implique son contraire « temps esclave ». Le temps est un don de Dieu ; dire que le temps c'est de l'argent est purement diabolique. Ôtez donc la montre de votre poignet, jetez-la dans la rivière et allez danser dans la rue, enfin libre.

JETEZ VOTRE MONTRE

1. Benjamin Franklin, cité par Max Weber, in *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon, 1994.

Halte à la compétition

« Les principes reconnus et admis des métiers du Moyen Âge étaient la camaraderie et la justice, tandis que les principes du commerce moderne sont ouvertement la concurrence et l'avidité. »

Chesterton, *William Cobbett*, 1926.

Depuis Darwin, dont les théories sont apparues durant une période de l'histoire européenne marquée par la compétition, notre société partage largement l'idée que cette compétition des uns contre les autres est la voie royale du progrès. « La survie du plus fort » est une idée encore remarquablement répandue, non seulement comme théorie biologique mais aussi comme éthique pour la vie de tous les jours. Lorsque des nantis débattent dans les médias, ils utilisent l'expression « saine compétition », en supposant qu'il va de soi pour les auditeurs que la compétition peut être saine. C'est un fait de l'existence désormais admis. Bien entendu, ce n'est pas un hasard si les théories de Darwin, ou du moins une certaine interprétation de ses théories, sont apparues lorsqu'on avait besoin de justifier une nouvelle forme de capitalisme particulièrement débridée. Vous serez bien pardonnable si vous vous imaginez qu'il n'existe pas d'alternative. Le principe compétitif a conquis le monde des affaires, de l'école, et même celui de la santé et des transports en commun, avec le baratin gouvernemental sur les objectifs à atteindre. Les salariés dans les entreprises sont encouragés à se faire concurrence. C'est un principe, donc, profondément ancré dans nos esprits.

En théorie, la concurrence permet d'avoir des biens de qualité à des prix raisonnables. Mais la réalité est tout autre. La compétition effrénée, c'est-à-dire la guerre commerciale et l'expansion sans fin qui l'accompagne, aboutit inévitablement à des monopoles : une compagnie avale ses concurrents en faillite. Un exemple est la percée spectaculaire de Tesco, la chaîne de supermarchés britannique omnisciente et omniprésente qui a détruit les communautés, obligeant les magasins locaux à baisser le rideau faute de pouvoir

être compétitifs. Ce système pompe l'argent des communautés locales et le reverse dans les poches de ses actionnaires. Le monde des affaires en est fier. Je me souviens d'innombrables réunions d'affaires au cours desquelles quelqu'un glissait l'inévitable : « Nous ne sommes pas une association caritative », accueilli par des murmures d'approbation générale. L'actionnariat exerce un nivellement qualitatif vers le bas, parce que la simple quantité, c'est-à-dire davantage de ventes, est devenue l'objectif clé. La compétition tue la variété ; elle mène à l'hégémonie de firmes immenses, avec des employés au bas de l'échelle et des jeunes prodiges au sommet. Les supermarchés avalent ainsi le commerce de détail, aboutissant aux « villes clones », où toutes les rues principales se ressemblent. Cela mène à la « starbuckisation » du monde, où la liberté se réduit au choix entre un *cappuccino* Starbucks et un *mocha latte* Starbucks. La compétition est l'ennemie de la liberté et de la justice.

Je dois avouer m'être découvert une fibre puissamment compétitive lorsque que j'ai mené mon équipe de *The Idler* à une éclatante victoire contre le *Financial Times* dans l'émission intello « University Challenge » sur la BBC. Même si notre victoire était due presque entièrement à Rowley Leigh, le chef de notre rubrique littérature, je fus euphorique. Ma compagne Victoria me dit alors que cette victoire avait eu un effet merveilleux sur l'harmonie domestique, car je fus d'excellente humeur pendant deux semaines.

Alors, si j'aime gagner, comment puis-je critiquer l'idée même de victoire ? Je crois qu'il y a deux types différents de compétition : celui du domaine du jeu et celui du travail. Lorsque la compétition se cantonne au domaine du jeu, on s'amuse sans intéressement et le jeu constitue un but en lui-même. Qui donc se lasserait de jouer aux fléchettes, au billard et au croquet ? Les jeux sont vieux comme le monde. Les cours catalanes du treizième siècle, par exemple, raffolaient des jeux et se bombardaient d'oranges des jours durant. On en trouve une merveilleuse description, citée par Linda M. Paterson dans son étude *Le Monde des Troubadours* : « L'amiral fit placer la cible très haut, car avec le roi Pere et le roi de Majorque, il était le plus habile lanceur des chevaliers de toute l'Espagne. Son beau-frère, sire Berenguer d'Etanca, était également très adroit. Je les ai vus faire des lancers. [...] Ils lançaient trois fléchettes et une orange. [...] Après cela, l'amiral faisait préparer deux bateaux à fond plat capables de remonter une rivière. Des batailles d'oranges se déroulaient alors ; ils faisaient venir pour cela toutes les oranges d'une bonne cinquantaine d'arbres depuis le royaume de Valence. Les fêtes duraient plus de deux semaines pendant lesquelles tous les habitants de Saragosse chantaient, s'amusaient, jouaient, festoyaient. »

Deux semaines de fête et d'amusement ! Aujourd'hui, avec notre obsession du travail, nous n'avons aucune idée de ce à quoi pourrait ressembler un tel festival. Comme l'atypique historien néerlandais Johan Huizinga l'a écrit dans *L'Automne du Moyen Âge*, l'homme moderne se conçoit d'abord comme un travailleur, voilà le grand changement. Fini, les prières, les bagarres, le labour. Juste du travail et encore du travail. Trois jours d'affilée, voilà le maximum que nous nous accordons aujourd'hui pour nous divertir. Parfois, nous concédons deux semaines à cette forme onéreuse d'autoflagellation appelée les vacances, mais des vacances impliquant encore plus de travail en raison de leur coût. Je ne veux pas dire que l'esprit de compétition ludique ait disparu, il existe toujours le bras de fer et autres démonstrations de force, des jeux de café, des joutes, des jeux de quilles. Mais que la compétition soit devenue le principe phare du monde des affaires et du travail, voilà qui est profondément anormal.

De la même façon que les capitalistes ont fait du temps une marchandise et ont intériorisé ensuite le temps de la pendule, ils manipulent également à leur avantage notre instinct de compétition, qui pourrait être appelé de façon plus appropriée « amour du jeu ». Si les esclaves se font mutuellement concurrence, les maîtres n'ont pas besoin de les mener à la baguette : c'est beaucoup plus facile que d'employer la force physique. Les membres du comité de direction d'une entreprise trouvent hilarant de voir leurs employés se tuer à la tâche et se concurrencer pour de bas salaires avec un minimum de supervision. Cela leur laisse du temps pour jouer au golf et se gausser lors de leurs réunions de conseil d'administration.

La volonté de battre son concurrent à tout prix mène à des conditions de travail très dures pour les salariés. La volonté de gagner, le besoin d'une croissance infinie, le système de l'actionnariat conduisent à des pratiques cruelles, à des actes de sabotage et à la perte de plaisir dans le travail. La fin l'emporte sur les moyens. Nous le savons, cet esprit mesquin est né avec les puritains, avec Benjamin Franklin, Wesley et ces ternes républicains promoteurs de l'ennui. Mais quelle est l'alternative ?

Lorsque j'aborde le sujet au pub, les gens me disent qu'il n'existe pas d'alternative, la lutte permanente serait la seule façon de vivre et de travailler. D'autres systèmes ont été tentés, par exemple le communisme, mais ils ont échoué. Ainsi, le brutal appât du gain capitaliste semble la seule solution. Il faut être dur pour survivre dans le monde d'aujourd'hui, dit-on. Le mot « survivre » est particulièrement déprimant. Avez-vous vu tous ces abominables livres de développement personnel affichant le mot « survie » dans leur titre ? *Comment*

survivre à la famille et tout à l'avenant. L'existence n'est-elle devenue que matière à survie ? Je ne considère pas que ce soit une très noble ambition. Aimer, vivre joyeusement, profiter de la vie, voilà ce que devraient être nos objectifs.

En tout cas, il n'est pas vrai que le capitalisme soit un système viable. Dans *L'Entraide*, Kropotkine mène une étude méthodique avec des exemples pris dans la nature et chez l'homme où l'entraide est le facteur dominant. Il étudie l'entraide chez les animaux, avant de décrire comment les sociétés dites primitives, et même barbares, avaient des codes sociaux différents de nos propres codes égoïstes. Par exemple, dans certaines de ces sociétés, l'esprit de l'hospitalité est si important que, vous promenant seul dans la forêt, si vous vous asseyez pour manger, vous devez vous manifester en criant trois fois pour partager votre repas avec un éventuel promeneur.

L'Angleterre médiévale était profondément pénétrée de cet esprit d'hospitalité. En effet, l'hospice a été inventé par les moines et les nonnes qui gardaient leurs portes toujours ouvertes et s'occupaient du vagabond ou du citoyen sans le sou, distribuant de la bière, du pain et du bacon. Inspirés par le Sermon sur la montagne, ils prenaient le principe de la charité, *caritas*, très au sérieux. Il aurait été moralement impossible pour un prêtre de passer son chemin devant des personnes à la rue. Les travailleurs donnaient dix pour cent de leur revenu au monastère, qui était aussi souvent leur propriétaire, et cette somme était destinée au soulagement des pauvres du coin. Nous nous occupions des pauvres et nous ne déléguions pas cette tâche à une bureaucratie lointaine.

Les moines et les prêtres prêchaient en permanence que se tuer au travail était sans gloire et qu'il était mauvais de vouloir faire mieux que le voisin. La notion de « fraternité » était également enseignée au peuple. Thomas d'Aquin n'a eu de cesse d'inviter à « aimer Dieu et son prochain », pratiquement à égalité. Prendre soin les uns des autres : voilà comment l'homme médiéval concevait la charité.

Dans les années 1300, l'éthique protestante, qui s'est propagée plus tard en Europe et en Amérique, n'avait bien sûr pas encore été inventée. Le principal souci de chaque homme et femme n'était alors pas de gagner le plus d'argent possible, mais de sauver son âme. Et gagner beaucoup d'argent était presque une façon assurée d'aller en enfer : il est plus facile pour un chameau de passer par le trou d'une aiguille que pour un homme riche d'aller au paradis. Jésus et ses apôtres ont vécu pauvrement et le philosophe favori des médiévaux, Aristote, faisait l'éloge de la *vita contemplativa*. C'est pourquoi, même si cette période a connu le commerce, la question de l'argent était un sujet de débat permanent au Moyen Âge.

Les nouvelles guildes de marchands apparues au douzième siècle étaient fondées sur la notion de « prix fixe et juste », ainsi que sur la notion de bien commun. Les compagnons ont créé un type de commerce fidèle aux codes de leur époque et se méfiaient du travail acharné, du commerce et de la concurrence. La prière du Notre-Père : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour » est un credo anti-compétitif, presque oriental par son côté fataliste. Certaines formes de travail étaient jugées acceptables par le clergé, comme le jardinage, la cuisine, la brasserie, mais le travail en général et le commerce en particulier étaient vus comme une forme de vanité. Ensuite, cependant, les mentalités ont changé, comme le montre Le Goff : les médiévaux voyaient initialement le travail comme une pénitence, un châtiment lié au péché originel. Par la suite, sans abandonner cette perspective pénitentielle, ils ont valorisé le travail de façon croissante comme un instrument de rédemption, de dignité et de salut. Pour les médiévaux, travailler signifiait collaborer avec le Créateur qui Lui-même, ayant travaillé, s'est reposé le septième jour. Le travail, ce bienheureux fardeau, a été arraché de son statut de paria pour être transformé, individuellement et collectivement, en chemin de salut.

Ainsi, la tâche des nouveaux compagnons et marchands qui voulaient être affranchis du labeur et du commerce consistait à échafauder des systèmes de valeurs complexes pour travailler de façon à ne pas déplaire à Dieu. Ces principes étaient : accomplir un travail créatif, de très bonne qualité, ne pas trop en faire, trouver un accord pour fixer les prix, prendre soin de ses confrères artisans et bannir la compétition. En d'autres termes : pas d'exploitation. Le travail de nuit, par exemple, était interdit, car il pouvait encourager une concurrence déloyale. Les prix étaient fixés et le prêt avec intérêt, c'est-à-dire l'usure, était proscrit. Le système était rigoureusement anti-compétitif. Les amendes et les adhésions à la guilde étaient versées au pot commun et destinées à financer des fêtes somptueuses, à construire des halles pour les compagnons et à faire l'aumône. Cette longue période de coopération a été brutalement détruite en Angleterre par Henri VIII, qui attaqua l'Église catholique parce qu'il voulait coucher avec Anne Boleyn et remplir ses coffres avec l'or des ecclésiastiques. La Réforme a été généralement présentée comme une nécessité regrettable, ce qui est bien sûr le point de vue protestant. Nous devrions nous demander, au cas où nous partagerions ce point de vue, dans quelle mesure nous n'aurions pas été victimes d'un lavage de cerveau. Voici comment William Cobbett décrit le processus dans *The History of the Protestant Reformation* :

« Ainsi, mes amis, une analyse juste et honnête nous apprendra que ce changement

s'est fait pour le pire : la "Réforme", comme elle se dénomme, a été engendrée par la concupiscence, promue avec hypocrisie et perfidie, chérie et nourrie par le vol, la dévastation et les rivières du sang d'innocents anglais et irlandais. Et voici ses conséquences ultimes : certains sont plongés dans la misère, la mendicité, la nudité, la faim, dans des querelles et mépris sempiternels, heurtant nos regards et nos oreilles à tout bout de champ, spectacle que la "Réforme" nous a donné en échange de l'aisance, du bonheur, de l'harmonie et de la charité chrétienne dont jouissaient pleinement et depuis si longtemps nos ancêtres catholiques. »

Alors qu'il n'était pas ce que l'on peut appeler un puritain, Henri VIII a ordonné le pillage des monastères et sa rupture avec Rome s'est très bien accordée au puritanisme émergent. Entre 1500 et 1760, la faction puritaine en Angleterre – les gens sérieux, les travailleurs, les masochistes, les adversaires des fêtes de Noël, les pèlerins solitaires, les destructeurs de l'arbre de mai, les parlementaires, les ennemis de la joie et de la spontanéité – est devenue toute-puissante. Cette faction puritaine a conquis le pays tout entier, avec la révolution industrielle et les lois sur les enclosures qui ont privatisé la terre. La haine de la pompe, de la grandeur, de l'or et de l'encens, le fait que les églises aient été dépouillées de leurs ornements, tout cela s'accordait très bien à leurs goûts austères. Tout ce projet s'est ensuite retourné contre eux, parce que la suite logique du protestantisme est l'athéisme : pourquoi donc devrais-je croire en Dieu ?

Pourtant, le souvenir de la vie communautaire qui a prévalu avant la Réforme est resté vivace et, dès les débuts de la nouvelle façon de vivre, des hommes se sont toujours révoltés contre elle et ont rêvé d'alternatives plus humaines. Il est fascinant de noter que quelque chose d'analogue s'est produit dans la civilisation maya au Mexique au même moment. Selon l'archéologue J. Eric S. Thompson, les Mayas comme les médiévaux pensaient que *« personne ne devait travailler plus que son lot, car cela ne peut se faire qu'aux dépens de son voisin ; la considération pour les autres est très importante »*. Cette société a, on le sait, été détruite par les conquistadors. Thompson cite un scribe maya, Chilam Belam : *« Avant l'arrivée des hommes puissants et des Espagnols, il n'y avait pas de vol avec violence, pas de cupidité, ni de meurtre au détriment du pauvre, il y avait à boire et à manger pour chacun. »* C'était le début, dit-il, de l'individualisme.

Un des premiers mouvements sérieux de protestation contre ce nouvel ordre émergent a été celui des « Bêcheurs » qui, en 1649, ont labouré une terre commune. Leur chef, John Winstanley, un marchand de blé en faillite, pensait

que les gens devaient « *travailler ensemble et manger leur pain ensemble* ». Ils se rebellaient contre la politique de privatisation des terres décidée par les Tudors, qui avaient supprimé la terre communale dans les villages, érigé des barrières autour et mis des moutons dans les prés. Les Bêcheurs, selon un rapport de la Cour de justice, avaient le projet de « *creuser et labourer la terre et d'en recueillir les fruits. [...] leur intention est de restaurer la Création dans sa condition originelle. Tout comme Dieu avait promis de rendre féconde la terre stérile, ce qu'ils faisaient était de restaurer l'ancienne communauté de partage des fruits de la terre et d'en distribuer les bénéfices aux pauvres et aux nécessiteux, de nourrir les affamés et de vêtir ceux qui étaient nus.* »

L'adjoint de Winstanley, John Everard, disait que « *le temps de la délivrance était arrivé, et que Dieu libérerait les gens de cet esclavage et leur rendrait la liberté en leur permettant de jouir des fruits et des bienfaits de la terre* ». Les Bêcheurs furent à l'origine des premières révoltes contre le nouvel ordre protestant qui se propageait peu à peu dans toute l'Angleterre. Bien sûr, la situation a empiré avec la loi sur les enclosures de 1760, votée pour chasser les gens des campagnes et les obliger à migrer dans les villes, dont les nouvelles usines avaient besoin de main-d'œuvre corvéable à merci. Une population rurale d'une grande diversité, vivant de terres communes pour le pâturage et de collecte de bois de feu, a été déplacée et remplacée par une campagne d'immenses prés à moutons. Les moutons ont littéralement remplacé les gens, et nulle part ce procédé n'a été plus brutalement mené à bien que dans les Highlands écossaises, où des propriétaires ambitieux ont chassé les gens de leurs lopins de terre et les ont laissés choisir entre mourir de faim ou émigrer en Amérique.

Le dix-septième siècle a vu également l'apparition du mouvement anarchiste des *Ranters* [Récrimineurs]. Dans *Les Fanatiques de l'Apocalypse*, Norman Cohn montre que les Ranters étaient les successeurs spirituels de sectes qui ont proliféré en Europe au onzième siècle. Comme elles, ils disaient que les cœurs purs ne pouvaient rien faire de mal. Dormir avec leur sœur sur un autel ne serait pas un péché. Les Ranters étaient opposés au travail, ils disaient que tout devait être mis en commun, que le péché était une vue de l'esprit créée par l'homme pour en soumettre d'autres. Ils étaient les existentialistes du jour, affirmant que rien n'avait de sens intrinsèque et que toute signification était construite par l'homme. Le prêcheur itinérant Laurence Clarkson (1615-1667) a écrit dans son essai (1650) sur le rantérisme, une philosophie relativiste à l'extrême, digne de Nietzsche :

« *Dieu a fait toutes les choses bonnes, rien n'est mal si ce n'est parce que l'homme l'a*

jugé ainsi ; il n'y a pas de vol, de tricherie, de mensonge, si ce n'est parce que l'homme l'a décidé ainsi ; si la créature ne possédait pas de propriété en ce monde, il ne pourrait être question de vol, de triche ou de mensonge¹. »

Pour lui, tout est forgé par l'esprit, péché inclus. « *Considère un acte quel qu'il soit, disons le juron, l'ivrognerie, l'adultère, le vol, ces actes simples ne sont que des actes, comme le sont également la prière et les louanges. Pourquoi s'émerveiller, se fâcher ? Pas plus de pureté dans l'un que dans l'autre* » ! La moralité serait une invention humaine, une conviction qui se retrouve chez les soufis, Nietzsche, Sartre, les situationnistes et les punks.

Le dix-neuvième siècle a été émaillé de tentatives pour détruire la compétition comme principe organisateur. Nous pouvons citer Robert Owen, par exemple, le meunier devenu philanthrope. Il y a eu les colonies chartistes. Et John Minter Morgan, qui imaginait « *des villages unis et coopérateurs bien construits* ». Et James Smith qui, en 1833, fit la promotion du credo saint-simonien : « *La compétition et les antagonismes doivent céder la place aux intérêts de l'association et de la communauté.* » Toutes sortes de sociétés sont nées : la National Community Friendly Society, l'Association of all classes et les United Advancement Societies. Des colonies coopératives ont démarré à Tytherley dans le Hampshire et à Manea Fen dans l'Est-Anglie.

En 1871, John Ruskin a fondé la guilde Saint-George en se basant jusqu'à un certain point sur les guildes médiévales. Son idée était de créer une communauté d'artisans vivant selon des principes coopératifs. Dans cette intention, il acheta la ferme Saint-George à Sheffield. Ses artisans devaient être « *les gardes du corps d'une vie nouvelle, davantage dans l'esprit d'un corps de moines rassemblés pour une société missionnaire qu'un corps de commerçants* ». La colonie échoua à cause d'un fou appelé Riley qui s'autoproclama chef et tenta de tyranniser les membres de la guilde. Mais les idées de Ruskin et ses expérimentations ont eu beaucoup d'influence, notamment sur un de ses amis médiévaliste, William Morris, qui écrit : « *La camaraderie est le paradis, et son absence l'enfer ; la camaraderie c'est la vie, et son absence la mort.* »

Un autre grand penseur dans ce domaine était le chrétien anarchiste Léon Tolstoï, qui rêvait, tel un Bêcheur, de la fondation d'une nouvelle religion correspondant à l'état présent de l'humanité : le christianisme amputé de ses dogmes et de sa mystique, soit une religion pratique, sans promesse de béatitude éternelle, mais garantissant le bonheur ici-bas. Il ne promouvait pas un État providence socialiste qui, comme on le constate aujourd'hui, est un complet

désastre tempéré par quelques œuvres de bienfaisance, mais l'autogouvernement et la libre coopération de groupes fédérés. Le livre de Tolstoï *Le Royaume des Cieux est en vous* est pour l'essentiel une interprétation du Sermon sur la montagne de Jésus comme un manuel d'une vie sans violence ni compétition. Ce livre a eu un grand retentissement chez les intellectuels de l'époque.

Le duo J. C. Kenworthy et J. Bruce Wallace a formé un groupe appelé le Brotherhood Trust en 1894. Ils ont ouvert une coopérative de fruits et légumes destinée à gagner de l'argent pour acheter de la terre. Des groupes locaux furent ensuite fondés à Hackney et Walthamstow, et en 1896, Kenworthy déclara lors d'une conférence au Congrès des travailleurs de l'Internationale socialiste : « *La nation anglaise est prête à abandonner la politique comme une arme et à se tourner vers la coopération dans l'industrie sur des principes communistes anarchistes libres. [...] nous en sommes aux derniers feux d'une civilisation corrompue. Une mauvaise conception de la vie, la croyance que l'égoïsme est l'inéluctable loi ont mis fin pour nos contemporains à toute perception d'une vérité spirituelle quelle qu'elle soit et nous ont livrés aux plus grossières erreurs du matérialisme.* »

Kenworthy a fondé sa petite colonie à Purleigh dans l'Essex. Elle a atteint jusqu'à soixante-cinq personnes et, selon un reporter du *Clarion* : « *Ils ont franchi d'un bond le gouffre de la compétition pour adopter la coopération, sans attendre la planche de salut du socialisme et ont abordé les rivages de l'anarchisme.* » Sur dix hectares, ils avaient deux cents pommiers, deux cent cinquante groseilliers, des vaches, des poules et ils cultivaient leurs légumes. Ils avaient leur propre presse pour imprimer leurs publications. Les autres colonies étaient basées sur les mêmes principes. Dans l'Essex, il y avait Althorne, Asington et Forest Gate. Plusieurs tentatives furent lancées pour former un groupe tolstoïen à Leeds, Blackburn et Leicester. Purleigh, toutefois, échoua en partie. Selon le témoignage d'un membre, il est dans la nature de ce genre d'expérimentation d'attirer parfois des cinglés qui n'ont pas trouvé leur place ailleurs : « *Il y avait de nombreux cas de folie à Purleigh. Au moins cinq d'entre eux, alors que j'y étais encore, étaient placés sous surveillance en raison de leur état mental. Et ceux qui étaient sains d'esprit ne gardaient pas toujours leur sang-froid.* »

Dans les années 1920, apparaît le séduisant principe du distributisme promu par des artistes et intellectuels catholiques comme Keith Chesterton, Arthur J. Pentty, Hilaire Belloc, Eric Gill. Chaque maisonnée doit avoir son lopin de terre et le système des guildes doit être relancé. Nous reviendrons sur ce sujet dans notre chapitre « Ignorez le gouvernement ».

Le mouvement hippie antimatérialiste des années 1960 et 1970 est ensuite apparu. Citons Abbie Hoffman et Jerry Rubin, avec leur combat contre les porteurs de cravates « ringards ». Les années 1970 ont connu quelques tentatives sincères pour échapper au cauchemar du système industriel. Elles ont été menées par des pionniers comme John Seymour, le catholique radical Ivan Illich, Ernst Friedrich Schumacher et le jeune Satish Kumar, qui a parcouru le monde à pied avant de s'installer à Hartland, un village en Cornouailles du Nord à une heure de chez moi. Satish a dirigé la revue *Resurgence* à Hartland et cultive un merveilleux jardin de fruits et légumes que j'ai pu visiter.

Aujourd'hui, un « Guide des bêcheurs et des rêveurs de la vie locale » recense une centaine de communautés au Royaume-Uni, sans compter les innombrables personnes qui vivent dans les villages, cultivent leurs légumes, ne travaillent pas et ont peu d'argent, s'entraident et s'en sortent bien. La revue *Permaculture* relate les nouvelles des communautés alternatives, qui ont adopté la vie communautaire, l'artisanat, l'autosuffisance, comme la communauté Bubble à Tinker dans le Somerset ou la ferme Lane à Ragman dans le Gloucestershire. On lit des histoires de personnes au chômage qui ont adhéré à ces principes, ont réduit leur dépendance à l'argent et sont devenues autonomes et prospères. Le problème principal semble être les lois sur l'occupation des sols qui rendent presque impossible la construction d'une cabane dans les bois, alors que les autorités locales encouragent la construction de supermarchés monstrueux en périphérie des villes. L'autorisation de construire de telles laideurs résulte bien entendu des présentations flatteuses des promoteurs qui font miroiter des emplois et des services à la clé pour la population locale.

Bon, les exemples inspirants que j'ai donnés ci-dessus devraient suffire à prouver qu'il n'y a pas que les fourches caudines de l'emploi-endettement dans l'existence. Cette solution est peut-être proposée par nos écoles et nos médias, mais il existe des millions d'alternatives, toutes aussi stimulantes les unes que les autres et s'appuyant sur l'entraide et le partage plutôt que sur la compétition. « *Il y a un monde meilleur qui vient, ne vois-tu pas*, chante Woody Guthrie, *quand nous serons tous unis et libres.* »

Il y a un grand plaisir à travailler en communauté. L'entraide appelle l'entraide dans un cercle vertueux. Le système d'esclavage salarié à plein temps est à l'opposé des idées d'aide mutuelle, ne serait-ce que par le temps qu'il exige. Lorsque nous rentrons du travail, la dernière chose que nous voulons faire est d'aller à une réunion de la société d'animation de la salle des fêtes ou de nourrir le chien du voisin. À la place, nous allumons la télévision et nous subissons

volontairement des heures de publicités interminables. Nous appelons cela de la relaxation. Le bon voisinage subit aussi des attaques depuis plus de cinq cents ans. L'idée de compétition a été dominante depuis lors : quel échec de nous avoir dressés ainsi les uns contre les autres ! La compétition est le credo de l'esclave. Nous pensons nous élever en écrasant l'autre, mais nous nous abaissons au niveau de l'esclave. Être compétitif est un signe de soumission, car cela signifie que nous accomplissons les désirs du maître. Revenons à la coopération, au bon voisinage, aux fêtes qui durent deux semaines, et au don.

Les syndicats ont fait l'erreur de combattre le « management » et de concurrencer les patrons. La lutte des syndicats contre le management est une lutte négative, parce que c'est la lutte entre le ressentiment et la cupidité. Les travailleurs râlent alors que les patrons veulent plus de profit. Toute l'énergie est gaspillée dans un tel combat, alors que cette énergie devrait être utilisée à des fins positives. Avec les guildes médiévales, le syndicat et le management ne faisaient qu'un, parce que les guildes étaient gérées par leurs membres. Nous avons donc besoin de relancer les guildes. J'ai déjà commencé avec deux : la guilde des Écrivains free-lance de Clerkenwell et la guilde des Bêcheurs du Nord-Devon. Nous allons dessiner notre blason et organiser de plantureuses fêtes avec nos deniers communs. Nous nous entraiderons en cas de coup dur.

CRÉEZ UNE GUILDE

1. Laurence Clarkson, *A Single Eye, All Light, No Darkness ; or Light and Darkness One*, Londres, Gilles Calvert, 1650.

9

Fuyez la dette

« Il y a un an, je n'avais pas un sou. Maintenant, je dois deux millions de dollars. »

Mark Twain

Les banques, c'est le mal. Voilà qui pourra sembler une simplification hâtive du problème de l'argent et de la dette, mais il n'y a pas si longtemps, c'est littéralement ce que l'on pensait. Pendant le Moyen Âge, jusqu'à 1500 environ, le prêt d'argent avec intérêts (ou usure) était une pratique exclue pour toute personne soucieuse de son salut. C'était un péché, c'était mal.

La raison d'une telle interdiction ? Le temps était vu comme un don de Dieu et dès lors, il ne pouvait être ni acheté ni vendu. Le Christ dit dans l'Évangile selon saint Luc : « *Prêtez sans rien attendre en retour.* » L'usure allait à l'encontre de l'enseignement chrétien, car elle impliquait l'exploitation d'un voisin en difficulté pécuniaire. Se contenter d'attendre pour engranger des profits était considéré comme une façon paresseuse de gagner de l'argent. L'usure n'était pas un vrai travail, elle ne créait rien et engendrait la misère. Les églises médiévales abondent en images d'usuriers à la bourse pleine.

Pour mesurer combien les choses ont changé, nous devrions nous pencher sur l'histoire de l'abbé O'Callaghan. Ce prêtre idéaliste essaya au début du dix-neuvième siècle de restaurer les anciennes lois prohibant l'usure, à l'ère de l'expansion capitaliste. Bien sûr, il échoua, ses idées étant totalement à l'opposé de l'éthique du moment. Son premier acte, en 1819, fut de refuser d'absoudre un négociant de blé sur son lit de mort à moins qu'il ne décide de rembourser la totalité des intérêts qu'il avait fait payer à ses débiteurs. Au Moyen Âge, selon Jacques Le Goff, les usuriers remboursaient sur leur lit de mort tous ceux qu'ils avaient détroussés, par peur d'aller en enfer. En ces jours-là, je suppose, il était facile de trouver la personne à qui demander des comptes. Mais aujourd'hui, avec le très en vogue « je ne fais que mon travail », plus personne n'est responsable.

Le marchand de blé s'est repenti et l'argent a été rendu. Mais suite à des

plaintes d'autres usuriers et de commerçants du coin, O'Callaghan a été censuré par son évêque et s'est vu signifier l'interdiction de dire la messe. Ce pauvre paria avait simplement énoncé un jugement qui en 1200 aurait été aussi peu contesté que « noir c'est noir ». Il parcourut le monde à la recherche de catholiques avec lesquels s'allier. Il échoua dans sa quête et même le Vatican finit par s'en lasser. William Cobbett a néanmoins publié par la suite l'ouvrage de O'Callaghan sur l'usure, en l'inscrivant dans une critique du système industriel moderne asservissant et non libérateur ¹. Dans sa présentation, il écrit : « *Cet ouvrage devrait être lu par tout jeune homme, en particulier tout très jeune homme dans le royaume.* »

La banque – les effets de commerce et tout ce qui s'ensuit – a été inventée par la grande famille des Médicis à Florence au treizième siècle. Toutefois, ces derniers espéraient combiner l'usure avec la sainteté, peut-être parce qu'ils étaient les banquiers du pape. Côme de Médicis faisait de longues promenades en compagnie d'un prêtre pour discuter du sujet. Il racheta ses pratiques usuraires en dépensant des sommes colossales dans des projets artistiques et architecturaux. L'endettement gouvernemental était dû au financement des guerres. Lorsque les monarchies voulaient lever des fonds pour aller faire la guerre, elles empruntaient auprès de familles riches comme les Baring. Les Baring leur faisaient payer un intérêt et le pays était ainsi endetté de façon permanente. Selon Cobbett, c'est Henri VIII qui initia ce système. En ce temps-là, toutefois, les banques ne jouaient qu'un rôle restreint, elles n'avaient de prise que sur la monarchie ou le gouvernement. Aujourd'hui, ces monstres possèdent tout notre argent. Et nos impôts se retrouvent également dans les caisses des banques afin de payer les intérêts des emprunts gouvernementaux contractés pour financer les guerres passées et futures.

Les banques font aujourd'hui des profits incroyables qui se chiffrent en milliards. Ce qui relègue, à titre de comparaison, la famille Médicis au niveau de simple boutiquier. L'usure est devenue une pratique très rentable lorsqu'elle a commencé à être exercée à une échelle organisée et mondiale. Les banques nous disent qu'elles travaillent avec désintéressement pour leurs actionnaires et leurs clients, se présentant presque comme des institutions caritatives. Bien entendu, leurs prétentions à la bienveillance deviennent peu crédibles dès que l'on découvre que leurs dirigeants sont eux-mêmes actionnaires et ont donc intérêt à leur rentabilité. Ceux qui sont au sommet gagnent des sommes indécentes tout en réduisant en esclavage tous les autres. Il nous serait assez agréable de les voir aller droit en enfer, quoiqu'il serait bien plus satisfaisant de les voir souffrir dès

ici-bas.

Entre-temps, que pouvons-nous faire pour échapper à ce piège ? Comment se libérer du fardeau de la dette ? L'usure est une question essentielle, parce qu'elle montre les banquiers sous leur véritable jour, des gens vénaux et obsédés par le profit, dépourvus du moindre paternalisme. Les médiévaux étaient anticapitalistes par essence. Comme Jacques Le Goff l'écrit dans son étude *La Bourse et la Vie* :

« Étrange situation que celle de l'usurier médiéval. Dans une perspective de longue durée, l'historien d'aujourd'hui lui reconnaît la qualité de précurseur d'un système économique qui, malgré ses injustices et ses tares, s'inscrit, en Occident, dans la trajectoire d'un progrès : le capitalisme. Alors qu'en son temps, cet homme fut honni selon tous les points de vue de l'époque. »

Ainsi, l'homme de la rue est parfaitement en droit de se sentir moralement supérieur aux banquiers. Le discours du style « nous prenons soin de vous » n'est que de la publicité, une astuce de marketing, une tromperie sur la marchandise. Ce qui les intéresse, ce sont des profits maximaux, un point c'est tout. Vous ne devriez donc jamais, mais vraiment jamais, vous sentir coupable d'un découvert. Les banquiers utilisent ce sentiment de culpabilité pour vous faire sentir que vous *meritez* de vous voir infliger des tombereaux d'agios, sans compter tous ces frais de dossier et ces pénalités qu'ils vous imposent sans vous avoir demandé votre avis. C'est à eux de se sentir coupables, vraiment coupables. Et que diraient les moines du treizième siècle de ces magouilles ? Nous le savons bien. Un moine du treizième siècle, Thomas de Cobham, a écrit : *« Il est évident que l'usurier ne peut être considéré comme un pénitent sincère s'il n'a pas rendu tout ce qu'il a extorqué suite au péché d'usure. »*

Que les banquiers soient doublement et triplement damnés ! L'étonnant est que nous, les masses serviles, montrions de la reconnaissance lorsqu'ils daignent nous accorder un geste commercial. Nous faisons une révérence et disons : « Merci, monseigneur, quelle libéralité ! » C'est même un sujet de débat dans les milieux bancaires quant à savoir si les agios usuraires et le reste sont légalement applicables. Il est vrai que si vous vous plaignez auprès de votre banque, comme je l'ai fait l'autre jour avec des frais de découvert de 130 £, ils vous remboursent souvent. Ils essaient simplement d'en obtenir le maximum, et même si les dés semblent jetés, parce qu'ils sont si puissants et nous si faibles, il est encore possible de se défendre.

Les banques aiment et même adorent que nous soyons endettés. Elles en tirent beaucoup d'argent. Elles commercialisent notre dette en la vendant à des fonds

d'investissement. C'est pourquoi nous sommes toujours encouragés à dépenser sans compter et à sortir la carte de crédit pour des vacances de rêve ou pour une nouvelle télévision. C'est pourquoi ces usuriers dépensent tant d'argent à promouvoir leurs « services financiers » – euphémisme pour usure – à la télévision. Ils vous abreuvent de publicités qui passent sur des chaînes pour enfants. Résultat : des enfants de cinq ans déboulent dans la cuisine et répètent la publicité à leurs parents. De façon générale, toute incitation à dépenser de l'argent est une publicité gratuite pour une banque, parce que plus vous dépensez, plus elle gagne de l'argent. La dernière trouvaille, ce sont ces supermarchés qui se lancent dans l'usure, proposant des prêts, des comptes bancaires et tout ce triste éventail de prétendus « services financiers ».

Ainsi, l'encouragement quotidien, actif, constant et scandaleux à l'endettement par le matraquage publicitaire relève du lavage de cerveau. Cela devrait nous ôter tout sentiment de culpabilité si nous sommes endettés. Nous sommes de toute façon censés être endettés. La dette fait tourner le monde.

Pourtant, oui, être endetté peut donner le sentiment de porter des bottes de plomb. C'est un obstacle à la réalisation de nos rêves. Une servitude. Nous faisons du remboursement de notre dette une priorité et nous reportons ce qui nous tient vraiment à cœur. Ainsi, nous finissons par rester dans nos emplois d'esclaves. « Je déteste mon métier et j'aimerais le quitter, entend-on, mais je dois cinq briques à ma banque, alors je ne peux pas. » À cet égard, la dette a été souvent comparée à une forme moderne de servage. Vous vous endettez, et après vous êtes coincé dans un métier que vous haïssez pour rembourser. Cela sert le système en obligeant la plupart d'entre nous à trimer sans broncher. La dette produit de l'anxiété, des problèmes de santé et des dépressions. En témoigne l'apparition récente de services de conseil pour gérer ses dettes.

Les médiévaux avaient vraiment raison, l'usure est une mauvaise chose. Pourquoi ne pas le reconnaître aujourd'hui ?

Si j'en crois mon expérience, quitter son métier salarié est la *seule* manière de payer ses dettes. Plus votre salaire est élevé, plus vous êtes endetté. Par un étrange paradoxe, avoir un métier semble accroître votre endettement plutôt que de le faire diminuer, comme vous le dira tout esclave salarié. J'ai des amis qui gagnent de deux à dix fois plus que moi. Si vous vivez et travaillez à la maison, vous ne dépensez plus de la même manière. C'est seulement en sortant du système qu'on se débarrasse de la dette. Rester revient à l'accroître, alors que la liberté et l'autosuffisance vous permettront de lui tourner le dos. Je vous conseille de jeter un coup d'œil à la revue *Permaculture*, où l'on trouve des conseils pour devenir

plus autonome.

L'autre possibilité est de s'en moquer. La nature apparemment asservissante de la dette est un mythe. Nous ne serons asservis que si nous le voulons. Ce sujet est souvent débattu dans le forum de *The Idler*, où des contributeurs écrivent : « *J'aimerais vivre de façon oisive, mais je suis très endetté.* » J'aime en particulier la réponse de Sarah Janes : « *Ma dette, je n'y pense pas.* » L'esprit libre et radical du dix-huitième siècle John Wilkes était constamment endetté, mais il ne laissait pas la dette s'interposer entre lui-même et ce qu'il voulait faire. Il ne voulait pas que la dette devienne un handicapant « ah, si seulement » dans son esprit. Il ne s'agit pas de nier les effets de dettes importantes sur notre mental et notre santé. Je sais ce que c'est, car je l'ai vécu : la tête entre les mains sur la table de ma cuisine, des enveloppes et une calculatrice posées devant moi. Mais comprendre que l'argent est un concept forgé par l'esprit nous aidera à ôter ces chaînes. Nous sommes complices de la création du mythe de la dette et de l'argent. Cessez d'y croire et cela n'aura plus de pouvoir sur vous. C'est le premier pas.

Il est peu probable que l'on vous jette à la rue. Une lectrice de *The Idler* était si préoccupée au sujet de sa dette qu'elle est allée voir un Bureau local de conseil des citoyens. Ils se sont arrangés avec les créanciers pour qu'elle n'ait à payer que quelques livres sterling par mois. Par lassitude, dix-huit mois plus tard, elle arrêta les paiements. Depuis, deux années ont passé et elle n'a pas été importunée. Quelle édifiante histoire ! Ses créanciers ont fini par abandonner et ont effacé la dette.

Pour comprendre la nature fictionnelle de la dette, il est bon de comprendre la nature fictionnelle de l'argent lui-même. Car l'argent, comme l'a écrit le banquier devenu écrivain Edward Chancellor, n'existe pas. Ce n'est pas l'argent mais le crédit qui fait tourner le monde. Le crédit est cette étrange chose qui détermine combien d'argent vous pourriez emprunter si vous le vouliez. Votre crédit dépend de ce que vous valez ou de la confiance que les gens ont en vous. La mère de l'artiste à succès Damien Hirst raconte que, aux débuts de sa carrière, celui-ci demanda une autorisation de découvert à sa banque qui refusa. Mais lorsqu'il retourna à sa banque accompagné de Jay Jopling, son brillant négociant d'art diplômé d'Eton et très sûr de lui, il le laissa parler et l'autorisation lui fut accordée.

C'est le crédit et non l'argent liquide qui fait la richesse : les gens riches semblent plus lourdement endettés que le restant des mortels. Il ne faut donc pas avoir peur de la dette. Quand je consulte mes relevés bancaires sur l'ordinateur, la nature de l'argent devient plus claire. Des chiffres sur un écran. Comment des

chiffres sur un écran peuvent-ils affecter mon état mental, à moins que je ne sois consentant ? Mon crédit est seulement la dette de la banque et réciproquement. Cela ne compte pas.

La nature étrange, fuyante, insaisissable de la dette a été très bien exprimée par Daniel Defoe dans son *Essay upon Loans* :

« Je souhaite parler de ce qui préoccupe tout le monde, mais que pas même quarante d'entre nous ne comprennent. [...] Si un homme s'aventure à l'expliquer avec des mots, il préférera se perdre dans les bois plutôt que d'indiquer comment en sortir. C'est par sa nature propre qu'il se décrit le mieux ; il est comme le vent qui souffle où il veut, dont nous entendons le son, mais dont nous ne savons ni d'où il vient ni où il va. »

Comme l'âme dans le corps, il anime toute substance, et pourtant il est immatériel ; il donne le mouvement et pourtant on ne peut pas dire qu'il a une existence propre ; il crée les formes et pourtant il n'en a pas : il n'a ni quantité ni qualité ; il n'existe nulle part, n'a pas de temps propre, n'a pas de lieu propre, ni d'habitude. J'oserais dire qu'il est l'ombre essentielle de quelque chose qui n'est pas ; ne devrais-je pas alors reconnaître mon incompréhension de la chose, plutôt que de l'expliquer, et vous laisser ainsi que moi-même dans l'obscurité où nous étions au départ². »

Encore une fois, la notion de crédit est informelle. Il s'agit d'une illusion collective ou d'une brume qui existe seulement dans l'esprit. Fabriquer des choses bien concrètes et bien réelles à la maison est un bon moyen pour échapper à la réflexion impossible sur la nature abstraite de l'argent. Pour se libérer du cycle vicieux travail/dépense/dette/travail, arrêtez de consommer et commencez à créer. Le système monétaire a créé une division interne en chacun de nous, entre le producteur et le consommateur. Chaque jour, dans le monde des affaires, les gens ordinaires sont désignés comme des « consommateurs », terme évoquant l'avarice. Le terme consommation est très proche du mot consommation, cette affection mortelle qui frappait les poètes romantiques et consumait le corps, pompé, drainé, vidé, épuisé jusqu'à expiration. Être un consommateur, c'est donc drainer le monde, le manger, s'en bâfrer, l'abîmer, assécher ses ressources, piller sa généreuse abondance, en bref, le tuer. Consommer, d'un côté, créer ou produire, de l'autre, sont des actes parfaitement contraires.

Nous devrions donc produire certaines choses que nous consommons. Un truc simple et réjouissant, que j'ai déjà mentionné et sur lequel je reviendrai, est de cultiver ses fruits et ses légumes. Le clivage entre le producteur et le

consommateur disparaît ainsi et nous redevons un tout. C'est ce qui explique, je crois, le profond plaisir que nous ressentons en récoltant les carottes ou les radis. C'est comme si nous étions faits pour cela. Un acte d'intégration radicale. J'aimerais lancer un magazine pour jardiniers anarchistes qui s'appellerait *Le Radis*. On y combinerait des conseils concrets sur le jardinage biologique avec le développement d'une philosophie politique radicale. Nous serions radicaux dans tous les sens du mot : radis venant de *radix*, la racine.

Par-dessus tout, pour être exempts de toute dette, nous devons abandonner notre peur de la pauvreté. Je ne milite pas pour le vrai paupérisme, qui signifie ne pas avoir de toit et avoir faim. Mais la sobriété qui consiste à répondre aux besoins de base et à limiter ses désirs est une qualité louable. Au Moyen Âge, la pauvreté jouissait d'une certaine considération, les pauvres formaient une part importante de la société. Après tout, Jésus et ses apôtres étaient pauvres, et les ordres mendiants essayaient d'imiter la vie apostolique. L'universitaire catholique George O'Brien décrit dans son essai, *The Economic Effects of the Reformation* (1923), l'exemple des saints hommes vagabonds :

« Même la mendicité était revêtue de dignité par l'exemple des frères mendiants. L'Europe était couverte d'un manteau d'institutions pour le soulagement de la pauvreté et de la souffrance, et les apports des institutions monastiques étaient complétés par des aumônes privées, qui s'imposaient comme un devoir grave à ceux qui avaient des biens. La Réforme, en détruisant les institutions ecclésiastiques, a privé les pauvres de ces aides et a beaucoup diminué l'importance de l'aumône en insistant sur la doctrine du salut par la foi seule. »

Les pauvres étaient bienvenus parce qu'ils donnaient aux autres l'occasion de faire l'aumône, un devoir social et religieux. La charité était au centre de la quête du salut. Aussi, comme je l'ai déjà mentionné, cesser de s'échiner pour gagner de l'argent revenait à placer toute sa foi dans la providence. Les gens ne ressentaient pas de pitié particulière pour les pauvres, ceux-ci étaient au contraire admirés. Les saints tiraient leurs vertus de la pauvreté. Aujourd'hui, nous nous apitoyons sur les pauvres et les sans-domicile, et nous les supposons désireux de se joindre à la course triviale au profit pour devenir des bourgeois. Peut-être est-ce le cas, mais peut-être pas. Et peut-être que les pays « pauvres » dans le monde ne veulent pas faire partie du système bourgeois non plus. Comme le dit O'Brien : *« Le résultat le plus regrettable du changement dans le soulagement de la pauvreté depuis le Moyen Âge jusqu'à nos jours est qu'il a rendu méprisable celui qui reçoit de l'aide et que la pauvreté en ces temps modernes est considérée comme honteuse. Le*

désir des Réformateurs de mettre fin à la mendicité et d'appliquer littéralement autant que possible l'injonction biblique selon laquelle personne n'est en droit de manger s'il ne travaille les a menés à faire peser un certain regard désapprobateur sur celui qui reçoit l'aumône, mis à part les malades et les infirmes. Les lois sur les pauvres dans les pays réformés ont accentué une certaine dureté dans le traitement envers eux, dureté heureusement absente auparavant. »

Aujourd'hui, cependant, l'élan caritatif est récupéré à grand renfort de plans de création d'emplois par les multinationales qui exploitent les pauvres. La charité est une bonne chose, mais en régime capitaliste, notre nature instinctivement charitable est exploitée. Aujourd'hui, travailler pour une organisation caritative fait partie du plan de carrière pour des gens qui veulent gagner beaucoup d'argent, tout en faisant étalage de leur compassion au monde entier. L'aide et l'allègement de la dette vont ensemble ; celui qui paie le musicien choisit la musique. Les pays occidentaux offrent une remise de leur dette aux pays africains, mais seulement s'ils s'occidentalisent, ce qui est généralement un moyen pour autoriser les exploiters à s'installer pour remplacer une économie rurale autosuffisante par une économie urbaine, salariée et industrielle. Le magazine satirique *Whitstones* a rédigé un pastiche de la campagne d'une ONG internationale intitulée « Feed the World » [Nourrissez le monde]. Cela a donné le nouveau slogan « Milk the World » [Trayez le monde], avec ces lignes : « *Les banques suisses débordent, jetez l'argent par les fenêtres.* » Aujourd'hui, la charité peut être un moyen d'ouvrir des marchés étrangers pour l'exportation. Une organisation caritative peut anéantir les marchés locaux et les différences culturelles. En Zambie, par exemple, les industries de vêtements locales ont été détruites parce que Oxfam a apporté de grandes quantités de vêtements d'occasion du Royaume-Uni.

La dette peut sembler asservissante, mais une fois que vous réalisez qu'elle n'existe pas, vous pouvez vous en libérer, car comment être réduit en esclavage par le pur produit de l'imagination d'autrui ? Faites disparaître vos créanciers en un claquement de doigts. Pourquoi donc vous en préoccuper ? Ils sont damnés de toute façon ! Moquez-vous de leurs lettres de menaces, faites un pied de nez à leurs chiffres ridicules sur les écrans, riez de leurs existences monotones et réjouissez-vous de la damnation qui les attend !

*DÉCOUPEZ VOTRE CARTE DE CRÉDIT
EN MILLE MORCEAUX*

1. Jeremiah O'Callaghan, *Usury or lending at interest*, Londres, W. Cobbett, 1828.
2. Daniel Defoe, *An Essay upon Loans* in *The Works of Daniel Defoe*, Londres, Hazlitt, 1843.

Échappez à la prison du désir consumériste

« Car c'est maîtriser les plaisirs et ne pas être subjugué par eux qui est le comble de la vertu, non point de s'en abstenir. »

Aristippe (435-356).

La Bible nous avait pourtant prévenus. Adam et Ève vivent parfaitement heureux dans le jardin d'Éden. Ils ne travaillent pas, mais ne consomment pas non plus. Cela ressemble à une ère préagricole, où la nourriture nécessaire est tout simplement prélevée dans la nature. Une pratique toujours possible : l'autre jour en nous promenant, nous avons glané tout un sac d'oseille et d'orties et Victoria les a cuisinées dans un risotto délicieux. Si Adam et Ève n'étaient pas des chasseurs-cueilleurs, ils étaient certainement des cueilleurs. Mais le désir de consommer, d'améliorer leur situation, cet « aiguillon » comme le désigne Schopenhauer, est apparu sous la forme du serpent. Le monstre capitaliste éveille Adam et Ève à la pensée que les choses peuvent être meilleures. En un éclair, ils sont chassés du jardin et condamnés à une vie de labeur et de douleur. Le désir a supplanté le besoin, et rien ne va plus depuis.

Aujourd'hui, nous sommes prisonniers de nos désirs, enchaînés par le shopping. Le désir de « faire les magasins » est un stimulant épuisant et débilitant. Nous désirons une nouvelle paire de chaussures, une nouvelle voiture, une nouvelle maison, un nouveau canapé, une nouvelle télévision. Comme nous avons besoin d'argent pour acheter tout cela, nous nous enchaînons à un employeur et nous nous endettons auprès des nombreuses institutions usuraires sur le marché. Et nous appelons cela la liberté.

Pour résumer, le problème est le désir. Notre désir naturel de vivre est récupéré par le système de la consommation et transformé en quelque chose de matériel et d'avilissant. Le gâchis est incroyable : j'ai entendu récemment une émission de radio au sujet du marché d'occasion de vêtements occidentaux en Zambie. L'idée que nous puissions jeter des habits en parfait état est incompréhensible pour les Zambiens : ils s'imaginent que nous avons sacrifié ces vêtements par

pure charité. Et moi qui trouve tellement ennuyeux de courir les magasins. Je préfère encore prendre un bon verre.

Il est évident que si nous éteignons notre désir de consommer et si nous arrêtons de courir les magasins, nous jouirions d'une certaine liberté au quotidien, simplement parce que nous aurions moins besoin de travailler. Cela ne signifie pas qu'il faille renoncer à certains luxes, mais ils ne peuvent devenir l'unique but de l'existence. Le philosophe hédoniste grec Aristippe était connu pour son détachement envers les choses matérielles. Il profitait des plaisirs là où il les trouvait, et ne réprimait pas son désir. Il glanait plutôt qu'il ne chassait. Aristippe faisait partie de ces gens détachés : il aurait été heureux dans un château comme dans une hutte.

Être exempt de désir ne signifie pas renoncer à tous les plaisirs pour devenir un triste ermite. Récemment, j'ai donné une conférence sur l'oisiveté créatrice, et on me demanda si je désapprouvais le fait de regarder la télévision. J'admets qu'il y a une partie de moi-même qui est contrariée de voir mes enfants regarder la télévision quand il fait beau, mais, d'un autre côté, qui suis-je pour supprimer une source de plaisir de la vie de quelqu'un d'autre ? Je ne militerais pas pour une force de police de l'oisiveté créatrice chargée de débrancher les postes de télévision partout dans le pays et d'intimer aux gens l'ordre de prendre des ukulélés ou des bûches à la place. La télévision a produit certaines grandes œuvres, et puis, un monde sans télévision serait un monde sans *Les Simpson*. Cela dit, je viens d'appeler Sky TV et j'ai annulé mon abonnement. J'ai vraiment eu l'impression de faire un bras d'honneur au système. En effet, pourquoi payer pour ces flots de publicité et cette propagande capitaliste déversés dans votre domicile ? Nous économisons désormais deux cent cinquante livres par an et nous regardons des DVD.

La clé n'est pas de renoncer à tous les plaisirs, mais de les maîtriser. Dans notre monde étrange, lorsqu'il est question du plaisir, nous semblons osciller entre l'excès et l'abstinence. L'association des Alcooliques anonymes (AA) prêche l'abstinence totale comme la seule solution au problème de l'alcoolisme. Elle s'obtient par l'assistance à un flot continu de réunions, par un effort d'équipe et par une récitation permanente des règles des AA. À mes yeux, cela demande beaucoup d'efforts. La philosophie sous-jacente est que le désir de boire de l'alcool existera toujours et ne doit jamais être satisfait. N'y a-t-il pas un autre moyen de soigner l'alcoolisme ? Les AA disent qu'un verre est toujours un verre de trop et que pour un alcoolique mille verres ne seront jamais assez. Ne pourrait-il pas exister une organisation qui encouragerait la consommation

modérée d'alcool ? Si je devais aller à une réunion quotidienne et confesser la boisson prise la veille, cela suffirait certainement à m'aider à réduire ma consommation. Le cycle excès/abstinence n'est sans doute pas autant que cela lié à la nature humaine. On nous encourage aux excès et à l'abstinence parce que cela contribue d'abord à alimenter financièrement le système (en buvant) et à nous rendre ensuite dociles par autoflagellation et sentiment de culpabilité (en s'abstenant de boire).

Il est important de distinguer entre les plaisirs physiques que procurent l'alimentation et la boisson et les promesses de plaisir faites par les biens de l'industrie de masse. Nous désirons des objets, nous sommes attachés aux objets, nous pensons que ces objets nous rendront meilleurs. Ce mécanisme repousse toujours à demain la pleine satisfaction du désir, il est un trait caractéristique et même le moteur du capitalisme à grande échelle. Le désir entraîne une aspiration sans fin à l'amélioration, dans le monde et dans nos projets. Mais, bien entendu, les objets ont en eux-mêmes quelque chose d'insatisfaisant et nous sommes toujours déçus. Je me souviens étant enfant d'un léger sentiment de déception. On m'avait donné un jouet qui ne répondait pas tout à fait à mes attentes éveillées par une campagne de publicité tapageuse à la télévision. Le fait que les objets soient insatisfaisants ne nous conduit pas à nous en détourner, comme cela devrait être le cas, mais bien au contraire à en acheter encore plus dans l'espoir que la « nouvelle version améliorée » ne nous décevra pas comme la précédente. Le capitalisme fonctionne grâce à un flux constant de déceptions encourageant une dépense accrue.

Comme je le dis à Victoria quand elle m'accuse d'être puritain, se débarrasser du désir pour les objets n'est ni méritoire ni altruiste, c'est le mouvement audacieux de l'esprit libre. C'est un geste anarchiste, parce que le désir pour les objets fait tourner les roues de la machine à esclaves. Si nous ne voulions pas de grandes télévisions, alors personne ne serait obligé de les charger dans des camions pour un salaire minimal, au milieu de la nuit. Se transformer en robot suractif est ce qu'exige le capitalisme à grande échelle. Robot le jour, la nuit, le week-end. Bien sûr, plus nous serons nombreux à ne plus nous intéresser aux objets, moins nous serons nombreux à courir désespérément après un emploi, et moins il y aura de gens pour charger des camions au milieu de la nuit pour un salaire minimal. Lorsque vous cessez d'acheter, vous cessez de contribuer à un système exploiteur et vous commencez à revivre.

Des intellectuels de tous bords ont été conscients du problème du désir depuis la révolution industrielle. Une des figures clés de l'histoire intellectuelle de

l'anarchisme est William Godwin, plus connu pour être le père de Mary Shelley. Elle a fui avec Percy Shelley à dix-sept ans et a écrit *Frankenstein* pendant un séjour de débauche en Suisse avec quelques amis lettrés comme Lord Byron. Godwin est aussi connu pour avoir épousé Mary Wollstonecraft, grand auteur de *Défense des droits de la femme*, qui est morte peu de temps après la naissance de Mary Shelley. Godwin était un homme honnête, manquant d'humour, mais avisé et humain. Son œuvre majeure, *Enquête sur la justice politique*, a d'abord été publiée en 1793, environ trente ans après l'invention de la mule-jenny, alors que nous étions déjà bien engagés dans le nouveau système de consommation. Son analyse de la manipulation du désir par les pouvoirs dominants est étonnamment actuelle. Quelles sont donc les choses bonnes en ce monde ? s'interroge Godwin :

« Elles peuvent être divisées en quatre classes : la subsistance, les moyens de l'amélioration intellectuelle et morale, les satisfactions peu coûteuses et les satisfactions qui ne sont pas du tout essentielles à une existence saine et vigoureuse et qui ne peuvent être acquises que par un travail et une activité considérables. C'est cette dernière classe qui représente surtout un obstacle à la voie d'une distribution égale. Nous examinerons dans quelle mesure et quel nombre d'objets de cette classe pourraient être admis dans l'état le plus pur de l'existence sociale. Mais, dès maintenant, il saute à l'esprit que cette classe est inférieure aux trois précédentes. Sans elle, nous pouvons jouir d'une activité, de bien-être et de gaieté très grands. Comment se procure-t-on généralement ce qui paraît superflu ? En réduisant des multitudes d'hommes à un degré déplorable sur des points d'importance essentielle, pour qu'un seul homme puisse bénéficier de luxes somptueux, encore que, à strictement parler, insignifiants. »

Nous y voilà. Le terme « inférieur » est un terme parfaitement approprié pour qualifier l'ensemble des gadgets du consommateur, que Godwin appelle « *les satisfactions qui ne sont pas du tout essentielles à une existence saine et vigoureuse* ». Travailler dur pour produire des objets inutiles et faire de leur achat le seul but de la vie, telle est la folie du désir. Si vous êtes capable de réprimer le désir pour ces gadgets, alors, tout simplement, vous n'aurez plus à travailler si dur et vous serez bien plus libre qu'auparavant. Sans oublier encore aujourd'hui l'exploitation massive d'êtres humains, nécessaire pour les produire dans des usines et les vendre dans nos supermarchés et autres centres commerciaux. Autant d'arguments qui devraient vaincre notre désir pour ces petites saloperies, ces voitures et ces maisons encore plus désirables. La logique du toujours mieux,

de l'envie et du désir est gentiment caricaturée dans un épisode des *Simpson* où l'on voit Marge en train de lire un magazine intitulé *Les Plus Belles Maisons. Plus belles que la vôtre*. Un truc simple pour le chercheur de liberté est donc d'arrêter d'acheter des magazines en papier glacé, qui nous rendent insatisfaits et nous poussent à dépenser notre argent.

Si nous pouvions supprimer cette quatrième catégorie des « bonnes choses » selon Godwin, soit toutes ces gratifications exigeant un labeur excessif, alors nos vies deviendraient plus riches. Les trois premières bonnes choses sont : la subsistance, c'est-à-dire la nourriture, la boisson et un toit ; « *l'amélioration intellectuelle et morale* », que j'appelle les livres et les amis (les amis sont complètement libres et les livres peuvent s'acheter d'occasion ou être empruntés aux bibliothèques, ou aux amis) ; les gratifications peu chères, c'est-à-dire pour moi le tabac et la bière. Alors, si vous avez un endroit où vivre, assez d'argent pour acheter ou produire de la bonne nourriture, avoir des amis, des livres et assez de boissons et de cigarettes, cela ne suffit-il pas ? Voilà ce qui importe. Tout le reste n'est que de la décoration, de la distraction, de la vanité, de l'ostentation. D'une façon ou d'une autre, la quatrième catégorie l'a emporté et détient la première place dans nos esprits. Cela doit cesser !

Cette attitude non matérialiste peut se vivre quel que soit le revenu. Il faut simplement *ne pas s'en faire*. Que j'aime ces gens qui ne s'en font pas, ces esprits libres aux yeux qui brillent. Pas ceux qui sont cruels et égoïstes, mais ceux qui ne se font pas de souci ou qui sont réellement insouciantes. J'ai un ami qui gagne des millions et un autre moins de cinq mille livres par an, ils ont plus en commun l'un et l'autre que ceux qui se situent financièrement entre les deux, parce qu'ils sont tous les deux remarquablement non matérialistes. Ils vous logeront dans leur meilleure suite et videront leur cave à vin lors de votre visite.

« *Certains ne mettent pas leur confiance en Dieu, mais dans les vanités* », écrit Thomas d'Aquin. « *Quelles sont ces vanités ? Les biens temporels, les richesses, les honneurs et autres choses de ce genre. Vraiment, l'homme vivant n'est que vanité !* » Avoir des biens n'est pas le problème, ce qui compte est notre attitude envers eux. Thomas d'Aquin écrivait clairement qu'il n'y a pas besoin d'être un ascète pour être sauvé. « *Quant à l'abstinence du boire et du manger, elle ne concerne pas directement le salut. [...] Le royaume de Dieu ne consiste pas dans le boire et le manger.* » Et citant Augustin : « *Les saints Apôtres ont compris que le royaume de Dieu consistait, non dans le boire et le manger, mais dans une parfaite égalité d'âme* », eux que l'abondance n'exalte pas, non plus que la disette ne les

déprime. »

En d'autres termes, soyez cool. Thomas d'Aquin est proche des existentialistes et des taoïstes dans la mesure où sa philosophie est celle du détachement. Traitez l'abondance et le manque avec le même détachement. En ce qui concerne mon foyer, nous avons été obligés de réprimer nos désirs consuméristes pendant deux années de pauvreté involontaire. Avant cela, je gagnais bien ma vie comme consultant pour de grandes entreprises, faisant leur promotion et réalisant leurs publications. Mon revenu a été divisé par huit du jour au lendemain. J'ai cessé de lire les journaux, j'ai beaucoup moins regardé la télévision et j'ai quitté la ville. En économisant et en réduisant les dépenses accessoires, nous avons noté que nous sommes devenus moins exposés aux faux désirs des consommateurs que nous étions auparavant. Cesser provisoirement de lire les journaux et les magazines a été en partie un exercice d'économie budgétaire, avec comme résultat heureux de nous soustraire à des milliers de tentations. L'expérience fut, curieusement, source de satisfaction et de joie. Je ne l'ai pas vécue comme un sacrifice malheureux.

Le bannissement de la télévision fut une bonne étape. Présentée comme un service, la télévision est en réalité un moyen pour nous effrayer, nous détourner de nous-mêmes avec du divertissement, nous vendre des produits dont nous n'avons pas besoin et nous faire croire que l'argent est une sorte de religion. Regarder la télévision peut nous donner l'impression d'être inutiles : nous regardons des spécialistes au lieu d'agir nous-mêmes. Il est bien mieux, dit Bertrand Russell, de mal faire quelque chose soi-même que d'observer quelqu'un d'autre bien le faire. Les protestants qui s'en sont pris à la superstition médiévale et à la magie n'auraient jamais pu imaginer un objet si magique, si puissant et si invalidant que la télévision.

Bien sûr, le désir ou la « ruée vers l'or » existait avant le capitalisme à grande échelle. Dans *L'Anatomie de la mélancolie*, Burton raconte l'histoire d'Hippocrate qui trouve Démocrite assis sur une pierre, en train de lire et de disséquer des animaux, afin de « *trouver la cause de la folie et de la mélancolie* » :

« Hippocrate le félicita de se livrer à une telle occupation, l'admirant d'être si heureux et si paisible. Et pourquoi, lui rétorqua Démocrite, ne jouis-tu pas d'un semblable loisir ? Parce que, répondit Hippocrate, nous en sommes empêchés par les affaires domestiques qu'il faut accomplir – pour soi-même, ses voisins, ses amis : dépenses, maladies, santé fragile, mortalité nous accablent ; femme, enfants, esclaves et autres affaires nous prennent notre temps. À ce discours, Démocrite se mit à rire aux éclats (tandis que ses amis et la foule qui étaient là pleuraient dans le même

temps, se lamentant de sa folie). Hippocrate lui demanda la raison de son accès de fou rire. Démocrite : “Je ris des vanités et des frivolités de notre époque, de voir des hommes, si incapables d’actions vertueuses, se déplacer si loin pour trouver de l’or, n’imposer aucune limite à leur ambition, se donner tant de mal pour acquérir un peu de gloire, pour s’attirer les faveurs d’autrui, creuser des mines si profondes en quête d’or pour, très souvent, n’en pas trouver, y engloutissant leur vie et leur fortune. [...] ils font grand cas de maints objets sans vie qu’ils affectionnent comme un trésor inestimable, statues, tableaux et autres biens meubles, chèrement payés et si bien façonnés qu’il ne leur manque que la parole, alors qu’ils ont horreur que les vivants leur parlent. [...] Lorsqu’un sanglier a soif, il boit pour se rassasier, sans plus, et lorsqu’il a le ventre plein, il cesse de manger ; mais les hommes boivent et mangent sans modération, comme ils se livrent à la luxure ; les bêtes sont en rut à des périodes déterminées, mais les hommes s’y adonnent constamment, au détriment de la santé de leur corps.” »

Se lancer dans de grands projets de mines d’or pour ensuite ne rien trouver est une métaphore exacte du désir et de l’activisme actuel. Burton poursuit en incluant la « maîtrise des désirs » comme un des chemins vers la liberté. Les fous sont des esclaves :

« Tel est le paradoxe de Cicéron, les sages sont libres, mais les fous sont esclaves, la liberté est la capacité de vivre selon ses propres lois, conformément à notre bon vouloir, mais qui possède cette liberté, qui est libre ?

Le sage maître de lui,

Que n’effraient ni la pauvreté, ni la mort, ni les entraves,

A le courage de résister aux passions, de mépriser les honneurs,

Fort et en lui-même tout entier lisse et rond. »

La liberté, ainsi, existe sous forme d’autosuffisance spirituelle. Les hommes libres ne courent pas après les richesses ou les honneurs parce qu’ils savent que cela conduit à l’esclavage, et ne craignent rien. Aldous Huxley développe une pensée similaire dans son introduction à la *Bhagavad-Gita* : *« Il n’existera pas de paix durable si ce n’est et jusqu’à ce que les hommes acceptent une philosophie de la vie plus adéquate aux faits cosmiques et psychologiques que ces idolâtries insensées du nationalisme et de la foi apocalyptique dans le Progrès vers une nouvelle Jérusalem mécanique¹. »*

La *Bhagavad-Gita* contient des conseils sur le travail et la création. *« Le monde est emprisonné dans son activité propre, exception faite des actions accomplies par dévotion envers Dieu. Ainsi, vous devez accomplir chaque action de façon*

*sacramentelle, et être libre de tout attachement quant à son résultat*². » En d'autres termes, nous devrions nous concentrer sur les *moyens* plutôt que sur les *finalités*. Le désir et le capitalisme moderne prêchent que les moyens ne sont pas importants et que la fin est l'essentiel. Nous vivons dans une société centrée sur les objectifs, alors que le rêve du Moyen Âge et des anarchistes est une vie basée sur le plaisir dans l'action plutôt que dans la poursuite d'un désir jamais satisfait. Vous n'êtes pas obligé de croire en Dieu pour apercevoir la vérité de la citation ci-dessus quand il s'agit de passer à l'action. Remplacez « dévotion envers Dieu » par « générosité » ou « avec amour », pour obtenir une version séculière.

Les existentialistes avaient une approche utilitaire du désir. Pour Sartre, on ne peut pas se libérer du désir, mais on peut l'accueillir sans nécessairement passer à l'acte. C'est vrai en ce qui concerne le désir sexuel. « *Imaginons qu'une femme attirante déboule dans votre vie*, dit Penny Rimbaud. *Céder à votre désir reviendrait à prendre le risque de détruire votre foyer. Accueillez ce désir, mais en esprit seulement.* » Dans la vision existentialiste du monde, vous accueillez le désir, vous lui parlez, vous le laissez vous taquiner, et quand il s'en va, vous soufflez la bougie et allez vous coucher. Afin de rester libre et de ne pas laisser ce désir vous dominer, il est important de le reconnaître dans un premier temps, sans essayer de l'occulter et de faire comme s'il n'existait pas. J'ai caressé un jour le rêve absurde d'avoir... une Land Rover, dont je n'avais pas un besoin particulier. J'aime leur allure. J'ai eu l'occasion de faire un tour avec ce véhicule, et pendant deux semaines c'était comme s'il m'appartenait. Le désir s'est ensuite évanoui, avec comme résultat heureux que je n'ai pas dépensé l'argent, que je n'avais pas, pour acheter un quelconque véhicule volumineux.

Voilà ce qu'il en est du *shopping*. La prochaine fois que vous vous surprenez à imaginer que faire les magasins et choisir entre des marques est une expression de votre liberté, pensez à ces films de zombies où les morts-vivants mutiques entrent et sortent des magasins, montent et descendent des escalators. Alors, comme premier pas : débranchez la télévision. Sous le désir d'acheter se tapit la peur. Nous allons aborder dans le prochain chapitre la maîtrise de cette menace qui pèse particulièrement sur notre liberté.

DÉBARRASSEZ-VOUS DE VOTRE TÉLÉVISION

1. *The Song of God. Bhagavad-Gita*, traduit par Swami Prabhavananda et Christopher Isherwood, avec une introduction d'Aldous Huxley, Londres, Phoenix house, 1956.
2. *Ibidem*.

Brisez les chaînes de la peur

« Il existe un conte charmant de Tchekhov sur un homme qui essaya d'apprendre à un chat à attraper des souris. Quand il ne voulait pas courir après elles, il le battait ; cela fit que, même quand il était déjà grand, il tremblait de terreur en présence d'une souris. Et Tchekhov ajoute : "C'est là l'homme qui m'a enseigné le latin." »

Bertrand Russell, *Essais sceptiques*,
« La liberté contre l'autorité dans l'éducation », 1928.

*« Une chapelle était construite au milieu,
Là où je jouais autrefois sur l'herbe.
Les portes de la chapelle étaient fermées
Et "tu ne dois pas" était écrit sur la porte. »*

William Blake, *Le Jardin de l'amour*, 1793.

J'habite un endroit perdu non loin de la mer. Je croise donc régulièrement de nombreux touristes sur les routes étroites autour de chez moi. Lorsque je me gare pour les laisser passer, je jette toujours un coup d'œil pour voir s'ils m'adressent un petit signe de remerciement. Ce qui m'étonne chez ces touristes – toujours d'âge mûr ou vieillissants, blancs et bourgeois –, c'est la peur qui se lit sur leur visage. Plus souvent qu'à leur tour, ils évitent de croiser mon regard, s'agrippent au volant et fixent la route droit devant eux. Ils ne sont pas impolis, ils semblent simplement terrifiés à l'idée d'être vivants, trop effrayés pour lever les yeux et sourire ou faire un signe de la main. Quand ils pique-niquent, ils alignent des chaises en plastique juste à côté du coffre de leur voiture, apeurés à l'idée de s'éloigner de quelques pas de leur couverture de sécurité motorisée. Toujours sur le qui-vive, comme des petits lapins, ils se déplacent d'une zone protégée vers une autre. Le paysage est devenu aujourd'hui un simple fournisseur de panoramas à des urbains recroquevillés sur eux-mêmes.

La vie devait être bien plus amusante à l'époque des promenades à cheval : nous abordions des inconnus, nous nous penchions sur les portails, nous sautions au-dessus des barrières et chantions joyeusement, ne faisant qu'un avec la nature, les

animaux et les éléments. Thomas Hardy avait une nostalgie prononcée pour ces jours anciens, avant que l'homme ne devienne peureux et soumis. Dans *Le Retour au pays natal*, il exprime la crainte qu'un nouveau regard inquiet ne devienne la norme : « *Le sentiment que l'existence est une chose qu'il faut supporter – remplaçant l'élan vers la vie si fort aux temps des civilisations antiques – finira par faire tellement corps avec une race plus avancée que les visages qui l'expriment le mieux seront les modèles reconnus du nouvel art*¹. »

Se promener à cheval plutôt qu'en voiture procure une sensation de liberté très palpable. Les voitures sont des cocons. Le cheval peut, ce qui est important pour moi, donner au cavalier l'impression d'être dans la peau d'un chevalier médiéval. Même si j'ai l'air un peu ridicule avec mon casque à vélo et mes bottes en caoutchouc, juché sur un petit poney aux allures de cheval de trait, je m'imagine être un troubadour, tel Thomas IX de Martinhoe, allant chercher ma dame et me réjouissant de la soirée qui nous attend au château voisin, pleine de musique, de joie, de bonne compagnie, de cygnes, d'outardes, de vin épicé, illuminée par un feu crépitant...

Les voitures promettent un mélange d'excitation et de sécurité, une liberté de grand-route pour crapauds mêlée au sentiment d'être dans le ventre maternel. Mais elles figurent parmi les causes les plus importantes de mortalité de la vie moderne et tuent 3 500 personnes par an au Royaume-Uni, c'est-à-dire dix par jour, ce qui est beaucoup, bien plus que la drogue, le sida, le terrorisme, ou la criminalité. Au niveau mondial, les accidents de voiture sont la neuvième plus importante cause de décès (comparés à la guerre, qui occupe la vingt et unième place et la violence, la dix-septième). Nous nous accrochons, pour nous protéger, à ces mêmes choses qui, avec le plus de probabilité, nous tueront. Après plusieurs accidents, je me suis retrouvé sans voiture. Au lieu de rouler sur huit kilomètres pour me rendre à la ville la plus proche, j'ai marché avec un immense et réjouissant plaisir, activité peu dangereuse comparée à la voiture qui offre une multitude de petites frayeurs. Aujourd'hui, nous trouvons normal de conduire quatre heures en étant tendus et apeurés, ce qui est de la folie pure.

Tout comme de nombreux problèmes abordés dans cet ouvrage, la peur convient bien en vérité au fonctionnement calfeutré d'une société vieillissante. Une population docile et terrifiée par les autorités sous leurs divers aspects – supermarché, banque, école ou patron –, et par les autres êtres humains, dépendra plus facilement des objets et des institutions pour lui donner des repères, de la solidité, de la sécurité et un sens à la vie. Si vous avez peur, vous serez moins tenté de participer à une émeute et plus porté à travailler dur, et à

dépenser ce que vous aurez gagné.

La peur nous rend spectateurs de notre vie, au lieu de nous inciter à la vivre. Les gens préfèrent regarder un feuilleton au lieu d'en vivre un. En effet, quand vous rencontrez une vraie vie communautaire, les gens disent parfois : « On se croirait dans un feuilleton, ici. » Ils oublient que les feuilletons sont censés ressembler à la vraie vie (mis à part que dans les feuilletons, personne ne regarde de feuilletons à la télévision). Comme la télévision, la voiture garde la vie à distance, une vie devenue une chose à regarder plutôt que d'être vécue : vous avez une vue sur un magnifique panorama... depuis le fond de votre canapé, par la lorgnette du petit écran.

À chaque attaque terroriste, à chaque une du *Daily Mail* sur l'augmentation de la délinquance, à chaque grève ou catastrophe, les directeurs et les actionnaires des grandes compagnies d'assurances doivent se frotter les mains. Les profits générés par la peur sont considérables.

La peur est un instrument de contrôle. C'est la peur de la punition qui tiendra une classe tranquille et facilitera le métier de l'enseignant ; c'est la peur d'être virés qui fera taire les travailleurs mécontents. Elle nous aide à remplir notre rôle de consommateurs. C'est la peur de la vie qui nous incite à dépenser dans les galeries marchandes et à saisir notre numéro de carte bancaire sur un site Internet. C'est la peur qui nous empêchera de prendre la tangente, et qui nous empêchera, comme le fait le chef Bromden dans *Vol au-dessus d'un nid de coucou* de Ken Kesey, d'arracher et de jeter par terre le tableau de contrôle accroché dans le cabinet de l'infirmière Ratched, de le balancer par la fenêtre, de bondir au-dessus de la barrière et de nous faire la belle dans les vertes prairies. Il est bien plus facile de se mettre en rang et d'avaler des gélules.

Nous pourrions nous demander d'où vient la peur : de notre nature ou de notre éducation ? Est-elle produite et conditionnée, ou existe-t-il quelque chose de viscéralement craintif dans le cœur de l'homme ? Le système éducatif est certainement l'une des origines de la peur. Les petits enfants, ces anarchistes impérieux, sont sans crainte, et le système éducatif doit revenir sans cesse sur le métier pendant quinze ans pour leur instiller la docilité afin qu'ils ne se plaignent pas trop lorsqu'ils se retrouveront avec un emploi ennuyeux. L'éducation est comme la greffe : elle empêche la croissance naturelle de l'arbre en faveur d'une forme utile à la société commerciale. L'éducation de masse à la fin de l'ère victorienne a été imposée quand se manifesta un besoin urgent de clercs pour travailler dans le nouveau monde en croissance des banques et des assurances, ce monde fréquenté par Tony Hancock dans le film *The Rebel*.

Aujourd'hui, la « Chose » comme l'appelait Cobbett ou la « Combine » selon les termes de Ken Kesey, a besoin que nous sachions au moins taper notre code PIN dans une machine, ce qui exige un certain niveau d'alphabétisation et de calcul. On nous apprend à taper au clavier, à cliquer sur une souris et à faire nos courses dans un supermarché, mais on ne nous apprend pas comment nous emparer de la vie à bras-le-corps et vivre avec joie et sans peur.

Le plus grand obstacle à la liberté est peut-être notre peur de la liberté. Vous vous souvenez sans doute de cette scène d'anthologie dans l'hôpital psychiatrique de *Vol au-dessus d'un nid de coucou*, où McMurphy s'aperçoit soudain que la moitié de ses codétenus sont dans le service à titre volontaire :

« – Vous êtes en train de vous foutre de moi, c'est ça ?

Tout le monde se tait. Il fait les cent pas devant la banquette en fourrageant dans sa tignasse. Arrivé au bout de la rangée, il se tourne et s'approche de l'appareil à rayons X qui chuinte et crachote.

– Toi, Billy... toi, tu es forcément sous tutelle, bordel ?

Billy, debout sur la pointe des pieds, le menton posé en haut de l'écran noir, nous tourne le dos.

– Non, dit-il à la machine.

– Mais alors... pourquoi ? Pourquoi ? T'es jeune. Tu devrais être dehors en train de te balader en décapotable, de courir après les filles. Pourquoi tu acceptes tout ça ?

Il fait un grand geste circulaire de la main. Billy ne pipe pas mot.

– Je veux savoir. Tu râles, tu gueules depuis des semaines que tu ne peux pas supporter cette taule, ni la *Ratched* ni rien, et t'es pas sous tutelle ! Pour certains vieux, je comprends encore : ils ont perdu la boule. Mais toi ! T'es peut-être pas tout à fait normal, mais t'es pas cinglé !

Personne ne proteste. Il passe à Sefelt :

– Et toi, Sefelt ? Qu'est-ce que tu as ? Des crises, c'est tout. Merde, j'avais un oncle dont les accès étaient deux fois plus graves, même qu'il avait des hallucinations, qu'il voyait le diable comme je te vois. On l'a jamais enfermé chez les dingues. Si tu en avais dans le ventre, tu pourrais te casser.

– Sûr !

C'est Billy qui a parlé. Il est toujours derrière l'écran mais il nous regarde, le visage baigné de larmes.

– Sûr ! Si on en avait dans le v-v-v-ventre ! Je pourrais m'en aller aujourd'hui m-m-même. Si j'en avais dans le ventre. Ma m-m-mère est une vieille amie de m-m-m'zelle *Ratched* et je pourrais avoir mon b-b-bon de sortie dès cet après-midi si j'en

avais dans le v-v-ventre ! »

Nous avons tous peur comme des petits Billy Bibbit, des Harding et des Sefelt, battant en retraite, calfeutrés, nous plaignant sans cesse de tout mais trop effrayés pour agir. Nous sommes, pour reprendre une chanson du groupe Suicidal Tendencies, « *institutionnalisés* ». Mais les institutions figurent parmi les pires inventions de ces deux cent cinquante dernières années. Le fou ne fait plus partie du village, il se retrouve enfermé dans l'asile.

Nous nous sommes coupé les ailes. Nous avons de quoi être en colère contre l'école, comme John Lennon dans *Working Class Hero*, où il accuse justement le système éducatif de nous instiller la peur pour faire de nous des travailleurs trop timorés pour oser passer la tête au-dessus du parapet. C'est pourquoi, même si je déteste la guerre, les soldats sont meilleurs que les autres à cet égard. Ils ont connu des épreuves, ils ont souffert, ils ont maîtrisé la peur, et maintenant ils peuvent parcourir le monde sans être impressionnés par la faim ou les privations. Ils sont autonomes et ont un esprit communautaire.

Notre stupidité auto-construite nous rend peureux. Nous ne savons pas faire les choses par nous-mêmes et donc nous comptons sur les autres pour le faire. On nous a dit depuis la Révolution protestante que nous sommes plus ou moins seuls au monde, et que nous ne devrions faire confiance à personne et souffrir en silence. Quelle différence avec cette « vieille fraternité des hommes » d'avant 1500, qui nous unissait tous.

Nous devons également gérer la relation entre notre ego et la peur, entre notre orgueil et cette peur. Nous n'essayons pas de faire certaines choses, par peur de mal les faire. Rappelons-nous Withnail dans le très bon film de Bruce Robinson *Withnail et moi* : « *Je ne veux pas jouer le remplaçant de Constantin* », hurle-t-il, bouffi d'orgueil, à son agent à Londres, depuis une cabine téléphonique rouge. « *Ce que je veux, c'est le rôle !* »

Je préfère les idées existentielles, lorsque vous vous apercevez que tout est absurde, qu'une chose n'est pas intrinsèquement meilleure qu'une autre. Si la vie c'est le néant, alors allez créer la vôtre et profitez-en. Tout est vanité, fiction, conditionnement, autocréation, imagination. *L'Être et le Néant* est d'une lecture difficile mais offre de beaux passages, et malgré une certaine abstraction, il en ressort une philosophie concrète. Elle n'est pas si éloignée du haussement d'épaules oriental du taoïsme ou du fatalisme chrétien de Thomas d'Aquin qui nous apprend à nous fier à la providence et à ne pas nous échine. Lorsque l'Aquin cite la Bible en disant « tout est vanité », il pourrait tout aussi bien dire, à mon avis : « La vie est absurde. » La précipitation, les efforts pour ce

qu'on appelait jadis « les honneurs et les richesses » sont ce que nous appelons maintenant « l'évolution de carrière » : quelle perte de temps ! La vie mondaine est une fiction. La vanité et l'absurdité sont une même chose, de simples vues de l'esprit humain, sans signification. Ces trois philosophies que j'ai citées s'opposent de façon radicale à l'esclavage, à la soumission et à l'exploitation.

C'est pourquoi, même si Tolstoï et Gandhi sont convaincants en ce qui concerne la guerre et la non-violence, je n'hésiterais pas à user de métaphores martiales pour ce qui touche à la vie. Il y a quelque chose de noble chez le vieux combattant qui combat sans crainte et avec abnégation pour un bien qu'il juge plus grand que le fait de sauver sa peau insignifiante. C'est pourquoi les anciens tenaient le loisir (*otium*) et la guerre (*bellum*) comme des voies nobles, au contraire du chemin confus, vain, mesquin et bourgeois du travail et du profit. Pour parler crûment, les penseurs et les combattants, *oratores* et *bellatores*, n'ont pas été émasculés par l'infirmière Ratched. Mais ils ont tous disparu aujourd'hui ou sont réduits au rôle d'amuseurs publics.

L'armée dit qu'on lui demande de faire son « métier », alors elle y va, et fait ledit « métier ».

Arrachez le tableau de contrôle et jetez-le par la fenêtre. Il nous faut sortir, là-dehors, donner de la voix, sourire joyeusement, en faisant des signes aux gens. Dites au revoir aux frissons de peur, à la sensation de la nuit du dimanche au lundi, au trac avant une réunion, à la boule au ventre à la vue d'une lettre du service des Impôts. N'en ayez pas peur ! Elles sont envoyées par des petits lapins apeurés, des Billy Bibbit assis dans des bureaux qui sentent le renfermé, regardant fixement par la fenêtre, perdus dans leurs rêveries sexuelles, craignant de perdre leur emploi. Ils n'existent pas !

Ce matin, j'ai reçu des convocations au tribunal pour avoir conduit sans assurance. Tout d'abord, j'ai été terrifié et indigné. J'ai ensuite décidé de m'en moquer. Ce sera une aventure, et même si on m'interdit de conduire, et alors ? J'essaie de moins utiliser la voiture de toute façon. Nous dépensons cinq mille livres par an pour notre automobile, alors que l'on peut payer de très nombreuses courses en taxi et de trajets en train pour la même somme. Allez-y, balancez-les-moi, ces convocations ! Je les accrocherai au mur et je les montrerai à nos visiteurs. Je m'en moque, de vos convocations !

Et *quid* de la peur dans mon utopie médiévale d'avant 1500 ? Le genre de peurs que nous avons abordées ici étaient inconnues, parce qu'il n'y avait pas de gouvernement ni d'institutions telles que nous les connaissons aujourd'hui. La peur, pourtant, occupait une part centrale dans l'existence, et cette peur, c'était

la crainte de Dieu, la peur de ne pas être sauvé. Mais cette crainte était bien différente des peurs actuelles, handicapantes et avilissantes. La peur médiévale pouvait se transformer en force positive. Selon Thomas d'Aquin, la peur était dotée d'une qualité qui s'avérait utile au salut. « *Celui qui est sans crainte ne peut être justifié... le début de la sagesse est la crainte de Dieu.* »

Thomas d'Aquin présente ici la crainte comme une force plus créatrice que destructrice. La crainte n'était pas une raison de s'abstraire du monde, comme c'est le cas aujourd'hui et de trouver des consolations dans le shopping et la télévision. C'était une sorte d'humilité. Il semble dire : reconnaissez votre peur et jouez avec, utilisez-la. On collaborait avec la peur dans le temps jadis de l'Angleterre heureuse, les yeux brillants, en brandissant des arcs d'or brûlant. N'ayez pas peur de la peur ! Sautez sur ce destrier ! Rejetez ces tyrans, la Santé et la Sécurité !

CONDUISEZ LE CHAR DE FEU

1. Thomas Hardy, *Le Retour au pays natal*, traduit de l'anglais par Marie Canavaggia, Paris, Archipoche, 2016.

Ignorez le gouvernement

« Les hommes. On les a façonnés à croire qu'ils s'entredéchireraient, s'ils n'avaient des prêtres pour diriger leurs consciences, des maîtres pour veiller à leurs besoins, et des rois pour les préserver des orages politiques. »

William Godwin, *Enquête concernant la justice politique*, 1793.

« La démocratie, telle que les politiciens la conçoivent, est une forme de gouvernement ; c'est-à-dire une méthode de faire faire aux gens ce que leurs chefs désirent, tout en leur faisant croire qu'ils font ce qu'ils veulent eux-mêmes. »

Bertrand Russell, « La liberté contre l'autorité dans l'éducation », *Essais sceptiques*, 1928.

« La politique n'est aujourd'hui qu'une manière de s'élever socialement. Les hommes s'engagent en politique avec cette seule ambition qui détermine leur conduite. »

Dr Johnson in *La Vie du Dr Johnson*, Boswell, 1775.

« Je suis un anarchiste. »

Pierre-Joseph Proudhon, 1848.

« Veuillez noter. Les personnes souhaitant obtenir un crédit risquent de rencontrer des problèmes pour l'obtenir si leur nom ne figure pas sur les listes électorales. »

Lettre du conseil municipal à l'auteur
lui demandant de s'inscrire sur la liste électorale.

Dans nos démocraties occidentales plus ou moins libérales, il nous vient rarement à l'esprit que nous pourrions très bien vivre sans gouvernement. Notre système étatique vaste et centralisé semble si incontournable qu'un vote tous les cinq ans pour corriger les pires excès de la précédente oligarchie en place est le mieux que nous puissions espérer. Nous n'imaginons pas autre chose qu'un parlement pour organiser la vie publique. Nous râtons après les clowns au pouvoir et nous élisons une nouvelle série de clowns. Nous croyons à la « réforme », ce bricolage futile et interminable. Le faux espoir l'emporte sur

l'expérience.

Les gouvernements en font trop et le font mal. Ils sont censés nous protéger contre les agressions. Mais ils ne s'en sortent pas très bien. Ils encouragent d'autres gens à nous attaquer en les attaquant les premiers. Les terroristes ont tué beaucoup moins d'entre nous que nous n'avons tué de personnes en envoyant des soldats au front. Les gouvernements aiment qu'il y ait des terroristes parce que cela leur fournit une bonne publicité pour montrer qu'on a besoin de leur protection. Ils adorent les guerres parce qu'elles leur donnent une raison d'exister, pour nous sauver des infidèles. L'ennemi est créé par le gouvernement, comme George Orwell le montre dans *1984*. L'alternative, comme l'anarchie ou l'autogouvernement, est réputée mener à l'absence de loi et au désordre. Mais comme le dit le pacifiste et auteur de *Guerre et Paix*, Léon Tolstoï : « *Même si l'absence d'un gouvernement signifiait vraiment l'anarchie dans le sens négativement désordonné du terme – ce qui est loin d'être le cas –, alors aucun désordre anarchiste ne pourrait être pire que la situation dans laquelle les gouvernements mènent ou ont déjà mené leurs peuples.* »

Il y a quelque chose de pourri au cœur du gouvernement : le simple fait que le pouvoir politique puisse être un objectif de carrière. Vous êtes payé pour ça. En plus, vous avez des taxis gratuits, des dîners fastueux, les gens écrivent sur vous dans les journaux. La politique c'est la *Star Academy* de ceux qui n'ont pas de talent et le *X-Factor* pour les raseurs. Le fait que chaque politicien a un plan de carrière et essaie de gagner plus d'argent et d'occuper un meilleur poste n'est-il pas en soi une preuve suffisante pour condamner le système tout entier ? Si nos politiques n'étaient pas payés et restaient anonymes, il serait plus facile de leur faire confiance. Il n'y a pas si longtemps, les députés britanniques *n'étaient pas* rémunérés. John Wilkes (1725-1797), par exemple, n'a jamais touché de salaire. Les politiciens n'étaient pas aussi tragiquement professionnalisés. Cela ne veut pas dire que de nombreux politiciens ne soient pas bien intentionnés, mais les mieux intentionnés peuvent faire plus de mal que ceux qui évitent d'intervenir. Les puritains étaient pleins de bonnes intentions quand ils voulaient interdire Noël.

La politique n'est pas l'art de gouverner un pays, c'est l'art de persuader les gens qu'ils ont besoin d'une série de politiciens payés pour gérer le pays. En cette matière obscure, nos dirigeants sont talentueux et compétents. Afin de conserver le pouvoir, ils nous vendent l'idée qu'ils sont nos sauveurs et que nous ne pourrions pas nous gouverner sans eux. En d'autres termes, ils ont besoin de nous convaincre que nous sommes stupides et inaptes. Ce à quoi ils dépensent

beaucoup d'énergie, grâce à une belle couverture médiatique. Chaque journal, chaque bulletin radio, chaque journal télévisé, chaque site Internet d'information regorge de nouvelles sur les partis politiques. C'est une sorte de publicité gratuite dont un représentant d'une firme privée n'oserait rêver. Toutes ces informations vantent le caractère nécessaire et indispensable d'un gouvernement. La plupart des Premiers ministres feraient de bons vendeurs de voitures d'occasion, et je ne doute pas qu'ils puissent aussi vous vendre de la cocaïne en vous persuadant que vous aiderez ainsi des économies en difficulté et que c'est bon pour votre santé.

Des campagnes morales comme la « guerre aux drogues » sont menées pour nous convaincre que les politiciens ont un sens du bien et du mal. La réaction conventionnelle à la Shoah est : « Jamais plus ». Nous avons un « jour de la Shoah » qui est censé empêcher qu'une telle barbarie ne se reproduise. Pendant que nous nous auto-congratulons de ne pas envoyer des Juifs dans des camps et des chambres à gaz aujourd'hui, nous nous interdisons de voir que nous envoyons d'autres personnes à d'autres formes de mort et d'esclavage ici et maintenant.

Et puis, il y a ce spectacle des élections tous les cinq ans. Le peuple, que les politiciens ont plus ou moins ignoré pendant leur mandature, se trouve tout à coup enjoint d'aller voter. Comme dans une absurde pièce de théâtre, les dirigeants des partis politiques apparaissent à la télévision et sont interrogés par des groupes de « gens ordinaires ». On pourrait croire qu'il s'agit d'une émission d'une heure qui revient tous les cinq ans. Elle est censée convaincre les téléspectateurs que nous vivons en démocratie. On dépose des dépliants dans votre boîte aux lettres, de jeunes candidats sincères (des politiciens professionnels en herbe) sonnent à votre porte pour vous promettre qu'ils trouveront une solution aux gabegies créées par le gouvernement sortant. Les journaux sont remplis de spéculations sans fin et de reportages sur les campagnes électorales. Le tout peut être vu comme un moment de divertissement. L'erreur est de croire que cela changera quoi que ce soit à notre vie de tous les jours. L'élection se déroulera, la fièvre retombera et les choses reviendront à la normale, le parti élu faisant ce qu'il voudra parce qu'il s'est persuadé qu'il a été choisi par le peuple.

Les gens qui croient dans la démocratie parlementaire n'y croient que quand leur parti gagne. Sinon, ils seraient ravis quel que soit le résultat, parce que si vous croyez vraiment que le vote majoritaire est le bon, alors vous changeriez votre allégeance politique. Dans les faits, l'électeur conservateur se plaint lorsque les travaillistes gagnent et garde son allégeance au parti conservateur, et réciproquement. Si vous croyez en la démocratie, vous ne devriez pas vous

plaindre lorsque le parti qui attire le plus de voix devient le parti qui gouverne.

L'esprit débilitant du parlementarisme se communique jusqu'aux régions les plus reculées du pays. Les bureaucrates, cette triste police de la santé et de la sécurité, étendent leurs tentacules partout. J'ai tenté récemment d'organiser un bal traditionnel dans la salle des fêtes de mon village. Un projet simple, me direz-vous. Eh bien non ! Après m'être battu avec des piles de formulaires afin d'obtenir une licence de divertissement public nécessaire pour accueillir quatre-vingts personnes pour danser au son du violon et de l'accordéon, voilà qu'il fallait dépenser mille quatre cents livres pour installer des balises lumineuses de sortie de secours en raison des nouvelles lois sur la Santé et la Sécurité. Une telle somme peut être allongée par une grande compagnie, mais les fonds de la salle des fêtes, les profits des jeux de whist et des diaporamas ne peuvent y suffire. Alors nous avons décidé de faire une fête privée. J'ai envoyé des invitations à tous les villageois et à nos amis. Le jour même, nous proposons aux gens de faire un don de cinq livres pour défrayer les groupes de musiciens, le groupe Alabama 3 (version acoustique) et Louis Eliot. Les gens ont apporté les boissons. Victoria a cuisiné un magnifique jambon, et nous avons offert le pain. Nous avons organisé le bal à l'heure du thé et nous l'avons appelé « thé dansant » pour que les gens amènent leurs enfants. La fête a commencé à 16 heures et s'est terminée à 20 h 30. Tout le monde a bien bu, la salle était pleine de fumée, on a dansé, les fermiers, les hippies, les voisins et les amis se sont bien amusés. Nous avons même réalisé un modeste profit que nous avons reversé à la cagnotte de la salle des fêtes du village.

Cependant, j'aurais facilement pu tout laisser tomber, ce qui aurait été le résultat direct de la récente législation qui ôte le pouvoir aux localités, impose les mêmes règles à travers tout le pays et rend très difficile l'organisation d'une fête. Le comble est que nous donnons au gouvernement entre le quart et la moitié de notre revenu pour le privilège d'être pris de haut et menés à la baguette. La loi nous oblige à dépenser une grande somme d'argent pour que quelques centaines de parlementaires puissent donner libre cours à leur vanité et à leur agitation orgueilleuse.

Même le paysan médiéval supposément exploité devait donner 10 % de son revenu au pot commun local. S'il était réticent, qu'aurait-il dit s'il avait fallu en donner 40 % ! Avant la création d'une armée permanente et de la dette nationale, il n'y avait pas d'imposition centrale. Vos impôts allaient droit à la communauté locale, sans passer, comme aujourd'hui, par la capitale, pour être gaspillés dans les salaires de toute une foule de girouettes et revenir à votre

localité après avoir rétréci comme une peau de chagrin.

Dans le passé, les tendances puritaines du Parlement étaient souvent tempérées par la monarchie, qui appréciait beaucoup les divertissements. Aujourd'hui, hélas, la monarchie a perdu toute espèce de pouvoir, et l'ancien système de monarchie parlementaire a été remplacé par un gouvernement des gens ennuyeux, la « tièdocratie ». Je me réjouis quand j'entends le prince Charles faire une déclaration saugrenue. Il s'oppose au consensus bourgeois et a le courage d'exprimer des opinions qui ne reflètent pas les croyances communes.

Il existe une réelle alternative au gouvernement élu. C'est l'autogouvernement ou l'anarchie, ou encore la gestion de ses propres affaires, sans se reposer sur une autorité extérieure. L'anarchie, comme je l'ai déjà dit, a mauvaise réputation. Mais, en réalité, c'est une façon très sensée et saine d'organiser les choses, parce qu'il s'agit de mettre l'accent sur les solutions locales. Certains de nos penseurs les plus brillants, William Godwin, Proudhon, Kropotkine, Oscar Wilde, Tolstoï, Gandhi étaient anarchistes. Tous avaient vu les faiblesses de grands gouvernements centralisés et se mirent à imaginer des alternatives basées sur la liberté individuelle et un système fédéral d'autogouvernement.

Cela a bien fonctionné dans le passé. Aujourd'hui, nous ne pouvons que blâmer notre faiblesse à nous soumettre aux gouvernements. Le premier pas est de reconnaître qu'il y a un problème et de nous apercevoir, selon les termes de Proudhon, de « *l'insuffisance du principe d'autorité* ».

L'anarchie est un esprit créatif qui combat l'esprit soumis et la bataille doit commencer en nous-mêmes. Nous devons reconnaître notre dignité, notre pouvoir et notre force créatrice pour ne pas laisser la paresse et le désir du confort nous empêcher de vivre comme nous le souhaitons. Voilà comment Proudhon définit l'anarchie :

« *L'anarchie est une forme de gouvernement, ou constitution, dans laquelle la conscience publique et privée formée par le développement de la science et du droit suffit seule au maintien de l'ordre et à la garantie de toutes les libertés, où par conséquent les institutions de police, les moyens de prévention ou de répression, le fonctionnarisme, l'impôt, etc., se trouvent réduits à leur expression la plus simple ; à plus forte raison, où les formes monarchiques, la haute centralisation, remplacées par les institutions fédératives et les mœurs communales, disparaissent. Quand la vie politique et l'existence domestique seront identifiées ; quand, par la solution des problèmes économiques, les intérêts sociaux et individuels seront en équilibre et solidaires, il est évident que, toute contrainte ayant disparu, nous serons en pleine liberté ou anarchie¹. »*

Quelque chose de très approchant a été réalisé au Moyen Âge tardif avec le système déjà mentionné des guildes, comme l'ont montré Kropotkine et d'autres. Des gens ordinaires se sont levés à travers l'Europe, ils se sont libérés des nobles, ils ont formé leurs guildes et créé leurs cités. Le treizième siècle a connu un étonnant mouvement populaire nourri d'un nouvel idéal de liberté. Le philosophe et ami de Bertrand Russell, Whitehead, dans *Le Symbolisme, sa signification et son action*, affirme que le sens de la liberté a perduré jusqu'au dix-septième siècle :

« Dans la mesure où la liberté individuelle est en cause, il y avait plus de liberté diffuse dans la ville de Londres en l'année 1633 [...] qu'il n'en existe aujourd'hui dans aucune cité industrielle du monde. Il est impossible de comprendre l'histoire sociale de nos ancêtres à moins de nous remémorer le jaillissement de liberté qui se produisait alors au sein des cités d'Angleterre, de Flandres, ou de la vallée du Rhin, et de l'Italie du Nord. Sous notre présent système industriel, ce type de liberté est en train de se perdre. Cette perte signifie la disparition hors de la vie humaine de valeurs qui lui sont infiniment précieuses. Les emplois divergents de tempéraments individuels ne peuvent plus trouver leurs satisfactions diverses en des activités sérieuses. Il ne reste que des conditions d'emploi draconiennes, et des amusements futiles pour les loisirs. »

Voilà une parole de punk. Voilà une parole de situationniste. Alors, que faire ? Que faire pour que, comme on le dit aujourd'hui, nous puissions devenir maîtres de nos vies ? Devenir nous-mêmes plutôt qu'essayer de nous conformer à un modèle uniforme ? Nous pouvons commencer par ignorer les gouvernements. La meilleure façon de briser l'État est de ne pas le remarquer et d'espérer qu'il s'en ira. Les médias nous disent que ne pas aller voter est un signe d'« apathie », alors que pour moi c'est absolument le contraire. Quand vous ne votez pas, comme moi, cela entraîne une mutation fondamentale dans votre psyché. Vous ne pourrez plus accuser le gouvernement d'être responsable de vos problèmes, car vous avez choisi de ne plus faire partie du système. Alors vous commencez, comme le dit Kropotkine, par « *agir pour vous-mêmes* ». Vous devenez responsable.

Le premier pas, et ce sera peut-être le seul, est celui de créer l'anarchie chez vous. Il y a eu par exemple un fil de discussion sur le forum de *The Idler* sur la façon de produire son énergie. Les lecteurs se conseillent diverses techniques pour réduire leur dépendance aux grandes compagnies et diminuer leur facture d'électricité. Le lecteur qui lança le sujet a écrit : « *Il faut dire m... aux girouettes*

gouvernementales et se mettre à faire tout ce que nous pouvons à un niveau domestique, dans une maison suburbaine ou urbaine normale, pour réduire nos factures de fioul qui n'arrêtent pas d'augmenter. »

En d'autres termes, l'approche anarchiste est très pratique. Peu onéreuse et facile. Loin d'être une vague rêverie, elle apparaît en pratique plus sensée que l'approche qui consiste à se reposer sur des autorités extérieures pour résoudre vos problèmes. Rester assis à attendre la révolution a peu de chances d'être efficace. Et une révolution apporterait-elle quelque chose de toute façon ? Elle suppose une lutte entre deux forces. L'une va gagner et tentera de gouverner le pays et nous voilà revenus au point de départ. Toutefois, cette idée de révolution est absurde. Elle est à peine une modalité de réforme. Nous devons aller plus loin que la révolution, un pas au-delà. Et la réponse directe est de se concentrer sur nous-mêmes et sur le changement local. En bref, il faut donner l'exemple.

Une étape mentale importante pour échapper au pouvoir du gouvernement est de comprendre que, à un certain point, nous sommes complices du problème. En n'agissant pas pour nous-mêmes, nous laissons les autres agir à notre place. Selon Sartre dans *L'Être et le Néant*, il est inutile de rester là à se plaindre, parce que c'est abdiquer notre responsabilité. Et rien d'extérieur ne peut nous obliger à penser ou à agir à moins que nous ne le laissions faire. Dans l'existentialisme, la vie est absurde : alors vous pouvez tout aussi bien la créer. « Agir » est accepter que nous sommes responsables de la création de nos vies. Tolstoï partageait le même avis :

« Ainsi, les hommes se créent une terrible machine de pouvoir, laissant au premier venu la liberté de s'en emparer (et toutes les chances sont pour l'homme placé moralement le plus bas), et ils se soumettent servilement et s'étonnent que tout va mal. On a peur des mines, des anarchistes, mais on n'a pas peur de cette terrible organisation qui nous menace à chaque instant des plus grandes calamités. »

Et aujourd'hui nous craignons le terrorisme, alors que l'ennemi est notre gouvernement.

Au lieu de s'attaquer au *statu quo* – idée toujours absurde : attaquer quelque chose peut conduire à la renforcer (les gouvernements aiment l'opposition) –, il semble plus avisé de créer nos propres sociétés parallèlement au système actuel et faire de notre mieux pour l'ignorer. Afin de réduire au minimum les impôts et la bureaucratie, nous gagnerons peu d'argent et nous nous rendrons mutuellement service. Nous ne voulons pas de maisons, d'emplois, de centres commerciaux, même à un prix abordable. Ce sont des avantages en nature pour esclaves accordés avec condescendance par l'autorité, avec plus ou moins de clémence

selon le gouvernement en place. Nous voulons créer notre petite aristocratie, comme le dit Lawrence. Nous voulons de la terre, des caravanes, des arbres, une petite basse-cour, des potagers, des savoir-faire artisanaux. Et de la bière et des livres. C'est tout. Ainsi, ce n'est pas le renversement du système mais le fait d'être nombreux à l'ignorer qui sera notre seul espoir.

Abordons maintenant le distributisme, cette idée selon laquelle chaque famille devrait posséder quelques dizaines d'ares de terre. Dans l'introduction à l'ouvrage collectif *Distributist Perspectives*, l'universitaire contemporain catholique Thomas Naylor écrit :

« Avec l'aide du distributisme, il sera possible de reprendre au gouvernement, au monde des affaires, des grandes écoles, des réseaux numériques, le contrôle de nos vies ; réapprendre à s'occuper de nous-mêmes en décentralisant et en humanisant nos vies et apprendre comment aider les autres à s'occuper de leurs propres affaires afin que nous devenions tous moins dépendants de ce monde des affaires, du gouvernement et des marchés². »

Le distributisme, c'est l'anarchie. Cette philosophie s'oppose au contrôle central et au monde des affaires et valorise l'autogouvernement. Elle affirme « Small is beautiful », défend les notions d'échelle humaine et de systèmes durables. L'objection que votre philosophe de pub anglais ne manque pas d'entendre lorsque ces belles idées de liberté et d'anarchie sont évoquées est la vieille scie de la « nature humaine ». Livrés à nos propres moyens, sans règles ni contrôles édictés par une autorité centrale, nous nous entretuerions et nous nous violerions les uns les autres. D'ailleurs, avez-vous remarqué que lorsque les gens s'apprentent à répéter une idée reçue, une banalité, ils disent toujours « Je pense... » avec l'accent sur le « Je » comme s'ils allaient énoncer un commentaire original et longuement réfléchi et non un morceau de propagande tiré du *Daily Mail* ?

C'est tout bonnement le contraire qui est vrai, comme le prouve l'expérience des guildes. L'existence même du gouvernement est une autorisation donnée pour s'entretuer et violer, il crée le meurtre et le viol tout en prétendant le combattre. Voici ce que Tolstoï en pense :

« De sorte que, si même en effet l'absence des gouvernements signifiait l'anarchie dans le sens négatif et déréglé de ce mot (ce qu'il ne signifie point) – même en ce cas aucun désordre dû à l'anarchie ne pourrait être pire que cette situation à laquelle les gouvernements ont déjà réduit leurs peuples et les réduisent de plus en plus. »

Vous pouvez voir le distributisme en actes aujourd'hui dans le mouvement des

jardins collectifs. Nous progressons dans notre pays vers la possibilité pour chacun de cultiver son propre lopin de terre, pour l'agrément et la nourriture. Ces jardins collectifs sont disponibles à peu de frais auprès des communes et tout conseiller municipal qui lit ceci devrait simplement proposer la création de parcelles supplémentaires. Elles rendent du pouvoir aux gens. Les principes d'autosuffisance du distributisme se retrouvent dans la permaculture. Ici personne ne gémit, personne ne reste à ne rien faire, à attendre que le gouvernement agisse. L'accent est mis sur ce que l'on peut faire pour améliorer notre vie quotidienne dès à présent, se libérer de la main de fer des emplois, des supermarchés, de l'argent et du pétrole.

Nous avons besoin de créer nos propres vies. « *Je crois qu'un homme est plus heureux, écrit C.S. Lewis dans son article "Willing Slaves of the Welfare State", et heureux d'une façon plus riche s'il a "l'esprit libre". [...] Il s'agit de l'homme qui n'a pas besoin du gouvernement et ne lui ne demande rien, et qui sait critiquer ses actes et chasser son idéologie d'un claquement de doigts* ³. » La saga du *Monde de Narnia* n'est pas tant une allégorie religieuse, comme on l'entend souvent, qu'une histoire sur la liberté. La sorcière Blanche symbolise Elizabeth I^{re}, qui s'en est prise à l'Angleterre heureuse en réprimant les divertissements. Dans le *Monde de Narnia*, c'est toujours l'hiver mais jamais Noël. Le faune Tumnus se souvient des jours anciens faits de danses et de réjouissances. Le rythme des saisons a disparu, tout comme la danse et le festolement. À la place, l'uniformité. L'ouvrage de Thomas Cranmer le *Livre de la prière commune* a été publié en 1549, pendant le règne du Lord Protecteur, 1^{er} duc de Somerset. Interdisant les anciennes fêtes religieuses, il a été imposé par une loi parlementaire appelée la « Loi d'uniformité », terme qui parle de lui-même : l'ancienne diversité catholique est attaquée par la nouvelle uniformité puritaine.

Nous sommes, en réalité, tous libres. La question est juste de savoir si nous comptons exercer cette liberté. C'est à nous de choisir. Je suis simplement là pour vous rappeler que vous pouvez être libre si vous le désirez, vérité simple qui est plus ou moins occultée. On nous dit que nous sommes des esclaves et nous l'acceptons parce que nous ne voulons pas faire d'efforts pour être libres. À la place, nous nous plongeons dans l'esclavage du travail et du shopping. La liberté dépend d'un claquement de doigts. Vraiment, nos chaînes sont forgées par notre esprit.

NE VOTEZ PLUS

1. « Lettre à M. Millet », 20 août 1864, P.-J. Proudhon, in *Mémoires sur ma vie*, Textes choisis et ordonnés par B. Vuyenne, Paris, F. Maspero, 1983, p. 171.
2. Collectif, *Distributist Perspectives*, Norfolk, IHS Press, 2004.
3. C.S. Lewis, “Willing Slaves of the Welfare State”, *The Observer*, 1958.

Refusez la culpabilité, libérez votre esprit

« La plupart d'entre nous sommes retenus par ce que les autres attendent de nous. Mais les attentes des autres n'existaient pas pour moi. Être heureux, voilà ce qui comptait. Cela me donna un merveilleux avantage sur les autres personnes de mon âge, car, comme je n'étais pas emprisonné par ma conscience, je faisais ce que je voulais. »

Keith Allen, « La vie de A à Z », *The Idler*.

« Un homme torturé par sa conscience est lui-même le diable, l'enfer et le purgatoire. Celui qui est libre en esprit échappe à tout cela. »

Jean de Brünn, adepte du mouvement
du Libre Esprit, vers 1320.

Dans notre tête, notre conscience tient une sorte de comptabilité. Tout plaisir doit être payé en retour par une bonne dose de sentiment de culpabilité. Pour chaque acte de l'esprit libre, l'esprit enchaîné nous menace du doigt et nous impose une pénitence. Lorsque nous avons fait quelque chose de mauvais, nous nous torturons en nous détestant nous-mêmes, avec force récriminations et résolutions pour mieux nous comporter à l'avenir. La culpabilité nous conduit à faire un travail que nous n'aimons pas. Les lecteurs de *The Idler* écrivent pour dire qu'ils aimeraient moins travailler, mais alors, comment gérer le sentiment de culpabilité qui s'ensuivra ? Rester sans rien faire les fait culpabiliser. Ils jouent ainsi le rôle du diable envers eux-mêmes, s'infligeant des coups de tisons incandescents.

Or la culpabilité, cela ne marche pas. Cette émotion paralysante n'incite pas à l'action. J'ai toujours trouvé que mes résolutions inspirées par ce sentiment étaient sans effets, pour la simple et bonne raison que je n'arrive pas à les tenir. Et si nous croyons ce que dit Nietzsche dans *Généalogie de la morale*, le sentiment de culpabilité est la contrepartie émotionnelle de la dette. Lorsque vous vous sentez coupable, vous avez l'impression de devoir quelque chose à quelqu'un. Et, en effet, dit-il, la transaction commerciale peut même être très

antérieure à l'émergence du sentiment de culpabilité dans l'arène émotionnelle :

« Le sentiment du devoir, de l'obligation personnelle a tiré son origine [...] des plus anciennes et des plus primitives relations entre individus, les relations entre acheteur et vendeur, entre créancier et débiteur : ici la personne s'opposa pour la première fois à la personne, se mesurant de personne à personne. [...] le concept moral essentiel de "faute" tire son origine de l'idée toute matérielle de "dette". »

Cette explication de l'origine du sentiment de culpabilité suggère qu'il n'est pas inné. Il émerge lorsque nous faisons une distinction entre le caractère objectif de la faute et le caractère subjectif du sentiment de culpabilité que nous ressentons, entre l'action et l'intention. « Je n'avais pas l'intention de faire cela », disons-nous. En ce sens, le sentiment de culpabilité est une abstraction totale, car il suppose que l'action diffère de l'intention. Le sentiment de culpabilité est basé dans son ensemble sur la supposition que, en nous, il y a une séparation entre deux factions ennemies – en ce qui me concerne, le Bon Tom et le Mauvais Tom. Le Mauvais Tom fait quelque chose de mal, et le Bon Tom le fait se sentir coupable. Un jour, nous l'espérons, le Bon Tom l'emportera sur le Mauvais. Mais cela n'arrivera jamais. Alors la bataille continue, mais elle affaiblit notre esprit – voilà pourquoi le sentiment de culpabilité est débilitant.

Il est irresponsable d'éprouver un sentiment de culpabilité pour des actions passées si cela signifie que vous déclinez toute responsabilité concrète pour le mal que vous avez objectivement commis. Lorsque vous dites « je me sens vraiment coupable pour telle chose », vous rejetez la partie de vous-même qui a agi. Ceux d'entre nous qui ne connaissent pas ce sentiment de culpabilité sont en réalité les plus responsables et non les plus irresponsables. En effet, si vous assumez la responsabilité de vos actions, alors vous ne vous sentirez pas coupables à leur sujet.

La culpabilité n'est pas une émotion innée mais culturelle, comme le démontre l'exemple de l'infidélité. Quelqu'un d'infidèle peut éprouver des remords. Mais lorsqu'il a rompu, ce sentiment disparaît et il peut même éprouver un sentiment opposé, le soulagement. Il est évident que les petits enfants ne sentent pas le poids de la culpabilité. Elle est quelque chose que l'on apprend à sentir.

Dans nos relations personnelles et avec une communauté plus étendue, les autres essaient constamment de nous instiller le sentiment de culpabilité. Si l'on vous invite à dîner, vous devez envoyer une carte de remerciements. On offre des cadeaux avec comme condition tacite les chaleureux remerciements du bénéficiaire. Des événements comme Noël deviennent un labyrinthe d'obligations réciproques. Nos têtes sont tellement remplies de choses à faire que

nous risquons d'oublier ce que nous avons réellement besoin de faire. Nous envoyons des lettres par culpabilité plutôt que par un désir sincère d'exprimer notre gratitude. Ce qui est certainement malsain, puisque alors la lettre devient une façon de se décharger d'une dette et non un témoignage d'affection ou d'amitié.

On nous demande de souffrir pour nos péchés. Dans le cas de l'infidélité, par exemple, la souffrance est censée compenser le méfait. Chose étrange, à l'époque médiévale, les amendes remplaçaient le sentiment de culpabilité. Les archives des châteaux regorgent d'exemples d'hommes et de femmes qui se voient infliger une amende pour « fornication ». Voici quelques exemples pris dans la ville de Foxton au quatorzième siècle :

« Alice Gosse a forniqué avec William Overhawe ; six pence ; Alice Fenner a forniqué avec John Taylor hors de la couche conjugale ; que ses biens soient saisis jusqu'au paiement de l'amende. »

À cette époque, plutôt que battre votre coule pour vos péchés, vous n'aviez qu'à payer une amende, reversée ensuite dans la cagnotte communale. Cela réglait votre dû. De la même façon, les usuriers étaient sauvés de l'enfer éternel s'ils rendaient l'argent extorqué. Ce qui s'est passé ensuite est exactement ce que Nietzsche a décrit : une compensation financière pour des méfaits a été peu à peu remplacée par une compensation émotionnelle. Des obligations matérielles sont antérieures à l'émergence des fardeaux moraux. Durant l'ère médiévale catholique, on payait l'amende et on continuait son chemin dans la vie. Dans la version puritaine, l'argent n'était plus une compensation pour un acte immoral. Vous deviez payer en souffrant. Vous ne pouviez même pas vous racheter en allant vous confesser, car ce n'était pas encore assez pour les puritains. Vous deviez devenir meilleur. Aujourd'hui, au lieu de payer nos dettes, nous sommes forcés, comme Christian dans *Le Voyage du pèlerin*, de porter ce fardeau sur nos épaules qu'est la poursuite infinie de notre perfection.

Mais, insiste Nietzsche, pour le dire autrement, en quoi la souffrance peut-elle compenser la dette ou le sentiment de culpabilité ? Qu'est-ce que cela peut bien faire ? Ma souffrance ne changera rien pour personne. Elle est négative et ne profite à personne. Le sentiment de culpabilité est synonyme, dit Nietzsche, de « la glaciale négation dictée par le dégoût de la vie » – ce qui me rappelle par ailleurs les campagnes du type « Dites non ». Lorsque nous nous amusons, l'autre partie de nous-mêmes se sent dégoûtée. La culpabilité revient à dire non à la vie, et ceux qui ont la conscience libérée ont en commun de savoir saisir la vie à bras-le-corps dans toute sa singularité.

Chez la plupart d'entre nous, ces deux tendances se livrent un combat intérieur. J'ai un jour demandé à mon amie Hannah si elle comptait se rendre à une fête organisée par une amie commune qui avait lieu un lundi.

« Je ne sais pas, répondit-elle, il existe une règle du lundi soir.

– Une règle du lundi soir ?

– Tu devrais le savoir. Cette règle dit qu'il ne faut pas sortir un lundi soir. »

Hannah, se sentant coupable de trop profiter de ses week-ends, a inventé une règle afin de faire pénitence pour son laisser-aller. Elle s'est scindée en deux : le compagnon médiéval, la Hannah qui « mange, boit et s'amuse » et la Hannah travailleuse, fuyant les plaisirs.

Le sentiment de culpabilité est une invention humaine. Nous choisissons de nous sentir coupables, ce sentiment est un choix. Et souvent nous souhaitons simplement le simuler, face à un ami ou à un ennemi, afin de pas être accusés d'insouciance. Exprimer un sentiment de culpabilité semble être ce qu'il convient de faire : « Je me sens vraiment coupable de ne pas être venu à ta fête. » La culpabilité est exprimée. Et on nous sort la réplique que nous espérons : « Cela ne fait rien. » Notre sentiment de culpabilité a remboursé la dette. La culpabilité est aussi une façon de faire savoir aux autres que nous sommes quelqu'un de bien. « Je me sens coupable d'avoir trop bu hier », disons-nous, alors qu'en réalité nous ne ressentons strictement rien de la sorte, ou plutôt nous *choisissons* de ne pas nous sentir coupables. Quand les gens me disent : « J'ai trop bu hier », je réponds toujours : « Quant à moi, j'ai bu autant que je devais. »

Certaines personnes sont exemptes d'un tel sentiment de culpabilité. Elles sont rares, mais elles partagent une façon nietzschéenne de dire oui à la vie et une absence de scrupules puissante qui les rend capables de faire ce que bon leur semble. Mon ami feu Gavin Hills était indemne de ce genre de sentiment et ne se sentait jamais redevable. Toutefois, cela ne signifiait pas qu'il se comportait de façon immorale et inconsidérée. C'était en fait un gaillard qui sortait du lot quand il faisait du bien (sans être un suractif, mais laissant les choses venir). Il s'occupait de canards boiteux, de gens paumés, mais il n'en parlait jamais, ce n'est qu'après sa mort que ses amis l'ont su. L'acteur Keith Allen, un hédoniste, ne ressent pas ce sentiment non plus, et fait ce qu'il veut. Loin d'être irresponsables, Gavin et Keith sont l'exemple d'une responsabilité radicale dans leur refus de se soumettre au sentiment de culpabilité, parce qu'il est un faux-fuyant. Comme l'écrivait Hazlitt au sujet du poète libertin John Wilmot, le comte de Rochester, « *son mépris pour tout ce que les autres respectaient confinait au sublime* » ! Wilmot ne faisait que rejeter la sagesse commune et la réalité

bourgeoise. Nous pourrions dire de même du libertin contemporain Pete Doherty et de son dédain pour les morales et l'attitude communes.

Cette sorte de conscience d'une vie libre a une longue tradition. La Rome et la Grèce antiques en offrent bien des exemples. Il existe aussi en Europe des exemples de sectes hérétiques singulières qui se rebellaient contre la culpabilité et la bonne conscience parce qu'elles les considéraient comme un moyen de contrôle plutôt que des impulsions spontanées. C'était aussi le cas par exemple des soufis, comme le note Norman Cohn dans *Les Fanatiques de l'Apocalypse : Courants millénaristes révolutionnaires du XI^e au XVI^e siècle* (1957) :

« Au début du douzième siècle, certaines villes espagnoles, notamment la ville de Séville, ont été témoins des activités de fraternités mystiques musulmanes. Ces gens, les soufis, étaient de “saints mendiants” errant en groupes dans les rues et sur les places, vêtus de tuniques rapiécées et multicolores. Ils enseignaient à leurs novices l'abnégation et l'humiliation : ces derniers devaient se vêtir de haillons, garder le regard fixé au sol, manger des aliments peu ragoûtants et obéir aveuglément aux maîtres du groupe. Mais une fois leur noviciat terminé, ces soufis entraient dans une ère de liberté totale. Rejetant les subtilités livresques et théologiques, ils jouissaient d'une connaissance directe de Dieu. En effet, ils se sentaient unis de façon très intime à l'essence divine. Ce qui les libérait de toute contrainte. Toute impulsion était alors vécue comme un ordre divin ; ils pouvaient s'entourer de possessions matérielles, vivre dans le luxe, et également voler, mentir ou forniquer sans états d'âme. Car du moment que l'âme était entièrement absorbée en Dieu, les actes extérieurs n'avaient pas d'importance. »

Une philosophie magnifique, qui vous permet d'embrasser le plaisir des sens tout en restant détaché. Une même approche amoralisée et anarchiste était partagée par le mystique de Cologne, Henri Suso, du mouvement du Libre Esprit, qui en 1330 a écrit un compte rendu de la conversation qu'il avait eue avec une vision, un dimanche après-midi, avant d'être interrogé par son disciple :

« “D'où es-tu ?” Elle dit : “Je viens de nulle part.” Il dit : “Dis-moi qui tu es ?” Elle dit : “Je ne suis pas.” Il dit “Que veux-tu ?” Elle répondit et dit : “Je ne veux rien.” Il dit : “C'est étonnant, dis-moi, comment t'appelles-tu ?” Elle dit : “Je m'appelle l'être sauvage sans nom.” [...]

Le disciple dit [à Suso] : “Où en vient ta prudence ?”

Il dit : “Dans la liberté déprise”.

Le disciple dit : “Dis-moi, qu'appelles-tu une liberté déprise ?”

Il dit : “Là où l'homme vit entièrement à sa guise sans diversité, sans aucun regard

vers l'avant ou l'après^{1.} » »

Dans ce contexte, le sentiment de culpabilité peut être vu comme une chaîne forgée par notre esprit, car il prévient tout comportement capricieux. Il est du côté de l'autorité plutôt que de celui de la liberté. C'est le petit tyran intérieur. La culpabilité entraîne l'évitement du présent, elle exprime le regret d'actions passées pour renforcer la résolution d'améliorer son comportement à l'avenir. Nos gouvernements avancent la même raison pour justifier leur existence : sans eux, nos prétendues pulsions naturelles reprendraient le dessus et le monde sombrerait dans l'anarchie, les bains de sang et les pillages. Ainsi, la culpabilité est bien le « gouvernement de l'esprit », comme l'écrit le scénariste Bruce Robinson.

La réponse ? Revoyez vos ambitions à la baisse ! Allez-y en douceur ! Accueillez la joie ! Acceptez le désordre ! Un des très pénibles héritages du puritanisme est le perfectionnisme. Au moins, les catholiques, avec leur laisser-aller et leur morale souple, ne se maltraièrent pas. Le puritain se fixait des objectifs complètement irréalistes et se flagellait s'il ne les atteignait pas.

Si vous devenez plus souple et moins exigeant avec vous-même, vous vous donnerez moins d'occasions de vous sentir coupable. Plus vous viserez haut, plus vous vous sentirez coupable. Il faut vous débarrasser de toutes ces normes morales et vous deviendrez complètement libre.

DITES OUI

1. Henri Suso, *Petit Livre de la Vérité*, chapitre VI, traduit de l'allemand par Gwendoline Jarczyk et Pierre-Jean Labarrière, Paris, Belin, 2002.

La chandelle et la fin des tâches ménagères

« *Il est aussi éprouvant d'avoir un domestique que d'en être un.* »

Lawrence, « Éduquer le peuple »,
De la Rébellion à la Réaction, 1918.

« *Il y a peu de tâches qui s'apparentent plus que celles de la ménagère au supplice de Sisyphe ; jour après jour, il faut laver les plats, épousseter les meubles, reprendre le linge qui seront à nouveau demain salis.* »

Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*, 1949.

Une certaine aversion pour les tâches ménagères – laver, faire la vaisselle, nettoyer le linge, passer la serpillière sur les sols, faire les lits – semble être une caractéristique innée, surtout chez les plus paresseux d'entre nous. Au début du Moyen Âge, nous méprisions déjà le travail manuel contre lequel nous avons de puissants préjugés : Thomas d'Aquin, par exemple, classait les plongeurs au bas de l'échelle professionnelle, parce qu'ils avaient affaire à de la saleté. Les Grecs et les Romains déléguaient une telle corvée à leurs esclaves. Dans son ouvrage autobiographique *Dans la dèche à Paris et à Londres*, George Orwell explique que, dans la hiérarchie des cuisines parisiennes, les plongeurs faisaient partie de la lie, bien en dessous des relativement aristocratiques serveurs et cuisiniers. Et si, aujourd'hui, vous avez la mauvaise idée de chercher un travail auprès de l'agence pour l'emploi locale, le seul métier toujours disponible semble être celui dont personne ne veut : garçon de cuisine.

Dans le système capitaliste, la façon habituelle de gérer le problème des corvées ménagères est de gagner assez d'argent pour que quelqu'un d'autre s'en charge. L'argent nous épargne les corvées. La maison des classes moyennes de l'époque victorienne (1837-1901) était pleine de domestiques, et même le vicaire de campagne le plus modeste avait le sien. La brave femme victorienne est devenue un ornement inutile, fragile et corseté, n'ayant pas le droit de faire le ménage ; en cela elle était très différente de la femme de l'époque géorgienne (1714-1830), une ménagère bien à son affaire.

Une solution promue par les sociétés mécanisées actuelles est l'achat de machines qui feront le travail à notre place. Les lave-vaisselle et les machines à laver sont aujourd'hui considérés comme des éléments essentiels du foyer. Mais, pour prendre l'exemple du lave-vaisselle, on peut se demander s'il allège vraiment le travail ou si sa promesse habile de nous « rendre la vie plus facile » n'est pas un argument pour nous délester de notre argent. Nous avons acheté un lave-vaisselle il y a deux ans, et dans un premier temps, bien plus qu'une simple aide, nous l'avons accueilli comme un cadeau des dieux. Quel meilleur des mondes que le nôtre, doté de telles machines ! On y range la vaisselle et les couverts, et, une heure plus tard, ils ressortent tout propre ! C'est l'idée, en tout cas. La réalité est bien différente. À moins de nettoyer ledit lave-vaisselle tous les jours et de veiller à ce que les réservoirs à sel et autres produits soient toujours remplis, il ne lave plus. Pire, il vous rend vos assiettes pleines d'une saleté incrustée en profondeur, nécessitant un deuxième lavage à l'eau claire. Les lave-vaisselle ne lavent pas les casseroles pleines de porridge et les plaques de four couvertes de graisse. Ce travail vous incombera. Et puis, d'un point de vue écologique : quelle dose de détergent et combien d'électricité allez-vous consommer pour laver votre vaisselle dans une machine ? Considérez également les efforts que suppose l'usage d'un lave-vaisselle : rincer les assiettes, le remplir, acheter les tablettes et les compléments nécessaires, et ensuite – quelle horreur – le vider ! Et puis, il faut tout avoir en trois exemplaires, puisque ce dont vous avez besoin se trouve justement dans le lave-vaisselle. Faites donc la vaisselle à la main, et tous ces problèmes seront résolus.

Les machines, comme nous le verrons plus tard, aggravent la solitude, qui est l'un des plus graves problèmes de la vie moderne. Madame est seule à la maison avec son linge à laver pendant que son homme prend du bon temps au pub avec ses collègues et amis. Il a travaillé pour gagner de quoi acheter toutes ces machines afin de lui rendre la vie plus facile, si facile qu'il serait malvenu à l'épouse de se plaindre. Quelque chose ne tourne donc pas rond. Cette pensée m'a frappé lors d'un récent séjour au Mexique. Chaque semaine, près du lieu où je logeais, des groupes de femmes apportaient leur linge sale à la rivière et passaient deux heures à le laver ensemble alors que les enfants jouaient à proximité sur des bateaux gonflables. Cela me sembla tout à coup une façon bien plus agréable de laver le linge que d'appuyer sur le bouton d'une machine, de retirer ensuite de lourds paquets de linge mouillé pour les mettre dans le panier et parfois encore dans d'autres machines – tout seul dans son coin. Un travail fastidieux l'est moins lorsqu'on le fait à plusieurs. L'autre jour, nous nous

sommes installés dans le sous-sol des bureaux de *The Idler* et nous avons passé cinq heures à préparer l'envoi des courriers d'abonnement à nos lecteurs. Nous avons rempli les enveloppes, collé les timbres et emporté les sacs de courrier au bureau de poste. Nous étions quatre à travailler ensemble, et nous avons passé une agréable journée à bavarder. Le boulot a été expédié rapidement. Dans le passé, nous payions un pauvre employé à faire le travail. Cela lui prenait trois jours de labeur en solitaire, et il fallait le rémunérer pour tout ce temps. De cette façon, le travail est fait plus rapidement, à moindre coût et de façon plus plaisante. Le seul obstacle à cette façon de travailler est nous-mêmes : en tant qu'éditeur du magazine, je m'estimais au-dessus de la tâche de coller des enveloppes. Je voulais la déléguer à un inférieur. Maintenant, j'ai décidé de profiter du processus.

Le travail humble peut être source de plaisir : si vous êtes en quête de l'illumination, alors coupez du bois et transportez de l'eau, comme le dit l'antique sagesse chinoise.

Il est mieux de faire les choses soi-même. Lawrence, dans son essai *Éduquer le peuple*, plaide contre l'emploi des femmes de ménage et autres serviteurs pour ceux qui veulent être libres. Pour Lawrence, être libre de se passer de domestiques signifie être libre de la servitude. Cela me fait penser au poète Coleridge, à ses yeux écarquillés, perdus dans les étoiles, songeant à sa communauté de poètes « *sur les rives de la Susquehanna* ». Coleridge a écrit dans une lettre à Robert Southey : « *Nous n'aurons pas de domestiques !* » Vivre sans domestiques est synonyme de liberté, pas moins. Lawrence écrit :

« *L'homme qui dépend de ses serviteurs ne saurait être libre. L'homme ne peut jamais être tout à fait libre. Il ne le souhaite d'ailleurs pas. Mais dans sa vie présente, personnelle, il pourrait être bien plus libre qu'il ne l'est. Comment ? En faisant les choses par lui-même. Quand notre fierté personnelle est touchée au vif, nous avons plaisir à assurer nous-mêmes les soins de notre personne. Chaque homme peut balayer sa chambre, faire son lit, sa vaisselle – autant, en tout cas, qu'un soldat qui s'acquitte de ces tâches. Nous nous faisons de nous-mêmes une idée erronée : nous nous voyons comme des êtres idéaux, de pures consciences, pour qui le travail proprement dit est donc devenu dégradant, subalterne. Il faut que cette image de nous-mêmes change : nous ne sommes que partiellement des êtres idéaux. Pour le reste, nous sommes des créatures physiques pleines de vitalité, dont la vie est faite de mouvement et d'action. Nous avons deux pieds à soigner et à revêtir de chaussettes et de souliers.* »

Soyons polyvalents. Chacun doit savoir cuisiner, laver, et remplacer une

ampoule. Nous courons le risque de construire un monde de joueurs de jeux vidéo radicalement inutile. La liberté se trouve dans l'autosuffisance, dit Lawrence :

« Pouvoir compter sur soi, c'est la clé de l'indépendance. Pour être libre, il faut être autonome, surtout pour les petites questions personnelles et matérielles. Dans la grande affaire de l'amour, ou de l'amitié, ou des relations humaines en général, on se rencontre, on communie entre individus libres : il n'y a là aucun service. Le service est dégradant ; tant pour celui qui sert que pour celui qui est servi : c'est de la promiscuité, c'est une sorte de prostitution. Personne ne devrait avoir à faire pour moi ce que je peux raisonnablement faire moi-même. »

Un autre problème qui se pose après avoir renvoyé notre armée de serviteurs est de savoir comment faire le ménage sans avoir l'impression de nous opprimer nous-mêmes. Nous avons tendance à intérioriser le rôle de serviteur. Nous nous coupons en deux : le domestique victorien plein de ressentiment et le maître victorien tyrannique. Le maître intérieur dit au domestique intérieur : « Allez, mon vieux, tu vas la faire cette vaisselle ! Retrousse tes manches ! Range ton bureau ! » Et le domestique intérieur réagit en ronchonnant et même en se révoltant ouvertement. Chacun a éprouvé un sentiment libérateur en se disant : « Quelle poisse... Je ferai la vaisselle dans la matinée. » En raison de notre mémoire collective marquée par la soumission de certains, plus ou moins contraints par les autres à accomplir le travail qu'ils ne veulent pas eux-mêmes réaliser, nous nous réduisons en esclavage nous-mêmes. Ou pire, nous réduisons en esclavage la personne qui partage notre vie. Les rapports conjugaux peuvent rapidement devenir conflictuels si l'un des deux essaie de mener l'autre à la baguette. La femme harcèle le mari pour qu'il en fasse plus à maison, et lorsqu'il s'y met enfin, il se croit en droit de dire à sa femme ce qu'il faut faire. Ce qui provoque bien des tiraillements !

Ainsi, la seule réponse, difficile à mettre en œuvre, consiste à *apprendre à aimer faire la vaisselle*. Selon Lawrence :

« Faire des choses, c'est un plaisir en soi. En faisant la vaisselle, mes doigts apprennent le contact fugace et léger de la porcelaine et de la faïence, leur texture, leur poids, leur contour, leur volume, leur étrange tiédeur, le lisse ou le grenu de leur surface. Je suis le siège d'une infinité de mouvements et d'ajustements complexes, de rapides explorations. Mes nerfs commandent toute une série de mouvements prestes et déliés, ma conscience primale est en constant éveil. Outre la satisfaction morale ou pratique que donne le travail bien fait, j'éprouve aussi toute l'activité motrice non

mentale, les réactions de ma conscience primée, et c'est pure béatitude. Si, en tant qu'être humain, je veux me sentir à l'aise, heureux, une bonne partie de ma vie devra être dévolue au mouvement non mental, à ces occupations rapides et prenantes, dans lesquelles je ne suis ni acheté ni vendu ; j'agis seul et libre, isolé au cœur de mon activité. Mais il n'y a aucune conscience précise de ce que je fais. Je n'observe pas mes propres réactions. Si je fais la vaisselle, je la fais, voilà tout, pour avoir des assiettes propres. »

Que la besogne devienne divine ! comme le disait le poète George Herbert (1593-1633). Nous avons besoin de poésie dans le travail domestique, une nouvelle forme de « pastorale domestique » qui revalorise le statut des corvées profanes. Nous avons besoin de chansons rock pour exalter ses vertus : « Je viens de trouver la chaussette que je cherchais », pour parodier les paroles d'une chanson de U2. Faire la vaisselle doit être un moment *cool*. Je prévois d'ailleurs d'écrire un article sur le style de vie avec mon ami Nick Lezard. Nous avons inventé une nouvelle catégorie sociologique : les « Bodos » : les Bohémiens domestiques. Le Bodo a eu un passé agité, mais il, ou elle, a maintenant une famille. Lui ou elle s'adonne parfois à des nuits hédonistes, le sauvage est toujours là. D'où le besoin d'une littérature célébrant la vie domestique.

Il est paradoxalement possible de trouver de la liberté dans le service, c'est-à-dire en aidant les autres. Qui est le plus libre, celui qui a un million d'euros et trois domestiques ou l'homme qui le sert ? Gandhi promouvait un idéal d'émancipation, mais il a lui-même employé des domestiques tout au long de sa vie. Il y a des gens qui aiment tenir ce rôle. George Harrison disait un jour de leur machiniste Mal Evans qu'il incarnait l'idéal de liberté orientale à travers le service. En aidant les autres, il s'est trouvé.

Si on nous apprenait à nous occuper de nos propres affaires, disait Lawrence, nous aurions une culture plus variée. Tout le monde pourrait travailler, s'habiller et dormir de la façon qui lui conviendrait, et non celle qui se conforme au modèle industriel de la régularité. « *Ah, si seulement les gens apprenaient à faire ce qu'ils veulent et à avoir ce qu'ils veulent, plutôt que d'aspirer de façon insensée à faire ce que tout le monde aime faire et à s'habiller de la façon dont tout le monde aimerait s'habiller.* » Nous devons rejeter l'uniformité puritaine. Ayez le cœur sur la main et nouez de jolis rubans à vos chevilles !

Acceptez-vous tel que vous êtes, et vous commencerez à agir de façon originale avec votre style. Si vous avez un jardin, par exemple, plantez ce que vous voulez. Pourquoi nous copions-nous les uns les autres ? Pourquoi donc les jardins des pavillons se ressemblent-ils tous ? La redoutable Violet Purton Biddle a publié en

1911 un livre sur les jardins et comment en tirer le meilleur parti. Remplacez dans le passage qui suit l'expression « jardinier amateur » par « être humain » et le mot « jardin » par « vie », et ces mots de Mme Biddle sonneront de façon très juste :

« *“Soyez originaux” est un mot d'ordre que tout jardinier amateur devrait adopter. Il réalise trop peu d'expériences : il trotte le long des mêmes sempiternelles plates-bandes sans une seule pensée pour les occasions merveilleuses qu'il néglige. Chaque jardin, quelle que soit sa taille, devrait posséder un caractère propre, un trait qui le distingue des jardins ordinaires.* »

La vie, c'est comme le jardin : nous avons peur de faire des expériences. Le mot « expérience » est très utile. Au lieu de dire aux gens que vous faites quelque chose sérieusement, dites que vous expérimentez. « Est-ce que les Beatles se droguent ? » ai-je demandé un jour à mes parents quand j'étais jeune. « Eh bien, répondirent-ils, disons qu'ils *faisaient des expériences* avec les drogues. » Au-delà de l'utilisation euphémique et humoristique du terme « expérience », vous pouvez tout à fait vous amuser à faire de votre vie une suite d'expériences. Si cela ne marche pas, tentez-en une autre. Lorsque nous avons déménagé à la campagne, ce n'était que pour quelques mois. C'était une « expérience ». Maintenant, nous y sommes depuis quatre ans, et nous expérimentons toujours. Dans un monde où il faut s'engager sans cesse, il est libérateur de faire le dilettante. Ne vous engagez à rien et essayez tout.

Au jardin comme à la maison, il est mieux d'en faire le plus possible soi-même. C'est facile pour nous qui avons un petit jardin, même si parfois c'est une corvée. Mais apprendre du sol, des plantes et des fleurs, en prendre soin, les planter et les manger : la vie n'offre pas d'activité plus plaisante, utile et satisfaisante. Quand j'étais jeune, je n'ai jamais rien compris au jardinage, tout ce qui m'intéressait c'était de picoler. Maintenant je vois que tous ces messieurs et dames d'âge mûr semblent passer de bons moments dans leur jardin, alors que je pensais que c'était ennuyeux. Ma vie s'est considérablement améliorée : je m'intéresse à la fois au jardinage et à la boisson, soit deux plaisirs alors qu'il n'y en avait qu'un auparavant. Les deux vont bien ensemble : rien de tel qu'une bonne bière après avoir passé deux heures à bêcher, et rien de tel que deux heures à bêcher après une nuit passée à boire. Le jardinage a des effets merveilleux sur la gueule de bois. Un lecteur de *The Idler* nous a écrit pour nous dire qu'il faisait exprès d'avoir des gueules de bois pour avoir le plaisir de s'en débarrasser le lendemain matin en jardinant.

Le mode de vie bourgeois, qui est de recourir à des « aides », doux euphémisme

pour « domestiques », est biaisé. Ce que vous voulez en réalité n'est pas de l'aide rémunérée mais de l'aide gratuite. Dans les années 1900, quinze personnes vivaient dans la ferme isolée dans laquelle je vis. Le couple avait dix enfants et il y avait des « hommes à la maison » qui vivaient et mangeaient sous le même toit avant de se marier et de fonder un foyer. Dans les maisonnettes du dix-huitième siècle, les domestiques étaient correctement traités et le respect allait dans les deux sens. Le docteur Johnson, par exemple, avait dans sa maison à Gough Court entre cinq et six personnes vivant sous son toit. Ce n'étaient pas tout à fait des domestiques, mais ils se partageaient le travail. Son « domestique », Francis Barber, un ancien esclave jamaïcain, dont un célèbre portrait par Joshua Reynolds trône dans la maison de Johnson encore aujourd'hui, fut fait prisonnier par la Marine et Johnson paya pour qu'il soit libéré. Les serviteurs héritaient souvent d'annuités à la mort de leur maître. William Cobbett évoque la perte du respect traditionnel entre le maître et les domestiques : il écrit dans *Rural Rides* que les métayers dans les fermes étaient correctement traités et que tout le monde mangeait à la même table. La notion victorienne de quartiers « domestiques », avec l'escalier de service et la ségrégation dans les étages, n'avait pas encore été inventée. Dans les temps antiques, les esclaves faisaient souvent partie de la famille et pouvaient être affranchis. Avant la Première Guerre mondiale, cent vingt-huit personnes vivaient dans un domaine comme celui de St Germans en Cornouailles. Maintenant, il en reste deux ou trois. Les meilleures maisons étaient gérées comme une sorte de communauté où tous les membres partageaient le travail et les fruits de la terre.

Peut-être n'est-il pas souhaitable de revenir à des relations, même pacifiées, entre maîtres et serviteurs. Il est mieux en effet de nous débarrasser des esprits de cette dualité rigide. L'aide, sans la hiérarchie, voilà qui devrait être l'objectif. Et l'entraide. Il ne fait pas de doute que de nombreuses personnes contribuent à alléger le fardeau des tâches ménagères. Quand nous organisons nos grands déjeuners du dimanche, tout le monde aide à la préparation du repas ou apporte sa salade et son pain. Tout le monde donne un coup de main pour servir le repas et pour faire la vaisselle. Nous essayons d'inviter souvent des amis à la maison pour alléger le fardeau, car, en de telles circonstances, les corvées n'en sont plus. Lorsque vous pouvez bavarder en les faisant, cela devient divertissant.

Avec la télévision, ce promoteur de la perfection impossible, le travail domestique tend à être évalué selon la norme d'une propreté irréprochable alors que l'état de propreté d'une maison devrait faire l'objet d'une appréciation

personnelle. J'avoue que j'essaie d'atteindre un niveau de parfaite propreté, ce qui est absurde, car la perfection en la matière n'existe sûrement pas, malgré le nombre de fois où ma mère m'a affirmé le contraire. Je me dis cela parce que je ne supporte pas le chaos, car le chaos engendre davantage de travail. Si nous faisons le ménage au fur et à mesure, nous aurions plus de temps pour paresser.

Bien sûr, une solution serait un abaissement général du niveau de propreté ou plutôt la suppression de la notion même de niveau (ma mère serait en désaccord). Au Royaume-Uni, nous avons dû subir l'émission télévisée – et les livres dérivés – appelée : « Votre maison est-elle propre ? » Deux matriarches fascistes et culpabilisatrices faisaient le tour du pays, enjoignant à la nation entière de faire le ménage.

Comme pour de nombreux autres domaines de l'existence, je vais faire porter le chapeau aux victoriens pour nos maux actuels. C'est pendant cette ère sombre et rationaliste que s'est imposée la morale selon laquelle la propreté est l'amie de la divinité : les gens bien ont des maisons propres, les gens pas bien, des maisons sales. Mais il n'y a en réalité rien de moralement bon dans la propreté et rien de mal dans la saleté. Nous avons l'exemple de « saints sales » qui croyaient inutile de faire un brin de toilette ; les Templiers, si je suis bien informé, ne changeaient jamais leurs sous-vêtements pour des raisons spirituelles.

On estime aujourd'hui qu'un extérieur excessivement soigné est écologiquement absurde. Dans le jardinage biologique et la permaculture, le jardinier est encouragé à laisser des lieux sans intervention afin de protéger des habitats pour la vie sauvage. Dans *The History of Countryside*, Oliver Rackham déplore ce qu'il appelle « *la main vandale de l'ordre* », cette pulsion suburbaine qui cherche à faire place nette. « *Chaque année, écrit-il, cette pulsion de remise en ordre balaie au loin un je-ne-sais-quoi de beauté ou de sens.* » Il dénonce « *tous ces petits actes de vandalisme inconscients contre ce qui est embroussaillé et imprévisible, et qui ne créent rien* ». Ce que Rackham aime, c'est une haie ancienne et non taillée. Il cite la règle de Hooper permettant de déterminer l'âge approximatif d'une haie. Il suffit de compter le nombre des espèces végétales qui la composent sur une petite trentaine de mètres et multiplier ce nombre par cent. Par exemple, la foisonnante haie sauvage bordant mon potager arbore fièrement du prunellier, du sureau, de l'églantier et du houx, ce qui signifie qu'elle a dû être plantée autour de l'an 1600 !

L'obsession de la blancheur n'aide pas. Pourquoi donc les vêtements des bébés sont-ils blancs ? Une seule tache de saleté et la layette doit aller à la machine à laver. Cette obsession du blanc immaculé crée une besogne supplémentaire

inutile. De la laine brune ne serait-elle pas un tissu plus adapté, absorbant ou masquant la saleté ? Les éléments de cuisine en plastique blanc nécessitent aussi un nettoyage permanent, contrairement au bois qui absorbe les taches et les éclaboussures. Le bois foncé exige moins de travail d'entretien que le plastique blanc. Je nettoie rarement notre buffet en pin alors que les meubles plastifiés semblent avoir besoin d'un nettoyage constant. Le bois absorbe la saleté alors que la saleté stagne sur le plastique, jusqu'à ce que vous preniez la peine de l'essuyer. Quant aux draps, ils se doivent aussi d'être immaculés. Nous faisons comme si nous vivions dans une demeure victorienne avec neuf domestiques, sauf que c'est à nous que revient tout le travail. Il n'est pas étonnant que nous soyons presque tous constamment épuisés par les tâches ménagères. Tout ce ménage génère un travail colossal et vous prend un temps précieux qui pourrait être utilisé avec plus de fruit à rêvasser en regardant par la fenêtre ou à sarcler vos plates-bandes de choux.

C'est également sous l'ère victorienne que nous avons inventé la terrible ampoule électrique qui éclaire de façon impitoyable notre saleté et notre désordre. Les choses ont dû être bien différentes à l'époque géorgienne où l'on s'éclairait à la chandelle. Nous n'aurions pas vu la saleté, et nous aurions donc eu moins de nettoyage à faire. Les vêtements blancs n'étaient pas si répandus, il y avait donc aussi moins de lessive à faire. L'idée de draps frais fleurant bon la lavande et changés tous les jours est une invention victorienne conçue essentiellement pour montrer combien vous étiez riche parce que vous aviez les moyens de payer la main-d'œuvre pour faire la lessive. Même remarque pour ces grandes étendues de pelouse manucurée. Ces aires de verdure arides et planes n'existaient pas avant le dix-huitième siècle, ni les courts de tennis, ni les terrains de croquet. Tout était plus rustique, ce qui signifiait moins de travail ; une bonne odeur flottait quand même dans les maisons, car nous avions de la lavande à la place de Mr. Propre.

Quand on y songe, la question du nettoyage pourrait simplement se résumer à celle de l'éclairage. Si vous voulez une maison plus propre, éteignez les lumières et allumez une chandelle. La lumière électrique est l'ennemie. Nous devons refuser l'éclairage froid issu du rationalisme d'Edison et adopter la lumière irrationnelle, miséricordieuse, magnifique, vacillante et chaleureuse de la chandelle. L'éclairage de la chandelle n'exige pas une propreté immaculée, puisque tout simplement on ne voit pas la saleté. L'idée d'une norme commune à laquelle nous devrions tous adhérer est une tyrannie. Définissez vous-même vos normes. Faites comme bon vous semble. Ménagez-vous.

Nous devons faire évoluer notre langage à ce sujet. Je propose de remplacer l'expression « travail ménager » par « soin ménager ». Occupez-vous de plein gré de votre maisonnée plutôt que de travailler comme s'il s'agissait d'un devoir rendu à une autorité nettoyeuse qui vous menace du doigt. Je vous laisse avec une maxime : allumez une chandelle plutôt que de vous plaindre du désordre. Ainsi, vous ne le verrez plus.

ALLUMEZ UNE CHANDELLE

Chassez la solitude

*« La société sépare l'homme de l'homme
Et néglige le cœur universel. »*

Wordsworth, « Prélude », 1850.

Un des effets les plus terribles de la Réforme d'Henri VIII, suivie de la révolution protestante, a été l'introduction de la solitude à grande échelle. La vieille théologie catholique médiévale encourageait une approche collective de la vie. Elle prenait au pied de la lettre l'adage : « Dieu, c'est les autres » ; nous sommes tous dans le même bateau, ensemble. Si ce que vous faites profite à tous, alors vous travaillez pour Dieu et pour votre propre salut. D'où l'accent mis sur la charité et l'hospitalité. Tout comme chez les peuples autochtones, cela aurait été mal vu d'éconduire un vagabond affamé frappant à votre porte. Les moines et les nonnes ont ouvert des « hospices » qui assuraient l'hospitalité, fournissant bière, pain et repos. Les médiévaux, comme les poètes de l'Antiquité, rêvaient d'un âge d'or où, comme l'écrit Trogue Pompée en évoquant les premiers habitants de l'Italie : « *Leur roi Saturne fut d'une si grande justice, dit-on, que personne ne fut esclave sous son règne ni ne posséda de biens personnels, mais toutes choses étaient communes et indivises entre tous, comme s'il n'y avait qu'un seul patrimoine pour tous* ¹. » Les médiévaux ont ainsi introduit des coutumes pour créer une sorte de communauté. C'était l'ère du « Aime ton prochain » et de la « fraternité entre les hommes ». De telles idées semblent aujourd'hui révolutionnaires. Le mythe porté par le sens commun moderne – vous êtes seul au monde – était alors inconnu. « Aime ton prochain » a été remplacé par « Fais mieux que ton voisin » : la convoitise *versus* la fraternité.

Les bâtiments médiévaux résultent d'un vaste effort collectif et créatif de la part des différentes guildes d'une cité. « *Un monument au Moyen Âge n'apparaît jamais comme un effort solitaire, où des milliers d'esclaves auraient exécuté la part assignée à eux par l'imagination d'un seul homme, toute la cité y a contribué* », écrit Kropotkine, qui continue en citant le Conseil de Florence : « *Aucune œuvre ne*

doit être entreprise par la commune si elle n'est conçue selon le grand cœur de la commune, composé des cœurs de tous les citoyens, unis dans une commune volonté. »

Dans les pays peu développés, aujourd'hui, on voit les gens se déplacer en groupes et non seuls comme nous dans nos métros et nos bus. Au Mexique, des camionnettes peuvent contenir jusqu'à une vingtaine de personnes. Les enfants jouent en grandes bandes. Des familles entières s'assoient dehors devant leurs échoppes toute la journée. Même dans les supermarchés, ces terribles institutions qui font de nos courses une expérience si solitaire, les Mexicains bavardent, rient et échangent des potins. Dans de telles sociétés catholiques à l'ancienne, nous pouvons avoir une idée de ce qu'a pu être l'Angleterre médiévale.

Une nouvelle approche de la vie est apparue au dix-septième siècle. Calvin et d'autres pensaient que l'homme est engagé essentiellement dans un voyage solitaire vers le salut de son âme. Le texte principal qui a créé ou exprimé cette solitude au Royaume-Uni est le best-seller de John Bunyan, *Le Voyage du pèlerin* (1678-1684). Bunyan a vécu de 1628 à 1688 et a été incarcéré pendant douze ans pour avoir prêché sans autorisation. Dans son ouvrage, qui est peut-être le plus populaire de toute la littérature puritaine, le pèlerin, Christian, abandonne sa famille à la recherche de son salut en criant : « *La vie, la vie éternelle* » ... J'ai un souvenir horrifié des reproductions que nous avions à la maison représentant un Christian ployant sous son affreux fardeau. Dans cette perspective, la vie est un voyage volontaire et méthodique, une lutte en solitaire. Cette approche se retrouve dans la conception bourgeoise du travail et du profit. Boswell, dans sa célèbre biographie du docteur Johnson, écrit que ce dernier considérait *Le Voyage du pèlerin* comme une grande œuvre de fiction – ce qui est certes le cas, mais fallait-il vraiment qu'elle soit si misérabiliste ? C'est assurément le Johnson prônant l'abnégation qui a apprécié ce livre, et non le Johnson médiéval et jouisseur.

Le poème jovial (mais reconnu comme pieux !) *Pierre le laboureur*, avec sa vision du « beau champ populeux », contraste avec le sinistre *Voyage du pèlerin*, tout comme les *Contes de Canterbury* de Chaucer. Ici, le pèlerinage n'est pas une pénible marche en solitaire, comme chez Bunyan, mais un événement social. Je pense que les protestants soupçonnaient le peuple d'apprécier les pèlerinages et pour cette raison, ils y ont mis leur veto. Les pèlerins marchaient ensemble en larges groupes et se racontaient leurs histoires. On ne trouve pas de trace de piété triste chez Chaucer. *Les Contes de Canterbury* célèbrent la vie telle qu'elle est, dans son chaos.

La conception de la vie comme une lutte solitaire et paranoïaque était promue

également par d'autres penseurs protestants comme Baxter et Bailey, nous rappelle Max Weber dans *L'Éthique du protestantisme et l'esprit du capitalisme*. Pour Calvin, le salut ne se trouvait pas dans une constante succession d'actes charitables et créatifs, comme le pensaient les médiévaux, mais dans une relation en tête à tête avec Dieu. Comme l'écrit Max Weber :

« *Le calviniste, comme on l'a dit parfois, "crée" lui-même son propre salut, ou, plus correctement, la certitude de celui-ci. Cela veut dire également que cette création ne saurait consister, comme dans le catholicisme, à engranger au fur et à mesure les bonnes œuvres particulières, mais qu'elle doit être l'examen systématique d'une conscience qui, à chaque instant, se trouve placée devant l'alternative : élu ou damné ? [...]* Le doux Baxter lui-même conseille de se méfier de l'ami le plus proche, et Bailey recommande en propres termes de ne se fier à personne, de ne rien confier qui soit compromettant. Un seul confident possible : Dieu. »

Dans l'ouvrage de Cobbett *A History of the Protestant Reformation*, il y a des éclairages merveilleux sur les « anciennes manières de vivre ». Bien entendu, la destruction des monastères et des couvents concernait un exemple très visible de la vie communautaire. Les moines vivaient, travaillaient, mangeaient et priaient ensemble, et leur façon de vivre était organisée autour de principes volontaires selon lesquels l'entraide était plus importante que le profit. Les moines n'étaient pas des solitaires isolés ; ils vivaient au voisinage de laïcs et leur louaient souvent des terres.

C'est au sujet de ce nouvel isolement, de cette séparation déchirante entre les hommes que se lamente Wordsworth dans *Prélude*. L'intérêt soudain des poètes romantiques pour la nature et l'homme est apparu à une époque où l'ancienne façon de vivre a été détruite par l'esprit individualiste de la révolution industrielle.

Dans les villes aujourd'hui, nous nous barricadons dans des appartements isolés et nous nous disputons dans de petits espaces. « *Nous voici de retour dans nos petits appartements solitaires et égoïstes* », a dit mon ami Marcel un dimanche soir, alors que quelques-uns d'entre nous étions sur le chemin du retour à Londres après un week-end passé dans un cottage loué en commun. C'est un truisme, mais la plupart du temps, nous ne connaissons pas nos voisins. « Aime ton prochain » a été remplacé par « Un voisin d'enfer », titre d'un jeu vidéo à grand succès. Voilà pourquoi les migrations ont du bon. Lorsque je descends Uxbridge Road à Londres, je croise des Somaliens, des Indiens d'Asie qui traînent et qui bavardent en groupes. Ils se tiennent là devant leurs magasins, ou derrière leurs étals au marché. Les Blancs des classes moyennes quant à eux traversent la scène

d'un pas pressé, pour rentrer dans leurs maisons truffées d'alarmes contre les cambrioleurs. Nous avons perdu cette vie faite de camaraderie facile, et nous avons la chance que des gens d'autres cultures soient venus dans nos villes et étalent sous nos yeux un mode de vie plus humain et plus enviable.

La vie est plus facile lorsqu'on la partage. Inviter des amis est une très bonne idée, ils nous divertissent, ils apportent le vin et le fromage, ils amènent aussi leurs enfants pour jouer avec les nôtres. Nous parlons de nos problèmes ; les femmes bavardent entre elles en se plaignant des hommes, et les hommes discutent entre eux en se plaignant des femmes. Les fardeaux partagés sont plus légers !

Trinquer joyeusement est un plaisir simple rejeté par les puritains. Ce rejet peut conduire tout droit à la beuverie suivie d'une autopunition par l'abstinence et la culpabilité. Les raisons historiques de cette dualité sont claires : non seulement la société a séparé l'homme des autres hommes, selon le mot de Wordsworth, mais elle a également créé une division dans l'homme. Nous sommes radicalement seuls à l'intérieur de nous-mêmes. Nous nous sommes expulsés en dehors de nous-mêmes. Si cet antagonisme interne et toute cette énergie gaspillée pouvaient être transformés en une harmonie joyeuse, nous pourrions alors enfin faire comme bon nous semble. Nous assistons à la lutte entre d'un côté le nouveau désir de l'ordre, de la discipline et de la sobriété et de l'autre la vie joyeuse et l'ancienne acceptation du destin. Cette lutte est illustrée dans la pièce de Shakespeare *La Nuit des Rois* par la bataille entre le pieux Malvolio et le « *mange, bois et réjouis-toi* » de Sir Toby Belch. Et Max Weber dit que cette bataille est fondamentale pour comprendre les Anglais :

« Depuis le XVII^e siècle, un conflit divise la société anglaise entre des agrariens qui représentent la merrie old England et des cercles puritains à l'influence sociale très variable. De nos jours encore, deux traits se partagent le caractère national anglais : d'une part, une solide et naïve joie de vivre ; de l'autre une stricte domination de soi-même faite de réserve et d'une discipline éthique conventionnelle. »

Oui, les deux vont de pair et livrent bataille en nous-mêmes. Mais après tout, cela fait sûrement assez longtemps que la fibre puritaine domine. Il est grand temps de vivre, de manger et de boire en bonne compagnie ! Nous sommes des créatures sociables, et si nous refusons cette sociabilité, c'est à nos risques et périls. Les épreuves de l'existence sont plus faciles à supporter si nous les supportons en groupe, comme en témoignent les guildes et les grandes maisonnées du Moyen Âge. Je suppose qu'il existe une sorte de souvenir de cette nécessité lorsque certaines entreprises modernes essaient de fidéliser leurs salariés

en les enrôlant dans des séminaires obligatoires. Mais il n'y a pas de vraie liberté dans ces structures.

Même aujourd'hui, notre sociabilité innée est attaquée. J'ai participé à une émission de radio pour parler des fumeurs qui sont harcelés par le gouvernement. Comme les fumeurs ne peuvent plus fumer sur leur lieu de travail, il apparaît que les non-fumeurs développent un ressentiment contre leurs collègues fumeurs qui n'arrêtent pas de sortir pour une pause cigarette. Ils pensent qu'ils travaillent moins que les autres. Les travailleurs sont ainsi montés les uns contre les autres, plutôt qu'encouragés à travailler ensemble.

La façon d'éviter ce piège est d'adopter la vie communautaire. Cela signifie la fin de la solitude. Les voisins, les amis, le travail pour le plaisir. Organisez des fêtes. Lancez des clubs. J'ai découvert qu'un objectif commun, même modeste, donne au verre pris au pub une dimension encore plus agréable. Cela représente bien davantage qu'une simple échappatoire au travail. J'essaie d'organiser des réunions à cinq heures au pub. Elles deviennent un plaisir et se transforment naturellement en des réjouissances moins formelles au fil de la soirée.

La sociabilité, les réjouissances, la bonne compagnie, voici les remèdes à la solitude, parce qu'ils peuvent contribuer à unir notre moi qui a été désuni.

OUVREZ GRAND VOS PORTES

1. Justin, *Abrégé des Histoires Philippiques de Trogue Pompée*, traduit du latin par Marie-Pierre Arnaud-Lindet, Corpus Scriptorum Latinorum (en ligne), 2003.

Oubliez la machine, servez-vous de vos mains

« Il est douteux que toutes les inventions mécaniques faites jusqu'à ce jour aient diminué la fatigue quotidienne d'un seul être humain. [Les machines] ont permis à un plus grand nombre d'hommes de mener la même vie de réclusion et de travaux pénibles et à un plus grand nombre de manufacturiers et autres de faire de grandes fortunes. »

John Stuart Mill, *Principes d'économie politique*, 1848.

« À mesure que se développent le machinisme et la division du travail, la masse de travail s'accroît, soit par l'augmentation des heures de travail, soit par l'augmentation du travail exigé dans un temps donné, l'accélération du mouvement des machines, etc. »

Marx et Engels, *Manifeste du Parti communiste*, 1848.

« Nous travaillons, vous jouez. »

Slogan publicitaire pour des machines à laver.

La foi en la machine, cet automate esclave et rédempteur, a été le grand espoir déçu du projet industriel. L'utopie technologique longtemps promise où des robots feraient tout le travail pendant que nous prendrions le temps de lire de la philosophie, de boire de grands crus et de faire l'amour ne s'est jamais matérialisée. Même certains des penseurs anarchistes les plus radicaux ont souhaité l'avènement d'un paradis mécanisé où les machines feraient tout le travail. Oscar Wilde, admirateur de Kropotkine, écrit dans *L'Âme humaine sous un régime socialiste* : *« L'affaire de l'homme est autre que de déplacer de la boue. Tous les travaux de ce genre devraient être exécutés par des machines. [...] tout le travail où l'on manipule des substances dangereuses, et qui comporte des conditions désagréables, devrait être fait par la machine. »* L'homme, pendant ce temps-là, pourrait prendre du bon temps. Paul Lafargue, le gendre de Marx, écrivait dans son livre *Le Droit à la paresse* (1883) : *« Ils ne comprennent pas encore que la*

*machine est le rédempteur de l'humanité, le Dieu qui rachètera l'homme des sordidae artes et du travail salarié, le Dieu qui lui donnera des loisirs et la liberté*¹. » Dans l'ouvrage de Wells *Une Utopie moderne* (1905), le grand auteur de science-fiction imagine un paradis high-tech avec des trains roulant à 500 km/h. Dans son film *Woody et les robots*, Woody Allen imagine des valets automates faisant leur travail pendant que les hommes mènent une vie plaisante et oisive : aujourd'hui encore, nous achetons des applications domotiques en espérant soulager notre fardeau.

Il faut dire que les événements n'ont pas vraiment pris cette tournure. Les machines ne nous ont pas libérés du labeur. Elles ont toujours besoin d'un être humain pour s'occuper d'elles et elles appartiennent à des capitalistes aux mains desquelles elles deviennent des instruments d'asservissement et d'ennui prolongé. Pour dire les choses simplement, les hommes sont employés et mal payés pour s'occuper des machines afin que leurs propriétaires réalisent des profits. De plus, la rentabilité du capital investi dans les machines exige qu'elles soient utilisées de façon intensive, ce qui signifie de longues heures de fonctionnement en continu et de travail en trois-huit. En essayant d'échapper au travail ingrat, nous nous sommes condamnés à plus de labeur encore. Jadis, on allait chercher de l'eau au puits. La promenade dans la nature pouvait être agréable et on en profitait pour converser. Aujourd'hui, madame ouvre le robinet et monsieur va travailler afin de gagner l'argent pour payer les robinets, les plombiers, l'eau et la maintenance d'un système très complexe de réservoirs, de pompes et de tuyaux. Ou alors on achète l'eau au supermarché, de l'eau qui a été embouteillée à mille kilomètres, envoyée à des entrepôts et réexpédiée dans des semi-remorques polluants à destination de centres commerciaux où travaillent des zombies. Ainsi, l'eau est obtenue aujourd'hui avec beaucoup plus de labeur, de sueur, d'argent, d'ennui et de douleur, que lorsque nous devions aller la tirer du puits. Il est indéniable que les puits sont moins susceptibles de mal fonctionner, vu leur simplicité. Un puits est donc plus efficace que tout notre réseau d'eau moderne.

Et j'aimerais adresser une critique à Oscar Wilde révolté de manière plutôt pathétique à l'idée de charrier de la boue. J'en transporte tous les jours dans mon jardin et je trouve cela très réjouissant.

Bien loin d'être devenues nos esclaves, nos machines, inversement, sont plutôt devenues nos maîtres. Au travail, elles nous font paraître nuls. Elles ne sont jamais malades, elles n'exigent pas d'augmentation de salaire, elles ne font pas une pause pour le déjeuner ou le thé, elles ne dépriment pas, elles ne rompent pas avec leur petit ami, elles ne vont pas pleurer dans les toilettes, elles ne

dorment même pas. L'employeur fait tout ce qu'il peut pour que les gens fonctionnent comme des machines. Les machines sont devenues le prototype du comportement exemplaire. L'accusation d'être « non professionnel » signifie : « Vous ne vous êtes pas comporté comme une machine aujourd'hui. » Tous les dirigeants de centres d'appels doivent attendre avec impatience le jour où un ordinateur passera les appels afin de ne plus avoir à gérer des êtres humains perturbateurs susceptibles d'être ivres, d'avoir un rhume ou de cultiver leurs petites pensées personnelles. « *L'essence même, le grand charme de l'usine*, écrivait Eric Gill dans *Painting and the public, est que vous n'avez pas besoin de travailleurs qui vous imposeront leurs volontés, leurs caractères, leurs émotions et leurs sensibilités dans le processus de fabrication des lames de rasoir* ². » Et les machines peuvent même sembler plus vivantes que les robots humains travaillant sur des machines. Schumacher évoque cette idée pénible dans *Good Work*, en citant une lettre écrite dans les années 1970 par un ouvrier anglais : « *Les machines sont devenues des gens, autant que les gens sont devenus des machines. Elles palpitent de vie alors que l'homme est devenu un robot.* »

Sous la bannière de la libération, les machines envahissent nos vies personnelles. Au dix-neuvième siècle, elles fonctionnaient à la vapeur. Aujourd'hui, nous subissons la technologie numérique et ses vaines promesses. Prenez ce gadget d'une horreur indicible appelé BlackBerry et tous ses avatars. À côté du crime qui consiste à partager avec deux autres producteurs de technologies numériques le nom d'un fruit délicieux (la mûre) pour réaliser des profits, les appareils de ce type devraient être craints, évités et bannis par toute société policée. Ils permettent l'invasion toujours plus grande de notre vie quotidienne par du travail asservissant. Vous pouvez en emporter un à la plage ou au pub pour travailler. Le patron peut vous demander de rédiger un rapport alors que vous avez déjà trois verres dans le nez, gâchant ainsi complètement votre soirée. Il est étonnant que nous payions de notre poche ces bracelets électroniques. Nous accroissons les profits d'un autre tout en laissant à un abruti à l'autre bout de la ville ou du monde la possibilité d'interrompre nos rares moments de loisir. Les ordinateurs portables et les téléphones mobiles ont déjà gâché la possibilité de rêver durant les voyages en train, et maintenant, même le temps passé à se rendre à la gare peut être consacré à consulter son BlackBerry. Il y a des années, j'ai acheté un très coûteux organisateur électronique. J'ai passé des heures à enregistrer des adresses. Deux semaines plus tard, je l'ai laissé tomber et il s'est cassé. J'ai ainsi perdu toutes mes données. Je me suis rendu compte que pour le prix de ce gadget impersonnel je pouvais m'offrir des agendas Smythson

Featherweight pendant vingt ans. Le Smythson Featherweight est un bel agenda de poche en cuir, très agréable à utiliser.

Aux débuts de la frénésie de la technologie numérique, au milieu des années 1990, je dois admettre que j'étais fan. J'aimais les ordinateurs et Internet à ses balbutiements. À première vue, j'estimais que tout cela était libérateur ; par exemple, l'idée que sur Internet vous pouviez publier tout ce que vous souhaitiez pour trouver votre public, sans avoir à payer pour l'impression et tout le tralala de la production et de la distribution d'un objet physique. J'ai même apprécié les téléphones mobiles, pensant bêtement qu'ils me permettraient de me la couler douce tout en me libérant du bureau. Ce qui s'est réellement passé, c'est qu'avec le téléphone mobile, vous emportez votre bureau avec vous où que vous soyez ; vous pouvez être contacté partout. C'est ainsi que des patrons au bout du fil gâchent des soirées agréables.

La fièvre autour des technologies numériques est analogue à celle qui a accompagné l'émergence des technologies précédentes, comme le train. La nouvelle technologie semble tout d'abord promettre une libération stimulante par rapport aux contraintes existantes. Les quelques pionniers illuminés sont tout excités par ses possibilités. Ensuite, arrivent les commerciaux et les hommes d'affaires pour en tirer profit. Les rouspéteurs et les critiques sont taxés d'ennemis du progrès. Les universitaires écrivent des livres sur cette « nouvelle mode ». Les médias évoquent une aurore nouvelle. Les imbéciles dans la rue, comme moi, achètent. Une bulle se forme, gonfle et finit par exploser. Les financiers de la City s'enfuient pour compter leurs pertes, les petits investisseurs se lamentent sur leur bêtise, et 90 % des entreprises disparaissent. Mais 10 % demeurent et dominent la technologie. En ce qui concerne Internet, hier brandi comme un moyen de communication, il est devenu un vaste catalogue de vente par correspondance. Vous pouvez certes consulter les encyclopédies en ligne, mais vous pouviez auparavant consulter des encyclopédies chez vous ou à la bibliothèque ! Bibliothèque pouvant être la destination d'une agréable promenade à pied. La technologie numérique vous donnera peut-être ce que vous voulez, mais pas ce dont vous avez vraiment besoin.

Comment se libérer de la foi en la machine et en la technologie ? Une réponse possible : revenir en arrière. J'ai découvert qu'il est très facile de vivre comme un millionnaire, si vous remontez le temps. Les caméras Super 8 des années 1960, par exemple, coûtent une livre sterling et sont bien plus amusantes que le redoutable Caméscope actuel. Qui a vraiment envie de regarder des enfants jouer sur des balançoires pendant une heure et demie ? Les films Super 8 sont

miséricordieusement très courts, trois minutes chacun. Mieux, ils sont muets. Je peux ainsi me filmer sans risque en train de chanter une chanson pop. On se sent comme Paul McCartney en 1966 ou comme Jane Asher, et la qualité du film est très correcte.

Plus vous attendez, plus la technologie devient abordable. Vous trouverez probablement très bientôt des magnétoscopes gratuits, alors qu'en 1966, à l'époque des Beatles, ils coûtaient mille livres sterling pièce. Si vous attendez un an ou deux, vous pouvez acheter les gadgets d'aujourd'hui pour bien moins cher.

Plus on remonte dans le temps, plus le coût des technologies devient intéressant. J'ai acheté pour une bouchée de pain une presse à main avec dix tiroirs en plomb et une boîte pleine de bricoles. Ce procédé vous permet de placer des caractères manuellement, lettre par lettre. Cela peut sembler fastidieux, mais on éprouve un vrai plaisir à examiner et à placer chaque lettre. J'ai réalisé de magnifiques papiers à en-tête, un peu de travers tout de même, ce qui m'a pris deux heures. Certes, j'aurais pu faire quelque chose de similaire sur l'ordinateur en cinq minutes. Mais j'aurais pris moins de plaisir à le réaliser et le résultat final n'aurait pas eu le charme de ma petite création. Les lettres étaient tordues, l'encre inégalement répartie, mais j'aime mon papier. Il est fait main, unique, personnel. Une œuvre artisanale. J'ai le projet de remonter plus encore dans le temps et de troquer ma cisaille contre une faux, d'écrire avec une plume et un encrier. Cela devait être agréable d'écrire une lettre avec une plume sur du beau papier plutôt que de cliquer pour envoyer un courriel. C'est également agréable de recevoir une vraie lettre d'un ami pleine à craquer de sous-bocks, de cartes postales et de coupures de journaux. Au revoir le courriel, bonjour le courrier.

Le mouvement Arts & Crafts ne croyait absolument pas que les machines à vapeur et l'industrie à grande échelle allaient sauver l'humanité. Bien au contraire, il considérait que la machine est en elle-même asservissante. Lorsque les machines ont commencé à fabriquer notre nourriture, beaucoup croyaient que c'était un progrès par rapport à l'alimentation cuisinée par l'homme. Le sculpteur Eric Gill (1882-1940) dit se souvenir de l'enseigne « Le pain de Clark fait à la machine » accrochée un jour sur le toit de l'usine locale. Bien plus tard, devenu un vieil homme, il revint sur les mêmes lieux. Il lui sembla que le dénommé Clark avait reconnu son erreur de marketing, car on pouvait désormais lire : « Le pain de Clark pétri à la main » ...

Le Victoria and Albert Museum à Londres a récemment proposé une exposition sur le mouvement Arts & Crafts. J'ai été étonné d'apprendre que ce

mouvement n'était pas uniquement issu de la passion personnelle de quelques fadas du village de Ditchling, mais une nouvelle façon de penser d'ampleur mondiale. Il y avait des salles dédiées au Japon et aux États-Unis. Mon ami Matthew de la Gentleman's Art Appreciation Society m'accompagnait. Son grand-père Valentine Kilbride était une des figures phares du mouvement Arts & Crafts dans la branche de Ditchling. Il se souvient qu'il parlait de Japonais en visite au Royaume-Uni qui, une fois rentrés chez eux, portaient à la redécouverte de leur propre tradition artisanale. La beauté de cet art repose sur le fait qu'il n'a pas de programme esthétique prédéfini, si ce n'est réaliser des objets magnifiques et utiles, autant que possible à la main.

Leurs idées différaient de celles d'Oscar Wilde, pour lequel les machines fabriquaient les objets utiles et les humains se chargeraient de réaliser des œuvres esthétiques. Ce mouvement voulait combiner les deux et rendre sa dignité à la production de papiers peints, de toiles, de poteries, de verroterie et de meubles. L'art et la vie, séparés par la révolution industrielle, devaient être à nouveau réunis.

Les distributistes, ces catholiques pratiques des années 1920, pensaient aussi que les machines à grande échelle étaient asservissantes. Dans l'univers distributiste, où les familles possèdent leur propre lot de terre et sont indépendantes de l'esclavage salarié, la machine est reléguée au second plan. Selon Arthur J. Pentty :

« Tout bien pesé, nous croyons que l'homme devrait être autonome, et nous sommes opposés à l'usage généralisé de la machine qui l'en empêche ; la spécialisation que la machine exige prive les hommes de leur dextérité manuelle, détruit leur indépendance et leur estime de soi. [...] La machine n'enrichit pas spirituellement, car son omniprésence introduit une tension qui remplit nos vies avec l'angoisse et déshumanise les ouvriers. Elle a donné lieu à un esprit de vengeance qui a trouvé aujourd'hui une expression révolutionnaire. Il existe un lien avéré entre le développement de l'esprit révolutionnaire et la production de masse. »

Quiconque ayant travaillé dans une usine, un grand atelier ou au bureau aura expérimenté ce bouillonnement intérieur de ressentiment contre le management. Lorsque j'étais enfermé (ou devrais-je dire auto-incarcéré, puisque j'étais parfaitement libre de partir à tout moment) dans le bureau de la rédaction d'un magazine que je n'aimais pas, je passais mon temps à ressasser le discours de démission dévastateur dont j'aurais gratifié un jour mon patron. Bien sûr, je n'ai jamais fait un tel discours et à la place je me suis contenté de m'épancher au pub.

L'avenir dont on parle est toujours très mécanisé. Mais je ne pense pas à

l'avenir, je pense au présent. L'avenir est une construction capitaliste. Le passé nous enseigne que l'avenir nous a laissés tomber, et cela, de nombreuses fois. Le rêve d'une espèce d'utopie technologique dans laquelle les machines feront tout le travail a déjà échoué avant que nous ne soyons nés et il nous trompe encore aujourd'hui avec notre engouement nouveau pour les technologies numériques. « *Lorsque nous parlons de l'avenir, nous parlons de l'espoir que l'homme met en l'avenir, espoir qu'il vit en ce moment* » : cette phrase est tirée d'une chanson pop.

L'idée de l'avenir fait partie du système contre la vie. On nous tient tranquilles avec cette croyance que demain les choses vont s'améliorer, comme le serine le refrain des progressistes face aux conservateurs. L'avenir est une idée protestante classique qui nous fait différer les plaisirs. Les retraites, par exemple, sont vendues avec l'idée d'un avenir meilleur. Moi, je crois que les choses peuvent aller mieux, dès à présent, ici et maintenant.

On a reproché au mouvement Arts & Crafts d'être nostalgique et sentimental. Peut-être. Mais le passé est objectivement une malle aux trésors d'idées pour bien vivre, des idées réellement déjà appliquées et dont les résultats sont tangibles. Les idées futuristes n'offrent pas d'exemple concret ; elles ne sont que spéculations et fantasmagories. L'avenir n'est pas encore advenu. Il est donc plus pertinent de scruter le passé pour y trouver de l'inspiration que l'avenir. Aujourd'hui, par exemple, nous assistons à un mouvement pour réhabiliter les technologies médiévales comme les moulins à eau et à vent, parce que nous reconnaissons qu'acheter de l'énergie issue d'une source centralisée plutôt que de produire la nôtre est très onéreux et source de gaspillage. À toute personne défendant le système industriel, je lui demande simplement de comparer Florence et la ville industrielle de Swindon. Il me semble que le relativiste le plus endurci reconnaîtrait que Florence l'emporte en matière de beauté. Florence a été construite par des êtres humains qui ont utilisé des machines et non par des machines utilisant des êtres humains. Elle a émergé de gouvernements fédéraux à petite échelle. Tout élément positif dans le travail, l'art et la vie, advient malgré le système dans lequel nous vivons, et non grâce à lui.

C'est pour cela que je vous dis : débarrassez-vous des machines. Elles nous ont trahis. Elles sont bruyantes, chères et elles distillent de la solitude. Ne pensez pas au gadget dont vous auriez besoin, mais à ce que vous pourriez faire sans lui. Sur ses terres, le paysan passe toute la journée tout seul au volant de son tracteur à charrier de la boue. Jadis, ce travail aurait été accompli par un groupe d'hommes travaillant physiquement, bavardant, faisant une pause ensemble. Les machines nous séparent les uns des autres. Avec les outils, en revanche, c'est tout autre

chose. La pelle, le ciseau, la serpe, le couteau de poche : voilà autant d'instruments de libération.

UTILISEZ UNE FAUX

1. Paul Lafargue, *Le Droit à la paresse*, Paris, Allia, 2011.
2. Eric Gill, *Painting and the public* (1933) in *Distributist Perspectives : Volume 1, Essays on the Economics of Justice and Charity*, Norfolk, IHS Press, 2004.

Éloge de la mélancolie

« Une maladie mauvaise et tenace, ramenant les hommes à la condition dégénérée des animaux. »

Melanelius cité par Robert Burton,
Anatomie de la mélancolie, 1621.

« Grande est la force de l'imagination et c'est bien elle que l'on devrait désigner, avant même le dérèglement du corps, comme seule cause de la mélancolie. »

Arnauld de Villeneuve cité par Robert Burton,
Anatomie de la mélancolie, 1621.

« Le plus grand ennemi de l'homme, c'est l'homme, qui, poussé par le diable, toujours cherche à nuire ; il est son propre bourreau, un loup, un démon, pour lui-même et pour les autres. »

Robert Burton, *Anatomie de la mélancolie*, 1621.

Pour nous éclairer sur le sujet complexe de la mélancolie, de la dépression, de la bile noire, nous devons nous tourner vers l'expert mondial, érudit extraordinaire, d'un esprit doux et paisible : Robert Burton. Il a écrit en 1621 un livre des plus joyeux et des plus réconfortants : *Anatomie de la mélancolie*. Selon Boswell, le mélancolique Dr Johnson décrivait cet ouvrage comme « *le seul livre capable de le tirer du lit deux heures avant l'heure habituelle* ». À sa parution, ce fut un best-seller, qui connut jusqu'à huit éditions, grâce auxquelles, si l'on en croit ce qui est écrit dans l'édition que j'ai entre les mains, « *l'éditeur put s'acheter un château* ». Jetez donc votre Prozac et achetez ce livre.

L'immense succès de ce livre ne devrait pas nous étonner, puisqu'il fut publié à une période sombre de l'histoire. L'Angleterre heureuse était alors à l'agonie. Le livre de Burton, soit plus de mille pages merveilleuses au sujet de la souffrance, rédigées avec talent, à une époque où le désordre bipolaire s'appelait encore la mélancolie, fut publié à mi-chemin entre la Réforme d'Henri VIII et la révolution industrielle. Soit deux désastres majeurs pour les amoureux de la vie

et de la liberté. Les anciennes valeurs médiévales étaient alors encore toujours largement partagées, mais l'âge de l'angoisse, le puritanisme, l'individualisme et l'avidité gagnaient déjà du terrain. L'Angleterre heureuse était attaquée par la nouvelle classe moyenne puritaine. L'accroissement de la population a mené à une augmentation massive de la misère. Les Tudors opprimaient mendiants et vagabonds, musiciens errants et amuseurs publics. Les anciennes fêtes médiévales furent bannies par Thomas Cranmer. Les réjouissances du dimanche furent réprimées, les amusements supprimés de la vie nationale. On peut ainsi logiquement supposer que les gens souffraient davantage de mélancolie dans les années 1620 qu'au quinzième siècle, où un tel livre n'aurait pas eu besoin d'être écrit.

Ce livre est contemporain de la pièce de Shakespeare sur la solitude, *Hamlet*, et de l'ouvrage de Marlowe sur l'ambition, *Le Docteur Faust*. Il a également été écrit à l'époque de l'important développement du pouvoir du gouvernement durant les seizième et dix-septième siècles. La substance du livre de Burton est composée de milliers de citations sur le thème de la mélancolie tirées des sources classiques – pour cette raison, il a longtemps été pillé par des écrivains désireux d'afficher leur science avec des citations latines. L'ouvrage laisserait penser que les Romains et les Grecs de l'Antiquité souffraient également de mélancolie. Ce qui ne me surprendrait pas. En effet, les Romains, en particulier, vivaient dans un système oligarchique avide, belliqueux, oppresseur, tout comme l'Angleterre et les États-Unis aujourd'hui. Certains ont pu en tirer profit, mais la plupart, citoyens et esclaves, vivaient dans une très grande misère.

Il se pourrait aussi que, à côté des facteurs extérieurs, la mélancolie soit simplement un état de l'existence, écrit Burton, une malédiction qui pèse sur l'homme depuis la Chute. Donc, pas de chance, semble dire Burton, il faut vivre avec. La mélancolie fait partie de la condition humaine depuis que Dieu nous a condamnés à bêcher et à filer plutôt qu'à déambuler dans le jardin d'Éden : « *Sa désobéissance, son orgueil, son ambition, son intempérance, son incrédulité, sa curiosité procèdent du péché originel et de la corruption universelle de l'humanité, comme si d'une fontaine avaient surgi toutes les mauvaises inclinations et tous les péchés actuels, d'où viennent les différentes calamités qui nous sont infligées à cause de nos fautes. [...] la mélancolie ainsi est la punition pour ce mal : "Tribulation et angoisse sur toute âme d'homme qui fait le mal" (Paul, Épître aux Romains).* »

Ainsi, pas d'échappatoire. Même les gens intelligents, choyés par le sort et fortunés, dit Burton, souffrent de la mélancolie : « *Et nul vivant n'est à l'abri de ces dispositions à la mélancolie, nul assez stoïque, assez sage, nul assez heureux, assez*

patient, assez généreux, assez pieux et religieux, pour s'en défendre ; nul si bien équilibré que, à un moment ou à un autre, il n'en ressente plus ou moins les effets cuisants. [...] Quintus Metellus, que Valère Maxime dépeint comme l'exemple d'un bonheur parfait, "le plus fortuné des hommes, né à Rome, dans cette cité florissante, de noble parenté, bien fait de sa personne, hautement qualifié, en bonne santé, riche, comblé d'honneurs, sénateur, consul, heureux dans son ménage et dans ses enfants etc.", et pourtant cet homme n'était pas à l'abri de la mélancolie, et eut sa part de chagrins. [...] pour une pinte de miel, tu recevras sans doute des litres de fiel, pour une once de plaisir, une livre de douleur, pour un pouce de gaieté, une aune de pleurs : comme le lierre étreint le tronc d'un chêne, ces misères enserrant notre vie. »

Voilà qui est fort réjouissant : si vous êtes déprimé, dit-il, il n'y a rien d'anormal. C'est naturel !

Au Moyen Âge, le péché de paresse était proche de celui de mélancolie. La dénomination originelle du septième péché capital était *acédie*, qui signifie être malheureux. Comme l'analyse Thomas Pynchon dans un article du *New York Times* intitulé « Plus près de Toi, mon Canapé » : « *Acédie en latin signifie tristesse, être tourné vers soi et être détourné de Dieu en raison d'une perte de volonté spirituelle qui se nourrit elle-même, produisant assez rapidement ce que nous connaissons sous le nom de culpabilité et de dépression, nous poussant à tout faire, par péché véniel et mauvais jugement, pour éviter l'inconfort*¹. »

L'acédie était un abandon de la vie. Elle s'appliquait surtout au moine qui avait l'impression que rien n'en valait la peine, perdant ainsi la foi et devenant négligent dans l'observance de la règle, geignant : « À quoi bon ? », lorsqu'un frère essayait de le tirer de sa cellule. La paresse était le pire de tous les péchés, car elle pouvait mener à d'autres péchés. Ainsi, en d'autres termes, la dépression était un péché, ce qui la rendait difficilement supportable, car non seulement vous étiez déprimé, mais vous étiez aussi conscient de commettre un péché mortel, ce qui vous rendait encore plus déprimé et ainsi de suite jusqu'au septième cercle de l'enfer.

Parmi les causes de la mélancolie, Burton cite le mauvais régime alimentaire. Le porc, la chèvre, le bœuf, le gibier, les poissons, les légumes racines, les concombres, les courges, les légumineuses, le pain, le vin... tout semble mauvais ! La bière tire peut-être son épingle du jeu : « *C'est une boisson saine et plaisante, pour ceux qui y sont habitués. Selon la définition de Polydore Virgile, le houblon qui la clarifie la rend plus subtile et meilleure, il possède une vertu spéciale contre la mélancolie, ce que soulignent nos botanistes.* » Personnellement, je trouve

que la bière est un bon antidote contre la bile noire.

Une autre solution proposée par Burton est l'amusement : « *À mon avis, il n'en est point qui ait autant de présence, de pouvoir et qui soit aussi appropriée qu'une coupe de boisson alcoolisée, que la gaieté, que la musique et qu'une compagnie enjouée.* » Il désigne la musique comme « *une bombarde rugissante qui s'attaque à la mélancolie, qui redresse et ravive une âme languissante* ». Tel est le pouvoir du jazz, du rock'n'roll ou de la musique de nos danses modernes. Elle nous habite, c'est donc l'opposé de la distraction. Toutes les autres choses sont des distractions, parce qu'elles alimentent des espoirs ou des regrets. La musique nous ramène à l'instant présent. Elle peut littéralement nous transformer. Et le blues, bien sûr, la bande-son de l'esclavage, peut forger quelque chose de bon et de vivifiant à partir du matériau brut de la tristesse.

Une approche similaire de la mélancolie apparaît dans les textes médiévaux qui recommandent des pensées joyeuses pour jouir d'une bonne santé et promeuvent ce que l'historienne Linda Paterson appelle « *une joie de vivre volontaire* ». Le troubadour du treizième siècle Pierre d'Auvergne, par exemple, écrivait : « *Car la tristesse et l'humeur sombre ne produisent ni bien ni prouesse, mais uniquement des dommages et des troubles. Tout comme la frustration malfaisante vient de l'avidité, les noirs méfaits viennent d'une morosité invétérée. Quiconque désire la joie devrait ainsi rester sur le droit chemin, et laisser les regards noirs et méchants aux vilains et aux rustres.* »

Aujourd'hui, les remèdes tels que la bonne compagnie, les réjouissances et la bonne bière ont disparu. La mélancolie a été professionnalisée, standardisée, industrialisée. Elle a été transformée en maladie avec à la clé une cure chimique coûteuse. En tête des ventes : Prozac, Zoloft, Paxil, Wellbutrin et Effexor, aux noms qui font penser à des galaxies éloignées d'un épisode de *Star Trek*. Cette manne vient d'un paradis sans charme, stérile, aseptisé, froidement rationnel, a-romantique, sans plaisir. Ces gélules font réaliser d'immenses profits à leurs trafiquants, les géants du médicament comme GlaxoSmithKline, Wellcome, Pfizer et les autres. La dépression, c'est du business. En 2014, les ventes d'antidépresseurs ont atteint les 14 milliards de dollars aux États-Unis, chiffre en augmentation constante. Une personne sur 25 est sous antidépresseurs au Royaume-Uni, ainsi que 60 000 enfants. Un marché émergent, une industrie en pleine croissance. Achetez des parts dans la dépression ! Investissez dans l'argent du malheur ! Réalisez des profits grâce à la souffrance ! Alors que ces chiffres sont d'excellentes nouvelles pour un directeur ou un actionnaire de groupe pharmaceutique, c'est une ardoise pour la Sécurité sociale et pour les compagnies

d'assurance privées – ce qui oblige les gens à garder un travail qu'ils n'aiment pas. Ces antidépresseurs font-ils du bien ? Une étude récente a établi que les antidépresseurs sont significativement utilisés pour se suicider. De plus, ils sont rejetés avec les eaux usées et retournent dans le cycle de l'eau, augmentant la probabilité que nous en consommions sans le savoir *via* l'eau du robinet !

D'autres médicaments comme l'Ativan et le Xanax sont vendus pour lutter contre l'anxiété, pour aider à combattre le sentiment de panique. Personne ne vous suggérera, bien entendu, que la vraie cause de votre dépression, ce n'est pas vous, mais bien tout ce qu'on attend de vous dans nos sociétés hypercompétitives, méritocratiques, basées sur l'argent et sans Dieu. Oui, vous êtes déprimé, mais la faute en incombe au monde, pas à vous. Alors ne vous changez pas pour vous adapter à ce monde sans pitié, changez plutôt votre propre monde.

Un de mes amis, John Moore, qui « souffrait » de « dépression », a vu son cas qualifié de « désordre bipolaire ». Mais je crois plus élégant, respectueux, noble et réjouissant d'appeler cela de la mélancolie. Dans un livre précédent, j'ai décrit cet ami comme l'homme le plus paresseux au monde. Ce que je n'avais pas dit, c'est qu'il a un tempérament chroniquement atrabilaire. Sa bile est noire. Quand celle qui est maintenant son ex-femme essayait de le tirer du lit le matin, il répondait : *« Je me lèverai lorsqu'il y aura quelque chose qui en vaudra la peine. »* Comme le dit Burton : *« Il existe une idée tout faite selon laquelle un homme mélancolique ne dormira jamais trop. [...] rien n'est pire ou ne provoque plus rapidement la maladie que l'insomnie. »*

Eh oui, les oisifs connaissent cette sensation : Victoria me gronde quotidiennement car je suis d'humeur renfrognée au réveil. John a donc pris des antidépresseurs pendant plus de quatre ans. Il a commencé à les prendre sous la pression de ses collègues. Sa mélancolie le rendait inapte au monde du travail : *« Je crois que j'ai commencé à les prendre pour qu'on me voie les prendre, puisqu'on me disait que la dépression était quelque chose d'inacceptable. J'avais besoin de montrer que je faisais des efforts concrets pour intégrer la classe des téléspectateurs. Il vous est nécessaire de prendre des médicaments pour supporter des émissions de télé-réalité comme Pop Idol et X-Factor. J'ai la volonté d'arrêter d'en prendre, mais je suis devenu physiquement dépendant. Il faudrait pouvoir supporter l'état de "manque", mais c'est difficile de trouver le temps pour cela quand on est pris dans le train-train du travail. Mon médecin me dit que je n'ai pas besoin d'arrêter et que certaines personnes en prennent même pendant toute leur vie. »*

Tels sont bien les discours des médecins. L'industrie pharmaceutique aux États-Unis dépense 17 % de son chiffre d'affaires en publicité. Cela sert généralement à payer à ces vendeurs de médicaments publics appelés médecins généralistes des séjours avec terrains de golf aux Bahamas et à leur fournir sans fin stylos et carnets.

Mon ami témoigne : « *L'effet sur le mental est subtil : si vous ressentiez des émotions profondes auparavant, les antidépresseurs tendent à les aplanir. Mais ils ne résolvent pas le problème. Pour moi c'est du sparadrap, du rafistolage, du bricolage de piètre qualité.* » Un monde sous antidépresseurs est en lui-même un spectacle déprimant : ils adoucissent les angles, là où se trouve justement la vie. Ils ajoutent des œillères. Ils coulent chacun d'entre nous dans le même moule pour que nous puissions continuer à fonctionner dans la société, à travailler sans nous plaindre ni réfléchir. Ce nouveau moule nous rend malades et dépressifs et ainsi de suite.

Dans *The White Negro*, Norman Mailer a écrit à propos des *hipsters* des années quarante qu'ils « *agonisaient par étouffement de tout instinct rebelle et créatif. Aucun centre de recherche médical ne découvrira jamais les dommages de cet étouffement pour l'esprit, le cœur, le foie et les nerfs*²... ».

Mon ami John Moore pense qu'il faut accepter cette bile noire et la laisser nous enseigner. Il dit que, en ce qui le concerne, il sait de façon prévisible que la tristesse va durer quelques mois et sera suivie d'une période de bonheur et de créativité : « *On voit les choses de façon bien plus claire. C'est comme à la pêche, vous allez sous la surface et vous rapportez des choses très utiles. Il n'y aurait pas de Keats, de Byron ou de Shelley s'ils avaient pris du Prozac. La société a besoin de dépressifs, de spéléologues ramenant des trésors des bas-fonds pour les polir et les rendre ainsi magnifiques et scintillants.* »

La solution orthodoxe des gélules et de la suppression des émotions oublie complètement ce que la mélancolie peut offrir d'agréable et d'utile. La description que Burton fait des plaisirs préfigure les poètes romantiques errant dans la nature sauvage et se souvenant ensuite tranquillement de leurs émotions : « *Au commencement, il est fort agréable aux tempéraments mélancoliques de rester au lit des jours entiers et de garder la chambre, de se promener solitaires dans un bosquet désert entre un bois et une pièce d'eau ou au bord d'un ruisseau, ou encore de méditer sur le sujet charmant et plaisant qui saura le mieux les toucher ; [...] quel délice incomparable que de mélancoliser, de construire des châteaux en Espagne, de se sourire à soi-même en jouant une infinité de rôles que l'on croit fermement incarner*

ou que l'on voit jouer et interpréter ! »

Ainsi, au lieu de la rejeter, une façon utile de gérer la mélancolie serait de l'accueillir comme telle. En fait, je pense que le simple fait de renommer la dépression « mélancolie », terme bien plus coloré et expressif, peut beaucoup contribuer à la désarmer. « Désordre bipolaire » fait penser à un ennemi. Il y a quelque chose de *cool* dans la mélancolie ; elle a cet air de chandelles, d'amour romantique, de mansardes, de pages à moitié achevées d'un manuscrit glissant des mains, de soupirs nostalgiques, d'amples chemises blanches, de la mort de l'enfant poète Thomas Chatterton. La mélancolie est un bien meilleur nom pour la dépression. Au lieu de dire : « Je suis déprimé », dites plutôt : « Je me sens atrabilaire aujourd'hui, alors je pense que je ferais mieux de rester chez moi ou d'aller me promener dans le verger. » Transformez votre misère de manière créative.

Les médicaments, la thérapie et les livres de développement personnel font peser un lourd fardeau sur l'individu. Ils disent que c'est *vous* qui souffrez d'un désordre, qui êtes en faute, tordu, anormal, souffrant de déséquilibre chimique, décentré, biaisé. Et donc, vous devez vous faire soigner pour vous adapter à la société. Mais ne pourrait-on pas dire que ce n'est pas l'individu qui est en faute mais la société où il vit, avec ses fichues sonneries et son obsession du travail ? C'est le monde qui est fou, pas moi. La révolution de l'individu détaché de la collectivité a renforcé les chaînes forgées par l'esprit.

On m'objectera que j'avance une contradiction. Je rends la société responsable de la dépression et non l'individu, je blâme le capitalisme, la Chose, le Construit, le Cartel, ce que vous voudrez. Ensuite je vais dire que chaque homme est individuellement responsable de sa propre vie et qu'il faut arrêter de geindre. Il n'y a pas de contradiction, la vérité est dans ce paradoxe. Nous sommes à la fois la cause et les effets du capitalisme. Lorsque j'accuse la société, j'accuse aussi les individus qui sont complices de la réalité de cette société oppressive. Nous sommes donc notre propre oppresseur et c'est pourquoi nous sommes à la fois coupables et innocents. Nous pouvons aussi nous féliciter de la création de bonnes choses dans la société.

La réponse simple est d'être responsable et d'agir en conséquence. Quittez votre travail, ne votez pas, ne prenez pas de médicaments pharmaceutiques. Ces actes ne relèvent pas de l'apathie mais d'un réengagement radical avec la société et avec vous-même. C'est en réalité de la paresse que d'avoir un travail salarié, de voter et de consommer du Prozac : nous déléguons le contrôle de nos vies à d'autres et nous acceptons tacitement d'être plus ou moins inutiles, à moins de

nous contorsionner pour nous conformer à un modèle déjà planifié. Une fois que vous vous dégagerez des structures qui vous entravent, vous vous apercevrez que vous commencez à recréer une vie autonome. Cette autonomie, plutôt que la méthode du sparadrap, vous aidera à gérer votre mélancolie plutôt qu'à essayer de la bannir avec des médicaments. En tout état de cause, ces médicaments ne marchent pas : les études confirment que les placebos ont le même effet que les comprimés et que le corps peut opérer la guérison. Un bon médecin peut être utile si le patient lui fait confiance, le corps est alors plus susceptible de se guérir.

Un truc très simple pour ceux qui cherchent un antidote à la mélancolie est de faire un peu de travail physique. Faire du pain, jardiner, bricoler : autant de choses productives et créatives. Unissant le corps et l'esprit, ce sont des actes harmonieux. Vous serez peut-être étonné d'entendre un oisif comme moi faire l'éloge du travail physique, mais cela aide. Nous devons remplacer le travail débilitant pour l'esprit par du travail qui enrichit l'esprit.

Keats, dans son *Ode à la mélancolie* (1820) conseille de ne pas s'enivrer (il appelle cela plonger dans le Léthé) et de ne pas prendre des antidépresseurs (il les appelle aconit et belladone). À la place, il suggère d'aller se promener, d'admirer les fleurs et de reconnaître que la mélancolie est la sœur de la joie et doit donc être accueillie :

« 1. Non, non, ne te plonge pas dans le Léthé, ne pressure pas
L'aconit, aux racines serrées, pour recueillir son jus empoisonné ;
Ne laisse pas ton front pâle subir le baiser
De la belladone, raisin vermeil de Proserpine ;
N'égrène pas comme un rosaire les baies de l'if,
Que ni l'escarbot, ni la phalène de mort ne soit
Ta plaintive Psyché, ni le duveteux hibou
Ton partenaire dans les mystérieuses souffrances ;
Car ombres sur ombres surviendront aussi assoupissantes
Et étoufferont l'angoisse en éveil dans ton âme.
2. Mais lorsqu'un accès de mélancolie tombera
Soudain du ciel, telle une pleurante nuée
Qui revivifie chaque fleur dont la tige s'incline,
Et couvre la verdoyante colline de sa parure d'avril ;
Alors assouvis ton désespoir sur une rose du matin,
Ou sur l'arc-en-ciel de la grève salée,
Ou sur l'opulence des globuleuses pivoines ;

*Ou si ton amante témoigne quelque délicieux courroux,
Emprisonne sa douce main, et laisse-la extravaguer ;
Et rassasie-toi pleinement, pleinement, de ses incomparables regards.
3. Elle demeure avec la Beauté – la Beauté qui doit mourir ;
Et la Joie, dont la main est toujours à ses lèvres
Faisant un signe d'adieu ; et près d'elle le douloureux Plaisir
Se changeant en poison au fur et à mesure que l'abeille le suce ;
Oui, dans le temple même de la jouissance,
La Mélancolie voilée a son autel souverain
Que seul peut voir celui dont la langue énergique
Peut écraser le raisin de la Joie contre son palais délicat ;
Son âme goûtera la tristesse de sa puissance
Et sera suspendue parmi les trophées des nuages³. »*

JETEZ VOS COMPRIMÉS

1. Thomas Pynchon, "Nearer, My Couch, to Thee", *New York Times*, 6 juin 1993.
2. Norman Mailer, *The White Negro*, New York, Putnam's Sons, 1966.
3. John Keats, *Poèmes et Poésies*, traduction de Paul Gallimard, Paris, Mercure de France, 1910.

Cessez de vous plaindre, soyez joyeux

« Il est insensé de songer à se plaindre, puisque rien d'étranger n'a décidé de ce que nous ressentons, de ce que nous vivons ou de ce que nous sommes. »

Jean-Paul Sartre, *L'Être et le Néant*, 1943.

« Monsieur, je ne me suis jamais plaint du monde, et je ne crois pas avoir lieu de m'en plaindre. Je suis même plutôt étonné et reconnaissant d'avoir autant. »

Déclaration du Dr Johnson, dans Boswell,
La Vie du Dr Johnson, 1781.

En cheminant dans *L'Être et le Néant* de Sartre, je fus surpris de découvrir combien la philosophie existentialiste est utile lorsqu'elle est appliquée à la vie concrète. À première vue, l'ouvrage semble très abstrait et technique quand il est question de l'être-pour-soi et de l'être-pour-autrui, de la facticité ou de l'essence. Mais au centre de cette pensée se trouve un plaidoyer pour devenir responsables de nos vies, pour choisir notre façon de réagir aux situations. Nous pouvons choisir d'être libres si nous le souhaitons. Si le néant est au cœur de l'homme, point de vue partagé par Thomas d'Aquin, c'est alors à nous de créer du sens. Par paresse, nous avons l'impression que le seul sens disponible est celui qui prévaut dans notre société, c'est-à-dire les mythes qui nous sont transmis, le « construit » bourgeois. Mais un simple coup d'œil aux sociétés du passé et à d'autres cultures dans le monde devrait suffire à nous convaincre que notre manière de vivre dans notre Occident industrialisé n'en est qu'une parmi tant d'autres.

Je ne devrais pas me plaindre, par exemple (même si je le fais), d'être exploité en tant qu'auteur de ce livre. En offrant ces mots à une grande maison d'édition, j'ai accepté de recevoir 10 % du prix de vente ; d'autres personnes se partageront les 90 % restants. Ils seront répartis entre différents profiteurs espérant faire des bénéfices sur mes mots : la maison d'édition, le diffuseur, le libraire... Je pourrais m'en plaindre, mais comme j'ai choisi d'entrer dans le système, ce serait vain. Je pourrais aussi endosser l'entière responsabilité de publier moi-même

l'ouvrage. Je pourrais sillonner le pays, démarcher les libraires et leur suggérer de le vendre.

Se plaindre signifie fuir ses responsabilités. Certains en tirent des profits, notamment les avocats. Dans les affaires de divorce, l'avocat encourage chacun des conjoints à rendre l'autre responsable de la dégradation de leur relation. Les avocats sont experts dans la négation de la responsabilité de leur client, disant qu'il n'a rien à se reprocher et que c'est l'autre partie qui a tous les torts. Recourir à un avocat est devenu une addiction : « Les avocats sont comme de l'héroïne », m'a dit mon ami Bill Drummond. C'est vrai, je peux en témoigner. Ils vous donnent un sentiment de bien-être, ils vous incitent à en demander de plus en plus, et ils coûtent vraiment très cher.

Je dis à mon fils Arthur qu'il n'est pas obligé d'aller à l'école s'il n'en a pas envie. Il existe d'autres façons de l'instruire. S'il va à l'école, c'est parce qu'il l'a choisi. Un soldat a choisi d'accepter d'être appelé à se battre et d'être blessé ou même de mourir.

Néanmoins, nous nous plaignons tous. Je me plains toujours, par exemple, au sujet des impôts et de la bureaucratie. Il est évident qu'il existe un certain plaisir à râler. Mon ami Murphy me dit : « Moi, j'aime râler. » Si vous aimez râler, je présume que vous l'assumez et que vous n'en faites pas une réponse objective et rationnelle à la réalité qui vous environne.

Nous pouvons à juste titre être choqués par toute forme d'exploitation, de brutalité et de domination, et nous en plaindre. Mais nous devons également être conscients de notre complicité dans la création de cette situation. Si vous vous plaignez de votre travail, vous devriez le quitter et créer le vôtre.

J'ai découvert récemment quelque chose de choquant au sujet de certaines femmes. Il me semble que lorsqu'elles se plaignent elles ne cherchent pas de solutions. Elles se plaignent pour que leurs maris fassent preuve de commisération et de sympathie à leur égard et reconnaissent qu'elles vivent quelque chose de terrible. La dernière chose qu'elles veulent entendre est ce que leur mari leur fournit inévitablement : un conseil. Elles ne veulent pas qu'on leur dise de suivre une formation ou de chercher du travail. Elles veulent se plaindre. Pour l'homme le plus simple, cela peut sembler insensé. Mais c'est ainsi. Il est peut-être bon de reconnaître que le fait de râler puisse présenter quelque agrément. Victoria dit que pour moi l'équivalent de la plainte est le juron. En jurant, j'évacue ma colère et je retrouve mon état normal.

La solution est de garder quelques-unes de vos plaintes pour vous-même, et de remplacer ce que vous détestez par ce que vous aimez. Au lieu d'aller dans les

supermarchés, j'ai un potager, des amis à inviter, des livres, un cheval et je suis entouré de gens que j'ai choisis. Evitez aussi les déchets et les endroits pourris. Oui, le monde est pourri et rempli de produits de piètre qualité. Ignorez-le et créez un monde joyeux rempli de produits de bonne qualité.

Comme je possède un compte en banque, je ne peux pas me plaindre de payer des intérêts, mais il est évident que, ma banque étant ce qu'elle est, elle va essayer de me soutirer le plus d'argent possible. C'est une banque, c'est dans sa nature. Je pourrais choisir à la place de ne pas avoir de compte bancaire ni de carte de crédit.

Un de mes grands sujets de récriminations concerne les stations-service. J'ai remarqué que, lorsque je visite ces bouges pleins de petites saloperies qui coûtent les yeux de la tête, je suis submergé par une vague de snobisme à l'encontre des autres. Pauvres pigeons, me dis-je, qui succombent à ces saletés. Mais je m'aperçois ensuite que je succombe également. Alors de quel droit me sentir supérieur aux autres ? « Qu'est-ce qu'ils font là, tous ceux-là ? » gémissons-nous lorsque nous sommes coincés dans les embouteillages. Eh bien, eux c'est nous. Nous ne pouvons nous séparer d'eux. À d'autres occasions, lorsque je choisis d'être de bonne humeur, je prends un bus qui descend Oxford Street et je me réjouis de la vie qui m'entoure.

Le fait de se plaindre est peut-être un premier pas. Mais il y a différentes sortes de plaintes. Celle qui traduit notre refus d'être responsable, et inversement la plainte responsable, ou positive. Comme Penny Rimbaud l'a dit : « *Nos vies sont entièrement les nôtres. C'est une responsabilité que peu de gens semblent vouloir porter.* » Si la plainte conduit à accepter la responsabilité, c'est un aspect positif, un pas dans la bonne direction.

Une nouvelle expression est récemment apparue et revient souvent dans les conversations : « Que du bon ! », généralement utilisée après une plainte. À première vue, elle semble banalement positive, mais après réflexion, elle semble affirmer une célébration existentielle de la vie. Je vais passer ainsi dix minutes à me plaindre auprès d'un ami et dire ensuite « Que du bon ! » comme on dirait « C'est la vie ! ». Et qui suis-je pour dire qu'une chose est meilleure qu'une autre ? Que la ville de Florence est plus belle que Swindon ? Lorsque les choses tournent mal dans ma vie, je me dis : « En voilà, du bon matériau » – c'est l'un des grands avantages d'écrire des livres. Lorsque j'ai été convoqué au tribunal pour avoir conduit sans assurance, j'ai décidé d'accepter l'expérience plutôt que de me plaindre. Célébrez le bon et le mauvais, qui peuvent s'avérer identiques. J'ai été acquitté, de toute façon.

PRENEZ LA VIE DU BON CÔTÉ

Vivez sans emprunts, soyez un joyeux nomade

« Vous verrez par quelques mots d'explication qu'il y a autre chose que des paradoxes dans ces propositions : Dieu c'est le mal, et la Propriété c'est le vol, propositions dont je maintiens le sens littéral, sans que pour cela je songe à faire un crime de la foi en Dieu, pas plus qu'à abolir la propriété. »

Pierre-Joseph Proudhon,
Lettre à Pierre Larousse, 1864.

Ah, se libérer de la malédiction de l'emprunt ! Lorsque je donne des conférences sur les plaisirs et les avantages de l'oisiveté, on me demande toujours : « Et les emprunts ? » Les gens citent leurs emprunts comme la première raison d'avoir un travail, et un travail qu'ils n'aiment pas. « J'aimerais bien ne rien faire, mais j'ai un emprunt à rembourser. » L'emprunt est devenu à l'évidence un symbole d'oppression. « Une fois que j'aurai remboursé l'emprunt, je serai libre. » Le voilà, le monstrueux emprunt, assis là au milieu de notre chemin, nous empêchant d'avancer. Devenir propriétaire : une promesse de liberté et la fin de notre asservissement, vraiment ?

Ainsi donc, qu'est-ce qu'un prêt immobilier ? C'est une dette très importante que vous contractez afin de pouvoir vivre dans une maison ou dans un appartement. La dette étant remboursée en général sur une longue durée, les taux d'intérêt sont assez bas comparés à des prêts à la consommation à court terme. Nous nous engageons à payer des mensualités pour rembourser notre dette. Nous calculons le montant de nos mensualités en fonction de nos revenus présents, caressant peut-être l'espoir qu'ils augmentent avec le temps. Contracter un emprunt paraît à la plupart un choix raisonnable, parce que, à la fin, vous serez pleinement propriétaire. La généralisation de l'emprunt suppose donc l'idée d'une nation de propriétaires. Mais en poursuivant ce rêve de possession, nous donnons la part du lion à la banque. L'idée que la maison nous appartient est un mythe : elle appartient en réalité à la banque, tant que vous n'avez pas tout

remboursé. Pour un prêt de 200 000 livres, vous paierez au moins autant en intérêts. Ainsi, la banque vous a vendu 200 000 livres au prix de 400 000, ce qui représente une certaine majoration. Et cela suppose des taux d'intérêt fixes et relativement bas. Si vous avez souscrit un prêt à taux variable, il est possible, sans que vous n'y soyez pour rien, que les taux d'intérêt remontent. Malgré tous les inconvénients d'un emprunt, les gens sont opposés par principe à la location, parce que, disent-ils, c'est « jeter l'argent par les fenêtres ». Cependant, le système de prêts est organisé de telle façon que l'on jette l'argent par une autre fenêtre, celle qui appartient aux usuriers.

Ce qui devrait nous fournir un sentiment de sécurité – un toit – semble à la place générer de l'angoisse et l'impression d'être pris au piège. Pourquoi ? L'idée répandue (que nous pensons parfois orgueilleusement avoir trouvée tout seul alors qu'elle provient, dirais-je, d'un lavage de cerveau) est que vous êtes censé contracter l'emprunt le plus important possible. J'ai lu une histoire écœurante au sujet d'un couple tory à Notting Hill qui se vantait d'avoir « raclé ses fonds de tiroir » afin d'acheter une modeste maison mitoyenne dans ce quartier branché de l'Ouest londonien. Mis à part le fait qu'on devrait les exclure de toute société policée pour avoir utilisé une expression aussi peu distinguée, vivre perpétuellement dans la misère afin d'habiter un quartier branché et faire ainsi semblant d'être riche est vraiment ridicule.

Les propriétaires ayant tendance à contracter un emprunt au-delà de ce qu'ils peuvent se permettre, les riches deviennent pauvres. Je ne compte plus les couples des classes moyennes de ma connaissance qui gagnent très bien leur vie mais qui ont choisi de vivre dans de grandes demeures au prix d'un endettement colossal et qui se plaignent d'avoir dû emprunter, comme s'ils n'avaient pas le choix en la matière.

En réalité, il existe de nombreuses alternatives, à la fois pratiques et comportementales. Nous examinerons ici les alternatives pratiques aux emprunts, mais aussi la façon dont nous avons forgé la notion d'emprunt dans nos esprits et dont on peut se libérer, en un éclair. Je vais également recommander, ici comme ailleurs, la très distrayante approche de la vie que propose la permaculture, exigeant des efforts modérés et un investissement modeste.

La location est une bonne alternative à l'emprunt. Nous avons loué notre maison dans le Devon ainsi qu'une maison à Londres pendant quatre ans. L'impossibilité d'arranger les lieux comme si c'était chez vous est un inconvénient potentiel, mais cette solution a l'avantage d'être très peu onéreuse.

Si le loyer peut être plus élevé que le remboursement d'un emprunt, il n'y pas de coûts de maintenance, pas de chaudière à remplacer et ainsi de suite. Les gros travaux sur la maison incombent au propriétaire.

La location est une alternative à l'achat parfaitement raisonnable si la durée du bail est longue et les loyers bas. Ces trente dernières années, le marché a éclipsé les considérations humanitaires. Nous subissons tous les foudres des lois du marché, et nous sommes tous censés devenir des mini-capitalistes, c'est-à-dire accumuler du capital et contracter d'importants emprunts pour financer la croissance, afin de jouer notre rôle dans cette société méritocratique et concurrentielle. Les loyers ont beaucoup augmenté ces derniers temps. De plus, ils peuvent être résiliés par le propriétaire avec un court préavis. En tant que locataire, vous êtes soumis aux caprices imprévisibles du marché capitaliste. Il est alors difficile de faire son trou quelque part. Si les loyers s'étendaient sur une plus longue durée, disons trente ou quarante ans, la location serait une très bonne alternative.

Par exemple, le Bloomsbury Group, composé d'artistes et d'intellectuels, avait loué pendant la première moitié du vingtième siècle une maison à Charleston et s'était engagé à l'entretenir. John Seymour avait loué son cottage qui tombait en ruine à un agriculteur. Il avait effectué toutes les réparations lui-même et payé un loyer modeste. Les musiciens du CRASS installés à Dial House dans l'Essex ont loué leur maison sur une durée de trente ans. La location vous dispense aussi de trouver une somme initiale, qui demande beaucoup de travail à beaucoup d'entre nous.

En réalité, nous ne désirons pas tant devenir propriétaires que vivre dans un endroit sans avoir peur d'être mis dehors à tout moment, un endroit où planter des arbres fruitiers, cultiver des légumes et élever des poules. Au Moyen Âge, les loyers étaient moins élevés car les propriétés étaient souvent gérées par des moines. Même les châtelains étaient des propriétaires plus cléments que ce que l'on s'imagine généralement. Dans *The Common Stream*, monographie du village de Foxton dans le comté de Cambridge écrite par Rowland Parker, nous notons des loyers annuels d'un penny pour une ferme de dix hectares, soit une somme représentant le centième du revenu des paysans. Imaginons donc un instant aujourd'hui ne payer que 300 euros par an pour une ferme de quatre hectares ! La terre était partagée de façon égale : à Foxton, 27 familles partageaient 340 ha. Les propriétaires de châteaux et les moines n'étaient pas comme les propriétaires spéculateurs actuels, ils ne revendaient pas leurs propriétés en espérant faire des profits. Ils étaient les gardiens des propriétés sur le long terme. L'institution, que

ce soit la famille ou le monastère, devait survivre aux individus. Ainsi, la durabilité était intégrée au programme. Rowland Parker trouve des exemples de loyers inchangés sur une durée de 500 ans. Il existait aussi des loyers aux montants purement symboliques. Comme dans d'autres domaines de l'existence, le maintien d'une communauté saine était jugé plus important que l'argent. Les loyers sur le long terme tendaient à promouvoir une certaine harmonie locale.

A.L. Beir dans *Masterless Men* [« Hommes sans maîtres »], une étude du vagabondage entre 1560 et 1640, note : « *Durant le haut Moyen Âge, les pauvres étaient solidement attachés à la terre. Avant le milieu du seizième siècle, ils avaient des jardins et des lopins de terre où ils cultivaient leurs légumes. Ils faisaient pâturer leur bétail sur les terres communes, et ils complétaient leurs revenus en proposant du travail manuel et s'employaient dans des industries familiales locales. Lorsque les temps étaient durs, ils recevaient de l'aide de leurs familles, voisins et amis.* »

C'est à la fin du seizième et au début du dix-septième siècle que ce système commença à être démantelé. Beir écrit : « *L'organisation de l'agriculture dans des villages situés au beau milieu de champs ouverts est passée d'un modèle communautaire à un modèle individualiste.* » Au seizième siècle, dit-il, les nouveaux propriétaires ont augmenté les loyers et imposé de nouvelles corvées. « *Dès 1600, on a arraché la terre au peuple anglais.* » Au Moyen Âge, le mode de propriété ou de métayage était organisé sur un mode quasi communiste. Cela a changé par la suite. À Chippenham par exemple, la proportion de paysans sans terre est passée de 3,5 % en 1279 à 32 % en 1544 et jusqu'à 63 % en 1712. Déracinés, les paysans pauvres « *ne faisaient plus partie de l'économie terrienne* ».

Avant 1600, le paysan moyen vivait très bien. Il était plus libre que ce que l'on croit. Il vivait cette vie à laquelle les boursicoteurs actuels aspirent : une grande maison à la campagne avec des chevaux, des animaux et de la terre. Le paysan ne devait pas aller trimer à la ville et se lever à 7 heures du matin chaque jour de la semaine : il devait travailler un ou deux jours par semaine sur les terres féodales. Chaque paysan locataire avait ses arrangements avec le château. Voici deux exemples pris au treizième siècle par Rowland Parker :

« *Thomas Vaccarius a quatre hectares de terres avec une maison et doit fournir chaque année 100 jours de travail, labourer quarante ares et faire du charroi sur demande. Il recevra une poule à élever, il devra faucher et mettre le foin en tas. Ses services sont estimés à dix shillings par an et il paie un loyer de trois pence.*

John Aubrey a sept hectares de terrain avec une maison. Il doit 52 jours de travail par an, labourer pendant deux jours, assurer deux jours de corvée à la moisson,

faucher le pré durant deux jours, transporter le foin, réparer le toit du château ; passer les champs d'avoine à la herse avec ses compagnons ; il recevra également seize œufs et une poule à élever. Ses services sont estimés à neuf shillings huit pence et il paie un loyer de deux shillings six pence. »

Résumons. Thomas Vaccarius payait une très faible fraction de ses revenus en loyer pour sa ferme de quatre hectares, mais effectuait également deux jours de travail par semaine pour le château. John Aubrey avait sept hectares et effectuait un jour de travail par semaine pour le château. Rapporté aux valeurs actuelles, en estimant un loyer annuel en espèces à 7 000 livres, ce qui est peu pour une telle propriété, son travail était valorisé 30 000 livres par an. Le reste du temps, les dénommés John et Thomas travaillaient sur leurs petites fermes et pratiquaient un ou plusieurs artisanats qui leur rapportaient de l'argent. Si donc une journée de travail par semaine était valorisée 30 000 livres par an, on peut supposer que nos cinq jours de travail par semaine lui auraient rapporté 150 000 livres par an !

Et puis vint l'ignominieuse attaque d'Henri VIII et des puritains contre l'ancienne façon de vivre. L'emprunt qui fait porter à l'individu le fardeau de l'achat d'une maison est la conséquence logique de l'individualisation de la propriété. Mais en réalité, en acceptant l'idée que nous devrions tous être propriétaires, nous sommes victimes d'une prodigieuse arnaque.

Nous devrions répartir la propriété de la terre, interdire les prêts usuraires, stabiliser les loyers et faire baisser les prix des maisons. Cela sera possible simplement si nous perdons tout intérêt à réaliser des profits. Les propriétaires ont besoin de se réinventer comme protecteurs non intéressés par le profit. Un bon rôle pour les riches serait de louer leur propriété avec un loyer faible et sur une longue durée. Nous devrions aussi arrêter de vouloir sans cesse des maisons toujours plus grandes. Un des grands attraits de la permaculture est qu'elle vous montre comment faire le maximum avec ce que vous avez et comment vivre de l'endroit où vous êtes, plutôt que de rendre le manque d'argent et de temps responsable de vos problèmes.

En attendant que ces conditions soient réunies, vous pourriez aussi envisager... le squat. Les squatters vivent dans un bâtiment inoccupé. Cela peut très bien marcher. Un groupe d'amis a vécu dans un squat pendant cinq ans. Ils ont réparé l'endroit, en apprenant des techniques de construction au passage. Ils ne payaient pas de loyer ni de mensualités. Ainsi, l'une des motivations principales pour avoir un travail désagréable disparaît, ce qui fournit un haut niveau de liberté.

La Mutoid Waste Company fit du squat une forme d'art dans les années 1980 et 1990. Les membres de ce groupe vivaient dans des squats à Londres, Berlin et ailleurs en Europe. Ils emménageaient dans de vastes entrepôts et ils employaient leurs journées à réaliser des sculptures fantastiques avec de la ferraille. Ils passaient la nuit à festoyer, tels des troubadours contemporains. Comme saint François d'Assise, ils rejetaient l'argent et parcouraient le monde comme des fous en lui disant ses quatre vérités.

Un choix plus réaliste est la vie commune : partager une maison avec des amis, acheter une maison ensemble et partager le remboursement du prêt. Ou rejoindre une communauté existante. Selon *Diggers and Dreamers*, [« Bêcheurs et Rêveurs »], un ouvrage qui fait la liste de telles expériences en cours au Royaume-Uni, il y a au moins 2 500 personnes vivant dans 100 communautés. Ce chiffre est certainement sous-estimé, car les arrangements informels n'y figurent pas. Trouvez quatre maisons mitoyennes alignées et abattez-en les murs, comme le disent les Beatles dans *Help* !.

Lorsque nous étions étudiants, beaucoup d'entre nous partagions des maisons, un système qui, au-delà de l'inévitable crasse qui advient lorsque quatre jeunes adultes irresponsables vivent ensemble, marche raisonnablement bien. Lorsque nous vieillissons, nous décidons que l'un des bienfaits de l'esclavage salarié est notre petit appartement, éventuellement partagé avec un conjoint. Échapper à la solution du partage devient une question de statut social. Mais osons imaginer la bonne entente qui peut régner entre de jeunes adultes civilisés vivant sous un même toit.

Nous avons l'exemple de Dial House dans l'Essex. C'est un cottage avec cinq chambres sur un demi-hectare de terres où vingt personnes ont pu vivre – aujourd'hui, au moment où j'écris, il y en a trois. Cette maison montre ce qu'il est possible de faire grâce aux gens plutôt qu'avec de l'argent : l'endroit et les jardins sont très beaux. Les habitants ont construit des cabanes dans les jardins. C'est un projet viable. La seule surprise est que cette idée d'un groupe d'amis louant une maison ensemble n'ait pas inspiré plus de monde. Mais aujourd'hui, cette maison est devenue la propriété d'un syndicat et est menacée par des promoteurs immobiliers.

La maison du groupe de musique CRASS est basée sur la politique de la maison ouverte, autrement dit tous sont les bienvenus et auront le gîte et le couvert. En ce sens, c'est l'équivalent séculier du monastère médiéval, un refuge paisible qui est aussi un environnement de travail prospère : on y cuisine, on y cuit le pain, on fait pousser des végétaux, on fabrique des objets. Penny

Rimbaud en est le prêtre séculier, alors que sa compagne artiste Gee Vaucher en est la mère supérieure ! Un des derniers projets de Penny Rimbaud est une cabane en bois avec un clocher et des vitraux. Qui ressemble à s'y méprendre à une chapelle. Cela me rappelle les membres du Libre Esprit, ces bohémiens du quatorzième siècle qui vivaient en groupe dans ce qu'ils appelaient des Maisons de la pauvreté volontaire.

Penny Rimbaud projetait un réseau de telles maisons dans tout le pays, toutes à une journée de marche les unes des autres. Je pense que nous devrions suivre cet exemple et déclarer nos maisons ouvertes aux voyageurs.

Une autre possibilité est l'achat d'une maison à bas prix dans un endroit perdu. Quand vous irez à la grand'ville, vous pourrez toujours loger chez des amis. Vous aurez de faibles mensualités. Ou alors, construisez votre maison en paille, technique qui a le vent en poupe. Achetez un hectare de terrain et construisez une petite maison. Agrandissez-la au fil des années. Partagez les coûts avec des amis. L'autre question à vous poser est : avez-vous vraiment besoin d'une aussi grande maison ? Je connais des urbains aisés qui, désirant acheter une grande maison à la campagne, se sont mis sur le dos un prêt écrasant, ce qui signifie qu'ils sont pieds et poings liés à un emploi. Malgré le fait qu'ils gagnent ce qui semblerait à la plupart d'entre nous un salaire mirobolant, ils souffrent du poids de la dette et recourent ainsi à des stratégies machiavéliques pour garder leur emploi ou être promus. Ils peuvent certes gagner beaucoup d'argent, mais ils sont toujours assaillis par l'anxiété. Quel est l'intérêt d'habiter une grande maison ? Cela vous oblige à beaucoup de dépenses. Encore plus de ménage, plus d'ameublement ; plus de coût, de labeur, d'encombrement.

Une autre alternative est le vagabondage. Débarrassez-vous de l'emprunt et allez dans les rues. Le vagabondage était socialement accepté au Moyen Âge, en raison de l'exemple de saint François et de ses frères. Jésus ne paraissait pas avoir de problème de mensualités ; il vagabondait, comptant sur l'hospitalité des autres. En Inde aujourd'hui, nous avons l'exemple des sadhus, ces saints fous qui arrivent dans un village où ils sont nourris, logés pour quelques jours et s'en vont ensuite ailleurs. Les Indiens n'imposent pas aux sadhus des programmes d'insertion pour les obliger à travailler. Ils ne les plaignent pas d'être privés de demeure fixe et n'essaient pas de les incorporer dans une société policée. Cela devrait être aussi le cas lorsque la Mutoid Waste Company arrive en ville : nous devrions les accueillir à bras ouverts et ne pas essayer de les forcer à avoir des métiers normaux.

Le problème du vagabondage, c'est que les gouvernements ne le supportent

pas. Ils détestent le chaos, les éléments incontrôlables, l'idée que des gens puissent errer à travers le pays en faisant ce qu'ils veulent. Lorsque les gouvernements ont davantage de pouvoir, ils adoptent tous des réglementations répressives contre les vagabonds. Après avoir été tranquilles pendant neuf cents ans, ils ont subi les gouvernements intrusifs, centralisateurs, organisés et organisateurs de la période des Tudors, qui ont instauré des lois contre le vagabondage. Que celui-ci soit tout à coup devenu un problème s'explique par deux raisons. Premièrement, suite à la Réforme et aux lois sur les enclosures, des milliers de personnes se sont subitement retrouvées sans travail à cause d'un processus que nous appellerions aujourd'hui une privatisation. L'ancien mode de vie collectif a été détruit. Le nombre de mendiants dans les rues a explosé. Deuxièmement, les mendiants n'avaient plus les monastères et les demeures aristocratiques pour prendre soin d'eux. Les monastères ont été dévalisés par les nouveaux riches avides et la tradition catholique de l'hospitalité a été sapée par l'individualisme protestant.

La nouvelle éthique du travail ne pouvait pas reconnaître l'intérêt social du vagabond. En 1565, Sir Thomas Smith, membre du gouvernement, écrit : « *Celui qui n'a pas de loyer ou de moyen de subsistance suffisant vit oisivement, il doit faire l'objet d'une interpellation, voire être envoyé en prison, ou parfois puni comme un vagabond endurci : telle est notre politique qui abhorre l'oisiveté.* » Une fois les prisons remplies de ces vagabonds, les autorités ont alors décidé de les envoyer dans les nouvelles plantations de la Jamaïque, où ils devaient trimer pendant sept années. On sait qu'ils étaient traités de façon pire que les esclaves, parce que les propriétaires des esclaves avaient intérêt à ce qu'ils soient nourris correctement et raisonnablement bien traités pour servir toute leur vie durant, alors que, ces bagnards exilés devant repartir après sept ans, il n'y avait aucun intérêt à les maintenir en bonne santé ou même en vie.

Les maisons de correction furent les équivalents élisabéthains des camps nazis : une loi de 1576 stipulait que « *la jeunesse peut être formée à travailler* » et les enfants oisifs âgés de cinq à quatorze ans pouvaient avoir les pieds mis aux fers et être fouettés. D'autres catégories de personnes déplaisaient aux autorités : « *les colporteurs, les ferrailleurs, les soldats et marins, les amuseurs publics, les étudiants, les guérisseurs non patentés, les diseuses de bonne aventure, les sorciers* ». Les romanichels et les Irlandais étaient traités comme des vagabonds. Une loi de 1572 ordonna aux Irlandais, accusés d'être « papistes » et rebelles, de rentrer en Irlande. Des gouvernements opprimant l'oisiveté, c'est une histoire qui se répète.

La question à se poser est peut-être la suivante : que voulons-nous dire par

« maison » ? Il est possible que le vagabond sans logis se sente davantage chez lui que le banquier dans sa demeure, étranglé par les dettes. Investir beaucoup de temps et d'argent dans le remboursement de l'emprunt et dans la maison de vos rêves ne sera jamais plus qu'une façon d'échapper au véritable problème qui est vous-même et votre état d'esprit. Le prêt est une exploitation commerciale de notre désir de vivre sous un toit. Vous saurez que vous aurez trouvé ce que vous cherchez quand vous arrêterez de chercher.

Mais la réponse finale aux inquiétudes face à l'emprunt est ne pas s'en soucier. C'est une fiction, ne laissez pas la dette vous plomber. Allez-vous vous retrouver à la rue et être affamé ? C'est peu probable. À quel point votre situation peut-elle se dégrader ? Le système aime que vous soyez endetté. Les spéculateurs de la City qui possèdent votre dette en raffolent et ne vous feront pas de cadeau, contrairement à ce que peut faire croire leur propagande. Ils vous exploitent. Les usuriers s'en donnent à cœur joie, donc, ne les laissez pas, pour l'amour du ciel, vous culpabiliser. C'est eux qui devraient se sentir coupables parce que ce sont des pécheurs condamnés aux flammes éternelles. Hourra !

PARTAGEZ VOTRE MAISON

La famille anti-nucléaire

« Laissez les enfants tranquilles ! Jetez-les à la rue, dans les terrains de jeux, et ne vous en occupez plus. »

D. H. Lawrence, « Éduquer le peuple »,
De la Rébellion à la Réaction, 1918.

On entend beaucoup parler de familles à problèmes. La famille, qui devrait être source d'agrément, d'amusement, de confort et d'enrichissement semble partout être synonyme de malheur, de colère, de claquements de portes, de cris, de cruauté, de conflits, de maltraitance et même de morts. Nous vivons collés les uns contre les autres. Quelque chose ne va pas. Je crois que les familles, de façon générale, sont trop petites. Et ce sont également des entités non créatives.

Trop souvent, la famille est aujourd'hui synonyme de quatre personnes complètement différentes et hostiles vivant sous un même toit. Les foyers du temps jadis étaient des unités créatives, fonctionnelles et productives. Couture, tricot, raccommodage, cultures d'herbes aromatiques et de laitues n'étaient pas nécessairement une corvée (surtout en comparaison du travail dans un centre d'appels ou à la caisse d'un supermarché toute la journée). Un travail productif, autonome et créatif, voilà qui peut être source de joie. La corvée n'est telle que si on la dénomme ainsi. C'est l'esprit qui décide. Lorsque la maisonnée était un organisme vivant et respirant, fournissant l'alimentation, l'habillement et le toit, nous étions les créateurs de nos propres emplois. Le foyer fournissait travail, réjouissances, vêtements et subsistance.

Alors que les entreprises se sont agrandies, les familles, elles, se sont rétrécies. Les grandes multinationales ont revêtu le rôle de créateurs de communautés. L'importance centrale du foyer domestique comme unité productive a presque disparu, et la maison est devenue un endroit où dormir, décompresser, se réfugier, et regarder la télévision. Les familles travaillaient ensemble, aujourd'hui elles sont passives et non créatives. Une vie de famille moderne représente aujourd'hui un poids financier, en d'autres termes une incitation à accepter un

emploi que l'on n'aime pas. J'ai récemment lu un article sur une mère qui allait travailler au supermarché, ce qu'elle détestait, afin que ses enfants puissent acheter des survêtements chers et des jeux vidéo pour rester au même niveau que leurs camarades. Voilà une façon asservissante de raisonner dont il faut absolument nous débarrasser si nous voulons être libres.

En réalité il est possible, croyez-moi ou non, de combiner des activités utiles et agréables avec la « garde d'enfants » redoutée. La marchandisation de la garde d'enfants est un autre effet pervers du capitalisme. Vous gagnez de l'argent en faisant un métier que vous n'aimez pas afin de payer quelqu'un d'autre pour s'occuper de vos enfants. La famille dysfonctionnelle crée une industrie géante de parasites professionnels spécialisés dans les médicaments, les programmes de thérapies et des best-sellers sur l'éducation de John Cleese¹. Ces palliatifs ne sont pas d'un grand secours, car, en insistant et en radotant sur les problèmes, ils peuvent les aggraver. En confirmant l'existence d'un problème, vous créez un marché. C'est pourquoi l'industrie pharmaceutique n'en finit pas d'inventer de nouvelles maladies, les assurances de nouvelles peurs, et les gouvernements de nouveaux ennemis. Désindustrialiser ces secteurs est d'une urgente nécessité.

Il vaut mieux ignorer les aides et les conseils coûteux des « experts » et mettre les enfants au travail chez vous. Qu'ils vous aident. Faites de vos enfants des producteurs et des créateurs. Chez nous, les enfants aiment aider au jardin. Certains après-midi, nous allons à l'atelier avec une scie, un ciseau et des chutes de bois pour nous fabriquer un objet. Nous sommes déjà ressortis avec un éléphant, des avions, des fusées et une œuvre abstraite. *Bois sauvages*, deux pièces de bois clouées ensemble en croix, couvertes de bouts de papier journal, trône aujourd'hui dans la cuisine d'un artiste connu. J'ai réalisé cette œuvre avec mes enfants sans aucun talent ni compétence particulière. Il est vrai, ces jouets ne remportent pas autant de succès auprès de nos enfants que leur robot téléguidé ou la machine à fabriquer des pièces en chocolat. Mais il ne faut pas grand-chose pour voir les enfants adopter une attitude créative et serviable. Lorsque je trouve l'énergie pour éteindre la télévision, ils gémissent pendant quelques minutes, mais ensuite ils s'adaptent ; je les retrouve assez rapidement en train de jouer, de dessiner ou de construire une machine fantastique avec des vieilles boîtes en carton.

Une autre solution simple est de diviser la famille en groupes plus petits. Cela peut atténuer la tension nucléaire. Je trouve que les enfants se comportent très bien lorsqu'ils font une sortie tout seuls avec moi. Ils bénéficient de toute mon attention puisque je ne suis pas tenté de discuter avec Victoria. Je me sens alors

entièrement responsable et je ne compte plus, par exemple, sur mon épouse pour changer la couche de Henry.

Evitez les excursions familiales. Il n'y a rien de pire que d'entasser quatre ou cinq personnes dans une automobile pour faire une sortie organisée. Cela signifie généralement dépenser de l'argent au parc à thème ou au bowling, afin de sauver la famille, de « faire ce qu'il faut ». Ces journées sont inévitablement décevantes. Nous pensons que l'argent est synonyme d'affection, mais il mène à des querelles et à des récriminations sans fin de la part des enfants. Nous sommes devenus des parents radicalement impuissants. Nous supplions qu'on nous aide. « À l'aide ! » crions-nous, et la culture de consommation nous répond : « Contre une entrée à 9,99 euros, nous vous aiderons ! » Nous finissons par faire des choses ridicules. Par exemple, plutôt que de jouer dans les bois, les prés, les landes, les vallées, ou à la plage près de chez nous, il nous est arrivé de prendre le volant une demi-heure, direction la grande ville la plus proche, pour mettre nos enfants à grands frais dans une plaine de jeux.

Une autre solution facile est d'inviter des amis. De partager le fardeau. Faites des échanges. Remplissez votre maison avec les enfants des autres. Prenez un verre à la cuisine avec leurs parents pendant que les enfants se défoulent dans la maison ou dans le jardin. Quand nous invitons deux ou trois autres enfants, le gang disparaît et je peux continuer mon travail. Nous avons employé pendant trois ans une nounou, qui avait besoin de payer sa maison. Un grand bienfait fut l'accroissement du nombre de personnes dans la maisonnée. Nous nous comportons tous mieux quand elle était là. La nounou amenait de l'amusement et de la bonne humeur, nous pouvions rattraper nos heures de sommeil perdues. Mais l'inconvénient fut une baisse du sens de la responsabilité chez Victoria et moi-même. Un ami nous fit remarquer un jour que nos enfants se comportaient mal avec nous et bien mieux avec leur nounou.

Un problème majeur de la famille nucléaire est qu'on se voit trop souvent. C'est certainement le problème que nous avons avec Arthur. À cinq ans, il avait un besoin constant d'être diverti, par la télévision, notre compagnie, les jeux ou l'ordinateur. Il n'était pas autonome et cherchait toujours des sources de stimulation extérieure. Un jour, il me lança avec colère : « J'ai besoin... de... *divertissement* ! » En d'autres termes, il courait le risque de manquer de ressources intérieures pour jouer. Lorsque Arthur voulait exprimer sa liberté, son mode d'expression était de hurler « non » lorsqu'on lui demandait de faire quelque chose. Son attitude contrastait avec celle de nos deux autres enfants qui ont inévitablement été davantage livrés à leurs propres moyens que leur frère, parce

qu'ils étaient les deuxième et troisième enfants de la fratrie. Ils ont ainsi pu devenir plus autonomes.

Ce que les enfants ont de merveilleux, ce n'est pas leur prétendue innocence, mais leur passion pour l'existence et pour la vie. Cela se manifeste par des rires ou par des larmes, mais soyons persuadés qu'ils sont tous deux bienvenus. On n'a pas les uns sans les autres. Peut-être en profitent-ils, comme ces médiévaux qui semblaient pouvoir se livrer à des passions extrêmes. Nous devrions trouver cette passion en nous-mêmes.

On trouve de bons conseils dans le long essai de D. H. Lawrence « Education for the People » sur l'éducation, écrit en 1918. Il présente une approche simple de la vie de famille, en proposant moins de travail pour de meilleurs résultats. Première règle : « Laissez-les tranquilles », dit-il. Deuxième règle : « Laissez-les tranquilles », et la troisième : « Laissez-les tranquilles ». Lawrence pense qu'il y a quelque chose de débilitant dans un amour maternel trop sentimental et étouffant. Ainsi le conseil : « Laissez-les tranquilles », que je me répète comme un leitmotiv tous les jours, a pour objectif de laisser les enfants grandir à leur façon. Donner sans cesse des leçons de morale et avoir une attitude condescendante au nom de l'amour crée des problèmes psychiques et physiques. On nous dit qu'il faut passer des moments choisis avec nos enfants – « Prenez du temps pour jouer tous les jours ». De telles règles et toutes ces listes de choses à faire ont un effet négatif, pour la simple raison qu'elles transforment le fait d'être parent en un devoir. Cela en fait un métier, quelque chose que l'on peut donc déléguer et fuir. S'occuper d'un enfant devient une corvée, alors que le but devrait être tout simplement de vivre les uns avec les autres. Si vous décidez de vous faire plaisir et d'éviter le piège consistant à faire les choses par devoir – ce qui produira ensuite du ressentiment –, vous verrez que, assez naturellement, vous jouerez différemment avec vos enfants et à des moments imprévus.

Le conseil de Lawrence – cette philosophie du « laissez-les tranquilles » – exprime un plus grand respect pour l'enfant que l'approche surprogrammée et culpabilisatrice. Et si les enfants n'avaient pas forcément envie d'avoir toujours leurs parents sous les yeux ? Lorsqu'un politicien annonce qu'il veut passer plus de temps avec sa famille, j'ai envie de lui répondre : oui, mais auront-ils envie de passer plus de temps avec vous ? Et comme les enfants le disent parfois aux parents : laissez-nous tranquilles, les adultes devraient dire aux gouvernements la même chose. Parce que le même processus est à l'œuvre ici : en nous laissant trop prendre par la main, nous, les adultes, manquons complètement d'autonomie. Un sentiment de dépendance et d'inutilité se développe ainsi en

nous.

« Négligence bienveillante » est une expression que j'apprécie pour décrire cette approche. Laissons les enfants s'occuper de leurs affaires.

Une chose qui me déprime beaucoup est ce que j'entends régulièrement dans la bouche de certains parents, souvent au sujet des garçons : « Il ferait mieux de s'endurcir parce que le monde est dur. Il est compétitif... » Pourquoi ne pas dire plutôt : « Le monde est merveilleux, alors rendons cet enfant merveilleux ! » La solution pour mettre fin à ce monde plein d'enfoirés est de ne pas aggraver le problème en faisant de votre fils un enfoiré. Montrez l'exemple !

De fait, le monde n'est dur que si vous le voulez. Si vous voyez la vie comme une compétition ou une course, alors elle le sera. Si en revanche vous décidez de voir le monde comme un endroit enchanté et merveilleux, alors il le deviendra. En disant à nos enfants que tout est horrible et injuste, nous aggravons le problème.

Nous sommes en train de surcharger nos enfants d'activités et de créer une nation de gens dépendants, inutiles et incapables de ne rien faire d'autre de leur temps libre que des activités coûteuses comme les jeux vidéo, le tennis et la danse. Nous créons une génération d'enfants qui ne savent plus jouer. Je me souviens d'un dessin humoristique du *New Yorker* montrant deux enfants se tenant l'un à côté de l'autre avec leurs smartphones sous les yeux. « OK, dit l'un à l'autre, *je peux te proposer un créneau de jeu improvisé jeudi prochain à quatre heures.* » La plupart de leurs activités ne sont plus que des distractions, diversions et autres bagatelles, alors que nous devrions simplement laisser nos enfants jouer les uns avec les autres et inventer leurs propres jeux, ce qu'ils feront spontanément s'ils sont livrés à eux-mêmes. Et vous pourrez vaquer à vos occupations pendant ce temps-là. Pour ne pas être trop réticent à m'occuper des enfants, j'emporte souvent un livre avec moi. Cela signifie que pendant qu'ils jouent gentiment, je peux lire par exemple deux pages de *La Vie du Dr Johnson* de Boswell.

Un exemple d'emploi du temps insensé pour les enfants a fait irruption dans ma vie personnelle lorsque Victoria a décidé d'organiser des leçons de tennis pour Arthur à une demi-heure de voiture les samedis matin à 9 heures ! Alors que nous pouvions profiter d'une matinée sans avoir à l'emmener à l'école, voilà qu'elle instaure un nouveau rendez-vous, coûteux de surcroît ! Un remplacement de l'école ! La surplanification doit disparaître ! Quelle folie ! Laissez-les tranquilles !

Nous jetons de l'argent sur le problème pour le résoudre. Nous déléguons

l'éducation à des experts. Les mères crient : « Je suis une mauvaise mère », les pères râlent et crient après les enfants. Et pourquoi ? Parce qu'ils se sentent impuissants : les familles sont trop petites, nous ne savons pas comment nous débrouiller. Faites-les travailler pour vous, voilà mon conseil ! Quoi que vous fassiez, les enfants s'en sortiront. Ne battez plus votre coulpe.

LAISSEZ LES ENFANTS TRANQUILLES

1. John Cleese, co-fondateur des Monty Python, a co-écrit avec le psychothérapeute Robin Skynner *La famille, comment s'en débêtrer* (Odile Jacob, 2000) et *Comment être un névrosé heureux* (Odile Jacob, 2001).

Désarmez la douleur

« La plus grande contribution de GSK à la société est la découverte et le développement de médicaments qui aident les gens à être plus actifs, à se sentir mieux et à vivre plus longtemps. »

Site de GlaxoSmithKline.

« La vie, qui de tout temps a connu la douleur, est plus douloureuse en notre temps que pendant les deux siècles précédents. La tentative d'échapper à la douleur conduit l'homme à la trivialité, à l'illusion sur lui-même, à l'invention de vastes mythes collectifs. Mais ces soulagements momentanés ne font qu'accroître les sources de la souffrance sur le long terme. »

Bertrand Russell, « *Useless* » *Knowledge*, 1935.

La douleur, c'est le profit : voilà qui, dans une société plus honnête, serait le slogan des monstres pharmaceutiques, parce que c'est la pure et simple vérité. Plus vous souffrez, plus vous prendrez de comprimés, et plus le cours de leur action en Bourse grimpera. La logique financière conduit donc à créer de la douleur et donc de la souffrance, de la dépression et des désordres bipolaires afin d'en commercialiser les solutions. De nouveaux troubles créent de nouveaux marchés. Et c'est bien ce qui arrive. Nous sommes arrimés à un travail ennuyeux, à des écrans blafards, et à des désirs impossibles. Je pense à cette grande installation de Damien Hirst appelée *Looking Forward to the Total and Absolute Suppression of Pain* [« Espérance de la suppression absolue et totale de la douleur »] où quatre postes de télévision montrent en simultané avec un niveau sonore à vous percer les oreilles quatre publicités différentes pour Nurofène, Solpadeine et d'autres médicaments contre le mal de tête. Les solutions à la douleur en sont précisément la cause. Le même système qui cause la douleur promet de nous en débarrasser.

L'objectif d'une suppression totale de la douleur, jamais atteint, est très juteux. Le directeur de GlaxoSmithKline touche un salaire et des actions de plusieurs millions de livres chaque année et, une fois à la retraite, la firme le gratifie encore

d'un parachute doré très important. Le chiffre d'affaires annuel en 2016 de GlaxoSmithKline a été de 28 milliards de livres et les profits d'environ un milliard. Les profits sont en grande partie issus des ventes d'antidépresseurs.

Sur ses 100 000 salariés, 40 000 sont employés dans le commerce et le marketing. Les grandes compagnies pharmaceutiques ont de vastes troupes de commerciaux « non rémunérés » que sont les médecins généralistes, déjà bien rémunérés par ailleurs. Ils prescrivent de l'Amoxicilline et du Wellbutrin pour un rien. Le PDG de Glaxo ressemble à s'y méprendre à Mister Burns des *Simpson*.

Le slogan de GSK cité au début de ce chapitre résume les ambitions déprimantes de l'homme moderne. « Être plus actif, se sentir mieux, vivre plus longtemps. » Non seulement ces mots sont désespérément flous et donc sans signification aucune, mais ils trahissent une absence préoccupante de passion pour la vie. « Être plus actif », comme si « être actif » était une bonne chose en soi, et être encore plus actif mieux encore. Or à l'évidence, on en fait déjà trop. Une attitude responsable face à un monde où l'agitation provoque de terribles problèmes sanitaires et environnementaux est d'être moins actif, et non pas « plus actif ». C'est justement le fait « d'être actif » qui cause des problèmes. Et en quoi « être plus actif » serait-il un but en soi ? Hitler et Staline ont été suractifs, mais cela aurait évidemment mieux valu qu'ils l'aient été beaucoup moins. « Se sentir mieux » : il y a l'idée d'atténuer la douleur, certes. Mais la douleur est présentée comme un empêchement à « être actif », alors que je considère comme une aubaine de m'abstenir d'être « actif » pendant plusieurs heures ou jours. À l'évidence, tout ce que nous devons faire quand nous sommes malades est de rester au lit avec une pile de livres et une salade de fruits. Et pour ce qui est de « vivre plus longtemps », la qualité a été sacrifiée à la quantité. Vivre le plus longtemps possible, plutôt que de vivre le mieux possible, est devenu l'objectif à atteindre.

Le rapport annuel de GSK est une étrange mixture de profits mirobolants et d'intentions charitables. Le monde des comprimés, ces nouveaux sacrements modernes, est vaste et effrayant. La corruption de l'Église catholique n'est qu'une goutte d'eau dans l'océan comparée à ces immenses colporteurs mondiaux de potions et de poudres de perlimpinpin, aux profits inimaginables et aux pratiques planétaires impitoyables. Leur besoin de croissance insatiable leur fait ouvrir constamment de nouveaux marchés.

Voilà donc pour les profits de la douleur que j'ai soulignés dans l'espoir qu'il sera plus facile de nous libérer de la douleur lorsque nous réaliserons que sa

création est utile au système profiteur. Ainsi, en nous amusant et en nous divertissant, nous nous rebellons.

Mais la crainte de la douleur peut nous empêcher de bien vivre. Elle peut être synonyme d'une peur de la vie, car la vie, c'est la douleur. Cela aurait donc du sens d'accepter la douleur et les épreuves. Une des questions que pose Damien Hirst à ses invités est : « Qu'aimez-vous dans la vie ? » « Euh, et bien... », répond-on. Il dira : « Moi, j'aime tout. » Il aime *tout*. Les hauts et les bas. Il n'adhère pas à l'idéal perfectionniste consistant à supprimer toute douleur et toute souffrance dans le monde. La vie est faite de douleur et d'épreuves. Il n'y a pas de hauts sans bas. Et comme l'écrit le sombre Robert Burton :

« Dans l'adversité, je cherche la prospérité et dans la prospérité, j'ai peur de l'adversité ; [...] dans quel type de vie pourrions-nous être libres ? La sagesse est associée au travail, la gloire à l'envie, la fortune aux soucis, les enfants aux problèmes, le plaisir aux maladies, le repos et la mendicité vont de pair, comme si les hommes naissaient pour expier dans cette vie les péchés commis précédemment. »

Parfois, je me demande s'il est possible d'aimer la douleur. Cela devait bien être le cas au Moyen Âge, lorsque les gens exultaient dans leurs peines. La vie était vécue avec une intensité qu'il est difficile pour un rationaliste républicain d'imaginer. Dans *L'Automne du Moyen Âge*, Huizinga décrit l'état d'esprit passionné qui poussait les médiévaux à attendre toute la nuit devant l'église pour écouter un prêcheur dont le sermon émouvant faisait pleurer et gémir toute l'assemblée à la sortie de l'église. Citons également les flagellants au treizième siècle qui, délibérément, s'imposaient une douleur pour ses vertus mystiques. Voilà qui fournissait du grand théâtre. Et leur douleur avait une finalité positive, comme l'écrit Norman Cohn :

« C'est dans les cités populeuses d'Italie que des processions de flagellants organisés firent pour la première fois leur apparition. Sitôt le signal donné par un ermite de Pérouse en 1260, le mouvement s'étendit au sud jusqu'à Rome, et au nord jusqu'en Lombardie, avec une telle rapidité que les contemporains crurent à une véritable épidémie de remords. Des masses d'hommes, de jeunes gens et de gamins, guidés en général par des prêtres, défilaient nuit et jour de ville en ville, portant des bannières et des cierges allumés. Chaque fois qu'ils parvenaient dans une ville, ils s'ordonnaient en groupes face à l'église et se fustigeaient des heures durant. Cette forme de pénitence impressionnait grandement la population : les criminels se repentaient, les voleurs restituaient leur butin, et les usuriers les intérêts de leurs prêts ; les ennemis se réconciliaient, on passait l'éponge sur toutes les querelles. »

La douleur publique avait des effets positifs sur la communauté. Je n'imagine pas un seul instant de telles manifestations dans une société comme la nôtre, phobique de la douleur ; je ne vois pas Bono ou Geldof se flageller publiquement devant l'abbaye de Westminster. Nietzsche pensait que le rejet de la souffrance était un rejet de la vie. Dans *Ecce Homo*, il écrit :

« Je fus le premier à voir la véritable antithèse : l'instinct qui dégénère et qui se tourne contre la vie avec une haine souterraine (christianisme, philosophie de Schopenhauer, en un certain sens déjà la philosophie de Platon, l'idéalisme tout entier, comme formules typiques) et une formule de l'affirmation supérieure, née de la plénitude et de l'abondance, une approbation sans restriction, l'approbation même de la souffrance, même de la faute, de tout ce que l'existence a de problématique et d'étrange. »

Le rejet de la vie, le rejet de ce qui est étrange, douloureux et difficile édulcore nos existences. Même la cruauté faisait jadis partie de la joie rappelle Nietzsche : *« En tout cas, il n'y a pas si longtemps, on ne pouvait imaginer un mariage princier ou de grandes fêtes populaires sans exécutions capitales, sans supplices, ou par exemple sans un autodafé, ni une maison noble sans créature sur qui l'on pût se laisser aller à toute sa méchanceté et aux plus cruelles moqueries. »*

Aux yeux d'un moderne, ce genre de comportement est inimaginablement cruel, mais Nietzsche offre une miette de réconfort en écrivant que peut-être, en ces jours passés, la douleur ne faisait pas aussi mal qu'aujourd'hui, pensée qui consolera les délicats.

J'ai décidé récemment qu'au lieu d'éviter les épreuves et de les repousser avec du chauffage central et de l'air climatisé, il serait plus sensé de les accepter. Cela peut sembler une idée étrange venant de la part d'un oisif, mais le fait d'accepter les épreuves ne pourrait-il pas être un chemin vers la liberté ? Par exemple, j'ai récemment envisagé d'acheter une vieille Land Rover pleine de courants d'air pour remplacer ma vieille et chic camionnette américaine, parce que dans la Land Rover, on est davantage exposé aux éléments. Je ne dis pas cela pour nier les plaisirs comme ceux que procure un bon feu de cheminée ; et ces plaisirs sont d'autant plus intenses lorsque vous allumez un feu avec du bois que vous êtes allé fendre sous la neige. C'est un plaisir qu'ignorent ceux qui ont le chauffage au sol. C'est ce que les médiévaux aimaient : le contraste entre les épreuves et le plaisir. Le feu de cheminée est plus réconfortant après une longue promenade dans le froid.

Je pourrais certes me passer d'un peu de douleur. Grâce au ciel, il y a l'aspirine en cas de mal de tête, même si plusieurs heures au lit peuvent avoir le même

effet. Dans un monde moins obsédé par le temps, comme c'était indiscutablement le cas au Moyen Âge, vous auriez pu aller vous coucher pour faire passer votre mal de tête, au lieu d'avaler un comprimé pour poursuivre coûte que coûte votre labeur. On passait plus de temps en convalescence. Il y avait à l'époque des médicaments pour lutter contre la douleur fournis par la médecine populaire, les herbes aromatiques, etc. Ce genre de choses est dénigré aujourd'hui. Mais on peut se demander : à *qui* sert ce dénigrement ? Les moqueurs sont dupes du projet capitaliste. Lorsque vous dénigrez les médicaments gratuits se trouvant dans votre haie et qui vous tendent les bras, vous faites le jeu de ceux qui veulent vous voir dépenser encore et encore pour acheter leur poudre de perlimpinpin industrielle. L'art du médecin est tel qu'il l'a toujours été : amuser le patient pendant que le corps se rétablit tout seul. Les placebos, je le répète, sont probablement aussi efficaces et moins nocifs que les vrais médicaments, dès lors que vous faites confiance à votre docteur ou que vous lui attribuez une sorte de pouvoir magique. Tant de médicaments sont purement et simplement inutilement coûteux et dangereux.

La douleur ne s'en ira jamais. Il faut vivre avec. Au lieu de dépenser de l'énergie à la faire disparaître, nous devrions dépenser cette énergie à créer des plaisirs. Pour soi-même et pour les autres autour de nous. La sexualité, la musique, la danse, la bière, le vin, la convivialité, un bon travail, des réjouissances : ce sont des antidotes à la douleur. Les plaisirs existent parce que nous connaissons la douleur. Sans douleur, il n'y aurait pas de plaisir.

ACCEPTEZ LES ÉPREUVES

Cessez de vous tracasser pour votre retraite

« Il n'y a pas de valeur intrinsèque dans quoi que ce soit, et chaque action est un effort futile et sans signification. »

Masanobu Fukuoka, *La Révolution d'un seul brin de paille*, 1978.

Dans le temps jadis, le mot « pension » renvoyait à une somme annuelle qu'un bienfaiteur accordait à une personne en reconnaissance d'un service public. Le roi George III, par exemple, accorda au Dr Johnson une pension de 300 livres par an en 1762. Cette annuité servait à le remercier d'avoir créé son grand dictionnaire et était inconditionnelle. Le Premier ministre Lord Bute dit ainsi à Johnson : « *Nous vous l'attribuons non pour ce que allez faire, mais pour ce que vous avez fait.* » Les soldats aussi recevaient une pension, ce qui est juste, car pourquoi devrait-on négliger un soldat trop âgé pour servir ?

Je n'ai rien contre l'argent donné sans travail en contrepartie. L'idée de recevoir de l'argent sans avoir à travailler est une idée qui me plaît bien. Mais je me demande si un système des retraites géré par le gouvernement et la City profite vraiment aux gens qu'ils sont censés servir. Dans les deux cas, une vaste industrie fournit des emplois et des richesses à ses employés, mais presque rien à ceux qui cotisent. En ce qui concerne le gouvernement, nous entendons parler de « crise des retraites » (mais jamais d'une « crise de la défense » ou du « trop-plein de fonctionnaires »). Cela signifie une fois de plus que l'individu plein de confiance, et croyant naïvement que l'État s'occuperait de lui en lui assurant une confortable retraite le jour venu, doit en fait payer les pots cassés pour cette immense gabegie.

En ce qui concerne les retraites privées, vous ne savez jamais si un escroc ne va pas se pointer et s'emparer de votre argent. Au moins, il est évident que les gars de la City font beaucoup d'argent avec les fonds de pension. Comparez donc la maison ou les maisons de votre gérant de fonds de pension avec la vôtre. C'est avec votre argent qu'il achète son champagne. Il y a aussi une considération

éthique : les fonds de pension prennent tous les mois de l'argent aux pauvres pour le faire circuler sur les marchés mondiaux, de GlaxoSmithKline à HSBC en passant par des trafiquants d'armes et autres entreprises juteuses et glauques. Vous ne savez pas où va votre petite contribution. Il vaut donc mieux ignorer les vaines promesses de l'État et du business et faire vous-même vos provisions ou, mieux encore, créer une vie dont vous ne voudriez pas vous « retirer ».

Les artistes parmi nous devraient se tourner vers des bienfaiteurs privés. Le fait d'accorder des rentes, cette idée démodée de donner de l'argent pour rien, devrait être le rôle de la monarchie et des aristocrates aujourd'hui. Attaqués par les classes moyennes, assaillis par des propositions méritocratiques comme l'exigence de taxes sur leur héritage, évincés de la Chambre des lords au Royaume-Uni, les aristocrates cherchent un rôle à jouer. La réponse est simple : ils devraient accorder des rentes aux grands écrivains, poètes, philosophes, musiciens, artistes, autrement dit aux oisifs. Au dix-huitième siècle, une mode consistait à avoir chez soi un ermite vivant dans une grotte au fond de son jardin. Les riches devraient ouvrir leurs maisons et distribuer du pain, de la bière et des bons repas dans la grande tradition de l'hospitalité. Ce rôle a été usurpé par les groupes de professionnels comme Bloomberg et les vendeurs de téléphones portables.

Les industries des fonds de pension font de leur mieux pour nous instiller la peur de l'avenir, pauvres consommateurs. Coincés sur le quai de la gare ou dans le bus, nous sommes assaillis par leurs messages anxiogènes. Tout peut arriver, disent-ils, alors il faut planifier l'avenir. Bien entendu, il est très facile de vendre des produits concernant le futur – un territoire vierge où il est possible d'éveiller toutes sortes de peurs. La forme de l'avenir est dessinée par les publicitaires. L'expression « et si jamais... ? » devrait être bannie de toute société policée. Vous pouvez mourir demain dans un accident de voiture : toute votre épargne retraite et toutes vos économies seront perdues. Ainsi, la seule chose vraiment responsable est de crier : « Tu peux te la bouffer, ta retraite » comme le poète britannique Philip Larkin (1922-1985) dans son poème « Toads » [*Crapauds*] ¹.

Nous avons subi un grand affront lorsque le gouvernement a repoussé l'âge de la retraite, justifiant cette décision par la « crise des retraites ». Cette crise a fait l'objet de débats pendant des décennies, et là, juste au moment où tout le monde commence à s'en soucier, voilà que l'État arrive avec sa solution qui est de travailler plus longtemps et plus dur ! Une fois de plus, l'État intervient pour corriger les problèmes qu'il a lui-même créés. Pouvez-vous imaginer ce que doivent ressentir ceux qui pensaient n'en avoir plus que pour trois ans et qui

s'entendent dire que cette période est allongée à six ans ? Nous assistons au spectacle indigne d'hommes de quatre-vingts ans qui travaillent comme vigiles dans un supermarché, alors qu'ils devraient faire la sieste, boire de la bière et se promener dans leur lotissement. Cela s'accompagne du verbiage pontifiant des journaux et des revues de droite sur l'air réjoui qu'arboreraient ces vaillants octogénaires à leur travail. Avez-vous remarqué que les octogénaires sont toujours « vaillants » ? C'est humiliant, un point c'est tout.

Et de toute façon, en quoi l'âge du départ à la retraite regarderait-il le gouvernement ? La date à laquelle je prends ma retraite n'est pas son affaire. Notre âge de retraite devrait être une question de contrat privé entre nous et l'employeur, mieux, quelque chose que nous décidons tout seuls.

La retraite comme récompense terrestre après avoir souffert quarante ans ou plus dans un métier que vous n'aimiez pas, voilà un phénomène nouveau. La retraite est une sorte de titre national. Quelque chose pour laquelle on travaille plutôt que quelque chose que vous obtenez après avoir travaillé. C'est l'expression de la récompense que décernent les autorités pour notre bon travail, « l'au-delà séculier », selon les termes de mon ami écrivain Matthew de Abaitua. Souffrez maintenant, vous entrerez au paradis après.

Les fonds de pension privés disent qu'ils vous vendent la tranquillité d'esprit en vous libérant de la peur. La réalité, c'est qu'ils nous vendent la peur et ensuite leur solution, l'argent. Mais cette solution ne marche jamais. Dans le cas des retraites, vous mettez de côté comme un écureuil un peu d'argent, ce qui vous prive aujourd'hui, en espérant des lendemains meilleurs, parce que vous avez cru au message crapuleux de ces publicitaires. Lorsque nous sommes assaillis par des publicités pour la retraite, nous devrions répéter les paroles avisées du troubadour Carcamon qui chantait en 1140 :

« Toutes vos paroles valent pour moi moins qu'un vieux sou. Un "tiens" vaut mieux que deux "tu l'auras". Compter sur les cadeaux des autres, c'est embrasser du vide. »

C'est aussi mon cas. Je crois que les retraites sont des promesses vaines. Elles sont diaboliques. Pendant ce temps, les capitalistes prospèrent en utilisant *votre* argent pour acheter ces infernaux smartphones et s'assoient au fond des taxis en se sentant importants. Ce sont des agioteurs. Il est temps de voir les choses autrement. Toisez de haut ces spéculateurs, prenez de la hauteur ! Quant à moi, je ne cotiserai jamais pour ma retraite. L'argent que je gagne, je le garde pour moi. Mettez-le sous votre lit ! Ou achetez ce qui vous fait plaisir ! Dans mon cas, cela signifie des livres. J'aimerais plutôt dépenser cinquante livres sterling par mois dans une librairie que les donner à un spéculateur. L'appât du gain des

gestionnaires de fonds de pension les rend vulnérables aux escrocs. Ainsi, la gestion de votre retraite ne correspond pas du tout à ce qu'ils clament : loin d'être prudente, elle est catastrophiquement périlleuse. Investir dans un fonds de pension, c'est faire preuve d'une négligence irresponsable.

Alors en ce qui concerne les retraites, je suis de l'école du « manger, boire, s'amuser, car demain est un autre jour ». La croyance en la retraite est une sorte d'esclavage. Si vous n'y croyez pas, vous croirez en vous-même et en votre capacité à veiller sur vous-même. Ce qui rend libre. Je préférerais avoir l'argent maintenant et laisser le lendemain prendre soin de lui-même. Ne nous plaignons donc pas, si, poussés par l'avidité, nous confions notre argent à un gang de spéculateurs qui le dépenseront en Ferrari flambant neuves.

Un autre point concernant les pensions est le fantasme de la sécurité. Elle n'existe pas. Une construction de l'esprit, un espoir, un miroir aux alouettes. Les choses sont imprévisibles. Comment savoir ce qui va se passer demain ou même dans une minute ? Une catastrophe naturelle peut effacer vos économies, ou encore un krach boursier. Si vous avez de l'argent, dépensez-le, pour l'amour du ciel ! La vie, c'est le changement, le flux. La sécurité, c'est le désir de fixer, d'être sûr et certain. C'est une fiction souvent qualifiée de « monde réel », alors que c'est l'exact opposé. Le monde réel est celui dans lequel nous vivons, cet endroit chaotique, confus, instable et merveilleux.

Se soucier de l'avenir est inutile et n'améliore en rien le présent. Les gens qui encouragent les autres à se soucier de leur avenir sont ceux qui veulent votre argent maintenant : voilà qui est amusant ! Ils ne se soucient pas de leur avenir et maximisent leurs propres profits aujourd'hui.

Faites vos provisions. En continuant de travailler. Ou en ayant une propriété, ou en la revendant. Une autre possibilité est de laisser tomber et de laisser Dieu y pourvoir. Quand je dis Dieu, je dis les amis, la famille et les voisins. Les institutions financières nous effrayent et nous font sentir seuls pour que nous les payions pour assurer notre sécurité. Mais n'oublions pas la famille, les amis et la communauté, qui peuvent nous aider quand les temps sont difficiles.

Si vous vous souciez de savoir de quoi vous allez vivre, pourquoi ne pas vendre votre maison quand vous prendrez votre retraite ? Si vous savez qu'à votre mort 40 % de sa valeur finira en impôts versés au Trésor public, cela a un sens de la vendre et de vivre de l'argent ainsi dégagé. Il n'y aura pas beaucoup d'héritage, mais bon, vos enfants ne peuvent-ils pas prendre soin d'eux-mêmes ?

Jetez la prudence par la fenêtre. Même si vous considérez les retraites d'un point de vue sensé et rationnel, elles sont dangereuses parce que le marché est

imprévisible. Votre retraite est dépendante de la Bourse. Si cette dernière s'effondre, votre argent durement gagné s'évanouira, vous laissant agiter des bouts de papier sans valeur devant les portes de votre banque. Investir dans les actions signifie vraiment le triomphe de l'espoir sur l'expérience, comme Charles Dickens et Edward Chancellor l'avaient si bien montré.

Tout bien réfléchi, j'abolirais la retraite. Une notion absurde : si j'aime mon travail, pourquoi diable voudrais-je l'abandonner ? Dans les cas où nous ne pourrions plus travailler, notre corporation devrait nous faire vivre, ce qui serait un argument pour revenir au système des guildes. Elles s'occupaient de leurs membres. Si un membre était malade et incapable de travailler, son travail était réalisé par les autres membres. Ils payaient des cotisations qui servaient à aider les familles de membres décédés. Elles prenaient soin d'elles-mêmes et la provision constituée pour parer à tout impondérable était faite à un niveau local et par des accords privés. Elles ne résultaient pas d'une campagne de promotion cherchant à éveiller la peur.

En ce qui me concerne, j'ai pris ma retraite à trente-cinq ans pour écrire un livre et, si Dieu le veut, je n'aurai plus jamais à travailler. Voilà ce qui devrait relever de notre responsabilité : plutôt que d'attendre les jours meilleurs de la retraite, profitons de la vie maintenant. Ne déléguons pas notre avenir à une agence extérieure, que ce soit le gouvernement ou les fonds de pension. Ne confions pas la gestion de notre argent à quelqu'un d'autre, c'est une opération périlleuse.

Nous devons prendre soin de nous-mêmes. Rejeter les vaines promesses de l'industrie néfaste des fonds de pension est un premier pas. Rejeter les pensions, c'est se retrouver soi-même et faire un bras d'honneur aux boniments des spéculateurs.

DITES OUI À LA VIE

1. Philip Larkin, *The Complete Poems of Philip Larkin*, édités par Archie Burnett, Londres, Faber & Faber, 2014.

Fuyez la grossièreté, choisissez la politesse, l'amabilité et l'élégance

« Les hommes sont mauvais, méchants, redoutables, traîtres et ne valent rien, ils ne s'aiment pas les uns les autres, ni eux-mêmes et ne sont ni hospitaliers, ni charitables, ni sociables comme ils devraient l'être ; au contraire, ils simulent, ils se cachent, ils jouent sur deux tableaux tout cela pour leur seul bien, ils ont le cœur dur, sont sans pitié, ni miséricorde, et pour obtenir quelque bénéfice, se soucient peu des malheurs qu'ils causent aux autres. »

Robert Burton, *Anatomie de la mélancolie*, 1621.

Un grand livre qui reste à écrire pourrait s'appeler *La Grossièreté et l'émergence du capitalisme*. Les deux sont presque synonymes. De même, le puritanisme et son frère, l'appât du gain, sont par nature grossiers. En effet, ils font appel, par leur façon assumée de valoriser le profit au détriment de toute autre considération, à une pure et simple incapacité à se placer du point de vue d'autrui. Cette incapacité a autorisé les puritains à se livrer à des actes d'une spectaculaire grossièreté.

La suppression de Noël – exécutée par leurs soins en 1649 – est une décision extraordinairement grossière. Les plus extrémistes d'entre eux étaient si grossiers que nous avons fini par les expédier aux États-Unis, où, malgré une excellente Constitution, ils ont construit une nation entièrement nouvelle et libre d'être aussi grossière qu'il leur plairait. Ils y ont poursuivi leur lutte contre l'amusement et contre la vie.

Je suppose que nous connaissons tous quelqu'un correspondant à la description de l'état d'esprit puritain faite par le gentilhomme Bertrand Russell dans son livre *Essais sceptiques* : intrusif, arrogant d'un point de vue moral, ascétique et sans humour. « Nous devons apprendre, dit-il, à respecter la vie privée de chacun et à ne pas imposer nos idéaux moraux l'un à l'autre. Le puritain s' imagine que son idéal moral est l'unique idéal moral ; il ne se rend pas compte que d'autres époques et d'autres pays et même d'autres groupes dans son propre pays ont des idéaux moraux

différents du sien avec la même légitimité que lui. Malheureusement, l'amour du pouvoir qui est le résultat naturel de l'abnégation puritaine rend les puritains plus entreprenants que d'autres hommes et fait que ces derniers ne peuvent pas leur résister facilement. »

Pour Bertrand Russell, le terme « entreprenant » signifie « sacrément impoli ». Il peut être littéralement grossier de *faire* telle ou telle chose, si ladite action ne convient pas aux autres. L'oisiveté est au contraire le summum de la politesse. Il est poli ne pas se faire valoir, de ne pas trop réussir, de ne pas travailler trop dur, de *laisser les autres tranquilles*. L'oisif met à l'aise les autres autour de lui, peut-être parce qu'il se comporte comme s'il était moins bien qu'eux. Se comporter comme si l'on était meilleur que les autres exprime un manque de considération pour eux. L'ambition zélée est impolie, alors que le personnage de Homer Simpson est poli. Le gouvernement, qui à ses origines était un phénomène policé conçu pour protéger les hommes du pillage, s'est transformé en une institution qui tue les gens, leur intime quoi faire, comment vivre et se permet de les espionner. Bientôt, le gouvernement s'arrogera le droit d'examiner quand bon lui semblera toutes vos recherches sur Google et tous vos courriels. Pourtant, les gens en ont vraiment assez de cette intrusion. Je discutais un jour avec mon facteur, membre du Parti travailliste, qui était en colère contre l'extension des pouvoirs de l'État dans chaque recoin de notre existence. « Ils sont partout, on ne peut pas y échapper ! » Les ordinateurs, les caméras de vidéosurveillance, les cartes de crédit, tout mouvement est enregistré dans de gigantesques banques de données.

Tout comme le capitalisme s'est développé avec le puritanisme, l'argent et l'impolitesse vont de pair. Les bonnes manières passent après l'argent. Lorsque vous devez de l'argent à quelqu'un, cela semble lui donner le droit de vous traiter avec le plus grand des mépris. Lorsque vous reportez un paiement, ces capitalistes deviennent très vite très féroces. Ces mêmes personnes qui vous ont précédemment courtoisé, flatté, séduit de façon assidue jusqu'à ce que vous donniez votre numéro de carte bancaire ou que vous retourniez le formulaire de prélèvement automatique, perdent tout à coup toute once de courtoisie et de respect lorsque vous leur devez de l'argent. Les bonnes manières disparaissent et font place aux lettres de menaces et aux courriels intimidants. Lorsque l'ami de ma mère est décédé, elle a appelé la compagnie de gaz pour leur dire qu'elle paierait la facture lorsque la succession serait réglée. Ses courriers ont été ignorés et un flux constant de lettres désagréables a assailli la boîte aux lettres du mort, menaçant de coupure de gaz, d'huissiers, de procès et de toute la batterie du

pouvoir juridique moderne. Le montant de la facture ? 34,80 £.

Les commerciaux sont des gens grossiers. Appeler un dimanche matin pour nous vendre une nouvelle offre téléphonique est très grossier et constitue une entrave à notre liberté. La liberté n'est pas celle d'empiéter sur les plaisirs des autres. On a le droit de profiter de la vie et de créer sa propre vie, et il faut aussi accorder ce droit aux autres.

En rédigeant ces lignes, j'ai reçu un appel. Un vendredi midi :

« Bonjour, êtes-vous bien M. Hoss-king-son » ? La ligne était mauvaise et l'accent indien. Certainement un pauvre gars d'un centre d'appels à Delhi.

« Euh... oui ?

– Puis-je savoir si vous utilisez un téléphone portable ? »

Que dire ? Si seulement je n'en avais pas, j'aurais pu répondre par la négative sans mentir. Ces interlocuteurs froids m'imposent un dilemme étrange : vous avez envie de leur raccrocher au nez, mais vous ne voulez pas être impoli avec un autre être humain. Alors, comment s'en débarrasser sans leur hurler après : « Fichez-moi la paix » ou sans raccrocher brutalement comme je le fais quand je suis mal luné ?

« Je suis désolé mais je ne souhaite pas être appelé, vous m'avez dérangé dans mon travail. Merci et au revoir. »

En raccrochant, je l'entendis continuer à débiter son baratin commercial.

Un autre sujet d'appel fréquent est l'équipement de la maison. Quelque pauvre maman désespérée et célibataire rémunérée sur commission uniquement vous appelle un dimanche matin : « Nous avons des représentants dans votre secteur et nous aimerions savoir si vous avez besoin d'une consultation gratuite. » Ils essaient de prendre un ton enjoué en lisant leur script. Cela me donne envie de pleurer. Ces gens sont motivés par un manager qui leur a fait un grand discours leur décrivant comment il roule maintenant en Porsche, alors qu'il avait commencé à partir de rien six mois auparavant. Dans le train, j'ai entendu la conversation de deux hommes manifestement investis dans la vente de téléphones portables en porte-à-porte. Ils évoquaient un personnage mythique dont ils avaient entendu parler qui gagnait des sommes astronomiques. Voilà comment fonctionnent les emplois des commerciaux : on imagine un trésor, une immense pile de billets de banque à gagner à la fin d'une prospection grossière, inutile et ruineuse pour l'esprit. Ce trésor est toujours hors de portée. Le secteur du commerce est au Royaume-Uni le secteur le moins bien payé. Il faut dire que le meilleur en la matière est la santé. Les docteurs, vrais trafiquants d'antibiotiques et autres gélules et potions, ont le commerce dans la peau.

Le courriel, quant à lui, semble par nature générer de mauvais sentiments. Ce moyen de communication affecte sans nul doute la qualité du message. Nous nous permettons d'être très négligents dans nos courriels, abandonnant la grammaire, l'orthographe, les phrases, en faveur d'abréviations abruptes de télégramme. Toute élégance dans l'expression a disparu. Impossible d'imaginer un quelconque « Recueil de Courriels » d'un Prix Nobel de littérature comme le poète irlandais Seamus Heaney. Et puisque le courriel ne permet pas de bien exprimer les nuances, il est facile de paraître plus abrupt et plus grossier qu'on ne l'aurait voulu. Vous avez parfois l'impression qu'une mauvaise ambiance se développe au cours d'échanges de courriels et vous décidez finalement de parler à votre correspondant au téléphone. En discutant un peu, ce malaise se dissipe. Il faudrait ainsi réintroduire des formules de politesse élaborées dans nos courriels et commencer par « Cher... » et finir par : « veuillez croire à mes sentiments dévoués... ». La disparition actuelle de toute formalité dans la communication de tous les jours peut être blessante. La politesse respecte la sensibilité des autres. Revenons aux échanges de lettres. Quel plaisir de composer et de recevoir une vraie lettre ! Un stylo, de l'encre, du papier, une poste, autant de joies presque gratuites. Les gens se plaignent de recevoir du courrier physique, mais moi j'ai toujours trouvé cela miraculeux. Votre lettre, une vraie lettre, est distribuée partout dans le pays du jour au lendemain pour le simple prix d'un timbre ! Vous pouvez envoyer des objets, autocollants, badges, coupures de journaux. J'ai de nombreux amis qui refusent d'avoir un courriel, ils s'en trouvent libérés.

Dans les sociétés où l'argent ne joue pas un rôle aussi central que dans la nôtre, les gens ont de meilleures manières. Au Mexique, par exemple, il est d'usage que quelqu'un souhaitant se retirer pour aller se coucher dise à l'assemblée « *con su permiso* » signifiant « avec votre permission », merveilleuse expression. Dans les bonnes manières, l'élément linguistique est capital. Kropotkine décrit les manières des civilisations indigènes et amérindiennes où la courtoisie était primordiale. Confucius insistait sur le rôle des bonnes manières semblables à l'huile qui assure le bon fonctionnement des rouages de la société. Il est logique que dans les sociétés mues par un idéal collectif, les bonnes manières et les rituels soient de la plus haute importance alors que dans les sociétés basées sur la compétitivité, les manières ne sont qu'un moyen d'obtenir ce que l'on veut. Hardy et Cobbett ont écrit de belles lignes sur les « anciennes manières ». Ils désignaient ainsi le respect et la courtoisie avec lesquels les gens se traitaient avant que ces bousculeurs de calvinistes obsédés par l'argent et partisans du : « Pousse-toi de là que je m'y mette » ne s'imposent et ne ravagent tout sur leur

passage.

L'homme le plus poli qui ait jamais vécu est probablement le grand vagabond visionnaire du douzième siècle, saint François d'Assise. C'était un jeune citadin brillant, inspiré par un charmant mouvement littéraire et musical des douzième et treizième siècles que l'on a appelé les troubadours d'Occitanie, au sud de la France. Plus tard, il fit vœu de pauvreté et de chasteté et rejeta l'argent. Voilà qui était très courtois, parce que cela mettait les autres à l'aise à coup sûr, contrairement à ces sémillants millionnaires, filles aux bras, qui excitent l'envie et ont des manières grossières. Pour Chesterton, les belles manières de saint François d'Assise faisaient partie de ses grandes qualités : il était infailliblement courtois avec tous ceux qu'il rencontrait et s'intéressait à leur vie spirituelle. *« Nous pouvons dire que saint François, dans la simplicité nue et aride de sa vie, s'est accroché à l'un des haillons du luxe : les manières courtoises. »* Il ne se plaçait pas au-dessus des autres, il faisait partie du monde et savait qu'il y avait place pour une infinie variété de gens. Il se mouvait avec aisance dans l'espace entre ce monde et l'autre monde.

L'hospitalité existait dans le sud de la France, région des troubadours. Ces derniers n'étaient pas de simples ménestrels vagabonds, mais ils formaient de grandes bandes de compositeurs et de musiciens de tous milieux sociaux, aux yeux desquels l'amour courtois était un idéal. Le mot « troubadour » vient du latin « tropator » qui signifie « découvreur ». Ils ont inventé une nouvelle forme de poésie en langue vernaculaire mise en musique. Leurs chants étaient parfois satiriques, parfois pastoraux, parfois provocateurs, ils chantaient la chevalerie, la joie. Des romantiques avant l'heure, des stars du jour. Ils jouaient du tambour, du luth, du flûteau, et de la merveilleuse vielle à roue. Lorsqu'ils voyageaient, ils évaluaient les cours ou les simples maisons d'après leur accueil. Un souper idéal était constitué de venaison, de sanglier sauvage, de gibier, de poisson, de vin épicé, de beignets et de biscuits, d'outardes, de cygnes, de grues, de perdrix, de canards, de chapons, d'oies, de poules et de paons, de lapins, de lièvres, d'ours, de racines et de fruits. Les troubadours se plaignaient souvent dans leurs poèmes des gens riches mais pingres qui ne leur proposaient qu'une table peu garnie. Heureusement, de nos jours, il y a des musiciens qui recréent cette musique tonifiante. Le soir, j'aime être dans mon pub, le Green Man, avec les chants d'un troubadour retentissant dans la stéréo (je recommande particulièrement le Unicorn Ensemble).

Les troubadours célébraient par-dessus tout la vie joyeuse et la courtoisie. Comme le dit Berenguier de Palou du douzième siècle :

« *Tant m'abelis joies et amors et chans
Ert alegrier deportes e cortezia.* »
(J'aime tant la joie, l'amour et les chants
L'allégresse, le sport et la courtoisie.)

Les bonnes manières et l'hospitalité étaient également importantes pour la classe moyenne des artisans qui s'organisait en guildes. Les artisans et les commerçants avaient besoin de prouver aux nobles et aux clercs qu'ils pouvaient faire leur travail sans offenser la bienséance. La vente d'ouvrages de qualité pour un juste prix était considérée comme une pratique polie, et grossière celle de voler les gens en leur vendant des biens de piètre facture.

Il était bienséant de prendre soin des pauvres et de se préoccuper les uns des autres. Henri VIII, Thomas Cranmer et Edward Seymour, duc de Somerset, ont pour leur part introduit de nouvelles règles d'impolitesse choquantes. Ils ont systématiquement démantelé toutes les innovations polies de la société médiévale : les prés partagés, les monastères, les terres des guildes, la coutume de la porte ouverte. Un des grands attraits du Moyen Âge est la façon dont il combinait une passion enfantine pour la vie avec un grand effort pour bien se comporter les uns envers les autres.

Le problème pour les rebelles actuels est que, depuis l'ère victorienne, les bonnes manières sont associées à la servilité. Car, malheureusement, les bonnes manières ont été perverties au dix-neuvième siècle. En raison d'une importance exagérée accordée à l'étiquette, elles sont devenues synonymes d'un respect pour ses supérieurs et non d'une courtoisie authentique. Alors que les ordres inférieurs étaient censés se montrer courtois envers les supérieurs, il semble qu'un tel devoir ne pesait pas sur ces derniers. Les manières n'exprimaient pas tant de la considération pour autrui que de la servilité. Ainsi, être « impoli » pouvait être compris comme un signe de rébellion contre l'autoritarisme.

Toutefois, un brin de réflexion révélera qu'être bien élevé est en réalité une attitude rebelle et anarchiste. Les bonnes manières sont anticapitalistes. J'ai un ami, toujours très bien habillé, directeur du magazine *The Chap*, qui évoque un monde de gentlemen fumant la pipe et se saluant du chapeau. Ce qui n'empêche pas l'équipe et les lecteurs de ce magazine de commettre de petits actes de rébellion, comme aller au MacDo et demander du pilaf de poisson avec du thé noir. Un des mots d'ordre de *The Chap* est : « Civilisez la cité ». Pour eux, s'habiller avec des habits en tweed et porter des chaussures Richelieu permet

d'exprimer une défiance envers l'uniformité mortelle du monde moderne, faite de sonneries de téléphone et de vêtements de marque. *The Chap* revendique l'excentricité dans un monde monotone.

Je vois de l'espoir également dans les migrations à travers le monde. Les migrants aux cultures traditionnelles apportent leur civilité. C'est un processus qui dure depuis des siècles : l'essayiste Sir William Temple observait déjà que, à travers la conquête normande, « *nous avons gagné plus de savoir, plus de civilité, plus de raffinement dans le langage, les us et coutumes, grâce à l'apport d'étrangers comme le mélange de Français et de Normands* ». Les étrangers peuvent nous apprendre à bien vivre.

Nous devons retrouver les bonnes manières. Le contributeur de *The Idler* Josh Glenn a tenu une chronique régulière où il a défendu l'idée d'une carte d'excuses qu'enverrait un invité le lendemain d'une fête où il se serait mal comporté. Nous avons besoin d'apprendre à mieux nous comporter : le charme, la civilité, la courtoisie, le fait de penser aux autres. Trop souvent, toutes ces qualités sont considérées comme des vertus seulement si elles servent une fin commerciale. Elles devraient être des fins en elles-mêmes.

Chez moi, j'ai essayé (sans franc succès jusqu'à présent) de lancer des compétitions de politesse. L'idée est de canaliser nos énergies compétitives dans une bataille de bonnes manières : qui sera le plus poli ? « Bonjour, Pater. Oserais-je vous demander de m'aider à trouver mes vêtements ? Mater semble les avoir égarés. » « Bien sûr, mon enfant. Ce serait un plaisir et un privilège, je t'en prie. Par ailleurs, lorsque tu seras prêt, et à ta guise, le petit déjeuner t'attend. »

La désintégration des bonnes manières est le signe d'une société dans le même état. Les Romains de l'Antiquité tardive étaient grossiers ; le gouvernement américain actuel est grossier. L'intrusion est malpolie, les professionnels du commerce le sont également. Au fur et à mesure que notre société se délite, nous devons discrètement et modestement en recréer une autre à côté. Les comportements guerriers se détruiront eux-mêmes. La compétition se dévorera elle-même. Notre tâche est de commencer à créer une société dotée de bonnes manières. Lorsque vous affirmez que vous êtes libre, déclarez que les autres le sont également, ce qui signifie que vous ne vous mêlerez pas de leurs affaires. Vous ne les tromperez pas.

Ne perdez pas votre temps à construire une nouvelle République libre ou à déménager dans un pays plus libre. Déclarez votre propre État indépendant. Ne forcez pas les autres à s'investir. C'est la seule façon d'initier une vraie révolution. Si chacun d'entre nous reconnaît sa liberté et sa responsabilité, alors les chaînes

qui nous entravent tomberont. Pour nous libérer des mauvaises manières, nous devons en avoir de bonnes et ne pas prêter attention aux mauvaises chez les autres.

L'hospitalité est sa propre récompense. Si vous accueillez des gens, ils vous ouvriront leur maison en cas de besoin. Être bon avec les gens est la seule police d'assurance dont vous avez besoin. Tout comme vous aiderez les amis et les voisins en cas de besoin, ils vous aideront à leur tour. Un de mes projets est d'ouvrir ma maison tous les jours de pleine lune. Les amis et voisins sauront qu'ils peuvent venir ces jours-là profiter d'une bonne compagnie, de bons vins, de bonnes bières, d'une bonne nourriture et de réjouissances.

Être poli, c'est protester contre les nombreuses impolitesse de la vie de tous les jours. Les téléphones portables sont grossiers. L'autre jour, j'étais au pub avec un ami qui me faisait l'éloge du portable, cette révolution merveilleuse des communications. Il a été interrompu par la réception d'un texto et nous sommes restés là sans rien nous dire pendant qu'il tapait sa réponse. Une nouvelle horreur, peut-être pire que les téléphones mobiles, est la télévision dans les trains. Les voyages en train offraient une plage de calme, un temps pour lire et regarder rêveusement par la fenêtre. Aujourd'hui, des écrans sont en train d'être installés sur le dossier de chaque siège et vous bombardent de nouvelles et de publicités pendant votre voyage. N'est-ce pas des plus grossiers ? C'est comme si l'on avait un commercial assis à nos côtés, essayant de vous vendre sa camelote durant tout le voyage. On a l'impression qu'on nous crie dessus où que nous allions.

Nous pouvons facilement changer tout cela en évitant de crier nous-mêmes. Soyez cordial. Retrouvez des manières d'hommes et de femmes libres.

SOYEZ POLI

À bas les puritains !

« Un des symptômes d'une dépression nerveuse imminente est la conviction que le travail que l'on fait est terriblement important et que prendre des vacances amènerait des désastres. »

Bertrand Russell, *La Conquête du Bonheur*, 1930.

Le puritanisme mène à la suffisance. Une fois que vous admettez la doctrine de la prédestination – l'idée qu'il y a des élus dans ce monde et que les autres sont damnés – et l'idée selon laquelle la réussite économique et la richesse sont les signes extérieurs d'une approbation divine de votre conduite, alors vous pouvez très facilement devenir un pédant insupportable et un zéléteur obnubilé par le pouvoir.

L'approche de la vie existentielle, anarchiste et médiévale de l'homme de la rue est très différente. Si tout est vanité, si la vie est absurde, pourquoi ne pas vivre l'instant présent ? L'homme médiéval prenait la vie en riant, il n'avait pas l'arrogance spirituelle des puritains. La théologie médiévale était proche de la philosophie de l'inaction prônée par le taoïsme. Pour le taoïste, le but est de ne plus faire d'effort, toute action étant futile et vaine. L'homme est absolument insignifiant. La bataille entre ces deux courants de l'esprit humain se déroule depuis des siècles. Elle est illustrée symboliquement par la Guerre civile anglaise (1642-1651) : les Cavaliers royalistes, aimant la vie, contre les Têtes rondes, partisans du Parlement. « *Dans notre armée, déclara un Cavalier général au chef des Têtes rondes Lord Fairfaw, nous avons les péchés des hommes – la boisson et les filles –, mais vos péchés à vous, ce sont les démons de l'orgueil spirituel et de la rébellion.* »

Dans *La Nuit des Rois*, Shakespeare caricature l'arrogance des puritains dans le personnage prétentieux de Malvolio, dont l'orgueil l'aveugle en l'empêchant de comprendre qu'il ne peut pas plaire à Viola. Il est ainsi une proie facile pour Sir Toby Belch et Maria, personnifiant l'attitude du « mangez, buvez, réjouissez-vous, car nous pouvons mourir demain », qui décident de lui jouer un tour.

Voici comment Maria décrit le personnage de Malvolio : « *Puritain, du diable s'il l'est vraiment, ou quoi que ce soit d'autre qu'un caresseur de circonstances, un âne prétentieux qui vous apprend par cœur de belles tournures pour vous les débiter à pleines brassées ; on ne peut plus infatué de lui-même et se croyant bourré de tant de perfections qu'il tient pour article de foi qu'on ne saurait le regarder sans l'aimer : c'est en prenant avantage de ce travers que ma vengeance trouvera amplement matière à s'exercer*¹. »

Malvolio croit comme article de foi qu'il est un être supérieur. Maria et Belch écrivent une fausse lettre d'amour à Malvolio de la part de Viola où elle dit au puritain qu'elle rêverait de le voir porter des bas jaunes avec des jarretières croisées. Voilà comment les médiévaux humiliaient ostensiblement le puritain. Mais Malvolio nous laisse avec l'avertissement glaçant : « *Je serai vengé de toute votre bande !* » Il l'a bel et bien été : le courant puritain a depuis largement dominé le courant médiéval.

Ce qui ne signifie pas que l'anti-puritain n'ait jamais sa chance. Un personnage qui ne pouvait pas être traité de pédant était Lord Wilmot, comte de Rochester. Wilmot était un dandy menant une vie dissolue et libertine, ami de Charles II, membre du « gang joyeux » dénommé ainsi par le poète du dix-septième siècle Andrew Marvell. On m'a cité un jour son poème « Régime de Vivre » :

*« Je me lève à onze heures, je dîne vers deux
Je suis saoul avant sept, et mon prochain vœu
Est d'envoyer quérir ma catin et par peur de la chtouille
Je joue avec sa main et avec sa bouille. »*

Voilà qui donne une idée des priorités de Rochester dans la vie. Mais Rochester était non seulement grivois mais avait aussi une vision du monde sartrienne et nihiliste. Dans « A Fragment of Seneca translated », il écrit que les mythes de l'au-delà sont des fantasmes créés par l'imagination humaine. Il condamne les personnages suffisants et zélés du style de Malvolio :

*« Après la mort, il n'y a rien et la mort n'est rien
Que la limite ultime du dernier souffle.
Laissez les zélés ambitieux reposer auprès de leurs espérances de paradis,
Dont la foi n'est qu'orgueil ;
Laissez les âmes généreuses reposer auprès de leur peur
Ne nous soucions pas sur quel chemin ni où
Après cette vie ils seront envoyés.
Nous devenons le bois mort du monde,*

*Et nous serons balayés dans la masse de la matière
Où les choses détruites reposent avec celles qui n'existent pas encore.
Le temps vorace nous avalera tous.
La mort impartiale confond le corps et l'âme.
Car l'enfer et les démons qui gouvernent les géôles divines éternelles
– imaginés par les canailles, craints par les sots –
Avec son chien sinistre qui en garde l'entrée,
Sont des histoires absurdes, des contes
Des rêveries, des fantasmagories et rien de plus². »*

Nous voyons le lien entre libertinage et liberté. Le libertin croit que toutes les morales sont des fictions humaines et donc peu importe ce que vous faites. On dit qu'un autre nihiliste comme Samuel Beckett aurait apprécié les prostituées et la boisson. Comme nous allons tous finir dans le néant, pourquoi s'en faire ? Le libertin n'est pas un prétentieux.

C'est un mystère que le courant puritain soit devenu si puissant. L'explication en est, je crois, le ressentiment. Le puritanisme a donné aux classes populaires pleines d'amertume un moyen de se sentir puissantes. Afin de prendre le pouvoir, les nouveaux bourgeois ont éveillé leur ressentiment. Cela s'illustre très bien par la popularité du puritain de la première heure que fut Savonarole, un moine florentin. À la fin du quinzième siècle, il s'est fait un nom avec ses sermons tonitruants contre la corruption, la richesse et la vanité de l'Église, de la société en général et de la famille Médicis en particulier qui faisait la pluie et le beau temps à Florence. « *Pensez-y bien, vous les riches, tempêtait-il, car le malheur vous frappera. Cette cité ne sera plus Florence, mais un repaire de bandits, un lieu de turpitudes et de bains de sang.* » Il encouragea ses disciples – qui furent dénommés par la suite « les pleureurs » – à se rendre dans leurs maisons, à emporter leurs ouvrages de Dante et de Pétrarque, leurs tableaux de femmes dénudées, leurs savons, soieries, miroirs, jeux d'échecs, harpes, bijoux pour les entasser sur la place publique et les brûler. Ces rejets symboliques du luxe ont été dénommés « bûchers des vanités ». Toutefois, le peuple ne tarda pas à changer d'avis, et le 23 mai 1498, Savonarole fut accusé d'hérésie, pendu et brûlé sur la piazza della Signora, là même où il avait fait élever les bûchers.

Savonarole s'est rendu populaire en manipulant le ressentiment des gens. Il s'est passé la même chose pour la Réforme. Afin de gagner les gens à leur cause, Calvin, Luther et les partisans de Wesley déblatéraient sur la façon dont le clergé vivait dans le luxe et sur les prêtres corrompus. Il est vrai aussi, d'après le témoignage de l'écrivain Chaucer, que l'hostilité envers le clergé – accusé d'être

paresseux, vaniteux, de profiter du travail des gens, de vendre des indulgences et ainsi de suite – s’est répandue en Europe au quatorzième siècle. Cette faille dans le système a autorisé des Malvolio à s’imposer. La nouvelle élite bourgeoise et méritocratique a remplacé une ancienne élite aristocratique et cléricale. Comme Bertrand Russell, Chesterton et bien d’autres l’ont montré, ces nouveaux puritains étaient en réalité bien plus brutaux et exploiteurs que les médiévaux.

Le ressentiment mène à l’orgueil. Si vous n’êtes pas dans cet état d’esprit, alors vous risquez peu d’envier les richesses des autres. De ce point de vue, les révolutions sont d’inspiration puritaine. Dans *La Ferme des animaux* d’Orwell, les porcs éveillent chez les autres animaux un ressentiment contre l’homme : faut-il trimer pour que les hommes vivent dans le luxe ? À la fin de l’histoire, on ne peut plus distinguer les porcs des hommes. Une tyrannie est remplacée par une autre. Le puritain est seulement quelqu’un de jaloux.

Aujourd’hui, ce sont les produits de consommation et le système salarial qui ont pris la place des puritains. Ils promettent de « mettre en valeur » l’utilisateur, selon l’expression moderne, de lui donner l’impression d’être quelqu’un. Une grande voiture est un signe de distinction. Un signe d’élection divine. Le système salarial avec ses hiérarchies de juniors et de seniors, de directeurs et d’assistants, alimente la suffisance. Non, vous n’êtes pas quantité négligeable, un rien du tout, mais directeur de succursale ! Un chef de produit ! Vous êtes *quelqu’un* !

Le vieux système aristocratique de rangs et de titres a laissé place à un système bourgeois de promotion et d’autopromotion. Tous ceux qui s’imaginent que l’on vit aujourd’hui dans un monde sans hiérarchie n’ont jamais travaillé dans un bureau – tous les bureaux et lieux de travail génèrent de la hiérarchie. À combien de réunions de marketing ai-je assisté où des gens semblaient sincèrement convaincus qu’ils faisaient quelque chose d’important ! Folie ! Et comme Bertrand Russell le souligne justement, cette folie, cette idée fausse que nous sommes indispensables mènera infailliblement à une dépression nerveuse. Les téléphones portables nous donnent également de l’importance, ils jouent de façon géniale sur ce sentiment. Au début, seuls les riches et les hommes d’affaires en possédaient. Peu à peu, nous avons décidé que nous étions, nous aussi, assez importants pour avoir un téléphone portable, même si nous avons pu nous en passer depuis une éternité. Aujourd’hui, nous sommes ferrés par ces absurdes riens qui nous coûtent cher.

Toutefois, ne suivons pas Savonarole en brûlant nos portables. Nous deviendrions comme nos ennemis. Suivre les dirigeants sera toujours décevant. Leurs promesses sont vaines, ce sont des démons, prodiges en apparence, visant

tous une place à la table d'honneur. Il est bien plus sensé de reconnaître l'idée anarchiste : « Il n'y a d'autorité que vous-même » et, selon Kropotkine : « Agir par vous-même » – manger, boire et se réjouir.

La suffisance est un piège parce que, à partir du moment où nous commençons à penser que nous avons de l'importance, les choses tournent mal. Vous êtes suprêmement sans importance et rien ne compte. Toute l'agitation humaine est vaine. Tout effort est futile. Le fait que rien n'ait de sens est libérateur, étant donné que cela nous laisse complètement libres de créer nos propres vies et d'ignorer les plans que les autres ont pour nous.

NOUS NE SOMMES RIEN

1. William Shakespeare, *La Nuit des Rois*, Paris, Garnier-Flammarion, traduit par Pierre Leyris, 2014.
2. John Wilmot, "A Fragment of Seneca translated", in *The Complete Poems of John Wilmot, Earl of Rochester*, édités par David Vieth, New Haven, Yale University Press, 2002.

Vivez librement sans les supermarchés

« La satisfaction du consommateur ne peut ni ne doit jamais être atteinte. »

Raoul Vaneigem, *Traité de savoir-vivre
à l'usage des jeunes générations*, 1967.

Les supermarchés, c'est le mal. C'est un état de fait. Un ami m'a dit un jour : « Tom, je pense que les choses sont un peu plus compliquées que ça. » Mais plus j'ai réfléchi à la question, plus mon point de vue est devenu tranché. Les supermarchés combinent de nombreux maux. Ces gloutons ont récemment ajouté l'usure à leur liste de péchés en proposant des prêts et des comptes bancaires. Les supermarchés britanniques Tesco gèrent presque sept millions de comptes bancaires. Ils veulent tout. Ils veulent contrôler ce que nous mangeons et ce que nous achetons, et maintenant ils veulent tirer profit de notre pauvreté. Dans un entretien que la firme a réalisé avec l'un de ses responsables, on apprend que Tesco compte investir le secteur des vacances, exploitant ainsi notre temps de loisir. Après avoir créé de nombreuses villes « pourries » en obligeant les magasins de centre-ville à baisser le rideau, ayant généré des centaines de milliers d'emplois de misère, ils veulent nous proposer des vacances au rabais. Notre maison, notre travail, notre loisir : ils veulent tout. Ils exploitent le travail, ils mentent. Ils proposent des biens de piètre qualité. Ils sont chers. Ils offrent de mauvais services, et même, pas de service du tout – ils ne sont que des entrepôts géants de vente en gros en libre-service qui font payer les prix d'un commerce de détail. La nourriture vendue est insipide et toxique. Les petits commerces ferment à raison de deux mille par an en Angleterre. Les supermarchés sont des démons gourmands, des monstres dévorant tout sur leur passage. Ils dépensent des millions chaque année en publicité afin de nous persuader que, loin d'être des carnassiers avides de profit, ils ont un rôle de service public, d'une organisation caritative défendant les intérêts des consommateurs. Le PDG de Tesco a même déclaré que grâce à ses petites épiceries de centre-ville son entreprise régénère les communautés. *« Notre équipe se rend au travail à pied, et*

ils aiment ça. » Après avoir détruit les communautés, ils se présentent comme ses bâtisseurs.

Telle est la situation actuelle. L'ingérence crée des problèmes que nous essayons ensuite de résoudre avec plus d'ingérence. Il faut arrêter. C'est ce qu'écrit le sage Masanobu Fukuoka dans son ouvrage *La Révolution d'un seul brin de paille*, que j'invite instamment chacun à découvrir. C'est le livre le plus sage qu'il m'ait été donné de lire. Ce livre détaille l'expérience de Fukuoka dans l'agriculture naturelle au Japon de 1935 à 1978, période durant laquelle le Japon a introduit les produits chimiques et la mécanisation dans l'agriculture. Avec ses méthodes sans labour qui laissent la nature faire le travail, avec des interventions très réduites, il a obtenu les mêmes rendements que les champs les plus productifs de sa région, avec un sol constamment amélioré. Voilà ce qu'il disait de la façon de faire moderne :

« Les êtres humains font quelque chose de mal avec leurs tripatouillages, laissent non réparés les dommages, et quand les résultats défavorables s'accumulent, ils travaillent de toutes leurs forces à les réparer. Quand les actions rectificatives paraissent réussies, ils en viennent à prendre ces mesures pour de splendides réalisations. Les gens refont cela et le refont encore. C'est comme si un fou allait casser les tuiles de son toit en y marchant lourdement. Puis quand il commence à pleuvoir et que le plafond commence à pourrir, il monte à la hâte réparer le dommage, se réjouissant à la fin d'avoir trouvé la solution miracle. »

Les supermarchés nous vantent constamment leurs mérites à travers des publicités hypnotiques et nous les croyons. Même Henri VIII, qui a pillé l'Angleterre, n'a pas cherché à convaincre les gens de ses mérites. Cobbett, Morris ou Ruskin, aucun d'entre eux n'aurait pu imaginer un instant une horreur telle que les supermarchés. Plus près de nous, dans le Devon, il y a un maraîcher qui distribue des paniers garnis. Chaque semaine, nous sommes livrés d'un panier de légumes, de fruits, de lait et d'œufs de la meilleure qualité. Guy Watson, le fermier, nous a raconté l'entretien qu'il avait eu lorsqu'il avait envisagé de devenir le fournisseur d'un grand supermarché. Son rendez-vous ayant été fixé un vendredi, Watson téléphona car il devait être sur sa ferme ce jour-là et il demanda si son rendez-vous pouvait être avancé au jeudi. La conversation fut coupée. Croyant à un défaut sur la ligne, Watson rappela et dit : *« Je crois qu'il y a eu un problème avec le téléphone. – Écoutez, dit une voix à l'autre bout de la ligne : Ici, c'est Sainsbury. Quand nous appelons, vous rappliquez. »* Watson a depuis juré de ne plus jamais avoir affaire à un supermarché.

Voici quelques faits sur Tesco, troisième groupe de distribution dans le monde après Walmart et Carrefour, et premier distributeur au Royaume-Uni :

Chiffre d'affaires : 54 milliards de livres.

Profit opérationnel : 2,6 milliards de livres.

Nombre de magasins : 6 900.

Nombre d'employés : 476 000.

Salaire annuel du PDG : 4 millions de livres.

Nombre de comptes en banque britanniques : 7 millions.

Part de marché au Royaume-Uni : 28 %, Tesco occupe de loin la première place.

(Chiffres 2016).

Tesco est omniprésent, omnipotent, omnivore. Avec sa carte de fidélité, il enregistre tout ce que vous achetez, il est omniscient. Le clergé médiéval ne savait rien en comparaison. Je me souviens d'un dessin humoristique dans *Private Eye* qui montrait un petit commerçant expliquant comment venir chez lui : « Vous nous trouverez dans la grand-rue, entre Tesco et Tesco. »

Les pauvres travaillent pour Tesco et dépensent leur argent chez Tesco. Nous trimons toute la journée et après le travail nous reversons notre salaire dans le système des supermarchés. Il faut que cela cesse ! Sommes-nous des moutons ? Avons-nous oublié *Small is beautiful* ? Schumacher n'a-t-il jamais existé ? Comment avons-nous pu laisser faire cela ?

Tout d'abord, nous devons reconnaître notre complicité dans l'instauration de cette condition de dépendance. En achetant chez eux depuis vingt ans, en achetant leurs polices d'assurance et en cédant à leurs arnaques, nous avons donné aux supermarchés l'immense pouvoir dont ils abusent aujourd'hui sans limites. Le système des supermarchés est asservissant et il est motivé seulement par des profits croissants, les actionnaires amoraux n'étant intéressés que par la croissance afin de vendre leurs actions à un prix plus élevé. Felicity Lawrence, auteur de *Not on the label* [Pas sur l'étiquette], cite le directeur de la Soil Association sur la dynamique des supermarchés :

« Ce n'est pas tant une chaîne alimentaire qu'une chaîne de la peur. Les dirigeants des supermarchés vivent dans la peur de perdre leurs parts de marché et de ne pas être capables d'assurer à leurs actionnaires une croissance sans fin des profits. Celui qui achète les supermarchés vit dans la peur de ne pas atteindre ses objectifs et cherche toujours à acheter au plus bas prix pour revendre au plus haut ; le fournisseur vit dans la peur mortelle de voir ses produits déréférencés ou leur prix d'achat baisser au-dessous de ses coûts de production. Comment rebâtir la confiance avec une chaîne qui

est dominée par des joueurs et des pratiques agressives ? C'est ce qui se produit avec la double pression de la mondialisation et de la concentration du pouvoir. C'est une crise qui affecte chaque paysan¹. »

C'est un véritable enfer de faire ses courses dans les supermarchés. Mon ami Gordon les appelle *Stressco* [contraction de *stress* et de *Tesco*] et *Strainsbury* [contraction de *strain*, tension, et *Sainsbury*, une autre grande chaîne de supermarchés britannique, NDT]. On pousse son chariot tout seul dans les allées, des centaines de personnes marchent les unes à côté des autres, totalement isolées, ne parlant à personne. Et que dire de la mine triste et déconfite des caissières, isolées les unes des autres également. Je n'arrive pas à imaginer le stress que doit être le travail à la caisse, la sensation d'être inutile, le sentiment d'impuissance et d'ennui.

Comparez les visages sans expression de ces caissières avec ceux des petits commerçants, ces hommes et ces femmes indépendants qui croient encore que « *small is beautiful* ». Ils sont libres et cela se lit sur leurs visages. Lorsque je me promène dans le marché de Leather Lane à Londres, je vois de l'esprit et de la vie chez ces commerçants. Leurs visages sont expressifs parce qu'ils sont maîtres de leur propre commerce.

Les supermarchés nous ont vendu le mythe de la vie pas chère, du confort et de la diversité. Mais rien de cela n'est vrai : ils sont chers, vous êtes bousculés et contraints d'acheter la sélection de quelqu'un d'autre. Et pire, ils condamnent des milliers de gens à faire un métier ennuyeux. Quel gâchis !

Les choses devaient être bien différentes dans les premiers temps du commerce, lorsque les guildes contrôlaient la qualité, et que les prix et les profits n'allaient pas au salaire d'un PDG mais servaient à festoyer, à se réjouir, à bâtir des monuments fantastiques, à créer des œuvres d'art et faire l'aumône. Tout ce qu'arrive à faire Tesco comme équivalent d'un tel état d'esprit est d'offrir des petits boulots à de jeunes chômeurs en échange d'une autorisation d'installer encore davantage de supermarchés.

Ainsi, ne vendez rien aux supermarchés, ne leur achetez rien, ne les regardez même pas. Oubliez-les. Ils font partie de l'histoire, ils constituent une étrange parenthèse dans l'histoire récente que nous considérerons un jour, j'espère, avec un haussement d'épaules, navrés d'avoir pu admettre une telle force contre nature. J'aimerais les dynamiter, mais le boycott est probablement plus efficace.

La bonne nouvelle, c'est qu'il est très réjouissant de se libérer des supermarchés. L'alternative n'est pas de passer sa vie à faire des courses chères, chronophages et masochistes dans de pieux magasins diététiques hors de prix. C'est plutôt une

existence riche en plaisir, en qualité et moins de temps passé dans la voiture. Dites non aux supermarchés et embrassez la vie.

Faites vos courses dans des magasins dignes de ce nom, où le propriétaire et les salariés sont fiers de qu'ils vendent, et non dans des endroits où des travailleurs exploités charrient des cochonneries. La différence saute aux yeux. Ils proposent des produits de bonne qualité et combinent production et distribution. Tournons-nous vers l'historien de l'artisanat Norman Wymer qui décrit la situation passée dans son étude *English Town Crafts* [Artisanat des villes anglaises] :

« Assez longtemps après la Révolution industrielle, les magasins de détail d'une ville moyenne présentaient un spectacle très différent d'aujourd'hui. Non seulement de nombreux articles étaient faits sur place, mais les artisans eux-mêmes pouvaient être vus au travail depuis la rue. Parfois, lorsque les conditions le permettaient, ils étaient assis derrière la vitrine, mais la plupart du temps ils occupaient une pièce au fond, ou au sommet d'un escalier branlant, au-dessus du magasin. Dans tous les cas, ils étaient toujours disponibles, prêts à écouter toute demande particulière du client pour fabriquer la pièce désirée. Leur principe, du début à la fin, était de faire de leur mieux et de satisfaire le client, même si cela signifiait parfois faire un deuxième essai et de travailler pour un profit négligeable, peut-être à perte. Les enseignes des boutiques, peintes localement, semblaient donner une sorte de garantie à la qualité des produits que l'on trouverait à l'intérieur. »

Le style de ces magasins n'a pas complètement disparu. Dans le quartier londonien de Clerkenwell, près de mon bureau, il y a des réparateurs de montres qui travaillent installés derrière les fenêtres de minuscules boutiques. Il y a des tailleurs, des épiceries italiennes indépendantes. Une boutique de magiciens où tous ceux qui travaillent sont des magiciens. J'ai travaillé un an pour un magasin indépendant de skateboards où nous réparions des skates. De tels magasins sont des centres sociaux. Dans le village le plus proche de chez moi, il y a un boucher fantastique et un tailleur qui travaillent derrière leurs vitrines. Des magasins de quincaillerie semblent conserver une certaine indépendance malgré l'invasion de l'inénarrable chaîne de bricolage B&Q et consorts. Dans les campagnes, des artisans, comme le forgeron, renaissent et leur travail traditionnel n'est pas trop cher.

Et en effet, « small is beautiful. »

Si vous voulez vivre libre sans les supermarchés, essayez les choses suivantes :

1. Faites votre pain ! Versez dans un saladier un litre d'eau chaude. Jetez-y une poignée de levain, de sucre et une pincée de sel. Ajoutez un kilo de farine.

Mélangez jusqu'à ce que toute la farine ait absorbé l'eau. Laissez reposer deux heures. Couvrez la table avec de la farine, déposez la pâte sur la table. Pétrissez, ajoutez de la farine lorsque la pâte devient collante. Divisez la pâte en six et remplissez à moitié six moules à pain. Laissez reposer dans un endroit chaud pendant une heure jusqu'à ce que les pâtons aient levé. Mettez dans un four chaud pendant une demi-heure. Voilà, vous avez du pain. Et si vous pouvez faire du pain, vous pouvez tout faire. C'est fou comme on prend de l'assurance en faisant son pain.

Le processus est facile et agréable. À la fin de la cuisson, j'ai six pains délicieux qui durent deux semaines pour une livre, soit moins de 20 pence par pain. Et c'est du vrai pain, substantiel, pas du papier mâché industriel.

2. Cultivez vos légumes. Le fait de cultiver mes légumes, ou au moins quelques-uns, a été pour moi une grande découverte. Je n'aurais jamais imaginé combien cela est réjouissant, facile et satisfaisant. Et très thérapeutique. Lorsque j'ai commencé à préparer la terre pour faire des semis, j'étais en plein dans un projet pénible de publication. Des avocats étaient de la partie et chaque fois que le téléphone sonnait, c'était pour entendre de mauvaises nouvelles. Eh bien, au milieu de tous ces déboires, c'était réconfortant d'aller faire une heure ou deux de travail physique au jardin. Le travail physique extérieur apporte à l'esprit de l'harmonie. Et puis, fait étonnant et magique, les graines ont germé, poussé et sont devenues quelque chose de comestible. Alors que mes projets s'effondraient à Londres, ici au moins il y avait quelque chose qui marchait. Pour presque rien cette première année, j'ai cultivé des oignons, de l'ail, des pommes de terre, des poireaux, du panais, des radis, des carottes, des betteraves. Dans un monde où l'amusement s'achète, faire pousser ses légumes combine divertissement et productivité. Cette activité réjouissante et utile vous donne l'impression agréable de prendre soin de vous-même.

Cultiver ses légumes est plus efficace que de dépendre du supermarché. Vous pouvez choisir les variétés qui vous plaisent, quelque ancien haricot à rames victorien, que les supermarchés ne vous proposeront pas parce que ce n'est pas rentable pour eux. C'est une nouvelle liberté.

Nul besoin dès lors d'aller faire vos courses, les légumes sont à portée de main. Oubliez les descentes en ville pour y choisir des légumes luisants, sans goût, sous blister, avant de les pousser dans un chariot jusqu'à la caisse et de donner encore de l'argent à la mégamachine. Désormais, faire vos courses de légumes signifiera faire une promenade plaisante dans votre potager, vous ne dépendrez que de vous-même : pas de fournisseurs, ni d'entrepôts, ni de salariés, ni de camions, ni

de fermes néo-zélandaises, ni de kilomètres alimentaires.

Votre potager est le vôtre et il est unique au monde. Il n'existe pas deux lopins identiques au monde. Ils sont comme des empreintes digitales. Vous choisissez les légumes, les variétés, la disposition, les fruits. Vous êtes dans chaque ver de terre, chaque bout de terre, chaque ortie et chaque herbe.

Devenir un jardinier vous ouvre la communauté des autres jardiniers. Vous échangez des astuces, des graines et des légumes. C'est créatif, alors que faire ses courses au supermarché est profondément non créatif. Dans le potager, vous faites tout. Au supermarché, tout est fait pour vous. Votre travail est simplement de sortir la carte de crédit. Il est ridicule d'acheter ses légumes au supermarché : cela consomme du temps, ils sont chers et de mauvaise qualité. Les légumes qui ont poussé dans la terre devant chez vous sont les meilleurs et sont aussi vos médicaments.

3. Achetez en gros. C'est le plus grand secret des temps modernes. Grâce à un voisin, nous nous sommes regroupés avec d'autres familles et chaque mois, environ, nous passons une importante commande en gros. Nous achetons des sacs de farine, des conserves, des pâtes, du riz : tous les produits de base. Il est aussi possible d'acheter en gros des produits ménagers comme de la poudre à laver et du papier toilette. Certains grossistes acceptent une commande d'un montant minimum de 100 livres sterling. Ils ont tous des catalogues que l'on consulte chez soi et ils vous livrent à domicile. Pas de course, pas de files d'attente, pas de voiture, pas de parkings ! Du temps en plus pour flemmarder !

En vous associant avec d'autres personnes, vous pouvez vous rendre la vie plus facile et moins chère. Ce genre d'attitude de partage est justement ce que les grandes firmes ne veulent pas promouvoir. Elles veulent communiquer avec vous par la télévision. Elles ne veulent pas nous voir nous associer librement en petits groupes. Elles sont contre l'autogouvernement et le fédéralisme. Nous avons besoin de nous libérer de l'emprise des grandes institutions, que ce soient les supermarchés ou les gouvernements.

4. Achetez localement. C'est un argument si évident qu'il n'est pas nécessaire de beaucoup le développer. Soutenez votre boucher, votre épicier, votre marché local et faites-le dès aujourd'hui, sinon vous risquez de le voir disparaître, pour être remplacé par un autre grand magasin. Rappelez-vous que, lorsque vous faites vos courses localement, l'argent reste dans la communauté locale. Lorsque vous achetez dans un grand magasin, l'argent va dans les poches des dirigeants et des actionnaires qui se moquent de nous, pauvres imbéciles, en achetant des bons vins et de nouvelles maisons. Damien Hirst a un jour écrit un article pour *The*

Idler intitulé : « Pourquoi des connards vendent de la malbouffe à des imbéciles », et je pense que cela résume bien les choses. La réponse ? Ne soyez pas imbécile et n'achetez pas de la malbouffe.

Nous devrions démonter les supermarchés, au moins dans nos esprits. Les boycotter pour toujours. Supprimer, raser ces édifices d'oppression et d'esclavage et les remplacer par des jardins partagés. Supprimer la laideur et la dépendance et les remplacer par la beauté et l'autonomie. Reverdissez la terre et rendez-la agréable. Prenez soin de la terre.

FAITES VOTRE POTAGER

1. Felicity Lawrence, *Not on the Label : What Really Goes Into The Food On Your Plate*, Londres, Penguin, 2014.

Fin de la laideur, longue vie à la beauté !

« *“Beauté, c’est Vérité, Vérité, c’est Beauté”, sur terre,
Voilà tout ce que vous savez, tout ce qu’il vous faut savoir.* »

John Keats, *Ode sur une urne grecque*, 1819.

« *Allez sur le devant de la vieille cathédrale : [...] examinez une fois de plus ces laids diaboliques, ces monstres informes et ces statues renfrognées ; [...] elles sont les signes de la vie et de la liberté de chaque ouvrier qui frappa la pierre : une liberté de penser et un rang dans l’échelle des êtres tels qu’aucune loi ni aucune charte, ni aucune œuvre de philanthropie ne peut les assurer, mais tels que ce devrait être le premier but de toute l’Europe aujourd’hui de les recouvrer pour ses enfants !* »

John Ruskin, *Les Pierres de Venise*, 1906.

Le monde était plus beau avant. C’est un fait. L’industrialisation peut être considérée comme un processus d’enlaidissement, tout devenant plus laid en se soumettant à la règle de la production de masse, du travail bon marché et du profit. La Qualité noble et contemplative a été assassinée par la Quantité vénale et avare. Au Royaume-Uni, c’est au dix-neuvième siècle que les choses ont vraiment commencé à s’enlaidir. On a alors confisqué l’art aux gens du peuple qui ont été réduits à de simples opérateurs de machines. Les classes professionnelles se sont alors réservé le rôle de construire et de créer. Les prétendus miracles de la science ont produit des ponts en métal hideux, mornes et sans caractère. C’est au dix-neuvième siècle, la période la plus prosaïque et la plus obsédée par le travail, que nos écrivains ont commencé à s’élever contre la laideur. Leur plainte littéraire n’a pas été formulée avant 1800. Un siècle plus tard, tout est devenu très laid. Comme le dit le visionnaire D. H. Lawrence : « *La véritable tragédie de l’Angleterre [...] est la tragédie de la laideur. Le pays est si beau : l’Angleterre manufacturée est si laide ; [...] c’est la laideur qui a véritablement trahi l’esprit humain au dix-neuvième siècle. Le grand crime commis par les classes fortunées et les promoteurs de l’industrie à l’époque victorienne dorée a été de condamner les travailleurs à la laideur, la laideur... L’esprit humain a plus*

besoin de vraie beauté que de pain. »

Nous avons un devoir envers la Beauté. Nous l'avons méprisée et laissée croupir dans le caniveau. Sa revanche contre les faiseurs de laideur sera brutale, soudaine et terrible.

Les choses s'enlaidissent de plus en plus, et nous aussi. Après avoir atteint un sommet de raffinement au quinzième siècle, les vêtements semblent être devenus de plus en plus quelconques au fil des siècles suivants. Les courbes ondoyantes, les tuniques et les robes colorées, les larges manches brodées comme un pré fleuri, les galons en hermine, les chausses longues et pointues, les chapeaux élaborés aux riches couleurs ont été remplacés au dix-neuvième siècle par des cylindres noirs. Des cylindres, tuyaux, tubes et cheminées partout : les chapeaux et les pantalons ressemblaient à des cheminées noires. Les médiévaux étaient comme des enfants : ils aimaient s'habiller. Ils n'avaient pas de pantalons et ne s'habillaient pas en noir. Ils portaient des bagues aux doigts et des clochettes aux orteils. Les courbes ont disparu, remplacées par des lignes droites. Les vêtements actuels sont des habits de travail ou des tenues de sport. Le noir puritain est la couleur dominante malgré les interminables tentatives pour créer un « nouveau noir ». Nous avons besoin de réintroduire des habits surréalistes. Que Dieu bénisse, donc, la styliste Vivienne Westwood. Grâce soient rendues aux punks et aux hippies qui aimaient s'habiller avec des coloris fantastiques, comme les médiévaux.

Je vais encore m'en prendre aux puritains. Ils ont attaqué consciencieusement les habits bigarrés qu'aimaient les médiévaux et ont introduit la noirceur. Ils n'éprouvaient aucun intérêt pour les vêtements colorés, simple friperie vaniteuse pour eux. Regardez les anciennes peintures religieuses et émerveillez-vous devant les couleurs vives des habits, vous souvenant que l'art médiéval avait coutume de revêtir les personnages bibliques des vêtements à la mode du moment. Comme l'a écrit Max Weber : « *L'ascétisme s'étendait comme un manteau de givre sur la merrie old England. [...] la haine rageuse des puritains envers tout ce qui avait un relent de "superstition", contre la moindre réminiscence de salut magique ou sacramentel, s'exerçait sur la fête de Noël tout autant que sur l'Arbre de mai ou l'art sacré spontané. [...] Pour les puritains, le théâtre était condamnable. [Les puritains voulaient] condamner toute préoccupation artistique et décider dans le sens d'une froide utilité. Jugement qui s'étendait à la parure, au vêtement. Cette tendance profonde à l'uniformisation de la vie, qui de nos jours se manifeste dans l'intérêt du capitalisme pour la standardisation de la production, avait son fondement idéal dans la répudiation de l'idolâtrie de la créature. »*

En d'autres termes, Henri VIII, tout d'abord, et les puritains, ensuite, ont entamé la révolution de l'enlaidissement, de l'ennui, de l'ascèse, de la fin de l'amusement : au revoir la couleur, bonjour la noirceur. Lui, Cranmer et le duc de Somerset ont arraché la beauté du cœur du pays en détruisant ou en dérobant l'art qui reposait tranquillement dans les églises depuis des siècles : vitraux, autels, statuaire, ornements dorés et argentés, crucifix et tout à l'avenant. Le prétexte avancé : toutes ces merveilles étaient vaines, idolâtres et étrangères à la religion, qui devait devenir simple et dépouillée. Ainsi, nous comprenons pourquoi les artistes et les écrivains penchent traditionnellement du côté du catholicisme romain, alors que le protestantisme est la religion des hommes d'affaires sérieux, des hommes pragmatiques.

La beauté et la variété ont également été attaquées par les enclosures, qui ont remplacé les champs médiévaux bigarrés et les terres communales par de grandes étendues monotones de prés à moutons. La révolution industrielle est allée plus loin en remplaçant la beauté par l'utilité. Des usines géantes brûlant des combustibles fossiles et crachant de la fumée ont remplacé les moulins à eau et à vent qui émaillaient l'Angleterre. Je songe souvent à la beauté de la campagne d'autrefois, parsemée de moulins à vent partout. Nous nous croyons malins avec notre énergie éolienne, mais elle était déjà au centre de la vie des médiévaux, ces écologistes, avant le charbon, le nucléaire et l'électricité.

William Morris se plaignait du caractère rebutant de l'ère victorienne. Dans *Nouvelles de nulle part*, il décrit le métro londonien comme « *un bain de vapeur d'humains pressés et chagrins* »... et cela n'a pas changé. Morris se plaignait aussi de la laideur des ponts en fer enjambant la Tamise. Lorsque son héros se réveille dans une Angleterre postrévolutionnaire en 2005, il constate que tous ces ponts ont disparu. Les moutons se promènent à Piccadilly Circus et l'argent a été aboli. Un monde imaginaire magnifique !

Les machines créent de la laideur, les mains humaines créent de la beauté. Et la croyance que l'utilité est supérieure à la beauté détruit la beauté. Voici ce qu'écrit John Seymour, opposant les bidons en plastique et les pots en terre :

« *Je pensais qu'un vieux bidon d'essence était aussi indiqué qu'un pot en terre pour transporter de l'eau. Un jour, j'ai lu le poète Tagore, qui reprenait cette comparaison. Il disait que, certes, un vieux bidon d'essence est aussi utile pour transporter de l'eau que l'un de ces "chatti", ces magnifiques pots que les Indiennes portent sur leur tête. À l'exception d'une chose : le bidon d'essence est prosaïque. Il est méprisable. Parce qu'il est utilitaire, et rien de plus. Il permet de transporter de l'eau, certes. Tout comme le chatti. Mais le chatti est un plaisir pour les yeux, pour le toucher, c'est un plaisir de*

l'avoir chez soi. Chaque fois que vous le regardez, vous songez à l'amour et au soin apportés par celui qui l'a réalisé, par les mains d'un être humain. Chaque fois que vous regardez le bidon d'essence, vous imaginez une machine immense, laide, sale, au bruit de ferraille, expulsant de façon assourdissante des objets laids. Aucun artefact sorti de l'usine ne peut être magnifique. La beauté peut seulement provenir des mains des artisans et aucune machine ne pourra jamais les remplacer. »

Je crois savoir qu'il y a une tradition dans la poterie chinoise qui crée délibérément une légère imperfection dans l'objet afin de s'assurer que chaque pièce est différente et unique. Le perfectionnisme en lui-même est mortifère : une machine peut créer des milliers d'objets parfaits, mais ils seront sans vie.

Alors, que faire contre l'enlaidissement de la vie ? Il existe une réponse facile. Évitez les choses laides, ignorez-les, pratiquez l'artisanat, comme les artisans du mouvement Arts & Crafts. Que chaque homme et chaque femme sache maîtriser deux ou trois savoir-faire. J'espère voir renaître l'artisanat. L'artisanat est basé sur le peuple, sur le plaisir ; il est l'expression d'une société égalitaire, de la qualité et de la joie dans l'élaboration des objets. Il signifie le triomphe de la qualité sur la quantité, de l'autogouvernement sur l'exploitation. De la beauté dans votre foyer. Un pot de géranium sur votre rebord de fenêtre. Un livre de poche Pelican. Des habits faits main. Cousez des diamants rouges à vos manches. Avec moins de temps accordé au travail salarié, à la Chose, au Trust, au Construit ou à l'Homme abstrait, vous aurez plus de temps pour vous et pour être créatif, pour produire plutôt que pour consommer.

N'achetez que de belles choses. Ne faites que de belles choses. Il est plus avisé d'acheter une chemise de bonne qualité une fois par an, que cinq chemises qui finiront à la poubelle en quelques mois. Tout ce que vous faites, quelle qu'en soit l'esthétique, sera toujours plus beau que la production de masse, parce que cela respirera le soin, même si le résultat est bancal, irrégulier et bizarre.

Toute chose, voudrais-je dire, absolument toute, ces jours-ci, semble être en plastique. C'est ce qu'avait prédit le chanteur Woody Guthrie dans « Talking Columbia » pour les trains, les habits, les meubles. De fait, le plastique blanc recouvre aujourd'hui le pays de son linceul non biodégradable. Le plastique, c'est le triomphe de la quantité sur la qualité, de l'usine sur le travail manuel. Le plastique est froid, stérile, sans humour, toxique, laid, gaspilleur, imputrescible, ininflammable ; c'est un néant qui pue, fait de pétrole et d'argent. Le plastique suinte l'avidité, comme l'ami des parents de Ben dans le film *Le Lauréat* qui le conseille sur le choix d'un métier : « Le plastique, Ben, le plastique. » Récemment, l'homme qui a vendu Tetra Pak a fait fortune, alors qu'il a

contribué à générer une pile hideuse de déchets. Il n'y a pas si longtemps, nous apportions nos si jolis bidons en fer à la ferme pour aller chercher du lait. En France, c'est parfois encore le cas. Créons notre monde, fait en bois et taillé au burin.

C'est une ironie terrible de notre temps que le plastique soit moins cher que le bois, alors qu'il dépend de ressources pétrolières limitées, contrairement au bois indéfiniment renouvelable. Toutefois, avec un peu d'inventivité, on peut trouver du bois très peu cher ou gratuitement. Nous ramassons des bouts de bois dans les forêts. Nous ramassons du bois flotté sur la plage. Nous les utilisons ensuite pour faire des objets. J'ai fabriqué un éléphant en bois à partir de bois flotté. Mon éléphant, sans être d'une élégance parfaite, durera plus longtemps que tous les jouets en plastique de nos enfants.

La beauté nous nourrit. L'anarchie, c'est la beauté. Nous sommes contre les gens ternes. Nous voulons tout décorer, comme ces fantastiques camions indiens couverts de fleurs. La beauté doit l'emporter sur l'amour de l'ordre. L'ordre, c'est la laideur. Les nazis étaient laids et la ville de Florence magnifique. L'Allemagne nazie était bureaucratique et Florence a été créée par un système fédéral d'autogouvernement. C'est le seul critère à prendre en considération : l'industrialisation a donné la ville de Swindon et l'indépendance médiévale a créé Florence. Faites votre choix.

C'est aux individus ou aux communautés d'embellir les choses laides. C'est le cas du skateboard : il s'empare des lignes droites et des aires bétonnées de la modernité, apparemment sans attrait. Par une curieuse alchimie, il les travaille en transformant les parkings, les rampes et les marches des entreprises en promesses de bonheur, de beauté et d'amusement. Le skateboard apporte de la beauté en ville. En d'autres termes, vous n'avez pas besoin de quitter la ville pour y échapper, parce que vous pouvez recréer votre propre ville. L'idée est la même avec la permaculture : un rebord de fenêtre au quatorzième étage peut devenir un jardin d'herbes aromatiques, et un terrain vague peut devenir un ensemble de jardins partagés. Ensermons les tours avec des carottes, des panais et des oignons, et débarrassons-nous de ces austères pelouses vertes qui émaillent les lotissements. Retournez la terre, commencez votre carré potager. Faites votre ville à vous.

BRANDISSEZ LE BURIN

Mettez fin à la tyrannie de la richesse

« Tolle querelas

Pauper enim non est cui rerum suppetit usus. »

[Un homme à qui rien ne manque des choses nécessaires à la vie ne saurait être pauvre.]

Horace (65-8 av J.-C.).

« Cesse de te plaindre, ami, et apprends à vivre

Il n'est pas pauvre celui à qui la fortune donne

Même avec une main frugale, ce que veut la Nature

Parfois je pense que ce dont nous avons besoin, ce n'est pas davantage de richesse mais davantage de pauvreté.

La richesse est la source de nos problèmes, la richesse cause les inégalités. »

Satish Kumar.

« Je n'ai rien – rien ! – et j'aime ça. »

Keith Allen.

À première vue, pour celui qui cherche à être libre, l'argent est très important. C'est sans aucun doute agréable d'en avoir. On y voit une promesse de confort, d'aisance, d'abondance, d'amusement, de bonheur et par-dessus tout, de liberté. La liberté d'aller et venir, de ne pas être dépendant des autres, de ne pas faire un travail que nous n'aimons pas. Une très grande somme d'argent – dont le montant reste indéterminé – semble garantir la liberté. Que feriez-vous avec, disons, un million d'euros ? Voilà une question débattue même dans les cours de récréation. Vous pourriez quitter votre travail, prendre les vacances de votre vie, acheter une Ferrari. Vous pourriez vivre comme l'un de ces gagnants au Loto croulant sous les rappels à l'ordre pour troubles de l'ordre public, faire un bras d'honneur aux autorités et acheter une BMW avec « Grenouille folle » peint en toutes lettres sur le capot.

Et que dire du : « Je m'en fous, moi, de l'argent » ? Cette expression vulgaire signifie, dans la bouche de ceux qui ont vraiment beaucoup d'argent, qu'ils n'ont même pas besoin d'y penser. Vous échappez alors au monde des présentations PowerPoint, des plans de développement, des arguments de vente et à toutes les courbettes généralement nécessaires pour gagner de l'argent. La grande richesse, en théorie, signifie que vous n'avez pas besoin de servir quelqu'un d'autre. Comme vous avez assez d'argent pour faire comme bon vous semble, il est inutile de faire des courbettes pour décrocher un travail. Vous pouvez dire « non ». En d'autres termes, l'idée est de gagner beaucoup d'argent pour échapper à l'argent. Je veux bien admettre que cette approche puisse être couronnée de succès. En réalité, je ne connais qu'une ou deux personnes pour lesquelles cela a bien marché. C'est un pari risqué. La plupart des projets d'enrichissement échouent, et vous êtes toujours à la merci d'une force imprévisible du marché. Le Royaume-Uni compte aujourd'hui huit mille personnes très riches, sur une population active de 30 millions de personnes. Ce qui donne au citoyen britannique une chance sur quatre mille de rejoindre ce cénacle, pari qu'aucun joueur n'oserait prendre. Avec des probabilités aussi faibles, cela vaut-il vraiment la peine d'essayer ?

Il n'est en outre pas très rationnel de proposer à tout le monde de faire de l'argent, car la nature même de la richesse fait que seuls quelques-uns peuvent l'atteindre... au détriment des autres. Nous ne pouvons pas être tous riches. Comme Ruskin l'écrit dans *Il n'y a de richesse que la vie* : « La richesse est un pouvoir, comme l'électricité ; comme elle, elle agit par ses inégalités ou ses interruptions. La puissance de la guinée que vous avez dans votre poche dépend

complètement de l'absence de guinée dans la poche de votre voisin. » Il poursuit : « L'art de devenir riche, [...] c'est l'art d'établir le maximum d'inégalité en notre propre faveur. »

Nous sommes tous censés vouloir devenir riches. C'est l'un des moteurs de notre monde compétitif. Le désir de s'enrichir fait que nous nous échinons, travaillons, luttons, combattons, jouons des coudes et des mauvais tours et abandonnons toute morale. Notre volonté de devenir riches est exploitée par ceux qui le sont devenus, usuriers, investisseurs, manipulateurs du marché, tous ceux qui exploitent notre avidité à leurs propres fins. Vouloir plus d'argent nous empêche de profiter du présent : voilà donc un trait puritain. Nous devrions simplement célébrer ce que nous avons. Vouloir être riche est en réalité le premier désir à abandonner dans la quête de la liberté.

Le problème aujourd'hui est que, contrairement au Moyen Âge, plus personne ne veut être pauvre. Car la pauvreté est le signe d'un échec. Comme le dit William Godwin :

« Les mœurs qui prévalent dans de nombreux pays ont pour effet précisément d'imprimer la conviction que l'intégrité, la vertu, l'entendement et l'effort ne sont rien, et que l'opulence est tout. »

Ce qu'en 1793 Godwin appelait les « mœurs », c'est-à-dire les moyens par lesquels l'idéologie dominante se propage, a son équivalent actuel dans les « médias ». Une autre façon de considérer la question est de s'estimer heureux avec ce que l'on a : les vraies richesses sont une question d'attitude mentale. Comme l'écrit Robert Burton :

« Aux yeux du monde, un des plus grands maux qui puisse advenir à l'homme est la pauvreté ou le dénuement. [...] Pourtant, à bien l'examiner, elle est en elle-même une bénédiction, un état heureux et elle ne devrait pas nous rendre mécontents, sinon nous devrions en conséquence nous considérer comme vils, haïs de Dieu, abandonnés, misérables, infortunés. Le Christ lui-même était pauvre, est né dans une mangeoire, sans toit sous lequel protéger sa tête toute sa vie durant afin qu'aucun homme ne voie dans la pauvreté un jugement de Dieu, ou un état haïssable. Et il recommandait à ses apôtres et disciples de suivre son exemple : tous étaient pauvres, les prophètes étaient pauvres, les apôtres étaient pauvres. [...] Comme tristes, et toujours dans la joie ; comme n'ayant rien et possédant tout. »

Il y a les riches et il y a les pauvres, il y a les bons riches et les bons pauvres, les mauvais riches et les mauvais pauvres. Il n'y a pas ici de jugement moral. Cela n'a rien à voir avec la liberté. L'expression clé dans le passage ci-dessus est « à

bien l'examiner ». Être pauvre n'est une honte que si l'on en décide ainsi, que si la société en décide ainsi. C'est tout relatif. Il existe une approche morale pour laquelle il est bon d'être pauvre et nous sommes parfaitement libres d'y adhérer.

En tout cas, l'enrichissement s'accompagne de fardeaux. Les chamailleries familiales, les requins qui tournent autour de vous avec des offres généreuses destinées à vous soulager de votre argent, les clubs pour gens riches, le système de santé privé, les plans de retraite, les projets de placements financiers... Quand je repense aux périodes de ma vie où j'avais de l'argent, la façon dont je l'ai gaspillé me donne un peu la nausée.

Pour les puritains, le succès dans ce bas monde était le signe d'une élection religieuse. Si vous étiez riche, cela signifiait que Dieu vous favorisait. Toutefois, vous n'étiez pas censé profiter de votre argent, il fallait l'épargner, le conserver. Voici comment Max Weber décrit l'attitude du puritain face à la richesse :

« Si on la poursuit dans le dessein de vivre plus tard joyeux et sans souci, la richesse n'est que tentation de la paresse et scabreuse jouissance de la vie. Au contraire, dans la mesure où elle couronne l'accomplissement du devoir professionnel, elle devient non seulement moralement permise, mais encore effectivement ordonnée. C'est ce que paraissait exprimer sans détour la parabole du serviteur chassé pour n'avoir point fait fructifier le talent que son maître lui avait confié. Désirer être pauvre – cette argumentation était fréquente – équivaut à désirer être malade, ce qui est condamnable en tant que sanctification par les œuvres, et dommageable à la gloire de Dieu. En particulier, la mendicité, de la part d'un individu en état de travailler, outre qu'elle est paresse condamnable, est également, selon la parole de l'apôtre, violation du devoir d'amour envers le prochain. »

J'inverserais quant à moi l'attitude puritaine, citée au début de ce passage : la richesse est le seul bien lorsqu'il permet de « vivre joyeux et sans souci ». Je rappellerais une des phrases célèbres de Picasso : « *J'aimerais être un homme pauvre avec beaucoup d'argent* », voulant dire qu'il le dépenserait généreusement, librement, joyeusement. Un banquet de mendiants. Voilà qui est vivre librement tout en étant riche alors que pour les puritains, la richesse et les biens étaient un fardeau.

L'impitoyable chef de file méthodiste John Wesley a dit : « *Nous devons exhorter tous les chrétiens à gagner le plus possible et à épargner le plus possible ; voilà ce qui s'appelle devenir riche.* » Aujourd'hui, cette même attitude face à l'argent se retrouve chez les chrétiens des États-Unis, pour qui la réussite financière signifie que Dieu les aime... à l'opposé des richesses que Jésus proposait. Ce que je

critique à ce propos est l'effort permanent et absurde pour accumuler des richesses, plutôt que la richesse en elle-même. Si l'argent est un effet collatéral de ce que vous voulez faire, il serait idiot de le refuser, quelque convaincu que vous puissiez être des saints avantages de la pauvreté. Mais le chercher pour lui-même – et Dieu sait qu'il peut alléger certains fardeaux – semble dangereux, si c'est la liberté que vous cherchez véritablement. Pour Burton, vouloir plus d'argent est en soi asservissant ; il a écrit au sujet des marchands :

« *Des imbéciles, des benêts, des insensés, de pauvres hères qui vivent à côté de leurs chausses, qui ne ressentent aucun plaisir, en perpétuel esclavage, éprouvant toujours de la peur, de la suspicion, de la tristesse et du mécontentement ; pour eux, c'est davantage l'amertume de l'aloès que la douceur du miel, et, comme le dit d'ailleurs Cyprien, l'argent les possède, ils ne le possèdent pas.* »

Au lieu d'essayer d'être riches, nous pourrions essayer d'être pauvres, simplement en faisant des économies et en rejetant les gadgets. Ne pas avoir besoin d'argent en réduisant nos besoins peut avoir le même effet libérateur que de ne pas se soucier d'argent en étant riche. Apprendre à vivre dans certaines limites donne un grand sentiment de sécurité. Vous êtes libéré du désir d'en vouloir toujours plus et donc épargné par l'esprit de compétition. Moins vous aurez besoin d'argent, moins vous aurez besoin de travailler. Cette façon d'échapper à l'argent a le grand avantage de fixer un objectif facile à atteindre, contrairement à l'objectif d'en gagner beaucoup. Être pauvre est sans risque et la plupart d'entre nous trouveraient plus facile de travailler moins et de gagner moins. Je gagne moitié moins qu'il y a quatre ans, mais ayant appris à vivre avec cette somme, je suis libre de poursuivre mon propre travail. Bien entendu, il y a des moments difficiles, mais on se débrouille. Notre pauvreté relative étant involontaire, nous avons appris à l'accepter avec joie. Vivre avec moins de besoins, humblement, donne du temps libre pour la réflexion et des moments agréables. J'estimerai avoir de la chance si je peux continuer à vivre sans un travail salarié.

Pour ne plus être pauvre, nous devons paradoxalement embrasser la pauvreté. Si nous étions tous pauvres, nous serions tous riches. La réponse est d'être créatif avec ce que vous avez plutôt que de vous résigner de façon asservissante à en vouloir toujours plus.

Le typographe et sculpteur Eric Gill (1882-1940) a adopté ce genre de pauvreté autosuffisante qu'il appelait la « *pauvreté positive* ». Dans son autobiographie, Gill se souvient de son père devenu pauvre découpant un saucisson en onze tranches pour que chaque enfant ait sa part. Nous devrions admirer cela plutôt

qu'en avoir pitié. Selon Godwin :

« *Si l'admiration n'était pas généralement considérée comme propriété exclusive des riches et si le mépris n'était pas constamment le valet de la pauvreté, l'amour du gain cesserait d'être une passion universelle.* » Tel était le cas dans le monde médiéval, avec sa condamnation constante du capitalisme (l'usure) et de l'industrialisme (l'esclavage). Bien entendu, la richesse existait. Certains marchands devinrent très riches, comme le banquier Dick Whittington (1354–1423). La différence est que l'amour du gain n'était pas devenu une passion universelle.

Nous avons besoin de transformer la pauvreté volontaire en une fin désirable. Aujourd'hui, j'admire les contributeurs de *The Idler* : Chris Yates, Mark Manning, Jock Scot et Keith Allen ont tous plus ou moins volontairement embrassé Dame pauvreté, comme l'appelait saint François d'Assise. Je dis « volontairement », parce que tous auraient pu gagner beaucoup d'argent s'ils l'avaient voulu, car ils ont du talent. Mais vivre tous les jours d'art et de poésie est plus important que l'argent. Nous devrions les tenir en estime comme le suggère Godwin. Faites de la pauvreté quelque chose de cool ! Et j'espère qu'il est clair que je ne promeus pas la famine !

Ne pas être préoccupé par les soucis que cause la gestion d'une grande fortune a été l'une des motivations de la K. Foundation. Cette fondation d'art a été créée par les chanteurs Bill Drummond et Jimmy Cauty. En 1997, ces derniers ont retiré un million de livres sterling du compte de leur fondation, une somme provenant de la vente de quelques tubes, et l'ont emporté dans une cabane perdue dans les montagnes écossaises pour le brûler. C'était un acte spectaculaire dans la veine, disons, par exemple, de Jésus renversant les tables des marchands du Temple. Citons aussi Abbie Hoffman et Jerry Rubin qui sont allés à Wall Street et ont brûlé un billet de cinq dollars, sous la mine dégoûtée des courtiers. L'acte de la K. Foundation était certes plus audacieux : un million de livres ! Cela rappelle le bûcher des vanités de Savonarole. Mais alors que le feu de Savonarole consistait en une pieuse attaque sur le plaisir, le feu de la K. Foundation s'en prenait à la foi en l'argent, pour exalter la liberté.

Échapper au monde de l'argent : voilà par exemple l'un des aspects agréables du potager. En cas de surproduction, on peut en distribuer à droite, à gauche. Il y a toutes sortes de façons d'échapper aux chaînes de l'argent. Freecycle est un nouveau système par lequel les gens donnent ce dont ils n'ont plus besoin. Le système des Sel, systèmes d'échanges locaux, en est un autre, où le temps de travail est échangé. La permaculture apporte de la liberté et de l'autonomie dans les moyens, plutôt que d'entretenir la vaine espérance de gagner un jour à la

loterie. Faites-le dès aujourd'hui. Donnez les choses gratuitement et l'argent perdra le pouvoir qu'il a sur vous.

Il faut ôter à l'argent la priorité qu'il a dans votre vie et créer votre vie à la place. Cela signifie tenter de réaliser différents projets. Certains sont immédiatement rémunérateurs, d'autres non ; certains le seront un jour et d'autres jamais. Pour moi, certains projets – les livres, le journalisme – permettent de gagner de l'argent et d'autres non : le magazine *The Idler*, le comité du village, jouer avec les enfants... D'autres activités – cultiver ses légumes, faire son pain – ne génèrent pas d'argent mais sont utiles. Et font économiser de l'argent. D'autres activités encore, comme jouer du ukulélé ou faire un peu de menuiserie ont leur intérêt en elles-mêmes ; et le reste, la vaisselle, le ménage, la cuisine, la conduite, sont indispensables. Une façon agréable de réduire votre dépendance est de faire des économies, sujet de notre prochain chapitre.

DÉSIREZ MOINS

Refusez le gaspillage, soyez frugal

« Je vous dis que l'essence même du commerce compétitif est le gaspillage. »

William Morris, *Art, Labour and Socialism*, 1884.

« Le gaspillage est non poétique, la frugalité est créatrice. »

G. K. Chesterton, « The Romance of Thrift », 1910.

« Faites du compost, pas la guerre. »

Slogan de Graham Burnett, www.spiralseed.co.uk.

Propriétaire d'un petit domaine, ou plutôt gardien désorganisé d'une propriété minuscule, j'ai été frappé par une phrase de John Seymour : « L'éboueur n'a pas besoin de rendre visite au propriétaire d'un petit domaine. » Lorsque j'ai lu cette affirmation, notre foyer produisait alors peut-être trois ou quatre sacs-poubelle de déchets chaque semaine. Mon cerveau se mit à bouillonner à la seule pensée de tout le travail inutile que nécessitaient ces déchets. Jeter les déchets à la poubelle, sortir les sacs le jour de ramassage... Et puis le travail des éboueurs, le pétrole consommé, le travail nécessaire pour fabriquer ces camions-poubelles géants et pleins à ras bord. Et puis conduire les camions à la décharge, jeter ces déchets dans un grand trou d'où d'autres camions évacuent les déchets toxiques quelque part à la campagne où ils resteront une éternité, empoisonnant le sol et appréciés seulement par les rats. Voilà le résultat des déchets : une perte de temps, d'énergie, de vie.

L'antidote aux déchets, c'est la frugalité. En ces temps de grandes dépenses et de cartes de crédit, voilà une notion à contre-courant. On la présente parfois comme une attitude dévote, mesquine et pingre, une philosophie du pirate, de l'avare, du grippe-sou. Dans ce préjugé contre la frugalité, il y a peut-être une trace du préjugé médiéval contre les riches thésauriseurs caricaturés dans la statuaire médiévale, ceux qui possèdent sans dépenser et ne font aucun usage social de leur argent.

Mais être frugal, ce n'est pas être avare. Cela signifie que vous vous absteniez de

dépenser votre argent pour des choses inutiles. Que, tout simplement, vous êtes créatif avec votre argent et la tenue de votre maison. Un bon poulet peut faire de nombreux repas : bouillon, sandwich, curry et ragoûts pour la fin de la semaine. Étymologiquement, frugalité provient du latin *frugalitas*, « récolte de fruits », ce qui marque l'abondance et non la disette.

Consommer est le devoir patriotique du jour. Être frugal serait alors être mauvais patriote – cela donnerait l'agréable sentiment de se rebeller contre l'État. C'est votre devoir de chercheur de liberté de ne pas gaspiller, car les déchets font partie du système capitaliste. Pensez à la nourriture que les supermarchés et les snacks jettent chaque jour. Il y a un mouvement qui s'appelle le « freeganisme » : il s'agit de trouver sa nourriture dans les poubelles. Vivez dans un squat, mangez gratuitement et il n'y aura pas besoin de perdre votre temps à travailler. C'est de la folie tout ce que les gens jettent. La frugalité vous permet d'échapper à la culture de consommation et de remplacer le travail-épargne-dépense par la création.

Dans son magnifique essai *Le Monde comme il ne va pas*, Chesterton montre que, loin d'être prosaïques et ternes, l'épargne et la frugalité sont romantiques :

« Comprise comme il se doit, l'épargne est poétique. Poétique parce qu'elle est créatrice ; le gaspillage, lui, n'a rien de poétique parce qu'il reste gaspillage. Il est prosaïque de jeter de l'argent par les fenêtres comme il est prosaïque de jeter n'importe quoi ; c'est négatif ; c'est avouer son indifférence, c'est-à-dire son échec. »

Cette sorte d'épargne ou de frugalité passionnée est distincte de la notion puritaine et méthodiste d'économie, pure expression de l'avidité des industriels. Ils prêchaient l'importance d'une vie pauvre pour les ouvriers en leur apprenant comment vivre de peu avec leurs salaires de misère, une économie destinée à augmenter leurs profits. Je ne propose pas de prêcher le renoncement, la sobriété, le travail et la frugalité aux classes les moins favorisées, mais une réappropriation plus avisée de nos finances. Et plus vous êtes frugal, moins vous aurez besoin d'argent, et moins vous aurez besoin d'un travail salarié. Ainsi la frugalité signifie la paresse, la liberté, échapper au patron, à l'angoisse et à l'endettement.

Nous devrions également économiser notre temps, ne pas faire les choses de façon précipitée ni perdre son temps à le donner à un employeur. Ce qui me pesait par-dessus tout dans le fait d'être employé à plein temps était précisément le gaspillage de temps. Qu'il y ait ou non sept heures de travail à faire, vous deviez rester assis là pendant sept heures. Rester assis à regarder un écran en faisant semblant de travailler pendant que le soleil brille me paraissait insensé.

J'aurais pu être en train de faire quelque chose d'utile, comme confectionner un collier de marguerites ou apprendre à jouer du ukulélé.

Dans le secteur de la mode, le magazine de mon amie Kira Jolliffe *Cheap Date* a protesté contre l'achat moutonnier de la dernière nouveauté, en faisant l'éloge des habits de seconde main et des ventes de charité. Trouver un vêtement qui vous plaît dans un magasin de vêtements d'occasion prouve que vous avez du style et que vous ne suivez pas servilement la mode. Le style, c'est être vous-même et la mode, c'est être comme les autres. La Mutoid Waste Company a démontré le pouvoir créateur de la frugalité. En récupérant des véhicules destinés au rebut pour en faire des sculptures étonnantes, elle faisait une déclaration radicale contre le gaspillage.

Ainsi, ayant été poussé à agir par quelques lignes de John Seymour, j'ai donc décidé de réduire notre production domestique de déchets. Selon Seymour, le propriétaire d'un petit domaine crée un cycle où rien n'est perdu. Les déchets alimentaires vont au compost ou aux animaux, les restes de viande sont donnés aux animaux, les fumiers des animaux fertilisent les champs et les petits emballages sont précieux, car la plupart des choses sont produites à la maison. Les pots de confiture sont réutilisés indéfiniment, le papier et le carton peuvent être brûlés ou déchirés pour aller au compost. Les bouteilles peuvent être réutilisées ou recyclées. De vieux vêtements font des plaids en patchwork. Le bois peut être utilisé pour faire des objets ou pour être brûlé. Même les bouillies peuvent aller au compost et elles n'ont pas besoin de finir dans un système d'eaux usées à l'entretien coûteux. Les petites propriétés médiévales n'avaient pas de déchets et ne dépendaient pas de syndicats communaux ou d'une organisation complexe de collecte des déchets. Les déchets fournissent un bon exemple de la façon dont le système s'échine en vain à corriger les problèmes qu'il a engendrés. Nous créons des problèmes comme les déchets et le plastique pour nous autocongratuler ensuite de l'invention d'usines à gaz pour nous en débarrasser. Le plus simple serait de ne pas générer tous ces déchets.

Notre premier pas a été de faire un compost, ce qui consiste à entasser les déchets organiques et à les laisser se transformer en une matière enrichissante pour le sol. Il existe d'innombrables ouvrages sur l'art du compost, mais si vous y arrivez, le tas de compost se réchauffera lui-même et les déchets se transformeront en un compost humide en quelques semaines. Et même si vous n'y arrivez pas si rapidement, vous en aurez au bout d'un an. Et si cela ne vous passionne pas, vous pouvez toujours enterrer les déchets organiques dans le jardin. Ils se décomposeront dans le sol et rendront au sol toute sa splendeur.

Le plastique peut poser un vrai problème. Toutefois, on peut l'utiliser. J'utilise des pots en plastique pour protéger les semis. Si vous repiquez des laitues, par exemple, elles peuvent être dévorées par les limaces. Mais recouvertes d'un petit pot en plastique retourné, les laitues se développeront. Le carton ne devrait pas être jeté. Des boîtes en carton peuvent être découpées en des formes merveilleuses. L'autre jour, nous avons fait des magasins de glaces avec des boîtes en carton. Le carton est utile même déchiré : mis dans le compost, il en absorbe l'excès d'humidité. Il peut servir à faire place nette pour cultiver un nouveau carré de terre : placez une couche de cartons sur l'herbe et les adventices, ajoutez dessus une couche de compost, de la paille ou toute autre matière organique. Le papier journal peut être utilisé pour allumer le feu et comme litière pour vos animaux domestiques. L'autre avantage pour tout paresseux responsable est que plus vous suivez ce genre de pratiques, moins vous obligez le reste du monde à travailler. C'est le devoir du paresseux, non seulement de créer sa vie, mais aussi d'éviter de faire porter aux autres des fardeaux inutiles. Davantage de travail est synonyme de gaspillage, et donc, le paresseux est un être efficace.

Bien sûr, il va sans dire que les médiévaux étaient des adeptes de la permaculture : à cette époque sans pétrole, toute l'énergie était renouvelable, l'argent circulait dans les communautés locales, rien n'était perdu. Tout était utilisé et retournait dans les foyers dans un cercle vertueux.

L'objection habituelle aux idées anarchistes est : « Qui fera le sale travail ? » La réponse est : vous. Nous ferons tous notre propre sale travail. Car si c'est le nôtre, il semblera moins sale.

Par exemple, déblayer du fumier humain – le *fumain*. Selon mon expérience, ce n'est pas la tâche la plus ingrate du monde. Il y a une grande différence entre se débarrasser de son propre fumain et se débarrasser de celui d'autrui. Si vous me forcez à déplacer du fumain dans une usine sept heures par jour, je ne tarderai pas à en abhorrer la simple vue et à détester ce travail. Mais déblayer son propre fumain autour de chez soi pour en faire bon usage devient agréable. Je suis ravi de voir des excréments de poulet et de cheval autour de chez moi, parce que je sais que c'est fantastique pour la terre. Et c'est gratuit. Ainsi les ramasser est un grand plaisir.

Il est remarquable que ce qui sort du postérieur d'un cheval, d'une vache ou d'un poulet est ce dont la terre a besoin pour rester fertile. Pour être libre, utilisez des choses gratuites. Pratiquer la frugalité, c'est pratiquer la liberté : les déchets sont pour les esclaves et les imbéciles, les dupes du système capitaliste.

RAMASSEZ DU FUMAIN À LA PELLE !

Cessez de travailler, commencez à vivre

« *The Idler* : Peut-on vivre sans travailler ?

Raoul Vaneigem : *La seule façon de vivre est de ne pas travailler.* »

The Idler, n° 34, « Conversation avec
Raoul Vaneigem », 2004.

« *Où se trouve la rectitude ? Il faut passer sa vie en jouant, en s'adonnant à ces jeux en quoi consistent les sacrifices, les chants et les danses qui nous rendront capables de gagner la faveur des dieux, de repousser nos ennemis et de vaincre au combat.* »

Platon, *Les Lois*, livre septième.

Si vous aimez vraiment votre travail, si vous vous couchez le dimanche soir le cœur rempli d'allégresse, si vous bondissez de votre lit le lundi matin en vous réjouissant par avance des satisfactions à venir durant cette journée, si vous aimez votre patron et votre travail, alors vous êtes dispensé de lire ce dernier chapitre.

En revanche, si votre travail vous semble un boulet, si vous le trouvez épuisant, stressant, ennuyeux, frustrant, enrageant, humiliant, et mal payé, alors lisez ce chapitre. Sachez-le, vous n'êtes pas enchaîné à votre travail de façon irrémédiable. Rien ne vous y oblige. Il existe des alternatives. Le travail et la vie ne sont pas nécessairement en concurrence. Ils peuvent se rencontrer dans l'idée du jeu.

La tragédie du dix-neuvième siècle est que l'homme occidental s'est considéré en premier lieu comme un travailleur. La vie est devenue une affaire sérieuse. La frivolité, la joie, le jeu, le rituel, la danse, la musique, les réjouissances, les costumes : tous ces plaisirs enfantins, ces éléments centraux dans la vie des nobles, des prêtres et des paysans ont été constamment battus en brèche – et cela avait commencé dès le milieu du seizième siècle.

Avant la Réforme, l'Angleterre était une fête permanente. Ronald Hutton, auteur d'un livre magnifique appelé *The Rise and Fall of Merry England*, a décrit les festivités de l'Angleterre heureuse qui avaient lieu toute l'année durant. Le temps de Noël, par exemple, durait douze jours pleins, pendant lesquels il était

interdit de travailler. Il était rapidement suivi le 2 février par la Chandeleur puis par la Saint-Valentin le 14 février. Venait ensuite le dimanche gras, nom populaire du septième dimanche avant Pâques, qui était suivi du lundi gras et du mardi gras. Les fêtes de Pâques duraient ensuite dix jours entiers. Il restait alors juste un peu de temps pour travailler. Suivait la Saint-George le 23 avril, un jour férié. Une semaine après, c'était le premier mai, le premier jour de deux mois de réjouissances et de frasques dans les sous-bois. Après venaient la Fête-Dieu puis les feux de la Saint-Jean le 24 juin. La fête de saint Pierre arrivait rapidement le 28 juin, suivie par la fête de saint Pierre-aux-Liens ou Lammas le 1^{er} août, qui ouvrait une saison de foires estivales et de repas de moissons ; en novembre arrivait la fête de la Saint-Martin, suivie du jeûne de l'Avent. Et Noël revenait à nouveau.

L'Angleterre heureuse était, dit Hutton, « *une société où les rites et les festivités étaient omniprésents. [...] Le protestantisme naissant a voulu réformer le contexte physique et idéologique du culte mais aussi détruire la culture festive à laquelle l'ancienne Église était attachée* ».

Après l'attaque puritaine contre le divertissement, le dix-neuvième siècle a imposé une nouvelle approche : au lieu de l'interdire, on décida de le vendre pour réaliser des profits. On nous a alors vendu, comme un produit, la satisfaction de notre besoin de nous divertir. L'industrie du disque, par exemple, illustre l'industrialisation et la commercialisation de la musique, c'est-à-dire la transformation de ce qui par nature n'est pas du travail... en travail. L'industrialisation est le procédé qui réduit l'existence en menus morceaux pour la transformer en de multiples industries lucratives. On pourrait citer également l'industrie des communications (on paie pour parler), de l'énergie (on paie pour du vent), l'industrie alimentaire (on paie pour ce que la nature nous fournit gratuitement), le divertissement (on paie pour être distrait), des loisirs (on paie pour jouer), et ainsi de suite. Toutes ces activités étaient jadis bénévoles, libres, locales et la plupart du temps gratuites.

L'art et la vie ne sont pas vraiment séparés aujourd'hui encore dans les sociétés indigènes, moins austères et plus enjouées, comme le Mexique rural, où les paysans descendent de leurs montagnes pour vendre leur artisanat sur les marchés urbains. Ils fabriquent des objets utiles et beaux : tapis, céramiques, chapeaux, jouets en bois. Ce n'est pas une existence d'esclave, parce que l'artisan, le petit propriétaire terrien est responsable de sa vie. « *Chaque artisan, écrit Eric Gill au sujet du temps jadis, faisait preuve d'une pleine responsabilité non seulement en exécutant la tâche demandée, mais surtout en comprenant ce qu'il*

faisait. Il était plus ou moins indépendant et on attendait de lui qu'il fasse usage de son intelligence, et il était payé pour cela. Plus encore, il prenait plaisir à travailler, car il est dit dans L'Ecclésiaste : "Il est bon pour l'homme de trouver le bonheur dans tout le travail qu'il accomplit sous le soleil, tout au long des jours de la vie que Dieu lui donne, car c'est là sa part." L'artisan considérait que son travail devait être aussi réjouissant qu'utile. »

Gill évoque également l'« intégrité ». Il ne voulait pas tant dire rester fidèle à des principes que maintenir unies les différentes parties de sa vie. La séparation des domaines qui se font concurrence dans nos existences est la cause des problèmes, des angoisses, des maladies, de l'endettement. Notre but devrait être de les réunifier, les intégrer, les harmoniser pour que le travail et la vie deviennent une seule et même chose. En ce qui me concerne, je consacre chaque matinée à l'écriture et à la lecture, et le reste du temps est consacré au travail domestique : jardinage, ménage, cuisine. Le jardinage est une excellente activité car elle est très variée. Et même, pour une heure de jardinage, j'en consacre la moitié à contempler. Parfois, j'arrive à emmener les enfants dans le potager avec moi, combinant l'utile à l'agréable. Les soirées sont consacrées à boire, à manger et à discuter.

En effet, avant l'industrialisation, le « magnifique » et l'« utile » n'avaient pas été séparés en deux catégories opposées. C'était la même chose. L'artisan paysan avait quelques ares de terre où il pouvait cultiver de quoi se nourrir. Cette autonomie dans le travail a été supprimée. Le travail est devenu un exercice consistant à céder des périodes de son existence à un patron pour gagner de l'argent. Ces périodes sont bien plus longues et bien plus nombreuses que celles imposées hier au serf médiéval le plus humble.

Dans *Homo ludens*, Huizinga montre que toutes les cultures sont basées sur le jeu plutôt que sur le travail. Les Japonais, par exemple, ont leur *asobi* et leur *asobu*, ce qui signifie « le jeu en général, le divertissement, la détente, l'amusement, le passe-temps, l'évasion, la dissipation, le jeu, l'oisiveté, le fait de rester là à ne rien faire, l'inactivité ». Ce comportement ressemble beaucoup à celui qui est officiellement qualifié d'antisocial en Angleterre, selon l'une des dernières tentatives ratées du législateur anglais pour contrôler la jeunesse délinquante. Le jeu et sa sœur, l'oisiveté, étaient jadis enchâssés dans le travail. Même les juges du temps jadis n'en faisaient pas trop dans leur travail. Dans son *De Laudibus Legum Angliae* écrit en 1470, Sir John Fortescue vante le peu de travail que les juges effectuent. Ce qui leur laisse du temps pour la réflexion et fera d'eux de meilleurs juges :

« Vous devriez savoir que les juges ne siègent pas à la cour plus de trois heures par jour, c'est-à-dire de huit heures à onze heures. Ensuite, après avoir pris un rafraîchissement, leur méthode consiste à passer le restant de la journée à l'étude de la loi, à lire les Saintes Écritures ou alors à se livrer à quelque divertissement innocent, comme il leur sied : c'est plutôt une vie de contemplation que d'action, sans soucis ni passe-temps purement matériels. »

De tels propos seraient presque irrecevables à notre époque, où la plupart d'entre nous passons notre temps à dire aux autres à quel point nous sommes débordés et comme nous travaillons dur. Dans le jeu entre le monde et le rêve, entre le quotidien et l'au-delà, le monde a pris trop d'ascendance. Il faut rééquilibrer. *« Reliez la prose et la passion, écrit E. M. Forster dans Retour à Howards End, et toutes deux seront exaltées, et l'amour humain atteindra son pinacle. Il faut cesser de vivre par bribes¹. »* Nous sommes tombés du mur, et nous avons grand besoin de ramasser et de réassembler les morceaux.

Nous avons perdu le jeu, l'âme, la créativité. Le célèbre beatnik junkie Alexander Trocchi écrit dans *Invisible Insurrection* :

« L'homme ne sait plus ce qu'est le jeu. Et si l'on pense aux tâches sans âme accordées à chaque homme dans le milieu industriel, au fait que l'éducation est devenue de plus en plus technologique, et pour l'homme ordinaire guère plus que le moyen de se conformer à un métier, on ne s'étonnera pas que l'humanité s'égare. L'homme a peur du loisir ; [...] sa créativité est émoussée, il est entièrement tourné vers l'extérieur. »

L'éducation elle-même est un ajournement, un retardement : on nous dit de travailler dur pour avoir de bons résultats. Pourquoi ? Pour avoir un bon métier. Qu'est-ce qu'un bon métier ? Un métier lucratif. Ah bon. C'est tout ? Tout ce labeur pour gagner plus d'argent qui, même en cas de réussite, ne résoudra pas tous nos problèmes de toute façon ? Voilà une idée du sens de la vie tragiquement limitée. Nous devrions nous amuser tout le temps parce que cela signifie profiter de la vie pour elle-même, aujourd'hui et non en vue d'un avenir imaginaire. Il est clair que le joyeux drille, l'homme perpétuellement radieux, l'adulte qui a gardé son âme d'enfant est celui qui a le moins peur de la vie. Chaque fois que j'organise une fête à la maison ou dans la salle des fêtes, il y a toujours quelqu'un pour se plaindre. Il est du genre à avoir peur, dépourvu d'allégresse, emmuré dans son austérité. Les autres ne sont là que pour l'empêcher de vivre dans son cocon, sa paix et sa tranquillité. Il a fui l'existence.

On nous a appris à croire que le nouveau système, dans lequel l'industrie des

services a remplacé le service – où, en d'autres termes, nous ne travaillons plus pour de vastes demeures mais pour de grandes compagnies –, apporterait une amélioration en matière de liberté personnelle. J'en doute fort. Aucun seigneur féodal n'a jamais eu ni la puissance, ni la richesse de Dave Lewis, le baron des supermarchés Tesco. Il gagne 10 000 livres par jour et règne sur près de 500 000 vassaux, soit un travailleur sur 100 au Royaume-Uni inféodé à Tesco et mettant un an à gagner ce qu'il gagne en un jour. Cela m'étonne que nous soyons tous là à faire la queue pour les servir, lui et son gang de gros actionnaires. Il n'y a ni autonomie dans le salariat, ni élégance, ni grâce, ni hospitalité. Le plongeur le plus humble n'aura sûrement jamais autant croulé sous le travail que le magasinier de Tesco. Les supermarchés ôtent tout romantisme et toute âme à la vie.

Nous avons l'habitude de traiter le système du travail féodal avec dédain, en pensant que nous sommes bien plus heureux aujourd'hui. Mais une analyse lucide du système féodal entre le onzième et le quinzième siècle montre que les paysans réputés analphabètes et asservis avaient davantage de richesse et étaient plus autonomes que l'esclave salarié moyen actuel. Nous avons cité plus haut le cas de John Aubrey de Foxton qui ne devait qu'une journée de travail par semaine au château. Le reste du temps lui appartenait. En équivalent monétaire d'aujourd'hui, son revenu annuel peut être estimé à pas moins de 150 000 livres (voir chapitre 19). Un jour de travail par semaine était valorisé l'équivalent de trois à quatre fois son loyer annuel. Il avait sept hectares et une maison. Il maîtrisait un ou plusieurs artisanats : chaque village avait besoin de son cordonnier, de son maçon, de son menuisier, de son forgeron... Comparez ce genre de vie avec l'avalissant travail de l'opérateur d'un centre d'appels qui gagne 12 000 livres par an pour cinq jours de travail par semaine. Un tel salarié fournit cinq fois plus de travail contraint pour un salaire très inférieur. En ce qui concerne l'importance de la classe des propriétaires, dont on nous affirme qu'il s'agit d'un des plus importants progrès économiques récents, voilà encore une idée reçue. Si la banque possède 90 % de votre propriété, comment dire que vous en êtes le propriétaire ? En revanche, vous êtes l'esclave de deux autorités : l'employeur et la banque qui vous a prêté l'argent. Si vous êtes en défaut de paiement, la banque vous prendra votre bien. Ainsi, vous accepterez de subir toutes sortes d'humiliations au travail par peur de perdre votre emploi : voilà une sauvagerie et un esclavage bien pires que le système médiéval.

Si vous envisagez de quitter votre emploi salarié, je vous y encourage vivement. Je pense qu'il est plus facile de vivre sans travail salarié. Premièrement, c'est

moins de travail ! Une heure travaillée à la maison en vaut deux au bureau ou en usine. Sur un lieu de travail institutionnel, nous sommes passés maîtres dans l'art d'en faire le moins possible dans le laps de temps le plus long. C'est un gaspillage de temps. À la maison, ce processus est inversé : nous faisons le plus de travail dans le moins de temps possible. Ainsi quatre heures à la maison équivalent à une journée entière au bureau. En un autre sens cependant, lorsque vous travaillez à la maison et que vous parvenez à réunifier le travail et la vie, alors vous travaillez tout le temps. Ou jamais... c'est à vous de voir. Écrire un article n'est pas moins important à mes yeux que d'arracher un panais. Cela fait partie de la vie, tout s'équilibre, le bon, le mauvais, ce qui rapporte de l'argent et ce qui n'en rapporte pas.

Sans emploi, on dépense moins. Plus de frais de transport ni de tasses de café géantes chez Starbucks. Enfin libre ! Fini, les sandwiches au déjeuner, les verres avec les collègues à la fin de la journée de travail. Vous aurez besoin de moins de vêtements. Vos frais s'effondrent. Vous économisez 100 livres sterling par semaine. Cela réduit l'incitation à chercher un travail.

Une objection que j'entends souvent – une autre chaîne forgée par l'esprit – est : « Je ne serai jamais assez discipliné pour m'installer à mon propre compte. » Voilà encore un mythe. On nous encourage à croire que nous sommes incapables de nous occuper de nos affaires et que nous avons donc besoin d'un employeur pour soumettre notre moi désordonné et nous imposer un emploi du temps strict. En prendre conscience est libérateur, le problème s'évanouit.

Ne pas avoir un emploi donne un fantastique sentiment quotidien de liberté et d'autonomie. Je préférerais ne gagner que 10 000 livres par an et ne pas avoir de travail salarié que 500 000 livres et être asservi dix heures par jour comme salarié. Cela ne fait pas l'ombre d'un doute.

Le non-salariat actif de ce type libère du temps et de l'énergie pour des projets communautaires. Depuis que j'ai quitté mon emploi, j'ai rejoint le comité local du village, j'ai organisé des concerts et des dîners. J'ai rejoint le festival de musique local et je m'occupe des réservations de groupes chaque année. C'est du travail purement bénévole, ce qui fait son charme.

Se détacher de l'emprise que le travail peut avoir sur vous et le remplacer par un jeu est un processus lent et graduel. La clé pour profiter d'une vie non salariée à plein temps est de se rendre compte que, une fois que vous cessez de travailler à plein temps, vous devenez un producteur, quelqu'un de créatif, plutôt qu'un consommateur. Les premières formes de travail considérées comme acceptables par l'Église catholique étaient créatives. Les moines pouvaient faire leur pain,

brasser leur bière, et travailler dans leur jardin. Parce que le travail, pensaient les clercs, devait refléter l'acte créateur de Dieu. Et ils avaient raison : ces trois formes de travail étaient gratifiantes. Les jardiniers, les boulangers et les brasseurs ont tout pour être des gens heureux.

Il faut dire aussi que vous pouvez tout à fait être un esclave salarié sans être complètement asservi. Vous n'avez pas besoin de quitter votre travail pour être libre. Vous pouvez faire en sorte que votre emploi vous convienne. Un de mes amis, par exemple, a décidé de rester au bas de l'échelle dans son travail dans le secteur social plutôt que de rechercher un poste de direction. Il travaille moins et le travail est moins stressant. Il s'occupe d'adultes avec des déficiences de l'apprentissage, ce qui lui permet de faire avec eux ce qu'il apprécie : jardiner et jouer de la guitare. Et il a toujours beaucoup de temps et d'énergie pour jardiner, s'occuper de sa maison, mettre à jour son site Internet et imprimer des magazines. Son travail ne l'occupe pas totalement, il a adopté une approche créatrice dans son travail, car son métier est adapté à sa vie et non l'inverse.

Beaucoup de gens de ma connaissance ont choisi de travailler à temps partiel. Travailler trois jours par semaine vous donne un avantage psychologique, parce que le nombre de jours que vous avez pour vous dépasse ceux que vous vendez à votre employeur. Réduisez vos heures de vassalité, réduisez votre temps de service. Faites-en moins.

Le travail indépendant est quant à lui plus sûr que le salariat permanent qui peut être très dangereux. Quatre cents personnes meurent au travail tous les ans au Royaume-Uni. La grande majorité de ces décès touchent le bas de l'échelle sociale, parmi les livreurs, les employés d'entrepôts, les installateurs, les dockers, etc. Le travail provoque trente mille accidents par an, dont la moitié dans le secteur des services. Ceux qui travaillent à leur propre compte sont épargnés, leur taux d'accident du travail est minime.

Tout ce qui contribue à réduire notre dépendance à un salaire est bon à prendre. Ma nouvelle idée est un travail organisé par période d'environ trois heures. La journée de travail standard étant de sept heures, elle devrait être divisée en deux périodes de trois heures et demie. Ainsi le travail se diviserait chaque semaine en une dizaine de périodes. À certains moments, vous pourriez faire les dix périodes, à d'autres vous n'en feriez qu'une poignée. Une économie basée sur des travailleurs indépendants ouvrirait de nouvelles voies. Aujourd'hui, avec une semaine de travail à temps plein de 35 à 40 heures en général, il est trop difficile d'y voir clair et d'avoir assez d'énergie à la fin de la journée pour faire quoi que ce soit de créatif, comme préparer du compost, s'occuper des poules,

faire du miel, du pain, de la bière ou toute autre passion.

Mon autre idée concerne les petits boulots. C'est un nouveau service que j'ai mis en route sur le site de *The Idler*. Quand j'ai remarqué que nos lecteurs se débattaient avec l'idée de quitter complètement leur travail et d'essayer de gagner de l'argent seulement par la libre entreprise, j'ai conçu une rubrique « petits boulots » comme un moyen pour eux de trouver du travail à temps partiel pour financer leurs autres activités. Cette rubrique permet de chercher du travail ou d'en proposer. Un joueur de tuba classique a ainsi suivi une formation de plâtrier pour gagner de l'argent pendant les périodes de relâche dans son univers musical. Il a répondu à une annonce et est allé en Italie travailler deux semaines chez un couple ayant besoin des services d'un plâtrier. En échange de vacances gratuites. Voilà une approche créatrice qu'il faudrait adopter dans le monde du travail. Elle échappe aux agences exploiteuses et à la professionnalisation paralysante du travail, parce qu'elle est fondée sur un contrat privé entre deux personnes. Nous n'allons pas rester assis à attendre que le gouvernement et les syndicats améliorent nos conditions de travail. Nous allons ignorer tout cela et monter de nouveaux systèmes vitaux pour vivre et travailler.

La spécialisation est une malédiction. « Oh ! Je ne sais pas faire cela », pensons-nous, avec le sentiment qui nous a été inculqué d'être incompetents. Mais l'artisanat est facile à apprendre.

Mieux vaut tout embrasser que ne rien étreindre. Victoria a suivi un cours local où elle a appris à faire des nattes en jonc sur une de ces chaises à la Van Gogh. Cela lui a plu, et elle a pu réparer une chaise, belle et utile. L'artisanat unit le travail et le jeu, l'art et la vie.

Touchez à tout, débarrassez-vous du perfectionnisme. Affirmez-vous comme amateur. Faites-le par amour, pas pour l'argent. Une pelle, une scie, des ciseaux, voilà ce dont vous avez besoin pour être libre.

Le jeu est libérateur, écrit Huizinga, parce qu'il est volontaire et dirigé par nous-mêmes : « *L'enfant et l'animal jouent, parce qu'ils trouvent du plaisir à jouer, et leur liberté réside là.*

Quoi qu'il en soit, pour l'homme adulte responsable, le jeu est une fonction qu'il pourrait aussi bien négliger. Le jeu est superflu. La nécessité n'en devient impérieuse que dans la mesure où le plaisir la fait éprouver pour telle. À tous moments, le jeu peut être différé ou supprimé. Il n'est pas imposé par une urgence physique, encore moins par un devoir moral. Ce n'est pas une tâche. Il s'accomplit en "temps de loisir". Ce n'est que lorsque le jeu devient fonction de la culture, que les notions d'obligation, de tâche, de devoir s'y trouvent associées. Ici donc apparaît un premier trait

fondamental du jeu : celui-ci est libre, celui-ci est liberté. »

Nous avons besoin de rendre libre tout notre temps. Faites ce que vous voulez toute la journée. Ne faites rien, flânez.

Si vous aimez votre travail, ce ne sera plus du travail. Comme me l'a dit Sarah, une amie, le truc pour vivre libre est de se réveiller tous les matins en s'écriant : « Bien le bonjour, Seigneur, que m'as-Tu préparé pour aujourd'hui ? » Elle jure que cela marche. La liberté c'est aujourd'hui, c'est ici, c'est maintenant. Vous pouvez changer votre vie en un clin d'œil. La liberté est un état d'esprit.

JOUEZ

1. E. M. Forster, *Howards End, le legs de Mrs Wilcox*, traduit de l'anglais par Charles Mauron, Paris, éditions Le Bruit du temps, 2015.

Bibliographie commentée

Voici une liste d'ouvrages que j'ai lus en écrivant celui que vous tenez entre les mains. Je les recommande pour la bibliothèque de toute personne en quête de liberté.

Thomas d'Aquin. On lira de Jean-Marie Gueulette : *Pas de vertu sans plaisir : la vie morale avec saint Thomas d'Aquin*, Paris, Cerf, 2016 et de Thomas d'Aquin lui-même : *Somme contre les Gentils*, traduit du latin par Vincent Aubin *et al.*, Paris, Flammarion, 1999.

Écrivant à la fin du treizième siècle, Thomas d'Aquin était le Jean-Paul Sartre de l'époque : « Tout est vanité. »

Aristote, *Éthique à Nicomaque*, traduit du grec par Richard Bodéüs, Paris, Flammarion, 2004.

Aristote était appelé « le Philosophe » par les médiévaux, et son approche décontractée a fourni le moteur intellectuel à des siècles d'amour fraternel et de vie contemplative.

W. H. G. Armytage, *Heavens Below : Utopian Experiments in England 1560-1960*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1961.

Depuis la Réforme, des Britanniques épris de liberté ont entrepris d'échapper à la tyrannie par l'établissement de systèmes de vie communautaires. Cet ouvrage relate leurs expériences.

Matthew Arnold, *Poetical Works*, Londres, Macmillan, 1890.

Certains de ses poèmes ont été traduits en français : *Éternels étrangers en ce monde*, traduit et présenté par Pascal Aquien, Paris, éditions de la Différence, 2012 ; *Empédocle sur l'Etna*, traduit et préfacé par Louis Bonnerot, Paris, éditions Aubier, 1947.

Le sombre Arnold est d'une lecture étrangement réjouissante.

Alan Beat, *A Start in Smallholding*, Holsworthy, Smallholding Press, 2004.

Un compte rendu inspirant des tentatives réussies de l'auteur et de sa famille pour vivre de façon autonome.

John Beckwith, *L'Art du haut Moyen Âge : carolingien, ottonien, roman*, traduit de l'anglais par Hélène Seyrès, Londres, Thames & Hudson, 2003.

Cet ouvrage contient de belles images de peintures et de sculptures religieuses des prétendus âges obscurs, aux allures très modernes, parfois drôles et rappelant une bande dessinée.

A. L. Beir, *Masterless Men : The Vagrancy Problem in England 1560 - 1640*, London, Methuen, 1985.

La Réforme a provoqué le phénomène du vagabondage à grande échelle, ce qui donna au gouvernement élisabéthain un prétexte pour adopter toutes sortes de nouvelles lois pour réprimer la mendicité et le vagabondage. Cette excellente étude détaille l'attaque décisive portée contre l'Angleterre heureuse (« Merry England »).

Hilaire Belloc, *Distributist Perspectives*, Norfolk, IHS Press, 2004.

Le distributisme est l'idée anarchiste selon laquelle chaque famille doit avoir son lot de terre pour produire de quoi se nourrir et être indépendante. Cette idée était en vogue dans les années 1920, lorsqu'elle était promue par des écrivains catholiques comme Belloc et Chesterton.

Janetta Rebold Benton, *Medieval Mischief : Wit and Humour in the Art of the Middle Ages*, Stroud, Sutton Publishing, 2004.

Des fessiers dénudés, des couples en pleine action, des ânes qui jouent de la harpe : cet ouvrage explore les recoins discrets des cathédrales et des églises médiévales.

Violet Biddle, *Small Gardens and How to Make the Most of Them*, Londres, C. Arthur Pearson, 1911.

Un guide de jardinage à l'époque du mouvement Arts & Crafts qui promeut l'originalité et l'amusement.
Joanna Blythman, *Shopped : The Shocking Power of British Supermarkets*, Londres, Harper Perennial, 2010.

Un exposé brillant sur l'invasion de nos vies par les supermarchés.
James Boswell, *Vie de Samuel Johnson*, traduit de l'anglais et préfacé par Gérard Joulié, Lausanne, L'Âge d'homme, 2002.

Un classique de la littérature anglaise. Un livre toujours passionnant.
Margaret Bulley, *Ancient and Medieval Art*, Londres, Methuen, 1996.
De bons passages sur les guildes des artisans et les églises médiévales. Première édition en 1926.
Graham Burnett, *La Permaculture : une brève introduction*, traduit de l'anglais par Stéphane Groleau, Montréal, Écosociété, 2013.

Ce manuel pratique présente les principes de la permaculture appliqués au jardinage : peu de travail pour un rendement conséquent.
Robert Burton, *Anatomie de la Mélancolie*, traduit de l'anglais par Bernard Hoepffner et Catherine Goffaux, Paris, José Corti, 2000.

Le classique du développement personnel du dix-septième siècle et, malgré son titre, un livre réjouissant.
Arthur H. Cash, *John Wilkes : The Scandalous Father of Civil Liberty*, New Haven, Yale University Press, 2006.

Une biographie de l'un des principaux esprits libertins du dix-huitième siècle.
Edward Chancellor, *Devil Take the Hindmost*, Londres, Macmillan, 1999.
Une histoire éclairante des bulles financières, des tulipes à la frénésie du Web.
Geoffrey Chaucer, *Les Contes de Canterbury et autres œuvres*, traduit de l'anglais et commenté par André Crépin, Paris, R. Laffont, 2010.

Des portraits de personnages du quatorzième siècle rédigés avec légèreté et un soupçon d'humour et de grivoiserie.
G. K. Chesterton, *Le Nommé Jeudi : un cauchemar*, traduit de l'anglais par Jean Florence, Paris, Gallimard, 2002.

Un conte sur les complots d'anarchistes, avec un coup de théâtre final.
G. K. Chesterton, *La Chose*, traduit de l'anglais par Pierre Guglielmina, Flammarion, Paris, 2015.
Des essais sur la religion et sur la façon d'échapper au programme industriel. Un des plus grands livres de son époque selon Graham Greene.
G. K. Chesterton, *Saint François d'Assise*, traduit de l'anglais par Isabelle Rivière, Paris, Le Bruit du Temps, 2016.

Un portrait de l'un des hommes les plus polis qui ait jamais vécu sur terre, « l'étoile du matin de la Renaissance ».

G. K. Chesterton, *La Vie de William Cobbett*, traduit de l'anglais par Marcel Agobert, Paris, NRF, 1929.
Un brillant essai sur l'importance de Cobbett comme penseur humaniste.
Antony Clayton, *Decadent London*, Londres, Historical Publications Ltd, 2005.
Une série de contes sur Londres par des esthètes « fin de siècle » : Wilde, Beardsley...
Chris Coates, *Utopia Britannica : British Utopian Experiments 1325-1945*, Londres, D&D Publications, 2001.

Les tentatives de bâtir Jérusalem sur les agréables et verdoyantes terres britanniques.
Chris Coates, James Dennis and Jonathan How (sous la direction de), *Diggers and Dreamers : The Guide to Communal Living*, Londres, D&D Publications, 2015.

Un annuaire des groupes de vie alternatifs au Royaume-Uni.
William Cobbett, *Cottage Economy*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009.
William Cobbett, *Histoire de la Réforme protestante en Angleterre et en Irlande, dans une série de lettres adressées au peuple anglais*, traduit de l'anglais par Chevalley et Yvers, Paris, Méquignon-Havard, 1827.

Une critique cinglante d'Henri VIII et de sa destruction du mode de vie traditionnel.
Norman Cohn, *Les Fanatiques de l'apocalypse : Courants millénaristes révolutionnaires du XI^e au XVI^e siècle*,

traduit de l'anglais par Simone Clémendot avec la collaboration de Michel Fuchs et Paul Rosenberg, Aden, Bruxelles, 2010. [Cette traduction n'est pas basée sur la dernière édition anglaise revue et augmentée, NDT].

Une étude des mouvements médiévaux bohèmes et amoraux, des soufis aux frères du Libre Esprit.

Dante, *La Divine Comédie*, traduit de l'italien par Jacqueline Risset, Paris, Flammarion, 2010.

Le meilleur de la poésie médiévale.

Guy Debord, *La Société du spectacle*, Paris, Gallimard, 1996.

La critique de la culture matérialiste par le célèbre situationniste.

Richard Donkin, *Blood, Sweat and Tears : The Evolution of Work*, Londres et New York, Texere, 2001.

Une histoire haletante du travail à travers les siècles et l'évolution de nos attitudes à son égard.

J. & M. L. Fattorusso, *Florence. La ville des fleurs*, Florence, La Collection Medicis, 1952.

Un guide au charme désuet.

Hugh Fearnley-Whittingstall, *The River Cottage Cookbook*, Londres, HarperCollins, 2001.

Ce manuel inspirant milite pour la vie libre et la bonne chère.

Sir John Fortescue, *De Laudibus Legum Angliae*, Londres, Hall, 1775.

L'éloge classique d'un juge du quinzième siècle au sujet du système légal britannique.

Masanobu Fukuoka, *La Révolution d'un seul brin de paille*, traduit de l'américain par Bernadette Prieur Dutheillet de Lamothe, Paris, Trédaniel, 2005.

Un exposé plein de sagesse et stimulant sur l'expérience d'un homme avec la méthode agricole du sans labour où vous laissez la nature faire le travail.

Gandhi, *Autobiographie ou mes expériences de vérité*, traduit de l'anglais par Georges Belmont, Paris, PUF, 2007.

Où Mohandas K. Gandhi accède à la liberté par le service.

Edmund G. Gardner, *The Story of Florence*, Londres, J. M. Dent & Co, 1908.

Une utile histoire de cette grande et libre cité-État.

Eric Gill, *Autobiography*, Londres, Jonathan Cape, 1947.

Des réflexions sur l'art et la vie du typographe Eric Gill devenu sculpteur.

William Godwin, *Les Aventures de Caleb Williams*, traduction anonyme du XIX^e siècle de l'anglais, Paris, Phébus, 1997.

L'histoire fascinante d'une vie menée tambour battant.

William Godwin, *Enquête sur la justice politique et son influence sur la morale et le bonheur d'aujourd'hui*, traduit de l'anglais par Denise Berthaud et Alain Thévenet, Lyon, Atelier de création libertaire, 2005.

Une théorie anarchiste de la première heure par le père de Mary Shelley.

E. H. Gombrich, *Brève Histoire du monde*, traduit de l'allemand par Anne George, Paris, Hazan, 2010.

Paru en 1936, voici le brillant récit de la façon dont nous en sommes arrivés à notre situation actuelle, par le célèbre historien de l'art.

Jay Griffiths, *Pip Pip : A Sideways Look at Time*, Londres, Flamingo, 1999.

Une histoire fondamentale des politiques du temps.

Hésiode, *Les Travaux et les Jours, précédé de : La Théogonie*, traduit par Claude Terreaux, Paris, Arléa, 2012.

Les conseils d'un Grec de l'Antiquité sur l'agriculture et des poèmes d'amour joyeux.

Christopher Hibbert, *The Rise and Fall of the House of Medici*, Londres, Penguin, 1979.

L'histoire de la célèbre famille de banquiers qui a dominé la Florence médiévale.

D. Hills Lawrence, *How to Grow Your Own Fruit and Vegetables*, Londres, Faber & Faber, 1974.

La bible des cultivateurs de fruits et légumes bio par le fondateur de la Henry Doubleday Research Association.

Abbie Hoffman, *Revolution for the Hell of It*, New York, Pocket Books, 1970.

À bas les danses en quadrille !

Richard Hoggart, *La Culture du Pauvre : étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, traduit de l'anglais par Françoise et Jean-Claude Garcias, Paris, Éditions de Minuit, 1991.

Une étude des classes populaires anglaises.

Mary G. Houston, *Medieval Costume in England and France*, New York, Dover Publications, 1996.
 Des chausses à pointes, des clochettes et des couleurs vives : ici vous trouverez toutes les parures médiévales.

Johan Huizinga, *Homo ludens. Essai sur la fonction sociale du jeu*, traduit du néerlandais par Cécile Seresia, Paris, Gallimard, 1988.
 L'importance de l'esprit du jeu dans la civilisation.

Johan Huizinga, *L'Automne du Moyen Âge*, traduit du néerlandais par J. Bastin, Paris, Payot & Rivages, 2015.
 Un brillant portrait d'un âge passionné, publié en 1924.

Ronald Hutton, *The Rise and Fall of Merry England : The Ritual Year 1400–1700*, Oxford, Oxford University Press, 1993.
 L'auteur montre comment la culture festive du Moyen Âge a été graduellement détruite par la Réforme et les puritains.

Edward Hyams, *Pierre-Joseph Proudhon : His Revolutionary Life, Mind and Works*, London, John Murray, 1979.
 Une biographie du célèbre anarchiste français.

Ivan Illich, *Libérer l'avenir*, traduit de l'anglais par Gérard Durand, in *Œuvres complètes* tome 1, Paris, Fayard, 2004.
 Des idées pour un avenir meilleur.

Ivan Illich, *Le Chômage créateur*, traduit de l'anglais par Maud Sissung, in *Œuvres complètes* tome 2, Paris, Fayard, 2005.
 Une critique du credo du professionnalisme.

Richard Ingrams, *The Life and Adventures of William Cobbett*, Londres, HarperCollins, 2005.
 Une étude contemporaine d'un autodidacte radical et obstiné, par le fondateur du journal satirique *Private Eye*.

Jocasta Innes, *The Country kitchen*, Londres, Frances Lincoln, 2003.
 Comment faire du pain, de la bière, des confitures et bien plus.

Storm Jameson, *The Decline of Merry England*, London, Cassell, 1930.
 Un long essai critiquant le puritanisme.

M. H. Keen, *England in the Later Middle Ages*, Londres, Methuen, 1980.
 Un manuel assez ennuyeux mais avec quelques éclairages intéressants.

Ken Kesey, *Vol au-dessus d'un nid de coucou*, traduit de l'américain par Michel Deutsch, Paris, Stock, 2013.
 L'œuvre géniale de Kesey décrit comment l'infirmière Ratched et les autorités médicales répriment la liberté d'esprit.

Pierre Kropotkine, *Act For Yourself*, London, Freedom Press, 1998.
 Articles tirés de la revue anarchiste britannique *Freedom* (1886-1907).

Pierre Kropotkine, *L'Entraide*, traduit de l'anglais par L. Bréal, Bruxelles, éditions Aden, 2015.
 L'esprit de coopération chez les animaux et chez l'homme.

D. H. Lawrence, *Phoenix, The Posthumous Papers of D. H. Lawrence*, Londres, Heinemann, 1961.
 Un recueil d'essais par ce chercheur de liberté.

Felicity Lawrence, *Not on the Label : What Really Goes Into The Food On Your Plate*, Londres, Penguin, 2014.
 Vous n'irez plus jamais faire vos courses au supermarché.

Jacques Le Goff (sous la direction de), *L'Homme médiéval*, Paris, Seuil, 1994.
 Des essais universitaires par des médiévistes sur les chevaliers, les clercs, et les intellectuels.

Jacques Le Goff, *Pour un autre Moyen Âge : Temps, travail et culture en Occident*, Paris, Gallimard, 1991.
 La naissance de la culture mercantile et son combat contre l'Église.

Jacques Le Goff, *La Bourse et la vie : Économie et religion au Moyen Âge*, Paris, Hachette, 1997.
 L'usure au Moyen Âge.

Jack Lindsay, *The Troubadours and Their World of the Twelfth and Thirteenth Centuries*, Londres, Frederick Muller Ltd, 1976.

Portrait des pop stars du jour, ces musiciens lettrés qui vagabondaient de cour en cour.

Karen Livingstone & Linda Parry (sous la direction de), *International Arts & Crafts*, Londres, V&A Publications, 2005.

Fiona McCarthy, *Eric Gill*, Londres, Faber & Faber, 2003.

Une biographie essentielle, qui analyse les contributions de Gill à la culture anglaise ainsi que ses pratiques sexuelles déviantes.

Greil Marcus, *Lipstick Traces : une histoire secrète du vingtième siècle*, traduit de l'anglais par Guillaume Godard, Paris, Allia, 2000.

Les punks et leur héritage, des Frères du Libre Esprit à Dada et au situationnisme.

Jan Marsh, *Back to the Land : The Pastoral Impulse in Victorian England from 1880 to 1914*, Londres, Faber & Faber, 2011.

Des victoriens qui ont résisté à l'industrialisation.

Karl Marx, *Le Capital*, traduit de l'allemand par Étienne Balibar *et al.*, Paris, PUF, 2009.

Cet ouvrage vaut toujours le coup d'œil.

John Michell, *Eccentric Lives and Peculiar Notions*, Londres, Thames and Hudson, 1984.

Des biographies de quelques esprits dits libres.

John Stuart Mill, *L'Utilitarisme*, traduit de l'anglais par Georges Tanesse, Paris, Flammarion, 2010.

Un autre esprit libre malgré ses atours rationalistes.

William Morris, *Nouvelles de nulle part ou Une ère de repos*, traduit de l'anglais par Victor Dupont, Paris, l'Altiplano, 2009.

L'utopie charmante de Morris : l'argent n'existe pas et les prés recouvrent Piccadilly Circus.

William Morris, *Art, Labour and Socialism*, Londres, Socialist Party of Great Britain, 1962.

Un plaidoyer passionné pour réunifier l'art et la vie.

Lewis Mumford, *Le Mythe de la Machine*, traduit par Léo Dilé, Paris, Fayard, deux tomes, 1973-1974.

Comment les machines ont arraché l'homme à la nature.

Friedrich Nietzsche, *La Généalogie de la morale*, traduit de l'allemand par Cornélius Heim *et al.*, Paris, Gallimard, 1992.

Où les morales sont décrites comme étant créées par l'esprit.

Jeff Nuttall, *Bomb Culture*, Londres, MacGibbon & Kee, 1968.

Une étude exhaustive des années soixante et des mouvements « underground ».

George O'Brien, *The Economic Effects of the Reformation*, Norfolk, VA, IHS Press, 2003.

La réimpression d'une critique catholique contre Henri VIII et tout le reste, ainsi qu'une célébration de l'approche médiévale de l'économie.

Rowland Parker, *The Common Stream : Two Thousand Years of the English Village*, St Albans, Paladin, 1976.

L'histoire d'un village anglais, élaborée à partir des décisions de justice et des archives paroissiales, particulièrement fascinante au sujet des systèmes sociaux et judiciaires médiévaux.

A. W. Parry, *Education in England in the Middle Ages*, Londres, W. B. Clive, 1920.

Cet ouvrage montre que l'éducation libre n'est pas une innovation moderne.

Linda M. Paterson, *Le Monde des troubadours : La société médiévale occitane de 1100 à 1300*, traduit de l'anglais par Gérard Gouiran, Montpellier, Nouvelles Presses du Languedoc, 1999.

Une étude universitaire très riche, en particulier les pages consacrées à l'éducation médiévale des enfants.

Arthur Pentty, *The Gauntlet : A Challenge to the Myth of Progress*, Norfolk, IHS Press, 2003.

Cet écrivain chrétien (1875-1937) critique l'industrialisation.

Swami Prabhavanda et Christopher Isherwood, *The Song of God : Bhagavad-Gita*, introduction par Aldous Huxley, Londres, Phoenix House, 1947.

Pierre-Joseph Proudhon, *Théorie de la propriété*, Paris, L'Harmattan, 2000.

Dans ce livre, Proudhon déclare : « Je suis un anarchiste » et : « La propriété, c'est le vol. »

Oliver Rackham, *The History of the Countryside*, Londres, Phoenix Press, 2000.
 Voyagez dans l'histoire des haies, mares, carrières, bois, terrains vagues en compagnie d'un universitaire de Cambridge qui aime les lieux sauvages.

Jerry Rubin, *Do It !*, Paris, Seuil, 1971.
 La bible des Yippies. Le lecteur est invité « à lire cet ouvrage en étant ivre ». Daté mais stimulant.

John Ruskin, *Les Pierres de Venise*, traduit de l'anglais par Mathilde Crémieux, Paris, Hermann, 2005.
 La grande étude de Ruskin sur les monuments médiévaux.

John Ruskin, *Il n'y a de richesse que la vie*, traduit de l'anglais par Pierre Thiesset et Quentin Thomasset, Vierzon, Le Pas de côté, 2012.
 Des essais sur la vie et sur l'art.

Bertrand Russell, *Une Histoire de la philosophie occidentale*, traduit de l'anglais par Hélène Kern, Paris, Les Belles Lettres, 2011.
 Un manuel utile, mais qui maltraite un peu le grand Nietzsche. Russell a toujours été un peu trop sentimental.

Bertrand Russell, *Essais sceptiques*, traduit de l'anglais par André Bernard, Paris, Les Belles Lettres, 2011.
 Ce bon vieux Bertrand s'est amusé à écrire sur les puritains, l'éducation et la paresse en Chine.

Jean-Paul Sartre, *L'Être et le Néant*, Paris, Gallimard, 1990.
 Long et technique, mais cela vaut la peine de s'y plonger, surtout si vous voulez avoir du plaisir à faire la plonge.

Jean-Paul Sartre, *Esquisse d'une théorie des émotions*, Paris, Le Livre de Poche, 2000.
 Où Sartre semble dire que les émotions n'existent pas.

Simon Schama, *A History of Britain, 3000 BC-AD 1603*, Londres, BBC Worldwide, 2000.
 Cet historien populaire envoie des piques bien senties à Cromwell et à Henri VIII.

E. F. Schumacher, *Small is Beautiful*, traduit de l'anglais par Danielle Day *et al.*, Paris, Seuil, 1979.
 Une célébration stimulante des institutions à échelle humaine, une lecture d'autant plus urgente à l'heure de l'hégémonie des supermarchés.

E. F. Schumacher, *Good Work*, traduit par Jean-Pierre Carasso, Paris, Seuil, 1980.
 Des idées pour rendre le travail divertissant, créatif et satisfaisant.

John Seymour, *The Countryside Explained*, Londres, Faber & Faber, 1997.
 Une histoire de l'agriculture et du métier de paysan.

John Seymour, *The Fat of the Land*, Londres, Faber & Faber, 1997.
 Le premier livre du célèbre petit propriétaire décrivant ses premières expériences sur la ferme.

John Seymour, *Vivre à la campagne*, traduit de l'anglais par Dominique Gross et Isabelle de Rose, Sayat, De Borée, 2010.
 Un grand livre pratique très utile pour ceux qui cherchent à mener une vie libre.

Arthur J. Simons, *The New Vegetable Grower's Handbook*, Londres, Penguin, 1975.
 Ce classique sort du lot des guides pour jardiniers en temps de guerre.

Lars Svendsen, *Petite Philosophie de l'ennui*, traduit du norvégien par Hélène Hervieu, Paris, Fayard, 2003.
 Une analyse espiègle montrant que l'ennui est un symptôme de la vie moderne.

Tacite, *Vie d'Agricola. La Germanie*, traduit du latin par Anne-Marie Ozanam et Jacques Perret, Paris, Belles Lettres, 1997.
 Où le soldat romain Tacite fait l'éloge des systèmes sociaux des prétendus Barbares.

R. H. Tawney, *La Religion et l'essor du capitalisme*, traduit de l'anglais par Odette Merlat, Paris, M. Rivière, 1951.
 Sur la transition du fédéralisme médiéval et de la vie communautaire à la vie moderne centrée sur le profit, et le rôle du protestantisme dans cette mutation.

E. P. Thompson, *The Romantics : England in a Revolutionary Age*, New York, The New Press, 1997.
 Cet ouvrage expose les opinions politiques radicales des poètes romantiques.

J. Eric S. Thompson, *Grandeur et décadence de la civilisation maya*, traduit de l'anglais par René Jouan,

Paris, Payot, 1993.

Le portrait d'un peuple décontracté et créatif.

Léon Tolstoï, *Le Royaume des cieux est en vous*, traduction du russe par Marc Semenoff, Le Pré Saint-Gervais, Éditions le Passager clandestin, 2010.

Le grand essai pacifiste de Tolstoï.

Alexander Trocchi, *Invisible Insurrection of a Million Minds : A Trocchi Reader*, Londres, Polygon, 1991.

Le meilleur du poète *beat*.

Raoul Vaneigem, *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, Paris, Gallimard, NRF, 1967.

Le situationniste pourfend brillamment les vaines promesses du capitalisme.

Max Weber, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, traduit de l'allemand par Jacques Chavy, Paris, Plon, 1994.

Comment les protestants compétitifs ont expulsé les catholiques coopératifs.

H. G. Wells, *Une Utopie moderne*, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz, Paris, Société du Mercure de France, 1907.

« Un monde unifié, une seule langue et des transports mondiaux. » Un monde imaginaire hyper-techniciste de « trains glissant rapidement ».

Jann S. Wenner, *Lennon remembers. L'interview inédite*, Paris, White Star, 2008.

Un Lennon sincère.

A. N. Whitehead, *Le Symbolisme, sa signification et sa portée* in *La Fonction de la raison et autres essais*, traduit de l'anglais par Philippe Devaux, Paris, éd. Payot & Rivages, 2007.

Whitehead partageait une amitié philosophique avec Bertrand Russell. Cet ouvrage analyse notre amour pour les symboles.

Oscar Wilde, *L'Âme de l'homme sous le socialisme*, Paris, Fayard, Mille et une nuits, 2013.

L'essai de Wilde, influencé par Kropotkine, sur la liberté politique.

Norman Wymer, *English Town Crafts : A Survey of Their Development from Early Times to the Present Day*, Londres, B. T. Batsford Ltd, 1949.

Cet ouvrage montre l'importance de l'artisanat dans la vie quotidienne des Anglais.

Remerciements

Je remercie chaleureusement Victoria Hull, Penny Rimbaud, John Nicholson, Simon Prosser, Cat Ledger, John Moore, Gavin Pretor-Pinney, Mark Manning, Clare Pollard, Dan Kieran, Bill Drummond, Brian Dean, Jay Griffiths, Marcel Theroux, Neil Boorman, Jock Scot, mes parents, Will Hodgkinson, Gee Vaucher, John Mitchell, Hannah Griffiths, Joe Rush, Keith Allen, Nick Lizard, Sally et Alan, Sarah Jones, Mathew Clayton, Damien et Maia, feu Jago Elliott, Louis et Murphy, Nick, Rob, Zoe et Marc de la tribu des Alabamas, Llama, Anna Ridley, Saray Day, Francesca Main et Juliette Mitchell.

Si vous souhaitez être tenu informé des parutions
et de l'actualité des éditions Les Liens qui Libèrent,
visitez notre site :

LLL
LES LIENS QUI LIBÈRENT

Rendez-vous aussi sur Facebook



Ou Twitter



Cette édition électronique du livre
L'art d'être libre - ... dans un monde absurde
de Tom Hodgkinson a été réalisée le 12 septembre 2017
par Melissa Luciani
pour le compte des éditions
[Les Liens qui Libèrent](#) et du studio [Actes Sud](#).
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en août 2017
par l'imprimerie Floch
(ISBN : 979-10-209-0520-8).

ISBN : 979-10-209-0571-0